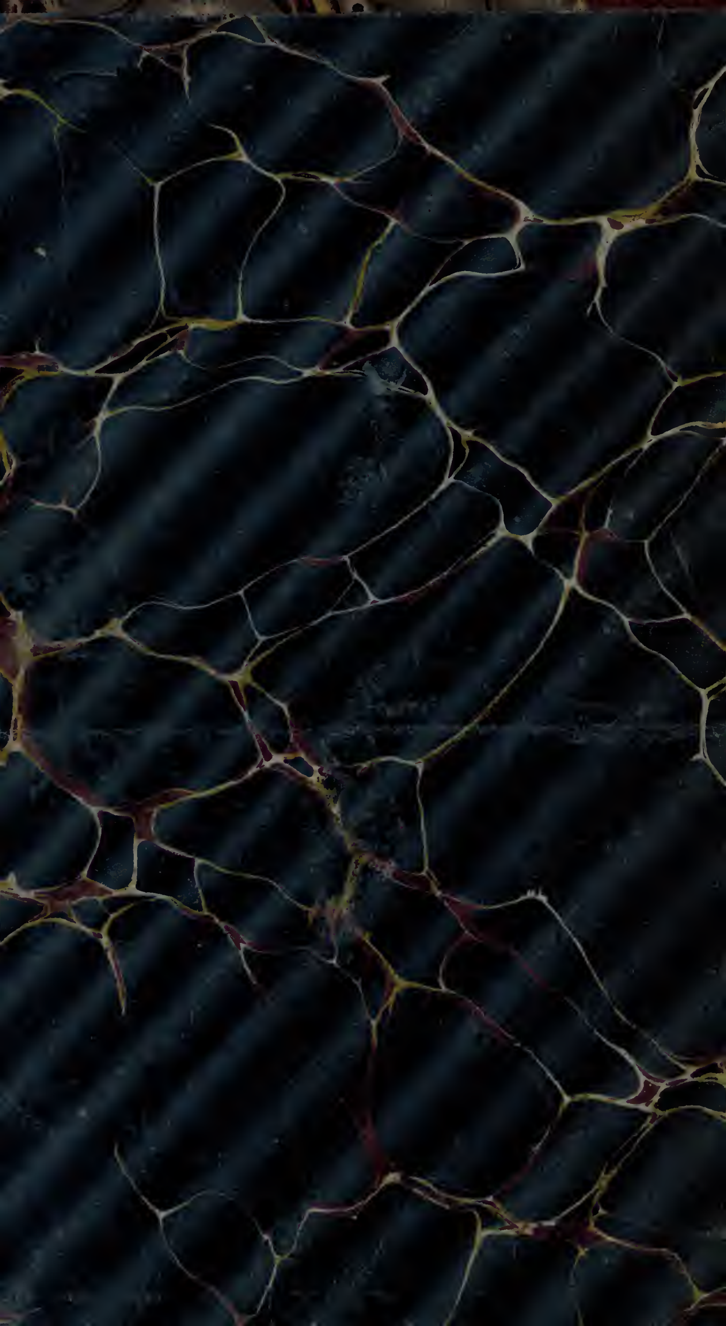
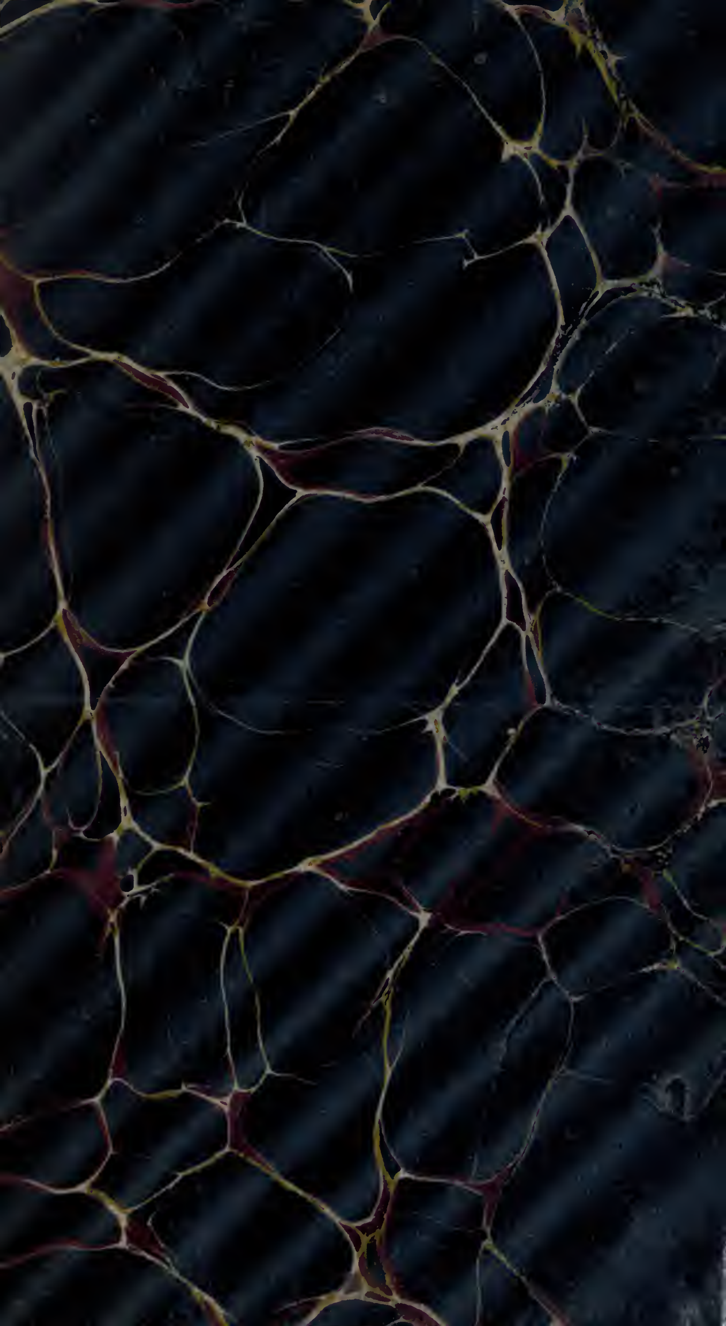
PQ
751
L45
1886
t.1
cop.2
LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO





LA

SATIRE EN FRANCE

OU LA

LITTÉRATURE MILITANTE

AU XVIe SIÈCLE

I

DU MÊME AUTEUR :

La Satire en France au moyen age ; 3e édition, 1 vol. in-16, broché.................. .... 3 fr. 50

4698-85. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

Fr. Lit. Hist.

LA

SATIRE EN FRANCE

OU LA

LITTÉRATURE MILITANTE

AU XVI[e] SIÈCLE

PAR C. LENIENT

PROFESSEUR DE POÉSIE FRANÇAISE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

TOME PREMIER

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

LSS

H6807
30/10/95

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

Droit de traduction réservé.

PQ
751
L45
1886
t.1
cop.2

A. M. VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT

HOMMAGE ET SOUVENIR D'UNE VIEILLE AFFECTION

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Nous publions aujourd'hui la seconde partie d'un ouvrage commencé depuis longtemps déjà. Le suffrage bienveillant dont l'Académie française a daigné l'honorer, à son début, semblait un encouragement et un appel, qu'on nous reprochera peut-être d'avoir trop aisément oublié. Si nous étions assez vain pour croire que le lecteur se fût aperçu de ce retard, nous essayerions de le justifier en disant que de longues recherches, des accidents imprévus, la mort d'un éditeur qui était à la fois un conseiller et un ami, ont entravé cette publication[1]. Mais nous imaginons que l'auteur seul a pu être tenté parfois de s'impatienter. Il nous suffira donc d'exposer en peu de mots l'objet de ce nouveau volume, où nous entreprenons de mettre en relief une des faces les plus intéressantes et les moins connues de notre histoire littéraire au seizième siècle. Dans la Satire au

1. Le 1er volume a été publié en 1859, le 2e en 1866.

Moyen Age, nous avons vu le génie critique et railleur de notre race éclatant même au sein de la société féodale et religieuse, avec les premiers bégaiements de notre langue, sur la vielle des trouvères, sur les tréteaux du théâtre, et jusque dans la chaire chrétienne. Ici nous allons le voir mêlé au plus effroyable bouleversement d'idées et de croyances qui ait remué le monde, depuis l'avènement du Christianisme.

De bonne heure une secrète sympathie, peut-être une certaine analogie de destinées et d'aspirations confuses, a ramené l'attention de notre époque vers ce berceau de la Renaissance et de la Réforme. Après les travaux de Le Duchat et de Lenglet Dufresnoy, Daunou et François de Neufchâteau avaient des premiers frayé la voie. M. Villemain à peine sorti des bancs du collége, et bientôt sur ses pas MM. Saint-Marc Girardin et Philarète Chasles, venaient y cueillir leur première palme académique. M. Sainte-Beuve, dans toute l'ardeur et la foi de la jeunesse, y plantait hardiment le drapeau de la nouvelle école, en exhumant d'une main victorieuse les gloires éteintes et les grâces éclipsées de la Pléiade. C. Nodier y faisait ses plus chères trouvailles de bibliophile et de savant en quête de nouveau et d'inconnu. Depuis, d'autres explorateurs se sont mis à l'œuvre : MM. D. Nisard, Mérimée, Vitet, Géruzez, C. Labitte, Feugère, Louandre, Leber, Taschereau, P. Lacroix, etc., les uns armés de leur haute raison et de leur goût délicat, les autres de leur ingénieuse et patiente érudition. Enfin, les protestants comme MM. Aaag, Coquerel, Vinet, Sayous, sont revenus avec amour à cet âge héroïque de leur Église. Pourtant, si labouré, si fouillé qu'il

ait été jusqu'ici, ce champ fécond en ruines et en souvenirs n'est pas épuisé. Le fond de notre littérature, comme celui de notre sol, réserve encore plus d'une surprise aux infatigables pionniers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On s'est mis, depuis quelques années, à gratter et à sonder la mince écorce du globe terrestre, pour y chercher les débris des villes englouties et des civilisations éteintes : on s'est extasié devant ces mystérieuses nécropoles, ces tronçons de colonnes et d'obélisques, ces inscriptions et ces tombeaux, muets témoins d'un monde dont l'histoire elle-même n'a pas toujours gardé le souvenir. Il est un autre genre de fouilles non moins curieuses, celles des monuments écrits, où revivent les idées et les passions qui ont divisé ou transformé les sociétés humaines. La philosophie, l'érudition, la critique y trouvent le même intérêt que la géologie dans l'étude des métamorphoses diverses qui ont amené la formation de notre globe.

Il y a, en effet, deux parts dans la littérature : l'une *militante*, associée à la lutte des passions et des ambitions contemporaines; l'autre *spéculative*, isolée dans le monde de l'idéal, sans autre préoccupation que l'amour pacifique du beau et du vrai. La France, née pour l'action, a guerroyé de bonne heure par la parole comme par l'épée. Les troubadours sont, avec les prédicateurs, les auxiliaires de la croisade : les chants mordants du *sirvente* précèdent ou accompagnent les querelles et les exploits des barons. Nos écrivains les plus populaires, les plus vraiment français, Rabelais, Molière, Voltaire, Béranger, ont été de hardis

batailleurs, aimant, comme leurs pères, *à combattre et à finement parler*.

Chercher dans les œuvres littéraires, à côté des leçons éternelles du goût et des purs enchantements de l'imagination, les traces des idées ou des passions éphémères qui ont agité le genre humain, des vertus qui l'ont honoré, des vices ou des ridicules qui l'ont diverti, des fautes et des erreurs qui ne l'ont pas toujours corrigé; faire de la critique l'auxiliaire de l'histoire, renvoyer la lumière de l'une à l'autre, tel est le plan que nous avons suivi dans la première partie de cet ouvrage [1], et que la suite de nos études nous a fait mieux comprendre encore. De cette façon, combien de pages mortes ou incolores en apparence se trouvent éclairées d'un jour nouveau! Pour les œuvres secondaires, c'est la seule manière de les ramener à la vie : pour les œuvres supérieures, qui ont déjà d'elles-mêmes le charme éternel de la beauté, c'est souvent le moyen de les mieux sentir et d'expliquer en partie leur origine le secret de leur force et de leur popularité. A coup sûr, ce serait rabaisser l'art que d'en faire l'humble serviteur des circonstances : mais, si indépendant qu'on le suppose, encore n'échappe-t-il pas à ces influences extérieures, à ces courants d'idées qui forment, pour ainsi dire, l'atmosphère morale où s'épanouissent ses créations. C'est par là qu'il est national, contemporain; car, si grand que soit un auteur par le génie, il est toujours par certains côtés l'homme de son siècle et de son pays.

Ce rôle militant, nul genre ne l'a mieux rempli que

1) La Satire au moyen âge.

la Satire. Ici nous ne désignons pas seulement cette forme spéciale de composition littéraire illustrée par Horace et Boileau, la plus parfaite et la plus savante qu'ait trouvée l'esprit de médisance et d'opposition. Nous prenons ce mot dans le sens où le prenait Varron, en écrivant sa Ménippée : *Satura sive mixtura,* mélange de sujets, de formes, de tons variés, descendant et montant tour à tour de la prose aux vers, des vers à la prose, de l'ironie à l'invective, du rire à l'indignation. Nous pouvons dire avec Juvénal, en étendant encore sa devise, s'il est possible :

> Quidquid agunt homines. . . .
> . . . nostri est farrago libelli.

Les matériaux d'un pareil ouvrage n'ont qu un défaut capital, leur abondance même. Le nombre des satires et des pamphlets composés au seizième siècle suffirait seul à former une bibliothèque. Nous ne ferons point à toutes ces productions, parfois assez méprisables, l'honneur de les citer, bien que nous ayons pris la peine de les feuilleter et de les lire. Là, comme ailleurs, quelque voix puissante, quelque noble cri d'indignation et de colère, quelque malice retentissante nous en dira plus long que les mille bruissements infimes de la haine et de la calomnie accumulés durant un siècle. Dans cette grande bataille des livres, comme dans celle des hommes, il faut surtout distinguer les chefs. C'est le cas de monter avec le Prophète sur les hauteurs de Samarie, pour contempler d'ensemble la mêlée : « Congregamini super montes Samariæ, et vi-

dete insanias multas in medio ejus, et calumniam patientes in penetralibus ejus [1]. »

Nous devons maintenant rendre compte au public d'une liberté que nous avons prise. Au milieu des systèmes divers et contradictoires adoptés par les auteurs et les imprimeurs du seizième siècle, nous avons cru pouvoir sans inconvénient ramener tous les textes cités à l'orthographe moderne. Cette uniformité, difficile et presque impossible à l'égard du Moyen Age, nous a paru toute naturelle à partir de la Renaissance, au moment où la langue s'arrête et se fixe définitivement. Sans altérer ni dégrader le style, elle permet de rajeunir des écrivains qui, sous l'enveloppe gothique dont on s'obstine à les charger, conservent un air de vétusté propre à effrayer le lecteur. Combien de gens n'osent aborder Rabelais et Montaigne surtout à cause de l'orthographe [2]. D'ailleurs nous ne faisons ici qu'appliquer aux écrivains les bénéfices d'une réforme tout extérieure, qu'ils ont eux-mêmes réclamée et essayé d'introduire de leur vivant. Nous ne voyons pas qu'on imprime aujourd'hui Corneille, Racine, Molière, La Fontaine avec l'orthographe de leur temps, ni qu'ils y aient beaucoup perdu : tout au contraire. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour Marot, Rabelais, Ronsard, etc. ?

Enfin, avant de terminer ce travail si plein de minu-

1. Cité par M. Leber dans sa curieuse brochure sur la presse et les pamphlets.

2. Un juge compétent en cette matière, M. Victor Le Clerc, s'exprime ainsi dans son magistral discours sur l'état des lettres au quatorzième siècle : « Nos auteurs ne seront jamais appréciés ce qu'ils valent s'ils restent inintelligibles. *Il faut pouvoir les lire aisément pour avoir le droit de les juger.*

tieuses et difficiles recherches, il nous reste à nous acquitter envers les hommes qui ont bien voulu nous prêter leur obligeant concours. Nous sommes heureux de remercier ici MM. Coquerel père et fils, qui ont mis libéralement à notre service leur riche bibliothèque et leur érudition si variée sur les premières années de la Réforme française ; M. Pinçon, l'assidu et complaisant gardien du catalogue de Sainte-Geneviève, vrai type du bibliothécaire tout entier au public et à ses livres ; M. Barbier, qui, en ouvrant les trésors bibliographiques du Louvre[1], continue les traditions savantes et courtoises de sa famille ; M. Dauban, l'intelligent conservateur des estampes et médailles, qui nous a permis de fouiller à notre aise la précieuse collection de la Bibliothèque impériale. C'est à eux que j'ai voulu consacrer les dernières lignes de cette préface, comme à des hôtes aimables, dont on garde le souvenir après un long voyage.

1. Maintenant détruits par la Commune de 1871.

PRÉFACE

DE LA NOUVELLE ÉDITION.

En offrant au public une nouvelle édition de cet ouvrage, nous avons essayé de satisfaire aux exigences et aux critiques légitimes dont notre premier travail a été l'objet. Dans une étude aussi complexe, qui touche à tant de choses et d'œuvres diverses, les citations et les sources ont été revues et notées avec toute l'exactitude et la précision dont nous sommes capable. Un certain nombre d'omissions ou d'erreurs ont été réparées ; des jugements repris ou modifiés, quelques-uns maintenus et confirmés malgré les contradictions. Ce seizième siècle trop longtemps éclipsé ou mis en oubli par la splendeur de l'âge suivant a retrouvé son rang et sa place, même dans nos études classiques et sur les programmes du baccalauréat. L'Académie Française proposait naguère au concours une étude sur Rabelais : peut-être sera-ce bientôt le tour de Marot, de Calvin, d'Agrippa d'Aubigné, de Ronsard, qui a déjà sa statue sur une des places de Vendôme, en dépit de Boileau et de son foudroyant arrêt. Les publications récentes de MM. G. Guiffrey, Marty-Laveaux, P. Blanchemain, Ed.

lés. L'histoire politique et littéraire offre le même spectacle à qui remue les débris du passé. Là aussi se sont agitées toutes les convulsions d'un monde en travail, les éruptions et les soulèvements d'idées, l'écroulement des croyances et des institutions, le chaos ramené pour un moment, avant qu'il en sorte une nouvelle création. Pour comprendre ce duel du passé et de l'avenir, de ce qui a été et de ce qui va être, il faut se rendre un compte exact des forces mises en présence, au moment où, tournant sur elle-même pour faire volte-face, la société oscille, hésite entre deux mouvements contraires, l'un qui la retire en arrière, l'autre qui la pousse en avant. Le *dynamisme*, dont on a singulièrement abusé depuis Hégel en philosophie comme en critique, est ici d'une rigoureuse application : il s'agit de déterminer les forces d'attaque et les forces de résistance. Tant que l'équilibre se maintient entre elles ou à peu près, la société vit, grandit et se développe par la lutte même : dès que cet équilibre est rompu, on s'achemine vers la *catastrophe*, terme inévitable de toutes les tragédies au théâtre comme dans l'histoire.

Quels sont donc au seizième siècle les forces en présence et les moyens dont elles disposent? Les forces d'attaque sont la Renaissance et la Réforme : elles ont pour elles la jeunesse, l'audace, les aspirations de la liberté naissante, l'attrait du fruit défendu, l'enseignement novateur du Collége Royal, enfin la complicité de l'imprimerie. Les forces de résistance sont l'Église, la Sorbonne, le Parlement, et, sur certains points, la Royauté. Toutes les avenues de la science, de la justice, du pouvoir semblent encore fidèlement gardées. L'Église a ses richesses, son influence, ses anathèmes et ses bûchers ; elle organise deux redoutables machines de guerre, les Jésuites et la Ligue, bien autrement efficaces que l'Armada de Philippe II. La Sorbonne a son innombrable milice de docteurs, de régents, d'écoliers, de relieurs, de li-

braires, de copistes, toute une clientèle bruyante, bavarde, disputeuse, routinière, impitoyable au besoin; elle a ses grades qu'elle accorde ou refuse, son droit de censure contre les ouvrages et les auteurs. Le Parlement, indécis et flottant d'abord, mais bientôt rallié à la cause du passé, appartenant d'ailleurs, par instinct, par devoir et par tradition, comme la magistrature de tous les temps, au parti de la répression, a pour lui le double ascendant de l'autorité morale et de la force matérielle; son armée de greffiers, de procureurs, de sergents à pied et à cheval; la puissance occulte de la police, les secrets du grimoire des lois, l'enlacement des procès aux mille réseaux, où viennent se prendre la fortune, la réputation, la liberté, la vie même des citoyens. Il apporte à la Sorbonne et à l'Église le secours légal du bras séculier, pour emprisonner, pendre ou brûler les dissidents. La Royauté, sympathique d'abord à la Renaissance et même à la Réforme, finit par se déclarer contre les novateurs. Louvoyant et cherchant sa voie, elle brûle les protestants en France et s'allie avec eux en Allemagne; elle s'unit à l'Église contre les Huguenots, et à la Réforme contre la Ligue, écrasant les partis l'un par l'autre et sortant de là, non sans peine, victorieuse de l'émeute et du poignard.

La vieille société, ainsi gardée, semblait devoir se défendre longtemps encore : et pourtant elle croulait de toutes parts. Il y avait une raison bien simple pour que le Moyen Age prît fin, raison souveraine, devant laquelle doivent s'incliner les regrets et les affections les plus légitimes, qu'il s'agisse des individus, des dynasties ou des sociétés : c'est qu'il avait fait son temps. Un jour vint où la Sibylle de Cumes déclara qu'elle se sentait vaincue par un Dieu supérieur : le sens prophétique, la parole, c'est-à-dire la vie, l'abandonnait. Le Moyen Age touchait à ce terme fatal. Peut-être eût-il pu durer encore à l'état d'ombre et de fantôme : l'histoire cite plus

d'un exemple de peuple ou d'institution se survivant ainsi quand l'âme a quitté le corps. Il plut à la Providence de hâter le dénouement, de déchaîner l'orage aux quatre coins du ciel : mais du moins par delà ces déchirements et ces souffrances, le monde allait trouver en échange la résurrection. Après tout, qu'avait-on à regretter? des ruines, des institutions impuissantes ou dégradées. La chevalerie ne s'était pas relevée du désastre d'Azincourt; la féodalité venait d'expirer sous la main de Louis XI; la vie monastique s'éteignait au sein de l'égoïsme et de la paresse; la prédication chrétienne se ravalait aux platitudes et aux facéties des tréteaux; la scolastique avait porté son dernier fruit amer et stérile avec l'*Arbor* de Raymond Lulle; la papauté avilie par le schisme achevait de se compromettre par les intrigues et les crimes de la politique. D'un autre côté, la découverte d'un monde inconnu jusque-là, l'invention de l'imprimerie, l'esprit d'examen né des agitations du schisme, ouvraient à la pensée et à l'activité humaine des horizons nouveaux.

Pour concevoir l'ivresse des hommes d'alors, cette ardeur, cette gaieté intempérante d'écoliers émancipés, jetant bien loin le froc et la férule, narguant le couvent qui les réclame, la Sorbonne qui veut les tenir sous le joug de ses méthodes, il faut oublier un moment les émeutes, les arquebusades, les Saint-Barthélemy, qui assombrissent trop vite ce tableau. Il faut s'abandonner à l'illusion, à la joie des premières années, où tout est rénovation. A Rome même, la vieille basilique de Saint-Pierre s'écroule sous le marteau du Bramante; et là, c'est le pape en personne qui dirige la main des démolisseurs; c'est Léon X qui élève, sur les débris du sanctuaire gothique consacré par tant de miracles et de glorieux souvenirs, le temple semi-païen de la Renaissance. Ce coup de marteau retentit dans l'univers entier. Si Rome, l'arche sainte, est ébranlée par le souffle de l'esprit nouveau,

qu'en sera-t-il du reste de la chrétienté? La fièvre de la destruction n'allait-elle pas s'emparer de tous ceux qui portaient avec peine le poids du passé? Sur tous les points le craquement s'opère. Le monde subit alors une crise analogue à celle de la société grecque au temps de Socrate : la vieille foi s'en va, la vieille sagesse délire, les esprits se troublent, les langues s'embarrassent, les théologiens divaguent, les conciles s'embrouillent et se prolongent sans pouvoir se mettre d'accord. Pour sortir de ce pêle-mêle inextricable, la raison humaine étourdie et confondue essaye de se sauver elle-même en proclamant sa propre souveraineté [1]. Là est toute la révolution du seizième siècle.

La société du Moyen Age vit, s'agite et combat dans l'ample sein du catholicisme. Les luttes intérieures, les mille voix de la Satire populaire, les caprices de la fantaisie individuelle ne suffisent point à rompre l'harmonie de l'ensemble, pas plus que les figures grimaçantes ou risibles attachées au porche des cathédrales n'en altèrent la majestueuse unité. Au seizième siècle, le schisme, c'est-à-dire la division, s'introduit partout, dans la foi, dans l'art, dans la science. *Ipse dixit, le maître l'a dit*, avait fidèlement répété l'École durant quatre siècles, sur la foi d'Aristote. *Ego sum, je suis* et *je suis moi*, répond l'âge nouveau :

> Tout protestant *est* pape une Bible à la main [2],

tout philosophe est maître de sa pensée, tout écrivain de sa plume. Au moment où la centralisation politique toujours croissante depuis Louis XI met entre les mains d'un seul toutes les forces et les ressources matérielles du pays, une sorte de réaction s'opère dans l'ordre moral. L'individualisme est le trait distinctif et, disons-le franchement, le salut

1. Elle fait alors ce que fera la nation en 89.
2. Boileau, Satire XII.

des temps modernes. Sans lui, que fût devenue la chétive personnalité humaine sous la formidable pression de la monade ou de l'unité monarchique, sous le poids de ces géants, comme Pantagruel et Gargantua, mangeant les peuples aussi aisément que les pèlerins en salade[1] ?

Au milieu de toutes ces forces morales qui vont se disputer l'empire du monde, la Némésis satirique se dresse debout tour à tour armée du fouet et de la marotte. Elle avive, raille ou partage ces mille passions frémissantes qui poussent les partis, les sectes et les écoles dans l'arène des guerres civiles, religieuses ou littéraires. La Satire au Moyen Age est la revanche et le contre-poids des inégalités sociales : par elle la médisance console de la faiblesse, le rire tempère les abus de la force. Mêlée aux plus graves cérémonies de l'Église comme aux plus nobles inspirations de l'art chrétien, parodiant à la fois les splendeurs de la vie féodale et les trivialités de la vie populaire, elle exprime sous une forme moqueuse et pacifique l'éternelle antithèse qu'on rencontre partout ici-bas.

Au seizième siècle de nouvelles questions s'agitent ; la Satire prend aussi un caractère nouveau : elle devient plus batailleuse et plus destructive. La Renaissance lui apporte le contingent du philosophisme antique, les hardiesses et les périls du libre examen ; elle l'arme d'une formidable érudition, et avec la science elle lui lègue le scepticisme, dernier rejeton né de la fatigue et de l'épuisement des systèmes sur les ruines du monde païen. Le *Lucianisme* s'infiltre et déborde bientôt dans les écrits des libres penseurs. En même temps qu'elle renouvelle le fond, la Renaissance rajeunit et multiplie les formes de la Satire. Le conte, le fabliau, le sirvente, la ballade, la farce ne lui suffisent plus : elle y

1. Rabelais, *Gargantua*, chap. XXXVIII.

joint le dialogue, l'épître, l'idylle, le sonnet, et au dernier moment, après de longs efforts, ce cadre classique et définitif immortalisé par Horace et Juvénal, et ravivé chez nous par Régnier et Boileau. La Réforme de son côté lui communique la fureur des controverses, ses haines ardentes et ses aigres emportements. Elle livre à sa risée les dogmes, les croyances, les cérémonies jusque-là respectées. Aux railleries impitoyables, aux parodies sacriléges, elle mêle les malédictions enflammées des prophètes, et ajoute une note aiguë et terrible à celles que Dante avait fait retentir dans son *Enfer*.

Cette double action de la Renaissance et de la Réforme s'aggrave encore par l'influence d'un art nouveau, qui est à lui seul une révolution. L'esprit critique au Moyen Age n'avait guère pour moyen d'expression et de propagande que la vielle des trouvères, le ciseau des artistes et les représentations de la Basoche. L'Imprimerie vient tout à coup lui donner des milliers de voix clandestines et vagabondes qui chuchotent à l'oreille de tous la révolte, le doute et les séductions des temps nouveaux. Jadis le pauvre jongleur errant du château à la place publique, de l'hôtellerie au couvent, colportait par le monde, à ses risques et périls, les médisances et les hardiesses. On pouvait l'arrêter, le jeter dans un cul de basse-fosse, étouffer la voix avec l'homme, et tout était fini. Mais avec l'imprimerie on a beau condamner au feu l'ouvrage et l'auteur, le livre proscrit renaît de ses cendres comme le phénix. Il dure, il voyage, il pullule : un seul exemplaire en produira des milliers. La formidable machine, toujours haletante, vomit sa mitraille à travers la mêlée des partis : puissance terrible, contre laquelle tous les limiers de la police, du Parlement et de l'Inquisition useront en vain leurs yeux et leurs dents. Tandis que l'industrie moderne perfectionne avec les armes à feu le grand

art de tuer ses semblables, la presse multiplie les formes militantes de la pensée. Elle engendre le pamphlet, produit éphémère de la médisance et de la haine, qui frappe à l'improviste comme une balle ou un stylet ; puis le placard, impudent moniteur du carrefour, qui affiche et crie le scandale au coin des rues, à la porte des églises ; puis la gravure, sœur et complice du pamphlet, rendant visibles aux yeux les mauvais bruits qui bourdonnent à l'oreille. On comprend l'étonnement, la fureur des hommes du passé contre cet infernal agent de propagande. Ne pouvant le détruire, ils prirent le parti de s'en servir eux-mêmes. Au Moyen Age, l'Église avait opposé à l'enseignement novateur des Universités la prédication des Ordres Mendiants. Au seizième siècle, elle a sa milice de plume, ses presses organisées pour la défense. Dès la fin de l'âge précédent, la lutte semblait imminente : les partis étaient en présence, les abus flagrants, les points vulnérables indiqués, les moyens d'attaque tout prêts. Mais il fallait se risquer. Le bûcher de Jean Huss apparaissait à l'horizon comme un sinistre avertissement. C'était le cas de s'écrier avec Eustache Deschamps :

« Qui pendra la sonnette au chat ? » [1]

D'une main subtile, alerte, et sous forme de divertissement, un bel esprit, un savant enfermé dans son cabinet, Érasme, l'osa.

1. V. la *Satire au Moyen Age*, chap. xv.

LIVRE PREMIER

SATIRE PHILOSOPHIQUE

LIBRES PENSEURS, HUMORISTES, POÈTES, MORALISTES, ÉRUDITS, CONTEURS, ETC,

CHAPITRE I

§ I. LA LIBRE PENSÉE AU DEHORS.

Érasme : *Éloge de la Folie.* — Ulrich de Hutten : *Epistolæ obscurorum virorum.*

Si l'on veut comprendre la révolution qui s'opère dans les mœurs, les croyances et les idées de la France au seizième siècle, il faut un moment étendre ses regards hors des frontières et prêter l'oreille aux bruits venus d'au delà des Alpes et du Rhin. Pour la première fois depuis les croisades, l'Europe se trouve emportée dans un mouvement commun d'agitation et de rénovation universelle. La France reçut l'impulsion plus qu'elle ne la donna : mais une fois l'arène ouverte, elle s'y jeta avec la fougue, la légèreté et la gaieté insouciante, qu'elle apporte dans la lutte. Deux noms retentissants dominent et remplissent cette première période du siècle, ceux d'Érasme et de Luther, l'un le précurseur, l'autre le prophète de la Réforme.

A l'une des extrémités de l'Occident, le long des côtes de la mer du Nord, s'étend une étroite langue de terre, entrecoupée de digues, de canaux et de marais, humble et glorieuse conquête de l'homme sur l'Océan. Cet îlot attaché au flanc du continent comme un vaste navire échoué, à demi couvert par les sables et les eaux, allait devenir durant deux siècles le foyer de la résistance et l'asile de la liberté. La vie de l'ancien monde expirait à ces grèves de Hollande ; la vie du monde nouveau s'y ralluma. L'étincelle jaillit du mi-

lieu de ces brumes. Une voix perçante, moqueuse, rapide, glissant dans l'air comme le vol d'un follet ou d'un lutin, révéla à toute l'Europe le nom d'Érasme.

Quel était donc cet Érasme si vanté, si admiré des peuples, si courtisé des papes et des rois? — Un enfant du hasard, né d'un amour clandestin, élevé par charité dans la cathédrale d'Utrecht, et qui, après avoir erré de Rotterdam à Bâle, de Rome à Venise et à Londres, se trouva un matin, de l'aveu de tous, le plus beau génie et le plus populaire écrivain de son siècle. Henri VIII voulut le posséder à sa cour; François I[er] lui offrit la direction du Collége Royal; Léon X fit presque briller à ses yeux l'espoir de la pourpre romaine. Il eût pu devenir courtisan, ambassadeur, ministre comme son ami Thomas Morus : il ne fut et ne voulut être qu'un *lettré*, un *franc penseur*, type nouveau qui remplace les *francs chanteurs* et les *francs conteurs* de l'âge précédent. Nous insistons sur ce mot, parce qu'il exprime parfaitement, selon nous, le progrès qui s'est opéré dans la condition de l'homme de lettres, depuis le jour où la pensée libre et vagabonde, sortie de l'Église et de l'École, s'est mise en route sur la vielle des ménestrels et des jongleurs. La vie aventureuse du mendiant ou la domesticité des grandes maisons sont restées longtemps l'unique ressource de ces apôtres de la *gaie science*. Les plus hardis rimeurs n'écrivent guère qu'avec l'agrément et parfois sous la dictée de la Royauté. Jean de Meung est le complice de Philippe le Bel contre le Pape et les Templiers; Gringore lui-même, malgré sa fière devise *Tout par raison*, prend son mot d'ordre auprès de Louis XII. Érasme le premier, résistant aux influences, aux intérêts, aux passions, qui essayent d'enchaîner sa fidélité, plante hardiment sur un terrain neutre le drapeau de la libre pensée.

C'est là, ne l'oublions pas, son éternel honneur aux yeux des hommes qui mettent au-dessus de la fortune et même de la gloire l'indépendance et la dignité de l'écrivain. La Papauté, la Réforme, l'Empire eussent été jaloux d'attacher à leur cause une plume si alerte et si bien trempée. Érasme la garda pour lui, et pour lui seul; sans rudesse d'ailleurs

comme sans ostentation, sans refuser ses compliments ou ses éloges aux princes qui l'honoraient de leur estime, mais aussi sans se livrer ni s'inféoder, ne relevant que de sa conscience ou de sa fantaisie. Il est le véritable fondateur, le premier représentant de cette royauté intellectuelle, qui devait faire de Voltaire, deux siècles plus tard, le souverain le plus écouté de l'Europe. C'est à ce titre que nous le plaçons à l'avant-garde du seizième siècle, comme l'introducteur des temps modernes. Par sa naissance, il ne nous appartient pas; mais il est des nôtres par son génie cosmopolite, par la nature et les sympathies de son esprit; lui-même se plaît à le proclamer plus d'une fois : il aimait presque tout de la France, son sol, son peuple, son humeur, ses idées, ses érudits, jusqu'à la Sorbonne exclusivement.

Les qualités comme les défauts de sa nature le rendaient merveilleusement propre à ce rôle d'éclaireur sur la route de l'avenir. A la fois aventureux et timide, étourdi et sensé, indécis et résolu, aimable et fier, égoïste et libéral, il apportait tout juste la mesure d'audace et de prudence nécessaire pour faire accepter et durer cette liberté naissante. Plus ardent et plus absolu, peut-être l'eût-il compromise par ses emportements; plus convaincu, plus chevaleresque ou plus docile, peut-être l'eût-il aliénée au profit d'un parti : il fût devenu le lieutenant de Léon X ou de Luther. Dans ces jours de colère et de lutte sans pitié, le sectaire eût étouffé le libre penseur. Par une exception assez rare, la modération de son tempérament fit son indépendance, sa force et son originalité. En lui se manifeste ce tour d'esprit particulier, ondoyant et capricieux, que les modernes ont désigné sous le nom d'*humour*; il est le premier de ces érudits ingénieux, de ces philosophes aimables, de ces *dériseurs sensés*, parmi lesquels devaient s'illustrer plus tard Sterne, Voltaire et Nodier.

Érasme avait déjà pris rang parmi les chefs de la Renaissance, il avait transplanté d'Italie aux bords du Rhin le goût des études nouvelles, quand il lança, comme une joyeuse fusée, à travers le crépuscule du Moyen Age mourant, l'*Éloge de la Folie*. L'esprit moderne éclatait tout entier dans ces

pages étincelantes de verve, de malice et de gaieté. L'œuvre était écrite en latin, il est vrai : c'était la langue des savants, la seule qui pût prétendre à l'universalité. Ne nous en plaignons pas trop. Aimerions-nous mieux qu'Érasme eût écrit en hollandais? Nous ne le comprendrions guère aujourd'hui. D'ailleurs jamais latin plus alerte, plus clair, plus vivant ne courut sous la plume d'un érudit. C'est déjà la prose de Voltaire avec sa transparence, sa grâce familière et sa rapidité. On sent que ce style est fait pour voyager et s'insinuer à travers le monde. Aussi l'heureux petit livre, fêté, choyé, illustré par la gravure naissante, eut-il bientôt fait le tour de l'Europe au milieu d'un rire universel. Les farceurs du temps passé, les *Cornards* de Rouen, les *Coqueluchiers* d'Évreux, la *Mère Folle* de Dijon, la *Mère Sotte* de Paris, durent se trouver bien vieux et bien gothiques à côté de l'aimable nymphe qu'évoquait le génie d'Érasme. Celle-ci arrivait fraîche et souriante, parée de toutes les grâces de la mythologie antique et de toutes les séductions du monde nouveau. Fille de Jupiter et de la Jeunesse, elle a vu le jour dans les Iles Fortunées, au milieu des violettes, des roses, des lotus et de la panacée ou *guérit-tout*. Elle vient gaiement réveiller ce vieux monde ennuyé et maussade, qui semble sorti de l'antre de Trophonius; elle lui offre pour le ranimer la douce liqueur du népenthès, l'ivresse de la bonne humeur.

Chose remarquable! la première partie de ce siècle attristé par tant de guerres et de crimes, le plus terrible et le plus sanglant peut-être de notre histoire, est presque tout entière consacrée au rire. On rit partout alors, à l'église comme au théâtre : c'est par le rire que s'ouvrent la plupart des grandes luttes religieuses ou politiques, que viendront terminer un jour le fer et le bûcher. Rien d'étonnant donc qu'Érasme ait fait de la Folie son *porte-enseigne*. La marotte en main, le nez au vent, elle entre de plain-pied dans le seizième siècle comme dans son propre domaine. Ne sommes-nous pas au siècle des fous [1]? Fous sensés, qui cachent l'ironie de So-

1. Geiler prenait pour texte de ses fameux sermons de Strasbourg des vers grotesques tirés de la *Nef des Fous* de Sébastien Brandt.

crate sous le masque de Gringore ou de Rabelais; fous ambitieux, qui rêvent la domination universelle, comme Charles-Quint ou Philippe II; fous héroïques, qui se laissent prendre à Pavie avec François I[er], ou qui meurent dans les flammes avec Berquin et Dubourg; fous furieux, comme les Anabaptistes de Munster ou les Ligueurs de Paris? Érasme sans doute n'avait pas vu si loin; mais il sentit que la Folie était la reine du temps présent, et il en fit l'apothéose.

Au premier coup d'œil, on pourrait ne voir là qu'une fantaisie d'érudit, un pastiche ingénieux de Lucien. La mouche et la fièvre avaient eu leurs panégyristes : pourquoi la Folie n'aurait-elle pas le sien? Cependant, il faut l'avouer, le choix du personnage n'était pas tout à fait si innocent. Pour un homme prudent comme Érasme, jaloux de son repos autant que de sa liberté, la Folie avait un grand privilége, celui d'être irresponsable : sa marotte lui servait de *laissez-passer*. S'emporter, murmurer, gronder était chose monotone et compromettante : les prédicateurs y suffisaient. Au lieu d'attaquer en face les abus et les sottises, il trouva plus piquant de les glorifier, en les plaçant sous le patronage de la Folie.

Dans une satire célèbre, Horace avait soutenu cette thèse, que tous les hommes sont fous : Érasme fait mieux, il entreprend de prouver qu'ils ont raison de l'être; témoin Socrate, qui s'avisa un jour d'être sage, et se vit réduit à boire la ciguë. Quoi de plus naturel après tout? L'avénement de la sagesse ici-bas serait la ruine et la mort du monde présent. Qu'est-ce que l'amour? Une folie. Qu'est-ce que la femme? Un être ridicule et charmant, *animal ridiculum et suave* [1], le chef-d'œuvre de la Folie. Sans elle donc, point de rapports entre les sexes, point de famille, un célibat général, et partant la fin du monde. Supposez une pièce de théâtre, où l'on arracherait tout d'un coup aux acteurs leurs masques, leurs costumes, leurs rôles de convention, pour les rendre à leur état naturel : combien ils paraîtraient alors fades, communs et ennuyeux! De même, dans la comédie qui se joue ici-bas,

1. *Erasmi Opera,* t. IV, p. 418. Μωρίας Ἐγκώμιον.

supprimez l'illusion, c'est-à-dire la folie; ôtez à chacun son rôle de roi, de pape, de héros ou de bouffon; l'intérêt de l'histoire, le jeu de la vie humaine s'arrête : plus de drame possible!

Rappelons-nous la procession de la Danse Macabre, ce lugubre défilé de toutes les classes et de toutes les conditions humaines, sous la conduite de la Mort. Ici c'est la procession des vivants, lestes, dispos et triomphants, avec leur fard et leurs enluminures. Femmes coquettes, maris confiants, héros enthousiastes, savants myopes, poëtes enivrés de leur immortalité, théologiens bouffis de leur science, papes affamés du temporel, la Folie les enrôle tous, bon gré malgré, sous sa bannière. A la voir d'abord ainsi varier et briser sa course en tous sens, sauter d'une extrémité à l'autre, du sacré au profane, des temps anciens aux temps modernes, de l'Olympe sur la terre, de Mercure à saint Christophe, on serait tenté de se demander si elle sait bien où elle va. Mais ces mille caprices ne sont au fond qu'une tactique et une manœuvre déguisée, pour échapper à la poursuite. Comme la Galatée de Virgile, elle ne se dérobe qu'après avoir lancé son trait :

Malo me Galatea petit, lasciva puella;
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri [1].

D'une main elle tire la barbe des stoïciens, de l'autre le capuchon des moines; elle s'amuse à feuilleter les livres Sibyllins du même doigt que les Décrétales; elle joue avec les foudres de Jupiter comme avec celles du Vatican, et éclate de rire en voyant le pape, le casque en tête, pointer ses balistes et ses bombardes au nom du Saint-Esprit. Depuis Horace, nul n'avait su manier ainsi cet art de la plaisanterie demi-sérieuse et demi-badine, philosophique, savante, familière, dissimulant sous le rire l'amertume des critiques et la gravité des leçons. Cette revue générale des folies contemporaines est moins une attaque en règle qu'une reconnaissance hardie, poussée sur les extrêmes confins du Moyen

1. Virgile, *Églog.*, III.

Age et des temps modernes. Là point de menace ni de colère : rien de semblable à ce bruit étourdissant du tocsin, que va bientôt sonner Luther : c'est le doux murmure des grelots, le frôlement rapide de la marotte effleurant la tiare des pontifes et le diadème des rois. Érasme léguait au monde plus qu'un livre : il lui communiquait un souffle, un esprit : le *philosophisme* était né. Sans le savoir, sans le vouloir peut-être, il avait commencé une grande bataille. Lui-même ne se doutait guère des alliés que le temps devait lui amener : il en fut vite effrayé et cria au feu, après l'avoir allumé. Mais le mouvement était donné; il n'appartenait à personne qu'à Dieu de l'arrêter. Huit ans à peine s'étaient écoulés, qu'un nouveau pamphlet bien autrement hardi mettait en émoi toute l'Allemagne.

La querelle de Reuchlin et des théologiens de Cologne sur la Grâce, l'opposition fanatique des partisans du passé aux premiers efforts de la Renaissance, l'interdit lancé sur les idées et les études nouvelles, avaient provoqué une vive agitation. Ce fut alors que parurent les *Epistolæ obscurorum virorum.* Remarquons, en passant, une coïncidence assez curieuse : c'est sous forme de lettres que vont s'engager durant trois siècles des luttes célèbres, d'où naîtront trois chefs-d'œuvre de polémique : au seizième siècle les *Épîtres de quelques hommes obscurs*, au dix-septième les *Provinciales*, au dix-huitième les *Lettres persanes*. Ces pages volantes, semées en l'air par une main invisible, signées de noms fictifs ou inconnus, vinrent rompre le calme séculaire de la docte et pesante Allemagne. La contagion du rire fut irrésistible : jamais gazette n'eut pareil succès. On s'arrachait ces lettres encore tout humides de la presse clandestine qui venait de les mettre au jour. D'où arrivaient-elles? De partout et de nulle part. Elles étaient datées de Leipzig, de Wittemberg, de Mayence, de Bâle, de Londres, de Paris, même de Rome. Mais qui avait vu le messager ? qui pouvait dire le nom de l'auteur? Pour la première fois, les ennemis de cet art diabolique, inventé par Guttemberg, purent juger de sa puissance et s'en effrayer justement.

Chaque matin nouvelle histoire et nouveau scandale. Un jour, c'était l'aventure d'un fougueux prédicateur, grand aboyeur d'enfer, grand damneur d'âmes, qui, surpris dans un tendre dialogue par un mari offensé, s'était vu contraint de sauter par la fenêtre, sans emporter ses habits. Une autre fois, dans une grave réunion de théologiens, le diable en personne était venu donner effrontément une chiquenaude sur le nez du savant docteur Pierre Mayer, en lui disant : « Reuchlin en sait plus long que vous. » Ou bien encore c'était une grande nouvelle, qui devait réjouir toutes les âmes en peine, l'annonce d'un convoi d'*indulgences* escorté d'une bande de frères prêcheurs, avec privilége du pape. Puis, je ne sais combien de révélations vraies ou calomnieuses sur l'intérieur des couvents, sur les petites misères inévitables de la vie monastique ; des malédictions plaisantes contre les poëtes séculiers, comme Virgile, Properce, Ovide, artisans de mensonge et d'hérésie ; des doléances comiques sur l'introduction d'un latin nouveau, qui allait ruiner le crédit des anciens maîtres ou les forcer de changer leur style barbare et orthodoxe contre l'élégance païenne de Cicéron.

Joignez à cela les mille détails de la chronique locale : l'apologie narquoise du fameux juif converti Pfeffencorn, à qui sa piété et sa femme avaient valu les faveurs du bourgmestre et de toute la faculté de Cologne ; ou encore quelque grave question théologique comme celle-ci, qui faisait pâmer d'aise ces bons Allemands : « Au jour de la résurrection, le juif converti serait-il remis en possession de son prépuce ? » La colère fut grande dans le camp des théologiens. Ces maudites lettres venaient les défier jusque dans leur chaire, elles éclataient de toutes parts, à leurs pieds, sur leur tête, comme ces pois fulminants que le diable se plaisait à semer, nous dit la légende, sous les pas de saint Martin. On ordonna des perquisitions, on chercha dans l'ombre l'auteur ou les auteurs voilés de l'anonyme. D'abord, les soupçons tombèrent sur Reuchlin, qui semblait le plus intéressé dans la question. Reuchlin désavouant, on se rabattit sur Érasme, qui se hâta de décliner l'honneur d'un si hardi persiflage. Un

siècle et demi après, Bayle cherchait encore le véritable auteur. Pourtant, il s'est révélé lui-même dans ses lettres et dans quelques vers imprimés depuis. Le coupable était, comme presque toujours alors, un jeune échappé de couvent [1].

Ulrich de Hutten, quatrième fils du seigneur de ce nom, voué malgré lui à la vie monastique, avait fini par escalader les murs de sa prison. Brouillé avec sa famille, pauvre, obscur, sans autre ressource que son esprit et son audace, il s'était bravement lancé à travers le monde, l'épée au côté, la plume à la main, en répétant le mot de César : *jacta alea esto*. C'est la devise qu'il adopte au début de son *Phalarismus*, écrit satirique dirigé contre le duc Ulrich de Wurtemberg, meurtrier de Jean de Hutten, son cousin. Vrai chevalier errant, mélange singulier de pamphlétaire, d'érudit, de duelliste et de théologien, gueux comme un poëte, libertin comme un moine sans vocation, fier et vantard comme un gentilhomme, il représente bien dans l'incohérence et le désordre de sa vie l'humeur inquiète, les aspirations vagues, l'indiscipline et le malaise des temps nouveaux. Quand Luther eut soulevé l'Allemagne, Hutten, toujours en quête de duels et d'aventures, se déclara son champion. A trente-cinq ans, vieux déjà, malade, proscrit, sans pain, sans asile, chargé des malédictions de la cour de Rome, abandonné par l'Électeur de Brandebourg son ami, il vint un jour à Bâle frapper à la porte d'Érasme, qui fit semblant de ne pas l'entendre. Un dernier duel à coups de plume mit aux prises le prudent patriarche et le fougueux chevalier de la libre pensée. Peu de temps après Hutten mourut ; mais le succès de ses lettres durait toujours.

Ce terrible libelle, qui fit passer tant de mauvaises nuits aux théologiens de Cologne, qui prépara et amassa sur leur

1. Hutten n'est cependant pas le seul auteur des *Epistolæ obscurorum virorum*. La première partie fut composée, dit-on, par un de ses camarades d'études, Rubianus Crotus, fort ignoré aujourd'hui. Mais enfin le nom de Hutten reste le principal, comme celui du grand batailleur et éclaireur de la Renaissance et de la Réforme.

tête le grand orage de la Réforme, attire à peine aujourd'hui les regards distraits d'un érudit[1]. Vieille arme rouillée enfouie dans la poudre des bibliothèques, que lui a-t-il manqué pour vivre autant que les *Provinciales* et les *Lettres persanes?* — la popularité? — non, mais une seule chose, le style. Bien que Hutten ait été proclamé le Cicéron et le Démosthène de l'Allemagne, le latin burlesque de ses *Lettres* ne vaut guère mieux que celui des théologiens dont il se moque. Il est vrai que l'auteur l'emploie avec intention, parodiant et grossissant à dessein les termes barbares de l'École[2]. Hutten est un des plus illustres représentants du genre macaronique. Ici qu'on nous permette une courte digression.

Dans un ouvrage sur la Satire, il nous est impossible de passer sous silence un genre auquel le savant Naudé a consacré quelques-unes des meilleures pages de son *Mascurat*. L'emploi du latin burlesque est fréquent au seizième siècle[3]. Dans cette époque d'effervescence, au milieu de ce travail de fermentation, qui marque la naissance des littératures modernes, il constitue une sorte d'idiome intermédiaire entre la langue du peuple et celle des savants. Représentons-nous l'embarras des hommes d'alors réduits à couvrir de mots anciens des idées nouvelles, aux prises avec des idiomes encore informes, rebelles à rendre toutes les nuances et les finesses de la pensée. Supposez un Anglais, un Flamand, un Hollandais, un Allemand, rieur, gausseur, en qui débordent la sève, l'extravagance et la gaieté. Il s'agit un matin de trouver, d'improviser pour le besoin du moment un style de combat, prompt, flexible, exempt d'entraves, qui puisse servir de truchement à tout un monde. D'un côté, s'offrent

1. En France du moins, car M. G. Pâris nous affirme qu'en Allemagne on lit encore beaucoup ces lettres, et qu'on les réimprime souvent.

2. « Ideo volo a dominatione vestra interrogare unam quæstionem theologicalem, quam vos bene potestis determinare, quia *estis bonus artista,* et scitis bene prædicare, et habetis *unum bonum zelum, et estis conscientiosus.* »

3. Le nom de Macaronique donné à ce genre vient, dit-on, du mot italien *Maccheroni,* sorte de pâte ou de bouillie, composée de plusieurs ingrédients, comme la *Macaronée* elle-même est composée de plusieurs idiomes.

la roideur et la barbarie du latin théologique; de l'autre, la dignité laborieuse de la phrase cicéronienne, ou bien les lenteurs et les tâtonnements de la création. Ainsi s'explique la vogue du latin burlesque, héritage éloigné de Plaute, rameau tardif né au printemps de la Renaissance sur le vieux tronc épuisé de la langue romaine. Même parmi ceux qui avaient d'autres ressources, des hommes d'un vrai mérite, de savants théologiens comme de Bèze [1], de graves jurisconsultes comme Hotman [2], des poëtes élevés à l'école de Ronsard comme Remy Belleau [3], ne dédaignaient point de s'en servir. L'Italie, déjà dotée d'une langue littéraire par le génie de Dante, accueillit avec faveur ce latin de carnaval, chargé d'impudents solécismes et de barbarismes aussi monstrueux que la bosse du seigneur Polichinelle. Il forma bientôt un genre à part qui eut ses poëtes, Folengo, Caporali, Tassoni. La Macaronée de Folengo, plus connu sous le nom de Merlin Coccaie, eut l'honneur, dit-on, d'inspirer en maint endroit le *Gargantua* de Rabelais.

Quoi qu'il en soit, le style macaronique ne pouvait être qu'un jeu ou une arme de fantaisie, incapable de s'élever à la dignité d'une langue littéraire, et destiné à périr comme tout ce qui est de circonstance et de convention. Hutten eut le pressentiment de cet abandon, et traduisit lui-même son livre en langage vulgaire ; mais l'allemand n'était pas encore ce qu'il devint quelques années plus tard, grâce au génie du chef de la Réforme. Néanmoins une séve de jeunesse circule sous cette lourde écorce du latin gothique : image exacte de ce qui se passe alors dans ces heures de transformation, où l'idée moderne couve et bouillonne sous le froc du moine et sous l'armure du chevalier.

1. Epistola Benedicti Passavantii.
2. Matagonis de Matagonibus.
3. Dictamen metrificum de bello Hugonotico.

§ II. LA LIBRE PENSÉE EN FRANCE.

MARGUERITE DE VALOIS : l'*Heptaméron.* — CLÉMENT MAROT *: Poésies satiriques : épigrammes, épîtres, coq-à-l'âne*, etc.

Tandis qu'un souffle d'opposition remuait tout autour d'elle, la France, toujours si vive, si mobile, si curieuse de nouveautés, ne pouvait rester étrangère à ce mouvement. Déjà la querelle de Louis XII et de Jules II, la liberté laissée au théâtre, les appels faits par le souverain à l'opinion publique pour justifier sa lutte contre le pape, avaient excité dans les esprits une certaine fermentation. Auxiliaires de la royauté, les Basochiens et les Enfants sans-soucy s'étaient mis de la partie, sans trop savoir où ils allaient, pas plus que le bon Louis XII lui-même. Contents de rire et de vivre au jour le jour, ils ne songeaient guère ni à détruire ni à réformer, menant gaiement le deuil du Moyen Age et s'inquiétant peu de l'avenir. Le grand jour de la Renaissance vint les surprendre encore tout enfarinés de la veille, sur les tréteaux des halles, seuls debout au milieu d'un monde en ruines. La vue de la potence dressée par ordre de François Ier suffit pour les disperser. D'autres rieurs plus intrépides allaient prendre leur place, au risque de la prison de l'échafaud et du bûcher.

A côté de cette joyeuse arrière-garde, qui clôt pour nous l'histoire de la Satire au Moyen Age, s'était formée sans bruit une petite société d'épicuriens sceptiques, de raisonneurs aventureux, hommes d'imagination, d'étude et de plaisir, épris d'abord du philosophisme de la Renaissance et bientôt des hardiesses de la Réforme. Cette confrérie de beaux esprits se trouvait placée sous le patronage d'une femme dont les grâces séduisantes, l'humeur spirituelle et chimérique devaient encourager et couvrir bien des témérités : c'était Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Son humble royaume de Navarre, à l'abri des perquisitions de la

police, des anathèmes de la Sorbonne et des prises de corps du Parlement, devint le berceau de la libre pensée et son refuge au jour de la persécution. Là se rencontrèrent le bon et candide Lefèvre d'Étaples, savant modeste et réformateur tempéré, qui, au milieu de la cour la plus galante de l'Europe, mourut vierge à l'âge de cent ans ; Bonaventure des Périers, valet de chambre de Marguerite, son pourvoyeur de contes et joyeux devis, moins facétieux encore que libertin ; Clément Marot, le gentil page de François Ier, aussi vacillant, aussi léger en amour qu'en religion ; Étienne Dolet, écrivain et imprimeur, toujours errant, toujours en lutte contre les hommes et la fortune ; l'austère et sombre Calvin, avec sa parole acérée, sa logique impitoyable ; enfin le docte, l'universel, l'incomparable Rabelais. Hommes de nature, d'opinion, de condition très-diverses, que rapprochait alors une passion commune, l'amour des nouveautés. Cette soif de l'inconnu, ce besoin de mouvement, de voyages, de découvertes, qui entraînait d'Espagne et de Portugal tant de hardis aventuriers sur les pas de Colomb, de Pizarre et de Gama, emportait alors aussi dans les champs illimités de la pensée, à la suite d'Érasme, de Mélanchthon et de Luther, une foule d'esprits désœuvrés, indécis ou mécontents. Les deux grandes tentations du jour, la Renaissance et la Réforme, attiraient les regards vers l'Allemagne et l'Italie. Le plaisir de la médisance, le goût du paradoxe, l'éternelle séduction du fruit défendu venaient s'ajouter à cette inquiète activité. Le fond d'humeur moqueuse et agressive particulier à nos conteurs et à nos chanteurs de tous les temps, se compliquait ici et s'aggravait d'un secret instinct de destruction. Le monde était alors tourné à l'émancipation et à la révolte, comme il l'avait été jadis à l'obéissance et à la foi.

Au milieu de cette fièvre générale, la race gauloise apporta ses qualités et ses défauts. Alors, comme toujours, elle courut aux aventures et aux périls, avide de voir, de batailler, quitte à revenir plus tard sur ses pas. Pour un logicien inflexible comme Calvin, elle eut vingt enfants per-

dus, égarés dans toutes les directions et n'en adoptant aucune. L'aimable princesse, dont la cour s'ouvrait à toutes les nouveautés, la *pauvre errante*, l'*affamée du désert*, comme elle s'intitule elle-même, cherchant sous la conduite de l'honnète et confus Briçonnet, la lumière de la vérité, fut la première à s'aventurer. Elle y risqua le salut de son âme et le repos de ses jours. Nature légère et rêveuse, crédule et téméraire, en qui se rassemblent toutes les curiosités d'un esprit fort et les faiblesses d'un cœur féminin, catholique et protestante à la fois, complice des hérétiques sans avoir jamais fait profession ouverte d'hérésie, partagée entre Boccace et l'Écriture, elle s'offre à nous tenant d'une main le *miroir de l'âme pécheresse* et de l'autre le recueil de l'*Heptaméron*.

> C'est du franc Lys l'issue Marguerite,
> Grande sur terre, envers le Ciel petite :
> C'est la Princesse à l'esprit inspiré,
> Au cœur élu qui de Dieu est tiré[1].

Souveraine de la Navarre, Marguerite est la digne héritière de Thibaut le chansonnier, par l'imagination, par la grâce et surtout par cette pointe d'opposition libérale qui arrachait au chevalier de la reine Blanche un cri de pitié en faveur des Albigeois. Elle a de lui encore ce mélange subtil de dévotion et de galanterie, où la Vierge devient une maîtresse et Dieu un amant. C'est de là qu'est sorti l'*Heptaméron*. L'œuvre n'offre rien, à vrai dire, de très original : elle n'est qu'une suite des fabliaux, un vieux legs de l'esprit gaulois. On se croirait à Genappe, à la table du bon duc Philippe, en compagnie du Dauphin Louis, si la délicatesse de la touche, un demi-scrupule, une rougeur bientôt effacée ne trahissaient parfois la main d'une femme ; si surtout la voix édifiante de dame Oyzille ne ramenait çà et là quelque belle considération sur la grâce et l'amour divin. Cette petite société rassemblée à l'ombre d'un grand orme, pour

1. L'*Enfer*, de Clément Marot.

échanger des contes grivois pendant le débordement du gave béarnais, est bien l'image de cette cour galante, lettrée et philosophique, où fermentent, parmi les libres propos et les chansons, les rêves inquiets des novateurs, tandis que le torrent de la Réforme vient inonder le monde. La scène se passe en Navarre, pays des mœurs faciles, de la tolérance religieuse et conjugale. La médisance va son train contre les pauvres maris, sans en excepter Hircan, l'époux de Marguerite ; contre les moines, les abbesses, et tous ces gens de robe, dont on commence pourtant à se lasser. Le diable a sa large part dans ces histoires : mais Dieu reprend la sienne dans la morale qui termine chaque récit. L'agréable conteuse joint le remède au mal, et nous enseigne l'art de se damner, en le faisant suivre d'un acte de contrition. Entre deux contes gaillards éclate une pieuse réflexion, une grave maxime, où respire déjà l'ascétisme de Calvin. La grâce et le péché, le sensualisme et le mysticisme se disputent l'âme de Marguerite, comme ils se partagent le siècle lui-même à sa naissance.

Nul homme, dans sa vie et dans ses œuvres, n'exprime mieux que Clément Marot ce vagabondage d'esprit sans but, sans suite, mêlé de curiosité, d'étourderie et d'indiscrétion. Héritier des trouvères et compagnon des Enfants sans-soucy, basochien, soldat, page, homme de lettres, il rajeunit Jean de Meung, édite Villon, traduit les *Psaumes de la pénitence* et les *Métamorphoses d'Ovide*, met en vers les *Colloques* d'Érasme et le sermon du *Bon-Pasteur*, célèbre les charmes du *dieu Cupidon* et les vertus de *l'honnête Christine*, touche à tout, goûte à tout, se compromet avec tout, et ne s'arrête à rien. Du reste, il n'a point encore l'indépendance ni la décision hautaine d'un libre penseur moderne. C'est un poëte courtisan et valet de chambre, qui se permet des privautés avec sa Maîtresse, qui accepte, qui aime la domesticité par habitude, par goût, nous dirions presque par vanité. Il a besoin d'être à quelqu'un. François Ier le donne à sa sœur, comme un épagneul ou un perroquet favori ; et le poëte est tout fier de cette distinction ;

Le roi des Francs, dont elle est sœur unique,
M'a fait ce bien, et quelque jour viendra,
Que la sœur même au frère me rendra [1].

L'un et l'autre en effet durent être tentés plus d'une fois de se renvoyer ce dangereux présent. Véritable enfant terrible, dont les coups de tête et les malices désespéraient ses protecteurs comme ses ennemis, Marot eut par-dessus tout le génie des imprudences. Il leur dut ce qu'il ne méritait guère, l'honneur d'être persécuté. Qui se fût jamais douté que cet être vain, léger, voltigeant, ce petit clerc du Palais devenu page, dont le babil et les gentillesses amusaient les dames de la cour, se transformerait tout d'un coup en criminel, en complice de l'hérésie et de la révolte? Les misères du temps, la rancune d'une femme, la mauvaise étoile du poëte et ses légèretés amenèrent cette métamorphose. Vive et capricieuse abeille égarée sans lest au milieu de la tourmente du seizième siècle, battue par tous les vents contraires, son aiguillon lui restait. Il en usa, en abusa même, piqua l'un, piqua l'autre, et réussit trop pour son malheur. Avec la nature la plus aimable, la plus enjouée, la plus désireuse et la plus capable de plaire, il suscita contre lui de redoutables inimitiés. Bientôt il eut sur les bras la maîtresse du roi et son confesseur, la Cour et la Ville, la Sorbonne et le Parlement, le guet, les procureurs et les sergents du Châtelet, sans compter Huet et Sagon. C'était cent fois plus qu'il n'en fallait pour perdre un homme moins imprudent que Marot. Lui, hardi et bretteur comme un page, la toque sur l'oreille, l'épée au côté, la plume au poing, tint bon contre les assaillants, ne lâchant pied que devant le bûcher :

Sus donc, ma plume, ores sois ententive
D'entrer en feu d'aigreur vindicative.

. . . .

Lors Renommée, avec ses ailes peintes,
Ira volant en bourgs et villes maintes,
Et sonnera sa trompette d'argent [2].

1. L'*Enfer*.
2. Élégie XIV (1525).

Bien qu'il n'ait pas écrit de satires proprement dites, la médisance tient une large place dans les œuvres de Marot. Il la répand en épîtres, en rondeaux, en ballades, en chansons, en épigrammes, en coq-à-l'âne, genres secondaires où il est resté sans rival. Tout devient dard entre ses mains. Plus la pièce est courte, plus la pointe en est fine et acérée : jamais on n'a porté plus loin l'art de l'égratignure. L'histoire de ses satires n'est guère que celle de ses amours, de ses ruptures, de ses emprisonnements et de ses exils : elles en sont la cause et la conséquence. Il est emprisonné pour avoir rimé, et rime pour se venger d'être en prison. Il accumule faute sur faute, colère sur colère, et enfin, à bout de vers et de ressources, il invoque l'indulgence du Roi ou de la bonne Marguerite pour se tirer d'embarras. Mais le Roi n'était pas toujours là. Il languissait tristement dans sa captivité de Madrid, où sa sœur allait le consoler, quand Marot fit connaissance avec le Châtelet. Une mauvaise fée, dont l'influence devait le suivre durant toute sa vie, l'y conduisit :

Il fait bon être papelard,
Et ne courroucer point les fées [1].

Excellent conseil qu'il donnait lui-même, et qu'il eut le tort d'oublier. Diane de Poitiers avait d'abord accueilli et encouragé des hommages qui flattaient sa vanité. Marot ne sut pas se contenter des licences poétiques qui lui permettaient de tutoyer dans ses vers la maîtresse du Roi ou du Dauphin, de mourir pour elle en rimant, et de baiser sa main aux grands jours [2]. Il voulut, osa, réclama davantage, se vit

1. Du Coq à l'Ane, à Lyon Jamet.

2. Que faut-il penser de ces prétendues relations galantes entre Marot et Diane de Poitiers, et de toute cette histoire romanesque arrangée avec tant d'art et de malice par Langlet Dufresnoy? Un homme fort instruit et fort au courant de l'époque, M. G. Guiffrey, dans sa notice sur les *Lettres inédites de Diane de Poitiers,* avait tout d'abord rejeté cette légende comme invraisemblable. Depuis, il est devenu moins affirmatif. Faut-il avec lui ne voir là qu'une haine de femme et une rancune de poëte, dont on ignore les vraies causes? Peut-être l'effet d'une rivalité avec la duchesse d'Etampes, Anne de Pisseleu, qui se montrait favorable aux protestants? Mais un des exils de Marot est attribué

refusé, joué, méprisé peut-être, et cria bien fort à la trahison. L'univers dut apprendre les perfidies de l'altière *Luna* et les désordres de l'impudique *Isabeau*, pseudonymes offensants qui prêtaient à toute espèce de suppositions :

Bien avez lu, sans qu'il s'en faille un A,
Comme je fus, sur l'instinct de Luna[1],
Mené au lieu plus mal sentant que soufre.
(*L'Enfer.*)

En femme habile, Diane dissimula son injure, et la mit au compte de Dieu. On commençait à parler d'hérésie. C'était là une de ces accusations vagues et élastiques dont s'accommodent volontiers la sottise ou la haine dans certains temps. Un matin donc, Marot reçut la visite de trois grands pendards, comme il les appelle, qui l'invitèrent à les suivre chez le sieur Bouchart, docteur en théologie et *grand inquisiteur* pour la foi. Il était accusé d'un crime capital, d'avoir mangé du lard en carême, c'est-à-dire d'être luthérien. Au fond Marot n'était guère plus hérétique que le Roi. Il avait pu, comme tant d'autres, prêter l'oreille aux bruits venus de l'Allemagne, médire des papelards et des fagots, pour lesquels il se sentit toujours peu de sympathie, hanter quelque société suspecte, et faire montre au besoin d'esprit fort par jactance et par vanité : mais il n'était pas allé plus loin. Quand il se vit seul, en face de ces grands murs noirs du Châtelet, où Villon

à cette même duchesse, qu'il avait offensée, dit-on, par ce trait sanglant :

Il n'est que du sablon d'Etampes
Pour faire reluire un vieux pot.

Impertinence de mauvais goût désavouée par le poëte, il est vrai. D'un autre côté, Marot dut son retour de l'exil, en 1535, à l'intervention du Dauphin, amant de Diane. Quoi qu'il en soit, le problème reste douteux encore, et le nouvel éditeur de Marot, M. G. Guiffrey, n'a pu se flatter, malgré sa pénétration, de l'avoir complètement résolu.

(Voir *Lettres inédites de Diane de Poitiers,* librairie J. Renouard.)

1. Une édition de *l'Enfer*, publiée par Dolet en 1544, porte, en marge de ce passage, l'indication suivante : « Marot prend *Luna* pour une femme inconstante et pleine de malice qui fut cause de son emprisonnement. » — Certains commentateurs ont prétendu voir dans *Luna* une personnification de la Sorbonne. C'est aller chercher bien loin des explications plus faciles à trouver. (V. Guiffrey. — Œuvres de Clément Marot, t. II, p. 161.)

avait si bravement rimé son épitaphe, la peur le prit. Il écrivit au terrible Bouchart, pour protester de son orthodoxie :

. . . . Point ne suis Luthériste,
Ne Zwinglien, et moins Anabaptiste;
. . . .
Bref celui suis qui crois, honore et prise
La sainte, vraie et catholique Eglise [1].

En même temps, il adressait à son ami Lyon Jamet la jolie fable du *Rat et du Lion*, pour le prier de travailler à sa délivrance. Tout ce qu'il put obtenir fut d'être transféré dans la prison de Chartres, plus aérée et plus vaste que le Châtelet. Là, Marot revit un coin du ciel et quelques visages amis : il n'en fallait pas davantage pour réveiller sa malice et sa gaieté. En écolier espiègle, il se mit à faire l'histoire de sa mésaventure aux dépens de ceux qui l'avaient arrêté. Il songea d'abord à Diane, et lui lança cette jolie ballade qui a pour refrain : *Prenez-le, il a mangé le lard.*

Un jour récrivis à m'amye,
Son inconstance seulement;
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement.
Car des l'heure tint parlement
A je ne sais quel papelard,
Et lui a dit tout bellement :
Prenez-le, il a mangé le lard [2].

Puis vint le tour des juges : il composa en leur honneur une pièce de longue haleine, que les loisirs de la prison lui permirent de terminer; vrai fragment d'épopée burlesque et satirique intitulé *l'Enfer*. C'est la peinture de l'antre des *Chats fourrés* avant Rabelais. Enrôlé dès l'enfance comme petit clerc dans la grande armée de la basoche, Marot, tout en apprenant à griffonner, sur les rôles de son patron, ses premiers exploits et ses premiers vers, avait dû plus d'une fois saisir au passage d'un œil moqueur les ridicules et les types de ce monde qui l'entourait. Ses souvenirs, combinés

1. Épitre à Monsieur Bouchart, docteur en théologie (1525),
2. *Contre celle qui fut s'amye* (1525), 14e ballade.

avec la mauvaise humeur de son récent procès et les ennuis de la prison, firent de lui pour un quart d'heure le Juvénal du Palais. Il dénonce avec indignation ce pays d'Enfer,

> *Où* les plus grands les plus petits détruisent,
> *Où* les petits peu ou point aux grands nuisent[1].
> Là trouve-t-on façon de prolonger
> Ce qui se doit et se peut abréger.

Mais, si vives qu'elles soient, ses colères sont bientôt tempérées par la gaieté. La peinture des procès sous la figure de petits serpents qui pullulent et se multiplient avec une effrayante fécondité, est plus spirituelle que terrible. Boileau s'en est peut-être souvenu dans son *Lutrin :*

> Ce sont serpens enflés, envenimés,
> Mordans, maudits, ardens et animés.
> . . . .
> Tu dois savoir qu'issuës sont ces bêtes
> Du grand serpent Hydra, qui eut sept têtes[2].

Les procès ne pouvaient se fâcher ni réclamer. Mais, chose plus grave, Marot se permit de faire la caricature du juge qui l'avait condamné. Dans cette galerie de portraits grotesques, qui se continue depuis le maître Jean l'Estoffé de Coquillart jusqu'au Brid'oison de Beaumarchais, c'est un type curieux à signaler en passant que ce juge pendeur et brûleur du seizième siècle :

> Rhadamanthus, juge assis à son aise,
> Plus enflammé qu'une ardente fournaise,
> Les yeux ouverts, les oreilles bien grandes,
> Fier en parler, cauteleux en demandes,
> Rébarbatif, quand son cœur il décharge :
> Bref, digne d'être aux Enfers en sa charge[3].

Rhadamanthus fut pourtant obligé de lâcher sa proie. Au retour du Roi, Marot sortit de prison plus coupable et plus compromis qu'il n'y était entré. Avec son imprudence ordi-

1. L'*Enfer.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

naire, en ridiculisant ses juges, il s'était créé des ennemis irréconciliables, qui attendaient l'occasion de le ressaisir. Lui-même la leur fournit bientôt. Un jour il vit passer dans les rues de Paris un vieillard à l'air respectable, en cheveux blancs, la corde au cou, qui allait expier à Montfaucon les gaspillages de la Reine-mère. C'était Samblançay, surintendant des finances, coupable selon les uns, innocent selon les autres, mais en tout cas ferme et digne devant la mort.

Marot, touché de cette infortune, animé d'un vif instinct d'opposition contre les juges, le Châtelet et la potence, n'osant et ne pouvant s'attaquer plus haut, lança une admirable épigramme sur la tête du lieutenant Maillart :

Lorsque Maillart, juge d'Enfer, menoit
A Montfaucon Samblançay l'ame rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? — Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillard,
Que l'on cuidoit, pour vrai, qu'il menâst pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

Ce jour-là, il faut l'avouer, Marot avait fait acte d'homme de cœur et de vrai poëte : il aggrava encore sa généreuse témérité en déplorant, dans une éloquente élégie, le trépas du vieillard et la triste leçon donnée par lui à tous les favoris des rois.

Rois et sujets, en moi veuillez-apprendre [1]
Que vaut grand'charge à bailler et à prendre [2].

Vers le même temps, en veine d'héroïsme et de mauvaise humeur contre les archers, il se ruait l'épée à la main sur le

1. Élégie XXII. *Du riche infortuné Jacques de Beaune, seigneur de Samblançay* (1527).

2. Louise de Savoie fit répondre à l'élégie de Marot par une *Ballade contre les tresoriers et les gens de finances sur le sieur de Samblançay :*

Tremblez, tremblez, larrons gros et petits,
. . . .
Soubvienne vous de la mort Samblançay.
(*Chronique du roi François Ier, publiée par M. G. Guiffrey, Appendice.*)

guet pour lui enlever un prisonnier, et se faisait arrêter lui-même. Une épître au Roi le tira cette fois encore des mains de la justice. Mais l'orage s'accumulait peu à peu de tous côtés. Diane de Poitiers ne pouvait pardonner au poëte ses éternels coups d'épingle. Marguerite de Valois elle-même s'effrayait des hommages indiscrets d'un adorateur qui la compromettait aux yeux du monde et de son mari. Aux juges dont il s'était moqué, au guet qu'il s'était permis de battre et de chansonner, vinrent se joindre les femmes qu'il avait courtisées et déchirées dans ses vers. Elles le forcèrent à quitter la cour et bientôt la capitale. Une pièce scandaleuse et anonyme parut sous ce titre : *Adieux aux dames de Paris*. Toutes les beautés les plus fameuses du temps, les bourgeoises les plus riches et les plus fringantes y étaient clairement dénoncées :

Adieu Paris, la bonne ville,
Adieu de Meaux la Janneton,
Adieu Lieutenante Civile,
Adieu la Grive et Caqueton.

Marot seul pouvait être capable de tant d'impertinence. Il protesta le contraire, se fâcha, s'emporta, et fit si bien qu'il écrivit une nouvelle satire, sous prétexte de se justifier. Mais aussi pourquoi l'avait-on provoqué?

Un ver, quand on le presse, il mord[1].

Le vermisseau se mit donc à mordre et même à sermonner les susceptibles bourgeoises. Il laissa tomber, sans y prendre garde, quelques accents d'une véritable éloquence :

Ayez bon cœur et contenez vos larmes,
Que vous avez pour les *Adieux* rendues :
Las! mieux vaudroit les avoir espandues
Dessus les pieds de Christ, les essuyans
De vos cheveux, et vos péchés fuyans
Par repentance avecque Madeleine.
Qu'attendez-vous? — Quand on est hors d'haleine,

1. Épigr. à la Ville de Paris, 1537.

La force fault [1] — Quand vous serez hors d'age,
Et que vos nerfs sembleront un cordage,
Plus de vos yeux larmoyer ne pourrez.
Car sans humeur saiches vous demourrez,
Et quand vos yeux pourroient pleurer encores,
Où prendrez-vous les cheveux, qu'avez ores [2],
Pour essuyer les pieds du Roy des cieux [3]?

Belle image, pleine de hardiesse et de sentiment! Le docteur Bouchart, le grand inquisiteur pour la foi, n'avait jamais si bien prêché. Malheureusement, la pièce se terminait par une espièglerie digne d'un page et d'un gamin de Paris :

Adieu les six qui n'en valez pas une,
Adieu les six qui en valez bien cent,
Qui ne vous voit, de bien loin il vous sent [4]

Jusque-là, le Roi s'était amusé des mésaventures et des indiscrétions de son valet de chambre. Il riait volontiers des jalousies du pauvre roi de Navarre, des colères du Parlement, des remontrances de la Sorbonne, des émeutes féminines, et même des coups que ses archers avaient pu recevoir. Marot le divertissait et le flattait : c'était assez pour lui pardonner beaucoup. D'ailleurs le poëte avait promis d'être plus sage à l'avenir. Il résistait de son mieux à toutes les démangeaisons de médisance qui auraient pu le mettre aux prises avec l'officialité

L'oisiveté des moines et cagots,
Je la dirois, mais gare les fagots!
Et des abus dont l'Église est fourrée,
J'en parlerois, mais gare la bourrée [5]!

Au milieu de ces dispositions prudentes, arriva la malheureuse affaire des placards. On sait la colère du Roi : Diane de Poitiers éprouva de nouvelles inquiétudes sur l'orthodoxie de Marot. Elle en fit part au lieutenant criminel, magistrat zélé qui se hâta d'envahir le domicile et de saisir les papiers du

1. Manque (*fallit*).
2. Maintenant.
3. Épitre aux Dames de Paris, 1529.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*

poëte absent. Celui-ci songeait d'abord à revenir pour se justifier. Mais effrayé des menaces du Roi, de la fureur des dames et de la lueur du bûcher, qu'il apercevait dans le lointain, il tourna bride et prit le chemin de Nérac. Là encore, même sous la main de Marguerite, il pouvait craindre de voir le petit royaume de Navarre assiégé par les sergents et les huissiers du Parlement : il crut plus sûr de mettre les Alpes entre la France et lui, et se rendit à Ferrare auprès de la princesse Renée, fille de Louis XII, indulgente et téméraire protectrice des novateurs. La persécution l'y suivit : le pape Paul III s'inquiéta de voir à ses portes ce grand ennemi de la religion. Marot vint demander asile aux lagunes de la libre Venise. Passé malgré lui à l'état d'homme dangereux, accusé de révolte et d'hérésie, quand il était seulement coupable de médisance et de légèreté, vivant alors dans la société des réfugiés, la lecture de quelques pages de la Bible, deux ou trois conversations hardies avec de Bèze et Calvin le transformèrent en apôtre de la Réforme. L'exil acheva ce que la prison avait commencé. La mauvaise humeur, l'ennui, l'amour-propre blessé, les regrets de la patrie absente, allumèrent dans son cœur des rancunes plutôt que des convictions. Ce fut durant cette période qu'il écrivit sans doute un certain nombre de pièces protestantes, répandues à l'étranger et publiées en France seulement après sa mort : *l'Allégorie du Baladin*, *le Sermon du bon Pasteur*, *la Complainte d'un Pastoureau chrétien* et l'*Épître* adressée de Venise à la princesse de Ferrare. Nous reviendrons plus tard sur ces poésies d'un caractère spécial, à propos de la Satire religieuse proprement dite.

Tout en rimant ces anathèmes un peu tristes et aigres, comme l'humeur et la discipline de Calvin, Marot songeait encore à la France et aux amis qu'il y avait laissés. Pour se remettre en veine de rire et de joyeux abandon, il écrivait à Lyon Jamet *trois épîtres du Coq-à-l'Ane*, petits chefs-d'œuvre du genre, qui laissent bien loin derrière eux les essais analogues de Rutebœuf et de Villon. Le genre en lui-même est fort périlleux pour le bon sens et pour la rime; mais, une

fois donné, il était impossible d'en tirer un meilleur parti. Ces sauts perpétuels du coq-à-l'âne, ces mille étincelles qui brillent et jaillissent deçà, delà, comme autant de feux follets, ce gaspillage puéril des qualités les plus précieuses, sont l'image fidèle de la vie et du talent de Marot. Il y parle de toutes choses à tort et à travers, laissant courir sa plume au hasard de l'inspiration. Rien de plus imprévu, de plus étrange et parfois de plus piquant que cette grêle de traits qui tombent pêle-mêle, sans que l'auteur ait l'air de viser; gerbe éblouissante de rires et de malices, véritable tir au ricochet, où chaque mot rebondit, comme une balle, du Pape à l'Empereur, de la Sorbonne au Parlement, des papelards à Diane de Poitiers :

> Je t'envoye un grand million
> De saluts, mon ami Lyon,
> S'ils étoient d'or, ils vaudroient mieux.
> . . . .
> Je ne vis jamais tant de moines,
> Qui vivent, et si [1] ne font rien.
> L'Empereur est grand terrien,
> Plus grand que Monsieur de Bourbon [2].

Le bruit des prédications violentes qui retentissaient dans toutes les chaires de la capitale, la nouvelle des supplices organisés contre les réformés, venaient chaque jour l'attrister et l'indigner. Cette sombre image du bûcher passe et repasse sans cesse devant ses yeux.

> Ils ont été si bien rôtis
> Qu'ils sont tous convertis.... en cendre [3].

Mais si vive que soit sa colère, sa joie est plus grande encore, quand il songe qu'il est pour sa part hors de danger, libre, vivant, se promenant, respirant l'air à pleins poumons sur le port de Venise. Revenu enfin de tant d'alarmes, il s'applaudit plus que jamais de s'être tenu à distance res-

1. Pourtant.
2. *Du Coq-à-l'Ane*, à Lyon Jamet, 1535.
3. 3e *Épit. du Coq-à-l'Ane*, 1536.

pectueuse du bûcher, et conseille à ses amis d'en faire autant. La fuite, en pareil cas, lui semble un préservatif digne d'être recommandé à tous les gens soucieux de leur repos et de leur santé :

> Or jamais ne vous laissez prendre,
> S'il est possible de fouir,
> Car après on vous peut ouïr
> Tout à loisir et sans colere.
> Mais en fureur de telle affaire,
> Il vaut mieux s'excuser d'absence
> *Qu'être brûlé en sa prseence*[1].

En effet, le premier moment de colère passé, il fut possible de s'entendre avec le Roi. Marot, tout en bravant de loin le Pape et la Mort, pour édifier ses nouveaux coreligionnaires, négociait secrètement, par l'entremise du Dauphin, son retour en France. Une petite scène d'abjuration destinée à calmer toutes les défiances, fut organisée à l'amiable, sans bruit, dans la cathédrale de Lyon[2]. Le coupable, impatient de rentrer en grâce, se résigna sans peine à cette douce pénitence : il redevint catholique comme il était devenu protestant, par occasion, par nécessité, et sans trop essayer de s'en rendre compte. Il retrouva la Cour, le Roi, les dames, le Châtelet, et jura de rester désormais en paix avec tout le monde. C'était trop présumer de sa mauvaise étoile.

A peine rentré, il vit se former contre lui une ligue d'une nouvelle espèce, celle des gens de lettres, qui le comptaient déjà pour mort et se flattaient de lui succéder dans la faveur du Roi et du public. Toute cette petite race envieuse, bruyante, affamée, qui bourdonne comme une nuée d'insectes autour des grandes réputations, se rua sur lui. Elle avait pour chefs Huet et Sagon, Zoïles de bas étage auxquels l'inimitié d'un écrivain fameux vaut parfois l'immortalité du ridicule. Sagon, mauvais rimeur provincial, attaché comme secrétaire à l'abbé de Saint-Evroul en Normandie, ne pouvait pardonner à Marot

1. 3e *Épît. du Coq-à-l'Ane*, 1536.
2. Le fait est contesté par MM. Haàg, mais sans preuve. N'est-il pas étrange que Marot, dans sa réponse à Sagon, n'ait pas songé à le désavouer ?

de lui avoir volé sa place dans l'admiration publique. Huet lui reprochait de l'avoir supplanté dans ses prétentions au titre de valet de chambre du Roi. Ces deux honnêtes diffamateurs eurent bientôt ameuté à leur suite toute la populace des poëtes incompris, des apprentis écrivains, jaloux de se faire connaître en s'escrimant contre la réputation d'un auteur en vogue. C'étaient, nous dit Marot lui-même :

. . . Un tas de jeunes veaux,
Un tas de rimasseurs nouveaux,
Qui cuident [1] élever leur nom,
Blâmant les hommes de renom [2].

Lâche conspiration, qui s'est renouvelée plus d'une fois même de nos jours. Marot ne s'abaissa pas jusqu'à répondre directement. Avec un dédain superbe, digne d'un page et d'un poëte royal, il chargea son valet Fripelipes de fustiger cette canaille. Ce fut par sa main qu'il donna des étrivières à Sagon. Fripelipes eut bientôt pour auxiliaires les amis, les admirateurs et les disciples du poëte, Octavien de Saint-Gelais, Bonaventure des Périers, Charles Fontaine, qui ripostèrent vaillamment aux injures des diffamateurs. La querelle dégénéra en violences et en gros mots. Bientôt Sagon s'appela *François Sagouin*[3]. Au milieu de la mêlée apparut, comme un revenant, la grotesque figure de l'abbé des Cornards, sommant les deux partis de mettre un terme à ce duel interminable, qui troublait le royaume de la *gaie science*. La lassitude acheva de séparer les combattants. Marot put croire cette fois que l'heure de la paix était venue. Il se trompait, et devait batailler, malgré lui, jusqu'à la mort.

Cependant ses pensées étaient devenues sérieuses : il songeait à la pénitence ; et, pour s'y préparer, il avait entrepris,

1. Croient.
2. Fripelipes, valet de Marot, à Sagon, 1537.
3. Petit singe.

Or, des bêtes que j'ai sus dites,
Sagon, tu n'es des plus petites ;
Combien que Sagon soit un mot
Et le nom d'un petit marmot.
(51e épit.)

de concert avec Vatable, professeur d'hébreu au Collége Royal, la traduction des Psaumes de David : François Ier l'y encourageait. Les premiers psaumes, traduits et mis en musique sur des airs profanes, obtinrent un succès universel. Le Roi, les courtisans, les dames se mirent à les chanter ; chacun eut son couplet de prédilection : jamais les larmes de la pénitence n'avaient été versées si gaiement. Le malheur voulut que les Protestants montrèrent plus d'ardeur encore à les répéter ; qu'ils allèrent en procession les chanter au Pré aux Clercs ; que Calvin en fit l'éloge : ce fut assez pour éveiller les soupçons. La Sorbonne, mécontente de cette traduction, avait depuis longtemps l'œil sur Marot. De bonne heure, elle avait deviné que l'esprit nouveau allait trouver dans ce poëte bavard, indiscret et libertin, un dangereux auxiliaire, un de ces enfants perdus qui sèment le désordre et la révolte autour d'eux. Celui-ci faisait peu de cas des théologiens et de leur science ; il se moquait à tous propos des *quarè*, des *utrùm* et des *ergò* de la Faculté, mauvaise disposition qui sentait déjà l'hérésie. De plus, il fréquentait et exaltait sans cesse les professeurs du Collége Royal aux dépens de la Sorbonne. Sur ce dernier point, il était difficile de l'inquiéter : l'espiègle rimeur savait bien qu'il adressait du même coup une flatterie au Roi et une malice à ses ennemis. Mais en matière d'orthodoxie on pouvait toujours espérer de le ressaisir. La traduction des Psaumes devint aux yeux de la Faculté un véritable complot contre l'Église. François Ier, las de guerres et de disputes, s'acheminait doucement vers la pénitence, entre son confesseur et ses maîtresses. Diane de Poitiers était plus haineuse et plus orthodoxe que jamais, en vieillissant. Marot regarda autour de lui, sentit le vide, et crut prudent de fuir encore une fois. Calvin lui offrit à Genève un asile, que son humeur l'obligea bientôt de quitter, pour aller mourir obscurément dans un coin du Piémont, en regrettant toujours la France et son roi.

Ainsi se termina cette existence aventureuse, commencée sous de si gais auspices et remplie de tant d'accidents, de fautes et de déceptions. Par la plus étrange des fatalités, par

un de ces quiproquos trop communs dans les temps de révolution, grâce à la légèreté de son caractère, à l'inconstance de ses idées, à la passion de ses ennemis, Marot se vit transformé en athlète et en Tyrtée de la Réforme. Était-il fait pour un tel rôle? Les savants auteurs de la *France protestante*, MM. Haag, ont semblé le croire. En revendiquant Marot comme un des leurs, ils déplorent les calomnies qui n'ont cessé de poursuivre la mémoire du poëte, par la faute même de ses admirateurs, et surtout de son inexact biographe Lenglet Dufresnoy. Ils citent, à l'appui de leur opinion, la bravade héroïque que Marot lançait à la Mort de son exil de Venise, à trois cents lieues du Châtelet :

O quatre fois et cinq fois bien heureuse
La mort tant soit cruelle et rigoureuse [1]!

Quand il écrivait ces vers, Marot était sincère dans son enthousiasme, nous le voulons bien; mais savait-il lui-même ce qu'il penserait le lendemain?

Je ressemblois l'arondelle, qui vole
Puis çà, puis là [2].

Il jurait un amour éternel à sa mie et à Dieu, puis oubliait son serment. Bien qu'il ait été emprisonné, persécuté, banni, faut-il l'inscrire au martyrologe des écrivains qui ont souffert et qui sont morts pour leur foi? N'a-t-il pas été plus souvent le martyr de ses imprudences que de ses convictions? Tête folle et bon cœur, sans trop de scrupule ni de délicatesse, enfant gâté du Roi qu'il adore et compromet, des femmes qu'il trompe, du public dont il se moque quelquefois, il a aimé la liberté par goût et par indiscipline, en page ennemi de ce qui le gêne. Il a détesté la Sorbonne et la prison comme l'oiseau déteste sa cage; il a maudit la violence et l'injustice par instinct généreux, et surtout quand il en était victime. Comme plus tard Régnier et Musset, il a eu ses

1. Épit. au Roi, 1535.
2. Églogue au Roi, 1539.

quarts d'heure de mélancolie édifiante, bientôt effacés par un coup d'aile de l'Amour ou par un malin sourire. En un mot, il a été cette *chose légère* dont parle Platon, courant aux fleurs, aux nouveautés et aux plaisirs, libre viveur plus encore que libre penseur. Ne lui demandons pas davantage.

§ III. Bonaventure des Périers : *le Cymbalum Mundi.* Étienne Dolet : *le Second Enfer.*

C'est à cette même race d'esprits flottants et libertins que nous rattacherons un autre écrivain, ami et défenseur de Marot contre Sagon, Bonaventure des Périers, dont la vie fut aussi légère, aussi dissipée que celle du page de François Ier, et la fin plus triste encore. L'intarissable conteur, le galant valet de chambre de Marguerite, si habile à jouer du luth, se perçant lui-même de son épée dans un moment de désespoir, est un exemple singulier de ces existences avortées, qui viennent tristement échouer au milieu des premiers orages du seizième siècle. Quelle fut la cause de sa mort? Un petit livre, dit-on, supprimé dès sa naissance, que personne n'avait eu le temps de lire, ni de voir, et dont tout le monde parlait avec horreur : c'était le *Cymbalum Mundi.* L'auteur prétendait l'avoir traduit du latin et trouvé dans un vieux couvent, près de la cité de Dabas. A part le fameux pamphlet invisible et apocryphe des *Trois Imposteurs*, jamais écrit n'excita plus de haine et de curiosité.

D'abord, que signifiait ce titre de *Cymbalum?* Bien des gens se le demandaient, et se montraient d'autant plus scandalisés qu'ils n'en savaient rien. Quelques-uns supposaient que ce mot voulait dire la clochette ou le carillon du monde, c'est-à-dire le réveille-matin de l'impiété, le scandale sonné à pleine volée sur toutes les croyances comme un tocsin général[1]. Nous verrons tout à l'heure si la clochette de des Périers méritait de soulever une pareille tempête. Quoi qu'il en soit, un

1. Le Duchat donne à ce mot un autre sens. « Dans les principes de l'auteur, dit-il, l'Écriture sainte, sur laquelle est établie la vérité de la religion chrétienne, est une *cloche* à laquelle les différents partis font dire le *pour* et le *contre*, à l'exemple de Frère Jean et de Panurge dans Rabelais. »

cri de réprobation universelle accueillit l'ouvrage et l'auteur. Le libraire Jean Morin fut mis en prison et ruiné; le livre, saisi et brûlé; si bien qu'un siècle et demi après, Bayle en cherchait vainement un exemplaire. L'arrêt de suppression, en date du 7 mars 1537, signalait à l'attention des juges la saisie d'un certain nombre d'autres livres *fols et erronés* venant d'Allemagne, et notamment ceux de Clément Marot, passé désormais à l'état d'auteur réprouvé. Le président Lizet constatait avec effroi que les écoles elles-mêmes étaient infectées de cette contagion, et qu'on y faisait lire aux élèves des livres remplis de beaucoup d'erreurs. Paroles curieuses, où se révèlent les inquiétudes et le malaise secret d'un monde que travaillait en tous sens l'esprit de réforme et de nouveauté.

Par un accord assez rare, catholiques et protestants applaudirent cette fois à l'arrêt du Parlement. Nulle voix ne s'éleva en faveur de l'ouvrage proscrit. Henri Estienne, le hardi pamphlétaire, l'auteur de l'*Apologie pour Hérodote*, n'hésite pas à le qualifier de livre détestable. Le caustique Étienne Pasquier, l'admirateur de Jean de Meung et l'ennemi du père Garasse, déclare ce *Lucianisme* digne d'être jeté au feu avec son auteur. Les épithètes vont grossissant de Voétius à Spizélius et au père Mersenne, qui traite des Périers d'*affreux coquin* et de *monstre d'impiété*. Bayle répétera de confiance tous ces jugements, sans chercher à les contredire. Au milieu de ce concert de malédictions, l'honnête et patient du Verdier avait découvert non sans peine un exemplaire, et après l'avoir lu, déclarait n'y trouver *aucun venin*. La Monnoye croit y deviner bien des choses, qu'il n'ose pas trop affirmer. Voltaire n'y voit qu'un fatras de plat écolier. Enfin, de nos jours, la pénétrante sagacité de Nodier a tenté de résoudre l'énigme si longtemps incomprise du *Cymbalum*.

Avec une patience de rabbin, il a déchiffré les anagrammes sous lesquelles l'auteur avait caché ses hardiesses ou ses malices, et il a revendiqué pour lui le triste honneur d'avoir écrit un petit bréviaire d'incrédulité. A

ses yeux rien de plus significatif. « Le livre est adressé par le prétendu traducteur Thomas du Clénier[1] (et non pas du Clevier comme le portent à tort toutes les éditions) à son ami Pierre Tryocan, c'est-à-dire par Thomas l'incrédule à Pierre croyant. Cette traduction ne laisse pas le moindre doute sur le véritable motif de l'écrivain; et il est assez évident qu'il s'agit ici de l'incrédulité de Thomas et de la croyance de Pierre, qui n'ont certainement rien à démêler avec les superstitions surannées de la mythologie. » Sur ce dernier point Nodier a mille fois raison. Des Périers avait trop d'esprit pour s'amuser à un stérile et innocent pastiche de Lucien : il se soucie de Mercure, de Jupiter et d'Actéon tout autant que Voltaire de Mahomet, des bonzes ou des derviches. Si l'on éprouvait quelques doutes à ce sujet, dès les premières pages du livre, les plaisanteries sur les druides, les vestales et leurs poupons suffiraient à nous éclairer. C'est une attaque évidemment dirigée contre des croyances et des personnes vivantes. Reste à savoir quelles étaient la valeur et la portée de cette attaque, quel effet elle pouvait produire sur les contemporains.

Pour notre part, nous avons lu de très près ce livre si décrié, en grossissant à dessein les témérités pour mieux comprendre les rigueurs dont il fut l'objet. Nous en donnerons une courte analyse, puis nous dirons notre sentiment.

L'ouvrage ou plutôt l'opuscule se compose de quatre dialogues écrits dans le genre et souvent avec l'esprit de Lucien. Le premier a pour titre *Mercure volé;* le second, la *Pierre philosophale;* le troisième, le *Cri de Mercure;* le quatrième, les *Deux Chiens d'Actéon*. Mercure, chargé des emplettes de l'Olympe, est venu sur la terre pour faire relier le livre des Destinées, qui tombe en lambeaux. Chemin faisant, il s'arrête dans un cabaret d'Athènes en compagnie de deux fripons, *Byrphanes* et *Curtalius*, dans lesquels La Monnoye a cru reconnaître deux avocats de Lyon, Claude Rous-

1. Le mérite de cette correction appartient à M. Éloi Johanneau, qui, dans une longue lettre écrite au baron de Schonen, nous donne, avec le sens de l'anagramme, la clef du *Cymbalum mundi* (Voir l'edit. de M. P. Lacroix).

selet et Benoît Court. Ceux-ci volent au dieu son précieux volume, et menacent de le faire arrêter comme hérétique pour certains propos malsonnants sur l'Olympe et le nectar, auquel il a l'audace de préférer une bouteille de vin de Beaune. Enfin on se sépare à peu près bons amis, sans que le larcin ait été découvert. Les voleurs ont pris soin de mettre dans le sac de Mercure un livre d'égale dimension, qu'il va porter au relieur. Ici s'arrête le premier dialogue.

Le second nous transporte dans l'arène du théâtre, en face des chercheurs de pierre philosophale. Mercure déguisé en vieillard s'amuse à voir ces bons docteurs, courbés en deux, occupés tout le jour à ramasser parmi le sable quelques parcelles de cette fameuse pierre, qu'il a lui-même réduite en poudre autrefois. Avec elle ils prétendent rendre raison et juger de tout, des Champs Élysées, de vice, de vertu, de vie, de mort, du passé, de l'avenir, de toutes choses enfin et plusieurs autres. Le dieu est suivi de son ami Trigabus (peut-être des Périers), sorte de Ménippe goguenard et incrédule, qui ne s'est fait philosophe que pour avoir le droit de rire de la philosophie. Dans la foule des prétendants, on remarque surtout trois intrépides chercheurs, *Rhétulus*, *Cubercus* et *Drarig*, c'est-à-dire, suivant l'hypothèse assez vraisemblable de Nodier, d'un côte Luther et Bucer, les deux chefs alors divisés de la Réforme en Allemagne; de l'autre, Girard, l'un des plus vigoureux champions de l'Église romaine. La confiance orgueilleuse du réformateur, dont la parole vient de changer la face du monde, éclate dans cette déclaration de Rhétulus : « Non-seulement je transmue les métaux, comme l'or en plomb (je vous dis le plomb en l'or), mais aussi j'en fais transformation sur les hommes, quand, par leurs opinions transmuées bien plus dures que nul métal, je leur fais prendre autre façon de vivre. Car à ceux qui n'osaient naguère regarder les Vestales, je fais maintenant trouver bon de coucher avec elles. » Allusion transparente aux doctrines nouvelles de Luther sur le mariage des prêtres. Les hésitations du bon Cubercus, qui jette, ramasse et rejette sans cesse de nouveaux grains de poussière, expriment bien

les oscillations de Bucer flottant entre les diverses sectes protestantes. L'emportement comique de Drarig, ses affirmations tranchantes, font songer aux fureurs orthodoxes de Girard et de Béda. Ici l'allégorie est bien claire et, qui pis est, pleine de sel et de gaîeté.

Cependant Mercure, revenu dans l'Olympe, s'aperçoit qu'au lieu du livre des Destinées il rapporte un volume scandaleux, l'*Histoire des amours de Jupiter*. En toute hâte il regagne Athènes, pour réclamer la précieuse relique; il apprend que les deux fripons l'ont employée à faire fortune, en disant la bonne aventure. La pièce se termine par un miracle du dieu, qui fait parler un cheval au grand divertissement des Athéniens. Ces trois dialogues forment un petit drame d'un tissu assez lâche et assez incohérent, mais qui a pourtant une sorte d'unité. Le quatrième s'y rattache en guise d'épilogue ou de réflexion morale : c'est celui des *Chiens d'Actéon*, *Hylactor*[1] et *Pamphagus*[2], doués de la parole depuis qu'ils ont mangé la langue de leur maître sacrifié par Diane, comme chacun sait. Ils se retirent dans un coin pour converser sans être vus, et lire une lettre qu'ils viennent de trouver sur leur chemin. Cette lettre est tout simplement une requête ou plutôt une sommation des antipodes inférieurs aux antipodes supérieurs, pour réclamer un passage qui leur permette de communiquer, à travers l'axe de la terre, d'un point du globe à l'autre. Question bien autrement grave, on le voit, que celle du percement de l'isthme de Suez, le grand miracle de notre temps. Ces deux chiens nouvellistes et raisonneurs ont un faux air de libertins qui voudraient sans doute en dire plus long, si la crainte du fouet n'était pas là pour les retenir. Hylactor surtout a de perpétuelles démangeaisons de parler. Pamphagus, plus prudent, croit qu'il vaut mieux se taire, et surtout ne pas se laisser deviner. « N'oublie pas, dit-il à son compagnon, en rejoignant la chasse, de bien ouvrir la bouche et tirer la langue, afin de faire les mines d'avoir bien couru. »

1. Aboyeur.
2. Mange-tout.

C'est là toute l'essence, et, si l'on veut, tout le venin du *Cymbalum :* livre dangereux peut-être, moins pourtant qu'on ne l'a cru, et qui n'a jamais empoisonné ni tué personne que son auteur. Le *Cymbalum* est évidemment une œuvre clandestine, entourée à dessein de mystères et de précautions; un morceau friand et délicat relevé par toutes les séductions de l'incognito, et destiné à être savouré dans un cénacle d'esprits forts, seuls capables de le comprendre. Des imaginations fertiles et soupçonneuses pouvaient voir, dans le personnage de Mercure, une allusion sacrilége au Christ; dans le livre des Destinées, une image des prophéties de la Bible; dans le philosophe Trigabus, un disciple de l'athée Pomponace; dans le dialogue secret des Chiens d'Actéon, un appel au libertinage des livres et des entretiens défendus. Mais des *dilettanti* du scepticisme ou des inquisiteurs très clairvoyants étaient seuls en état de deviner tant de finesse. Un lecteur vulgaire, s'il s'en fût trouvé, ne les eût jamais soupçonnées. Il en fut du *Cymbalum* comme de certains cabinets mystérieux, dont personne n'a la clef et dont on raconte mille merveilles. Un homme d'esprit regarde un jour par le trou de la serrure, et dans la joie de sa découvete, s'extasie, se passionne, et finit, comme Nodier, par s'écrier qu'une seule des hardies fictions de des Périers eût fait jadis la réputation d'un grand homme. C'est évidemment surfaire beaucoup le mérite de l'œuvre et le talent de l'auteur. Des Périers est un Fontenelle de boudoir, un homme du monde, instruit, aimable et dédaigneux, qui rit des docteurs de profession ; un bel esprit incrédule, qui trouve plaisant de se moquer de la vérité, pour se dispenser de la chercher ou de la défendre. Il y a dans son scepticisme plus de légèreté que d'audace, plus de désœuvrement que de parti pris : rien qui annonce la résolution d'un destructeur avoué, comme Lucien son modèle. D'ailleurs, malgré la tournure originale et la pointe gauloise de son esprit, il n'eût pu soutenir une pareille entreprise : il eût manqué de souffle et d'élan. C'est un épicurien qui se ménage, et qui dédaigne trop la foule pour se sacrifier à son bonheur ou à son instruction.

Au moment où tant d'âmes inquiètes, ardentes et dévouées s'attachent, celles-ci aux débris croulants du passé, celles-là aux espérances des temps nouveaux ; quand partout autour de lui, on creuse, on fouille, on combat, il se tient à l'écart comme un oisif, qui rit de la sueur et de la peine des pauvres travailleurs. Il contemple d'un air narquois avec son ami Trigabus les chercheurs de pierre philosophale, et s'amuse de leurs disputes : « Sambieu ! je voudrais que tu eusses vu un peu le déduit, comment ils s'entrebattent par terre, et comment ils s'ôtent des mains l'un de l'autre les mies d'arène (sable) qu'ils trouvent ! comment ils rechignent entre eux, quand ils viennent à confronter ce qu'ils en ont trouvé ! L'un se vante qu'il en a plus que son compagnon : l'autre lui dit que ce n'est pas de la vraie.... l'un dit que pour en trouver des pièces, il se faut vêtir de rouge et vert ; l'autre dit qu'il vaudrait mieux être vêtu de jaune et bleu. L'un est d'opinion qu'il ne faut manger que six fois le jour avec certaine diète : l'autre tient que le dormir avec les femmes n'y est pas bon. »

Cette indifférence moqueuse, ce persiflage dédaigneux pour la vérité devait blesser à la fois les catholiques qui s'en prétendaient dépositaires, et les protestants qui se sentaient le courage de combattre, de souffrir et de mourir pour elle. Des Périers, qui ne voyait dans les uns et dans les autres que des *cigales bavardes*, occupées à caqueter jusqu'à la mort ; des *perroquets injurieux*, « non entendant ce qu'ils jargonnent, » ou des *ânes* « propres à porter gros faix et opiniâtres à endurer force coups de bâtons, » se trouva naturellement désigné à la haine des deux partis. D'autres circonstances achevèrent de le compromettre. L'origine mystérieuse du livre, la singularité du titre, l'obscurité même de l'allégorie faite pour dérouter les soupçons, les avaient excités outre mesure.

En présence de cette conspiration incessante de la librairie, qui envahissait nos frontières par l'Allemagne et la Suisse, les défiances de l'autorité croissaient de jour en jour : une sorte de panique avait saisi les imaginations, et grossis-

sait les objets en donnant à des fantômes indécis l'apparence de réalités menaçantes. Enfin la mort désespérée de des Périers, le suicide furieux d'un homme qui semblait rire de tout, attira sur son nom et sur son œuvre les sévérités de l'opinion. Tous le renièrent d'un commun accord. L'idée seule de cet abandon put effrayer un esprit chancelant, mobile, que la nature n'avait pas trempé pour la lutte et la persécution. La mélancolie s'empara de lui, le gai conteur devint un hypocondriaque : ainsi s'expliquerait en partie cette mort qui a tant embarrassé les biographes. Peut-être sa vie même, au dehors si dissipée, cachait-elle un fond de tristesse et de désenchantement. On serait tenté de le croire, quand on entend Pamphagus, le chien misanthrope, s'écrier : « Je voudrois bien que je n'en susse jà tant. Car de quoi sert cela à un chien, ni le parler avec? Un chien ne doit autre chose savoir, sinon aboyer aux étrangers, servir de garde à la maison, flatter les domestiques, aller à la chasse, courir le lièvre et le prendre, ronger les os, lécher la vaisselle et suivre son maître. » Peut-être finit-il par se dire aussi que c'était là tout l'office d'un valet de chambre, *lécher la vaisselle et suivre son maître*, et qu'il eût été plus heureux, s'il n'avait jamais fait autre chose.

Tel est, à notre avis, le véritable sens du quatrième dialogue qui a pour second titre : *De la différence de la vie publique à la vie privée*. La vie privée, c'est le silence ; la vie publique, c'est la gloire de parler ou d'écrire, qui vous force à tenir propos et à rendre raison au *plus petit coquin ;* c'est la domesticité de la cour, où l'on sent toujours son collier, si doré qu'il soit : « Tu auras tout ce que tu demanderas, mais tu ne seras pas en telle liberté que tu désirerais. Car bien souvent il te faudra parler à l'heure que tu voudrais dormir et prendre ton repos. Et puis, je ne sais si à la fin on ne se fâchera point de toi. » Étranges paroles de dépit et d'ennui dans la bouche de l'aimable courtisan. Qui sait si ce quatrième dialogue, trop négligé même par l'œil clairvoyant de Nodier, ne contient pas le secret du suicide de des Périers? Nous livrons cette hypothèse aux amateurs d'énigmes et de curiosités.

II

A quelque temps de là, le bûcher s'allumait pour un autre ami de Marot et de des Périers, Étienne Dolet, libraire, imprimeur, érudit, poëte, rhéteur et latiniste consommé ; mais aussi esprit bizarre, inquiet, agressif, voué au malheur et à la persécution. La courte devise inscrite en tête de ses livres, au-dessous de son emblème (une doloire frappant un tronc d'arbre), nous dit l'histoire de toute sa vie : « *Préservez-moi, ô Seigneur, des calomnies des hommes.* » Ses vœux ne furent pas exaucés. Triste exemple de ces haines souvent aveugles, qui s'attachent à certains noms ; dénoncé, poursuivi, traqué sans cesse, il se demande avec découragement pourquoi tant de gens sont acharnés à sa perte :

> Que me veut-on? Suis-je un diable cornu?
> Suis-je pour traître ou boute-feu tenu ?
> Suis-je un larron [1] ?

Peut-être les aspérités de son caractère lui firent-elles plus d'ennemis que les témérités de sa raison. Après avoir excité contre lui la bile pédante de Scaliger et la vaniteuse jactance des Toulousains, il eut encore le malheur ou l'imprudence d'y joindre les colères de la Sorbonne et du Parlement. Deux ballots de livres prohibés, portant son nom, furent saisis aux portes de Paris. C'était là, s'il faut l'en croire, un coup monté par ses ennemis. Il n'en fut pas moins arrêté et jeté dans la prison de Lyon, d'où il s'évada, par un stratagème assez plaisant, au bout de trois jours. Réfugié en Piémont, il y prépara sa défense sous le titre de *Second Enfer*[2]. Par malheur encore, ce titre seul réveillait un souvenir cuisant dans le cœur des

1. Épître à la souveraine et vénérable cour du Parlement de Paris.
2. Ce *Second Enfer*, qui semble faire suite à celui de Marot, contient neuf épîtres adressées au Roi, à sa sœur, au Parlement, etc....
Voir, sur Étienne Dolet, un article intéressant de M. Boulmier dans la *Revue de Paris*, juin et juillet 1854.

juges de Marot, et leur parut une offense. Pourtant c'était moins une satire qu'un plaidoyer. Du fond de l'exil, où il sèche d'ennui, le pauvre Dolet s'adresse à tout le monde, à ses amis comme à ses ennemis, au roi François Ier, le père des lettres, et le sien, disait-on ; à la reine de Navarre, la « *seule Minerve de France* » ; à la duchesse d'Étampes et au cardinal de Lorraine, qui aime peu les hérétiques ; à la vénérable et souveraine cour du Parlement de Paris et aux chefs de la justice de Lyon, qui l'ont déjà vingt fois décrété de prise de corps et de bannissement. Si triste qu'il soit au fond du cœur, Dolet essaye d'égayer le Roi, qui pardonne tout, quand on le fait rire : il raconte avec une certaine pointe de malice et d'enjouement, qui sent un peu son Marot, comment il a dupé le geôlier et les sergents en promettant de les mener boire chez lui d'excellent vin muscat. Peut-on lui faire un si grand crime de s'être échappé de sa cage ?

Les animaux et les oiseaux des champs,
Quands ils sont pris, ne vont rien recherchans
Que liberté [1].

Puis se retournant vers ses juges, qui ne rient guère, vers ces Rhadamanthes implacables altérés de supplices, il les conjure de le laisser vivre pour l'honneur de la France. Comme s'il avait le pressentiment de sa fin prochaine,

Vivre je veux [2] !

s'écrie-t-il ; et il leur montre l'injustice et l'inutilité de sa mort. On croirait entendre Ulysse dans la caverne du Cy-

1. Épit. au roi François Ier.
2. Vivre je veux, non point comme un pourceau
Subjet au vin et au friand morceau ;
Vivre je veux pour l'honneur de la France,
Que je prétends, si ma mort on n'avance,
Tant celebrer, tant orner par écrits
Que l'estranger n'aura plus à mépris
Le nom françois, et bien moins notre langue,
Laquelle on tient pauvre en toute harangue.
(Épit. à la souveraine Cour du Parlement.)

clope, essayant de prouver à son hôte, le géant cannibale, qu'il aurait tort de le manger :

> Quand on m'aura ou brûlé ou pendu,
> Mis sur la roue, ou en quartiers fendu,
> Qu'en sera-t-il ? — Ce sera, un corps mort.
> . . . .
> Un homme est-il de valeur si petite?
> Est-ce une mouche ou un ver qui merite
> Sans nul égard sitôt être détruit[1] ?

Exclamation touchante dans ce siècle de sang, où la vie de l'homme, des plus nobles et des plus grands, d'un Guise ou d'un Coligny, est comptée pour si peu de chose. Cette humble remontrance acheva de compromettre Dolet. Les juges, le geôlier, les sergents, le bourreau même s'y trouvaient offensés : l'accusé avait osé douter des mérites de la potence et du bûcher ; on eut hâte de lui en démontrer l'utilité. Rentré furtivement en France, bientôt pris et conduit à Paris sous bonne escorte dans la prison du Châtelet, il fut condamné à venir la corde au cou, en place Maubert, faire amende honorable aux yeux de la populace ; puis on l'étrangla, on le brûla, on jeta ses cendres au vent, et tout fut dit. L'arrêt était régulier, les charges si écrasantes que François Ier lui-même avait, de guerre lasse, abandonné la victime à ses juges. Dolet était atteint et convaincu de fatalisme, pour avoir écrit l'histoire du Roi sous le titre de *Fata Regis*; d'athéisme ou de déisme (ce qui revenait au même), pour avoir traduit Platon et compilé le *Cato Christianus*; d'hérésie, pour avoir mangé gras en carême, et pour être allé plus volontiers au prêche qu'à la messe ; enfin, d'outrage envers la magistrature, pour avoir écrit le *Second Enfer*. Au fond, ce que le Parlement atteignait et frappait en lui, c'était moins l'écrivain que le libraire, l'infatigable agent de cette propagande organisée aux frontières de Suisse et d'Allemagne, et que rendait si redoutable la complicité de l'imprimerie.

Dolet ne fut pas plus heureux que des Périers. Cette fatalité

1. Épître au roi François Ier.

de haines, qui avait pesé sur toute sa vie, le poursuivit encore après sa mort. Inscrit un moment au martyrologe des protestants, il en fut bientôt rayé par l'impitoyable orthodoxie de Calvin. L'auteur du *Cato Christianus*, avec son indépendance d'humeur et d'idées, son goût de contradiction, son philosophisme flottant et téméraire, qui prétendait concilier à la fois Platon et l'Évangile, n'était, aux yeux de l'austère réformateur, qu'un libertin digne de vivre et de mourir dans la société de Servet et de des Périers. En somme, Dolet était-il athée, déiste, catholique, protestant? Question difficile à résoudre pour les autres et pour lui-même[1]. Il avait la maladie du temps. Au milieu de l'ébranlement général des imaginations et de la ruine des vieilles croyances, un grand nombre d'esprits, tout à coup précipités du régime étroit de la scolastique dans les hasards de la libre pensée, se trouvent emportés, ballottés par le flux et le reflux des opinions contraires. La science les enivre comme un vin nouveau. Ce fruit séducteur, qui avait perdu l'homme aux premiers jours, vient encore une fois le tenter, le pousser dans les voies de la révolte et de l'orgueil. Étienne Dolet, Guillaume Postel, et bien d'autres en perdirent la tête. On les condamne comme hérétiques, parce que c'est alors le plus sûr moyen d'en finir avec eux, et d'effrayer les imprudents qui seraient enclins à les suivre. L'arrêt porte formellement que Dolet, avant d'être pendu et brûlé, sera livré à la torture, *pour enseigner ses compagnons*.

Dolet mourut avec la fermeté d'un stoïcien et d'un martyr, écrivant et récitant ce cantique dans sa prison :

Soit tôt ou tard ce corps deviendra cendre,
Car à nature il faut son tribut rendre,
Et de cela nul ne se peut défendre,
Il faut mourir.

Quant à la chair, il lui convient pourrir,
Et quant à vous, vous ne pouvez périr;

1. Dolet avait traduit, quatre ans avant sa mort, le *Manuel du parfait Chevalier chrétien* et *l'Exhortation à la lecture des Saintes Lettres,* deux œuvres qui n'annonçaient point un ennemi de la religion.

Mais avec Dieu toujours devez fleurir,
Par sa bonté.

Sus, mon esprit, montrez-vous de tel cœur,
Mon assurance au besoin soit connue,
Tout gentil cœur, tout constant belliqueur,
Jusqu'à la mort sa force a maintenue [1].

§ VIII. LES OISIFS

Mellin de Saint-Gelais : *Épigrammes.* — Charles Bourdigné : *la Légende de Pierre Faifeu.*

Tandis que Marot expirait en exil, des Périers en prison, et Dolet sur le bûcher, la Satire, funeste à tant d'autres, attirait sur Mellin de Saint-Gelais les faveurs de l'Église et de la Cour. A ces aventures, à ces morts tragiques, qui viennent troubler et interrompre les existences les plus dissipées ou les plus studieuses, on peut opposer comme contraste l'inaltérable sécurité de cette abbé épicurien, qui mêle sans scrupule et sans décence, dans ses vers comme dans sa vie, le culte de Vénus et celui de la Vierge. Mellin est, au milieu d'un monde en fièvre et en travail, le type le plus complet du *paresseux*. Avant Chaulieu, il enseigne et pratique cet art délicat :

De goûter sagement la molle oisiveté
D'une paresse raisonnée,

Il n'a jamais éprouvé cette passion du mouvement et des voyages, qui emporte tous les hommes du seizième siècle, grands coureurs d'idées et de pays. On ne l'a pas vu s'égarer comme du Bellay au delà des Alpes, pour y chercher un bénéfice, qui est venu de lui-même sans labeur et sans tourment :

Je n'eus, Diane, onc [2] à ma fantaisie
De voir la Grèce et passer en Asie.
. . . .

1. Cantique d'Étienne Dolet, prisonnier en la Conciergerie de Paris, l'an 1546, sur sa *Désolation* et sa *Consolation*.
2. Jamais.

J'ai eu si peu mon esprit agité
D'ambition et curiosité,
Qu'on ne m'a vu ne guère tracasser,
Ne guère entendre à rentes amasser[1].

Bien qu'il ait sans doute aussi ses délicatesses et ses vanités de bel esprit, la gloire elle-même, le souci de la postérité à laquelle songeait déjà Marot, ne le tourmente guère. Il ne fait pas imprimer ses œuvres de son vivant, et répond à ceux qui lui reprochent cette incurie :

Je voulus choisir
Vie pour moi, et non pour mes écrits.

Une gloire viagère lui suffit pourvu qu'il en profite. Quant à cette belle échelle d'or par laquelle du Bellay et Ronsard espèrent arriver à l'immortalité, Mellin lui préfère un bon fauteuil bien rembourré.

Vrai sybarite, occupé à savourer tranquillement les revenus de son abbaye, les jouissances de la bonne société et les délices du *rien-faire,* c'est au sein de cet éternel loisir qu'il aiguise à son aise la pointe de ses épigrammes. Malheur à qui vient le déranger par une lecture ennuyeuse ou par une demande indiscrète, tandis qu'il jouit de cette douce quiétude, où il aime à penser et à écrire comme il digère, sans être troublé. Un visiteur importun et susceptible, homme de lettres et grand amateur de louanges, se plaint à lui d'avoir été oublié dans les faveurs de sa Muse. Mellin lui répond:

Tu te plains, ami, grandement
Qu'en mes vers j'ai loué Clément,
Et que je n'ai rien dit de toi.
Comment veux-tu que je m'amuse
A louer ni toi, ni ta Muse?
Tu le fais cent fois mieux que moi.

Le conte lui-même s'affile et se raccourcit entre ses mains pour finir comme l'épigramme ou le couplet de vaudeville,

1. Épître à Diane sa nièce.

par un trait de plume qui emporte la pièce, *in cauda venenum :*

Notre vicaire, un jour de fête,
Chantoit un *Agnus* gringotté [1].
Tant qu'il pouvoit à pleine tête,
Afin d'Annette être écouté.
Annette de l'autre côté
Pleuroit attentive à son chant :
Dont le vicaire en s'approchant
Lui dit : Pourquoi pleurez-vous, belle?
Ah! messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un âne qui m'est mort;
Qui avoit la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort.

Les contes des *Trois Sourds*, du *Charlatan*, qui fait voir le *diable en sa bourse*, du *Maître ès-arts* mal chaussé, mal vêtu, demandant l'aumône au laboureur, sont écrits du même style, avec cette sobriété délicate et ingénieuse qui devint un des charmes de notre poésie. Sans trop y songer, et moins pour sa gloire que pour son plaisir, Mellin rendait un véritable service à la langue française. Grâce à la paresse et peut-être aussi à la ténuité de sa veine, il échappait aux périls de l'intempérance. La poésie coule chez lui en un mince filet mêlé de quelques paillettes : mais il a l'art d'en tirer parti. D'autres écrivains bien supérieurs, comme Ronsard, ont un fleuve à leur service, et ne peuvent arriver à faire mouvoir une lourde machine mal construite, telle que *la Franciade.* Si Marot est l'Ovide, on peut dire de Mellin qu'il est le Martial français. Il atteint presque à la perfection dans ces petites pièces, qu'il taille et cisèle à loisir, comme un lapidaire fait d'un bijou. Malgré certaines traces de mignardise et de préciosité italienne, Mellin a conservé la grâce, la malice et la légèreté gauloises. Fils ou neveu de l'évêque poëte Octavien de Saint-Gelais, aumônier et bibliothécaire du roi Henri II, fêté, choyé, caressé par les dames et les courtisans comme un bel esprit aussi charmant que redou-

1. *Gringotter,* fredonner mélodieusement : *Argute et numerose cantitare* (*Paral. des langues française et latine,* par le P. Ph. Monet).

table, il recueille en outre les compliments des poëtes ses confrères. Marot le salue comme une des gloires de la muse française :

> O Saint-Gelais, créature gentile,
> Dont le savoir, dont l'esprit, dont le style,
> Et dont le tout rend la France honorée.

Ronsard au milieu de son triomphe s'inquiète en songeant à la *tenaille* de Mellin, et adresse à Dieu cette prière :

> Préserve-moi d'infamie,
> De toute langue ennemie,
> Et de tout esprit malin :
> Et fais que devant mon prince,
> Désormais plus ne me pince
> La tenaille de Mellin.

Irascible et moqueur, sans être méchant, le galant abbé a le coup de griffe terrible : il s'entend à cribler et à larder ceux qu'il n'aime pas : c'est ainsi qu'il lance cette oraison peu chrétienne ou *Malédiction contre un Envieux* :

> Je prie à Dieu qu'à vous doint [1] pauvreté,
> Hiver sans feu, vieillesse sans maison,
> Grenier sans blé à l'arrière-saison,
> Cave sans vin tout le long de l'été.
>
> Je prie à Dieu qu'à bon droit et raison
> N'ayez chez vous rien qui ne vous déplaise,
> Tant que pour être un peu mieux à votre aise,
> Vous pourchassiez d'être mis en prison.

Et l'antienne continue de la sorte, avec cette invocation toujours renaissante, par une suite de vœux effroyables ou plaisants. Combien plus édifiante est la prière du poëte moderne s'écriant, tout laïque qu'il est :

> Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
> Frères, parents, amis, et *mes ennemis même*
> Dans le mal triomphants,

1. Donne.

De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants [1]!

Contemporain de Marot et de Ronsard, Mellin voit finir l'un et commencer l'autre. En face du tapage solennel et des promesses gigantesques de la Pléiade, le malin abbé sourit d'un air narquois, qui faillit un moment décontenancer l'invulnérable Apollon. Mais l'idée de tenir tête à cette bruyante émeute de jeunesse dut effrayer sa paresseuse indifférence. Amoureux de son repos avant tout, il laissa passer le torrent, et se contenta d'y jeter quelques pierres sans prétendre l'arrêter.

A côté et au-dessous de Mellin de Saint-Gelais, se place un joyeux confrère, voué comme lui à l'état ecclésiastique, au plaisir et à la médisance, type de l'abbé mondain de province comme Mellin le fut de l'abbé courtisan. C'est l'Angevin Charles Bourdigné, auteur de la légende de *Maître Pierre Faifeu*. Ce livre oublié, devenu extrêmement rare, eut son quart d'heure de vogue et de fou rire. Il parut de 1525 à 1530, vers le temps où Rabelais, ignorant encore son génie, s'amusait à crayonner la première esquisse de ses *grandes Chroniques gargantuines*. Le nom de Gargantua se trouve, il est vrai, dans le prologue de *Pierre Faifeu*, mais comme celui d'un héros déjà connu depuis longtemps, et que l'auteur a la prétention de faire oublier. Bourdigné s'intitule lui-même petit disciple et chapelain de maître Jean Alain, bachelier en droit, abbé commendataire de Conches. Ce fut près de lui sans doute, dans une de ces grasses abbayes, où la vie se passait à lire, à boire et à deviser, qu'il écrivit les hauts faits de son héros. Si l'on s'en rapportait aux épîtres et dédicaces placées en tête du volume, on devrait s'attendre à trouver là un de ces livres de *haute graisse* et de philosophie pratique comme les aimera *maître Alcofribas*. Pierre Faifeu, qui n'est pas modeste, réclame pour lui toute l'attention publique, et se vante de détrôner les plus fameux

1. Victor Hugo, Les Enfants : *Les têtes blondes.*

héros du tenps passé. A défaut d'autre mérite, sa jactance nous vaut du moins des révélations curieuses sur la destinée des livres les plus populaires alors :

De Pathelin n'oyez plus les cantiques,
De Jehan de Meun la grand joliveté,
Ne de Villon les subtiles trafiques,
Car pour tout vrai, ils n'ont que naqueté [1].
Robert le Diable a la tête abolie,
Bacchus s'endort et ronfle sur la lie,
Laissez ester [2] Caillette le folâtre,
Les quatre fils Aymon vêtus de bleu,
Gargantua qui a cheveux de plâtre,
Oyez les faits maître Pierre Faifeu.

Vos mots dorés garderont la boutique,
Et Peregrin qui tant a mugueté,
Les douze Pairs sont devenus étiques.
Artus est mort et Lancelot gâté.

Pierre Faifeu ne se porte guère mieux aujourd'hui; ses belles promesses ressemblent à nombre de réclames et de préfaces enflées de vent :

Parturiunt montes . . . .

Qu'est-il sorti de là ? Une légende grossière, plaisante, mais banale, un appendice aux *Repues Franches*, et rien de plus. Bourdigné descend directement de Villon, des conteurs et des farceurs du quinzième siècle. Il a de cette époque la grosse gaieté sensuelle, le cynisme, la gaillardise prosaïque à la façon de Louis XI, et aussi l'absence presque complète de morale et de philosophie. Malgré sa robe de chapelain, sa place est entre Jehan du Pont Alais et Roger de Collerye, parmi ces bonnes gens dont parle le brave La Noue, qui ne voient rien en ce monde au delà du jeu de quilles, du broc de vin et du gigot de mouton. Il a bien entendu parler des Réformés, il en a même vu brûler quelques-uns, et il s'est dévotement signé devant le bûcher. Quoique ses vers ne

1. Dit des riens.
2. Reposer.

trahissent pas une grande piété, il trouve qu'on est encore trop doux pour les hérétiques :

> Vous avez bien les cœurs adamantins
> De soutenir ces boucs, puants mâtins,
> Lutheriens et doctes en peinture,
> *Faux monnoyeurs* de la Sainte Écriture.

Qui s'en douterait ? C'est Mercure qui parle ainsi, Mercure le héraut de l'Olympe, le dieu libre penseur de Lucien et de des Périers, transformé par la grâce du rimeur en apôtre de l'orthodoxie. Puis vient le songe traditionnel, qui ouvre inévitablement tous les poëmes depuis le *Roman de la Rose*. Un moment on pourrait se croire sur la route de Thélème, quand l'auteur égaré à la poursuite d'un rossignol arrive devant les murs d'une abbaye ou d'un château merveilleux, dont il a entendu la clochette dans le lointain. *Bon Cœur*, un petit-fils de *Bel Accueil*, lui ouvre la porte. Mais ce n'est là qu'un mirage trompeur : Thélème est encore bien loin. Les habitants de cet heureux pays sont d'assez malhonnêtes gens, tels que maître Patelin avec son drap, Villon avec sa pince, enfin Pierre Faifeu, le héros de l'histoire.

Une fois entré dans la légende, nous sommes ramenés en pleines *Repues Franches*. Pierre Faifeu est à la fois un étudiant et un escroc, double profession dont Villon avait déjà fourni le vivant modèle. Notons cependant une différence à l'avantage de l'écolier parisien. Villon est un enfant des rues, sans gîte et souvent sans pain, abandonné à toutes les tentations de la débauche et de la misère : il rit de la société et la vole, au lieu de la maudire. Faifeu est un fils de famille, bien apparenté, bien pourvu, possesseur d'un cheval qu'il a la prétention de faire recevoir licencié, sous prétexte que beaucoup d'ânes obtiennent le même honneur. Ses tantes ont des coffres-forts, qu'on peut ouvrir ; sa mère, des terres et des vignes, dont il mange par provision le fonds et le revenu. C'est à leurs dépens qu'il s'amuse et régale ses compagnons. En cela encore, il reste inférieur à son modèle. Villon, dans ses plus grands écarts, n'a jamais cessé de res-

pecter la pauvre femme qui l'avait nourri de son lait, et lui avait appris tout enfant à implorer la *benoite* sainte Vierge. Il s'en souvient au pied de la potence, et lui doit une de ses meilleures inspirations. Faifeu n'a pas de ces scrupules : il traite sa mère comme sa maîtresse, en homme sans cœur. Mais l'heure de l'expiation approche. Le Ciel pour le punir lui donne une femme et par surcroît une belle-mère :

> Et ce qu'en bruit la femme ne fesoit,
> La mère étoit qui le tout parfesoit.

Il vient échouer à cet inévitable port du mariage, où jadis Archithrénius avait trouvé le repos, où Panurge se proposait de l'aller chercher. La mélancolie le tue ; et c'était justice pour qui avait tant abusé de la bonne humeur.

Cette burlesque histoire put encore égayer les premières années du seizième siècle : mais Panurge vint bientôt éclipser Pierre Faifeu ; et cette légende demeura reléguée parmi les vieilleries du Moyen Age, avec les farces et les mystères, avec tant de choses qui avaient fait rire et pleurer autrefois. Peut-être en cherchant bien, trouverait-on plus d'un conte ou d'un bon mot commun à Bourdigné et à Rabelais. Le marché de Panurge avec Dindenaut rappelle de loin la plaisanterie de Faifeu se déguisant en marchand de cochons, pour se procurer de l'argent. La thèse qu'il soutient en faveur de son cheval, devant la faculté d'Angers, ressemble un peu à la délicieuse scène de Panurge et de Thaumaste disputant en Sorbonne. Tous deux ont évidemment puisé dans un fonds commun, sorte de cycle légendaire, qui forme le patrimoine public des farceurs et des conteurs. Mais à quoi bon insister sur ce parallèle ? L'auteur du *Gargantua* ne doit guère plus à Pierre Faifeu qu'à Merlin Coccaie. Il leur emprunte comme Molière empruntait à Cyrano de Bergerac. Le talent des écrivains est ici trop inégal pour songer un instant à les comparer : le meilleur moyen de faire ressortir cette différence, c'est d'arriver bien vite à Rabelais.

CHAPITRE II

RABELAIS.

Gargantua. — Pantagruel.

I

Jusqu'ici nous avons assisté aux tâtonnements et aux premiers jeux de la Satire moderne. Nous l'avons vue fixée à la pointe aiguë de l'épigramme ou à demi cachée sous le voile de l'allégorie et du coq-à-l'âne, se répandre çà et là en traits épars et capricieux. Mais elle n'a rien produit encore de comparable au poëme du *Renart* ni au *Roman de la Rose*. Jean de Meung rajeuni par Marot reste l'Homère de la satire jusqu'à Rabelais.

Les temps devenaient difficiles pour la libre pensée : le bûcher de Dolet à Paris, celui de Servet à Genève apparaissaient comme deux phares sinistres destinés à éclairer sa route. Les rieurs, les libertins étaient prévenus. Et pourtant, qui le croirait? c'est à l'heure où les feux s'allument, où la Sorbonne fulmine, où les Parlements instruisent, décrètent, emprisonnent, qu'éclate l'immense bouffonnerie du *Gargantua*. La même année, dit-on [1], vit naître Luther et Rabelais : le premier à Eisleben, dans la cabane d'un paysan, à l'ombre

1. Cette question de chronologie est du reste assez embrouillée.

des tours gothiques et des forêts de la rêveuse Allemagne; le second, à Chinon, sur les bords fleuris de la Loire, dans la boutique d'un apothicaire selon les uns, dans un cabaret, selon les autres, parmi les chants des buveurs qui l'éveillèrent au berceau. Tous deux, voués à l'état monastique, s'échappent du couvent, pour aller chercher au dehors la liberté. Tous deux, génies puissants et populaires, l'un par l'éloquence et la passion, l'autre par l'ironie et le sarcasme, achèvent de ruiner l'édifice croulant du passé.

Comme ces géants nés de son imagination, Rabelais apparait debout sur le seuil du seizième siècle, le broc à la main, le rire aux lèvres, versant à tous le délire et la sagesse. Ici, ce n'est plus la nymphe discrète d'Érasme, dont la main légère distille, dans une coupe artistement ciselée, quelques gouttes de népenthès. C'est Silène, c'est Bacchus en personne avec sa large panse, sa face empourprée, entonnant comme frère Jean son infatigable cantique, *Venite apotemus.* « Et paour (peur) n'ayez que le vin faille comme fit ès noces de Cana en Galilée. Autant que vous en tirerai par la dille [1], autant en entonnerai par le bondon. Ainsi demourera le tonneau inexpuisible. *Il a source vive et veine perpétuelle* [2]. » Tous y viennent, grands et petits, ignorants et savants, populace et délicats, infirmes, goutteux, mélancoliques, malades du corps et de l'esprit. L'horizon est si sombre, la route si triste, si pleine d'embûches et de périls, qu'on a grand besoin de bonne humeur pour cheminer à travers cette arène sanglante des guerres civiles et religieuses, à la lueur des bûchers, au bruit des arquebusades. La gaieté, ce confort de la faiblesse humaine, qui l'aide à porter le poids des maux, est un trait commun à presque tous les grands batailleurs d'alors, si l'on en excepte Calvin. Érasme débute par l'Éloge de la Folie; Luther s'égaye à table avec son ami Mélanchthon. On rit alors pour prendre courage, on rit pour narguer la prison et le bûcher, on rit pour ne pas pleurer :

1. Fosset.
2. *Gargantua*, Prologue du livre III.

Car selon l'humeur de cet âge,
Chacun, pour cacher son malheur,
S'attache le ris au visage,
Et les larmes dedans son cœur [1].

Cette gaieté est souvent triviale, cynique, étourdissante : elle est au diapason du siècle. Il faut de terribles éclats de rire pour couvrir la tempête d'injures et de menaces, qu'échangent entre eux les partis. Les passions sont fortes, brutales, sans pitié : la Satire a le même caractère. Rabelais n'est point un délicat. A le voir, on le prendrait d'abord pour un confrère attardé de la société des Cornards ou de la Mère-Folle. Il grimace, il bredouille, il brait parfois, comme s'il se croyait encore à la fête de l'Ane. Mais ne vous y trompez pas. Aristophane mêlait au *koax* des grenouilles les plus nobles conseils du patriotisme, les plus sublimes accents de la poésie lyrique. Rabelais mêle aux folies, aux bégayements de l'enfance, aux coq-à-l'âne et aux billevesées, les plus hautes inspirations de l'éloquence et de la philosophie. A travers les propos interrompus des buveurs, parmi le choc bruyant des verres et les hoquets de l'ivresse, quelle est cette voix grave, sensée, affectueuse, qui nous surprend et nous ravit? C'est Grandgousier remontrant à Picrochole les calamités de la guerre ; c'est Ponocrates expliquant à son élève, en face du ciel étoilé, les splendeurs de la majesté divine ; c'est Gargantua instruisant avec la triple autorité d'un père, d'un sage et d'un roi, son cher fils Pantagruel. Chaos bizarre où les extrêmes se touchent à chaque instant.

De là, sans doute, la variété et la dissidence des opinions sur le livre et la personne de Rabelais. De son vivant même, il était déjà devenu la proie des commentateurs. Depuis, les disputes n'ont pas cessé. Les uns n'ont vu dans son œuvre qu'une débauche d'imagination, un pêle-mêle confus de bouffonneries et de trivialités, où brillent çà et là, à travers les fumées de l'ivresse et les délires de la fantaisie, quelques rares éclairs de génie, d'éloquence et de raison. Les autres,

1. Vers tirés du recueil manuscrit de Lestoile.

par esprit d'opposition, ont prétendu trouver, dans ce désordre même, un plan habilement conçu, une combinaison ingénieuse, pour cacher la profondeur de la pensée et se dérober ainsi aux poursuites de ses ennemis. Peut-être eût-il été plus simple de s'en rapporter au témoignage de l'auteur [1]. Lui-même avoue qu'il a laissé courir sa plume capricieusement, au hasard, pour se délasser de travaux plus sérieux, en causant et en buvant avec ses amis. Plus de vingt ans s'écoulèrent entre la publication du premier et du quatrième livre. Dans cet intervalle, Rabelais va, vient, voyage en tous sens, interrompt et reprend la trame de son poëme, intercalant ici un épisode, là un personnage, sans trop s'inquiéter de ce qu'il a écrit la veille ou de ce qu'il écrira le lendemain. L'œuvre n'est pas sortie tout d'un jet de son imagination : il n'a pas cherché non plus à la fondre dans une harmonieuse unité. Elle s'étend, se complète, se superpose à la fortune du quart d'heure, de l'inspiration et des circonstances. Sa construction ressemble à ces édifices de l'âge précédent, où viennent s'ajouter l'un après l'autre un portail, une tour, un pignon, une galerie, etc. Comme artiste, s'il nous est permis d'employer ce mot, Rabelais n'est point encore un disciple de l'architecture mathématique inaugurée par la Renaissance : il a tous les caprices, l'exubérante confusion et la riche prolixité de l'architecture gothique.

Si le livre est étrange, l'homme ne l'est pas moins. Médecin, moine, curé, libre penseur, il réunit dans sa vie tant de contradictions que les plus habiles ont couru risque de s'y tromper. Grâce à la crédulité du vulgaire et à la complaisance des biographes, l'auteur du Gargantua s'est transformé à l'image de ses héros. Il est passé bientôt à l'état de personnage légendaire, autour duquel sont venues se grouper un certain nombre d'anecdotes dignes d'orner la biographie de Caillette et de Triboulet. On a fait de lui le *fou en titre d'office*

1. « Car à la composition de ce *livre seigneurial*, je ne perdis ni employai onc plus ni autre temps que celui qui etoit établi à prendre ma réfection corporelle, savoir est, buvant et mangeant. » (Prologue du 1er liv.)

du seizième siècle. Ronsard, du haut de son Olympe, lui lance une épitaphe injurieuse (1560), où il le montre

Sur la jonchée, entre les tasses,
Et parmi des écuelles grasses
Sans nulle honte se touillant [1].

Les derniers éditeurs de Rabelais, MM. Rathery et Burgaud-Desmarets, ont fait justice de ces histoires ridicules, que Colletet avait déjà réfutées avant eux [2].

Depuis, il est vrai, Rabelais a subi un nouveau genre de travestissement. Par un sort commun à beaucoup de grands hommes de notre temps, il a tourné au mélancolique. Le joyeux curé de Meudon est devenu, sous la plume de certains critiques, un grave philanthrope, un vertueux apôtre du rire, qui consentit à se faire bouffon, comme saint Vincent de Paul se fit un moment forçat, par amour de l'humanité. Quelle que soit notre sympathie pour Rabelais, nous croyons qu'il eût décliné un tel éloge. Il était bon sans doute, mais non au point de s'imposer l'ennui de rire et d'extravaguer par charité philosophique, s'il n'y eût trouvé aussi son compte et son agrément. Au lieu de nous le représenter errant, inquiet, malheureux, réduit comme un pauvre lièvre à cacher sa tête entre deux sillons, voyons-le tel qu'il fut réellement : incohérent et capricieux dans sa vie comme dans ses œuvres, courant sans cesse d'un lieu à l'autre pour son plaisir, sa sûreté ou son instruction. Suivons-le à table entre ses amis, riant, divaguant à tort et à travers, parlant tour à tour religion, médecine, politique, philosophie, bagatelles, le tout arrosé de facéties et de libations. Homme de libre étude et de libre plaisir, Rabelais est avant tout l'ennemi de ce qui le gêne. Le mouvement est sa vie. En arrivant en ce monde, il trouve autour de lui toute espèce d'entraves. La première est celle du couvent, où l'on prétend l'empêcher d'étudier le

1. Se vautrant. V. Littré.

2. *Vies des poëtes français :* « Tous ces contes ridicules que l'on a faits de lui, et toutes ces paroles libertines que l'on lui a attribuées, n'ont été que de vaines chimères et des faussetés punissables, inventées pour le rendre plus odieux au monde. »

grec et l'hébreu : il y échappe en sautant par la fenêtre. Plus loin, c'est la Sorbonne qui fulmine contre Érasme et les novateurs : c'est le Parlement qui fait emprisonner Berquin. En homme avisé, il a choisi le costume, la profession et le style qui lui permettent de voyager, avec le plus de sécurité possible, à travers cette cohue de persécuteurs et de persécutés ; ennemi des uns, sans vouloir se brouiller avec eux ; ami des autres, sans être pressé d'aller grossir leurs rangs. Il préfère la casaque vermeille des fous au *san benito* des martyrs ; car son bon sens positif lui a dès longtemps appris la vérité de cette maxime : *Primo vivere, deinde philosophari.* Pour vivre donc, il a cherché des protecteurs. Comme autrefois Jean de Meung, comme plus tard Molière, il s'appuie sur la royauté : il va jusqu'à Rome solliciter auprès du pape une double bulle d'absolution, qui le mette à l'abri des réclamations du couvent : il s'introduit dans les bonnes grâces des cardinaux du Bellay et de Châtillon. Une fois ces précautions prises, il se met à l'œuvre. Encore a-t-il soin, par prudence et par amusement, d'enfermer ses oracles comme certaines drogues précieuses sous une enveloppe grotesque ou énigmatique. C'est à nous de suivre son conseil, *de briser l'os à belles dents et en sucer la moelle*, si nous voulons comprendre cette nouvelle *Apocalypse* de la libre pensée [1].

II

Quand, rebroussant chemin du milieu de notre dix-septième siècle, de cette belle littérature harmonieuse et régulière, où tout est ordre, clarté, précision, l'esprit se trouve subitement transporté en face de ce monument étrange, construit de boue et de marbre, inondé de brumes et de lumières, bariolé de mille figures cabalistiques, de rébus, de logogriphes, d'animaux fabuleux, comme la boutique d'un apothicaire aux anciens temps ; on éprouve un sentiment analogue à celui

1. Rabelais a trouvé récemment un digne interprète dans M. E. Gebhart, dont le remarquable travail vient d'être couronné par l'Académie française.

des contemporains de Bossuet et de Fénelon, passant tout à coup des majestueuses allées de Versailles et de l'élégante colonnade du Louvre aux vieux portails de nos cathédrales, historiés de vierges, de bêtes, d'anges et de diablotins. Alors peut-être on serait tenté de s'en tenir au bref jugement de La Bruyère, sans chercher à résoudre l'énigme, sans se demander comment le même livre a pu être à la fois *le mets des plus délicats* et *le charme de la canaille.* Mais quand on part du point opposé de l'horizon, quand on a déjà traversé le Moyen Age et vu défiler devant soi la bande des Fous, des Cornards, des Basochiens ; quand on a les oreilles encore pleines de ces miaulements, de ces cris, de ces lazzis sans fin ; alors on comprend que ces mille petits ricanements de lutins et de satyres en belle humeur se soient transformés en un immense éclat de rire, olympien et foudroyant, dans la bouche de maître François. Isolé de tout ce qui le précède, il apparaît comme une exception monstrueuse, comme un Léviathan immonde et gigantesque né du limon de la terre, sous le chaud soleil de la Renaissance. Placé dans son vrai milieu, il s'explique même avec ses bizarreries, ses disparates et ses obscénités.

Jadis Virgile et Dante nous ont offert l'image de ces génies *réflecteurs* et *condensateurs* qui résument en eux les souvenirs du passé et les aspirations de l'avenir : l'un embrassant à la fois l'Orient, la Grèce, l'Italie, la vieille Rome conquérante ou républicaine et la Rome nouvelle pacifiée sous la main des Césars ; l'autre reproduisant la sagesse, la poésie, la mythologie antiques associées au merveilleux chrétien, au symbolisme et à la scolastique du Moyen Age. Tel est dans un autre genre, avec des caractères bien différents, le rôle de Rabelais au seizième siècle. Génie encyclopédique posté sur la limite qui sépare deux époques, deux civilisations et deux pays, entre le Moyen Age et la Renaissance, entre le Nord et le Midi, donnant à la fois la main aux troubadours et aux trouvères, il est le légataire universel des francs-chanteurs, des libres conteurs et farceurs du temps passé, depuis maître Renart jusqu'à la Basoche. Son livre semble un immense

réservoir, où viennent aboutir les mille filets égarés de la veine gauloise, et où bouillonnent déjà les sources nouvelles, qui doivent raviver l'esprit français. La cuve de Gargantua est assez grande pour recevoir les vins de tous les crus, le Falerne comme le Suresnes; sa maison assez vaste pour y loger à la fois Platon, saint Paul, Virgile, Socrate, Jean de Meung, Patelin et jusqu'à ce gueux de Villon. Il y joint les poëtes macaroniques de l'Italie, dont la grasse jovialité et les *gigantomachies* burlesques l'avaient si fort diverti pendant son séjour à Rome. Rabelais combine dans son œuvre toutes ces inspirations, comme il fond dans son style tous les patois, picard, normand, tourangeau, champenois, provençal, etc. Au moment où la monarchie établit l'unité dans l'ordre politique, il est un des fondateurs de notre unité littéraire.

Son livre fut, pour la société agitée et tumultueuse du seizième siècle, ce qu'avaient été l'*Iliade* et l'*Odyssée* pour la Grèce héroïque, la *Divine Comédie* et le *Roman de la Rose* pour le Moyen Age : il est la Bible des libres-penseurs. Nos aïeux, gens d'habitude, moins éparpillés que nous dans leurs lectures, aimaient à posséder ainsi un livre de chevet, pour réconforter l'âme aux heures d'ennui et chasser la mauvaise humeur. Si Rabelais n'eût été qu'un bouffon, un Triboulet populaire, comme on l'a dit, un facétieux conteur, à l'exemple de Folengo, de Pulci et même de l'Arioste, croit-on qu'il eût pu charmer tant de nobles et solides esprits, depuis Etienne Pasquier jusqu'à Molière et La Fontaine ? Il faut donc reconnaître autre chose en lui ; il faut voir à côté du rieur intarissable et trop souvent cynique un philosophe, un moraliste et un écrivain de premier ordre. Qu'est-ce que ce Socrate « pauvre de fortune, infortuné en femmes..... toujours riant, toujours buvant d'autant à chacun, toujours se gabelant[1], toujours dissimulant son divin savoir[2], » si ce n'est l'auteur lui-même ? Socrate demi-sage et demi-ivre, avec

1. Moquant.
2. Prologue du livre Ier.

un cœur d'or et un visage de Silène barbouillé de lie : voilà Rabelais.

Il a mis en pratique l'hygiène du rire :

> Mieux est de ris que de larmes écrire,
> Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Qu'il traduise les aphorismes d'Hippocrate ou qu'il écrive les grandes chroniques de Gargantua, il reste toujours et par-dessus tout médecin : c'est le titre dont il se glorifie le plus volontiers. Fidèle, quoi qu'on ait pu dire [1], aux traditions de l'école de Montpellier, il croit à l'influence du moral sur le physique, de l'esprit sur le corps. Il veut que le plus fort des deux vienne en aide à son pauvre compagnon, si prompt à défaillir et à succomber. Après avoir passé une partie du jour dans les salles de l'hospice de Lyon, après avoir vu l'humanité souffrir, gémir et s'attrister sur un grabat, rentré chez lui, il songe encore à ses chers malades, et leur dédie quelque joyeux chapitre pour le lendemain. Il veut guérir du moins de la mélancolie ceux à qui ses remèdes n'ont pu rendre la santé. L'idée n'était pas si étrange qu'on pourrait le croire. L'abbé Le Mascrier, dans son voyage en Égypte, raconte qu'il existait au Caire un hôpital où l'on faisait aux malades des lectures divertissantes. Boccace introduit au milieu des horreurs de la peste les gais passe-temps de son *Décaméron*. Hippocrate lui-même recommande au médecin un visage aimable, ouvert et répandant la joie autour de lui.

Mais sans parler des maux du corps, l'âme n'avait-elle pas aussi ses misères et ses infirmités ? N'avait-elle pas, pour s'affliger, le spectacle des calamités publiques, de ces grandes démences qui frappaient les rois, les peuples et tous les or-

1. On a beaucoup abusé contre Rabelais d'une plaisanterie équivoque sur les mots *âne* et *âme*, qu'il s'amuse à confondre. Du Perron, défendant un jour sa mémoire en présence du roi Henri IV, cita une note manuscrite où l'auteur du *Gargantua* condamne formellement l'opinion de Galien sur la matérialité de l'âme : *Hic vere se Galianus plumbeum ostendit.* « Témoignage d'autant plus précieux, dit Colletet, qu'il n'y avait aucune considération humaine qui obligeât Rabelais de parler de la sorte, puisqu'il parlait comme en lui-même, c'est-à-dire en conscience et en secret. » (*Vies des poëtes français.*)

dres de l'État : la manie des conquêtes, la fureur des controverses, la rage naissante des guerres civiles, les arrêts mortels du Parlement, les décrets de l'irascible Sorbonne, fléaux cent fois pires que la goutte et la gravelle? Rabelais entreprend de ramener ses contemporains à la santé en les faisant rire de leurs propres maladies. Remède dangereux, qui guérit souvent du fanatisme par l'indifférence, de la superstition par l'incrédulité! L'âme humaine est ainsi faite qu'elle ne sait point s'arrêter entre deux excès. Pour le moment, Rabelais courait au plus pressé : il voulait éteindre le feu : les indifférents du moins ne brûlaient personne. Contre ces ardeurs de la passion, contre ces accidents de la fortune, qui atteignent grands et petits, il a trouvé un spécifique souverain, le *Pantagruélisme*, c'est-à-dire certaine philosophie *confite en mépris des choses fortuites*, qui n'est ni l'*apathie* du Pyrrhonisme, ni l'*ataraxie* des Stoïciens, mais une petite sagesse alerte et pratique, comme celle d'Horace, sachant s'accommoder au présent, largement égayée de *piot* et de gaillardise. Son berceau est la fameuse cave peinte de Chinon. C'est là, sur cette riche et plantureuse terre de Touraine,

La terra molle, e lieta, e dilettosa [1],

qu'elle a rendu ses premiers oracles cachés au fond de la *dive bouteille*. Son rêve est la médiocrité telle que la souhaitaient Horace et La Fontaine [2] : « Souhaitez donc médiocrité ; elle vous adviendra, et encore mieux, dûment cependant *laborans et travaillans* [3]. » N'oublions pas ces deux derniers mots. Malgré son apparente insouciance, Rabelais n'est point un fainéant, un spectateur indifférent et désœuvré à la façon du *Trigabus* de des Périers. « Car peu de gloire me semble accroître à ceux qui seulement y emploictent leurs yeux, au demeurant y épargnent leurs forces, cèlent leurs écus.... se

1. Le Tasse : *Jérusalem délivrée*.

2. Mère du bon esprit, compagne du repos,
O médiocrité, reviens vite.
(La Fontaine. — Fable 6, liv. III, *Les souhaits*.)

3. Nouveau prologue du liv. IV.

grattent la tête... et chauvent des oreilles[1]. » Parmi tant de vaillants personnages qui autour de lui s'escriment de la plume ou de l'épée, il veut aussi jouer son rôle et avoir, comme il le dit, sa part dans cette *insigne fable et tragique comédie du siècle*[2]. Dès le début il aborde les trois grandes questions du temps, l'Éducation, la Guerre et le Couvent.

III

« Changez l'éducation, a dit Leibnitz, et vous changez la face du monde. » Tous les grands esprits du siècle, Érasme[3], Rabelais, Ramus, Montaigne, ont compris l'importance de ce problème, auquel se rattache le sort des générations nouvelles. Dans sa longue vie d'étudiant et d'observateur, Rabelais a parcouru toutes les écoles célèbres du temps. A quarante ans, il est encore venu s'asseoir sur les bancs de la Faculté de Montpellier. Il en sait plus long que bien des maîtres sur ce point. L'enseignement du Moyen Age si actif et si fécond à l'origine, quoi qu'on en dise, avait subi le même sort que l'art et la littérature gothique ; il était devenu une chaîne pour l'esprit, qu'il avait jadis émancipé. Partisan déclaré de la Renaissance, ennemi des vieilleries et du radotage suranné de l'École, Rabelais, contre la Sorbonne, contre ses pédants crasseux et entêtés, contre ses méthodes vicieuses, ses disputes interminables et son jargon barbare, contre ses manuels, ses questionnaires et ses formulaires, arme toutes les puissances du rire et de la caricature. Les deux systèmes sont en présence dans la personne de maître Jobelin et de Ponocrates. Encore Jobelin n'est-il qu'un vieux cuistre tousseux de bas étage : le pédant apparaît dans toute sa splendeur et sa solennité avec l'orateur de Sorbonne, l'*illustrissime, clarissime et facondissime* Janotus de Bragmardo, chargé de venir réclamer près de Gargantua les cloches de Notre-Dame. « Maître Janotus, tondu à la césarine, vêtu de son

1. *Chauver* ou *chouer des oreilles*, remuer les oreilles (Voy. Littré).
2. Prol., liv. III.
3. Érasme dit : « *Homo non nascitur, sed fingitur.* » (*Declam. de puer. instituend.*)

liripipion[1] à l'antique et bien antidoté l'estomac de condignac de four [2] et eau bénite de cave [3], se transporta au logis de Gargantua, touchant devant soi trois vedeaux [4] à rouge museau, et traînant après cinq ou six maîtres inerts [5], bien crottés à profit de ménage.... Le sophiste fut en pleine salle introduit, et commença ainsi que s'ensuit en toussant : « Ehen, hen, hen, *mnadies,* monsieur, *mnadies*[6] ! Et vobis, messieurs ! Ce ne serait que bon que nous rendissiez nos cloches : car elles nous font bien besoin. Hen hen, hasch [7]. »

Pour arriver à cette éloquence essoufflée et asthmatique, pour amasser ce fatras de science indigeste, que de temps il a fallu passer à retourner des syllogismes tels que le fameux *Omnis clocha clochabilis in clocherio clochando*, etc. Le pauvre Gargantua a usé treize belles années de sa jeunesse ou plutôt treize ans, dix mois et deux semaines à lire et relire *Donat*, *le Théodolet*, *le Facet*. Durant cinq ans et trois mois, il s'est mis l'esprit à la torture pour apprendre par cœur et au rebours la charte de maître Thubal Holoferne, un manuel de baccalauréat du temps, sans compter le *De modis significandi,* le *Compost*, le *Passavantus,* et le *Dormi securé* pour les fêtes. Il a sué sang et eau, argumenté en *baroco* et en *baralipton* ; et le jour où il est appelé à prendre la parole en face d'Eudemon, il se met à balbutier et à pleurer « comme une vache ». Grandgousier furieux s'aperçoit que les précepteurs de son fils sont des ânes. Jobelin est chassé, et avec lui la scolastique, le syllogisme, Donat, Théodolet, etc. — Ponocrates arrive, c'est-à-dire l'esprit nouveau, la renaissance, la belle antiquité, l'étude des sciences substituée aux rêveries astrologiques ; les promenades, les exercices gymnastiques s'alliant aux libres ébattements de l'esprit, la théologie naturelle puisée dans le spectacle de l'univers remplaçant les *entités,*

1. Chaperon de docteur.
2. Pain.
3. Vin.
4. Bedeaux.
5. Calembour : *ès arts*, *in artibus.*
6. Abréviation pour *bona dies,* bonjour.
7. Liv. I, chap. XVIII et XIX.

les *quiddités*, et les *hoccéités* de la théologie orthodoxe. Le triomphe est complet. Mais Rabelaïs ne s'arrête pas là. Il en veut trop aux fouetteurs de Montaigu, à cette populace de régents, criarde, loquace, ergoteuse, pour les laisser en repos. Ce n'est pas assez du grave et sensé Ponocrates : il a trouvé, pour les narguer, un bohème du pays Latin, vaurien, escroc, vagabond, étudiant de vingtième année, qui n'aura jamais ni prébende ni bénéfice, si ce n'est en Salmigondis ; mais qui n'en viendra pas moins disputer solennellement par gestes et grimaces, et renverra *quinauds*[1] tous les docteurs de France et d'Angleterre. Ici Rabelais nous ramène au sein de l'antique Sorbonne ; il la fait revivre avec ses masques, ses costumes et ses tournois scolastiques. Sur la colline de Lutèce s'élève la citadelle du pédantisme et de la réaction, la bastille destinée à réprimer l'insurrection de la Renaissance. C'est là que trônent Béda, Galland, Charpentier ; là qu'on dénonce Érasme et Ramus ; là que les livres des plus savants hommes et des plus libres esprits sont épluchés, notés, censurés et livrés au bourreau. Rabelais monte gaiement à l'assaut de la vieille forteresse, et, par la main de Panurge, plante sur ses murs croulants le drapeau du libre examen.

Après l'Éducation vient la Guerre. La création des armées permanentes, l'accroissement des revenus, les progrès de la centralisation ont mis aux mains de la royauté des forces inconnues jusque-là. En France, Louis XI vient d'achever la ruine de la féodalité ; en Espagne, Ferdinand, et après lui Charles-Quint, ont confisqué à leur profit les libertés communales ; en Angleterre, quand la guerre des Deux-Roses a épuisé le sang et les ressources d'une aristocratie toute-puissante, Henri VIII se proclame à la fois chef de l'Église et de l'État. Le rêve de Picrochole est commun à tous ces puissants fils de la terre, géants altérés de domination. Tous se remettent à feuilleter le roman d'Alexandre. Le sec et positif Louis XI ne s'y était pas laissé prendre. Mais à peine maître de ce royaume si patiemment arrondi pièce à pièce, le petit roi Charles VIII veut soulever cette épée de géant que

1. Confus.

lui ont léguée ses pères. Il ne rêve que batailles, coups de lance, conquêtes ; il dévore le monde en imagination. L'honnête et placide Louis XII, lui-même, chemine comme un fol à travers les monts, jusqu'à ce qu'instruit par la *male fortune*, il revienne se chauffer les pieds au coin du feu et faire griller ses châtaignes avec le bonhomme Grandgousier. En même temps, la découverte de l'Amérique ébranle les imaginations et les pousse dans la voie des chimères et des espérances sans bornes. Tous les rois n'ont pas, à l'instar des souverains d'Espagne et de Portugal, une flotte, qui aille checher des mondes nouveaux au delà des mers. Pour la France, pour l'Allemagne attachées au sol, enveloppées dans les brumes du Nord et de l'Occident, l'Italie est une autre Amérique : elle leur apparaît par delà les neiges des Alpes comme un délicieux Éden, avec son ciel bleu, ses palais de marbre, ses arts enchanteurs, ses bosquets de myrtes et d'orangers.

C'est contre cette double ivresse que proteste la philosophie moqueuse et positive de Rabelais. Il rappelle à tous ces dignes héritiers de Pyrrhus que les prouesses des Alexandre et des César, si fort admirées des païens, ne sont plus que *méchancetés et briganderies* contraires à l'esprit de l'Évangile. « Ces diables de rois ici, s'écrie Panurge, ne sont que veaux et ne savent ni ne valent rien, sinon à faire des maux ès pauvres sujets, et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir [1]. » Qu'a-t-il fallu pour allumer les hostilités ? Un coup de fouet donné par Marquet dans les jambes de Forgier, quelques fouaces enlevées, et voilà le monde en feu. Le fameux duel de cent ans, qui mit aux prises la France et l'Angleterre, n'avait pas eu jadis une cause plus sérieuse : un coup de couteau échangé entre deux matelots. En vain Grandgousier offre toute espèce de satisfaction et remontre à Picrochole les calamités de la guerre. Celui-ci ne veut rien entendre. Déjà, comme Charles-Quint, dans son conseil, il partage libéralement entre ses officiers les provinces à con-

1. Liv. II, chap. XXXI.

quérir. Le rêve du nouvel Alexandre finit aussi tristement que la farce du *Pot au lait*. Après avoir vu son armée taillée en pièces, le pauvre Picrochole est roué de coups par les meuniers qui le dépouillent de ses vêtements et ne lui laissent qu'une méchante souquenille. Ses officiers généraux, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille, ont pris la fuite six heures avant le combat.

Puis, comme si ce n'était pas assez de cet exemple, Epistémon descendu aux Enfers, et ressuscité bientôt après sa mort par l'art merveilleux de Panurge, se charge de nous apprendre le sort des héros dans l'autre monde. Il y a trouvé les rois et les conquérants les plus fameux occupés aux plus vils métiers : Alexandre devenu rapetasseur de vieilles chausses, Xerxès marchand de moutarde, Cambyse muletier, Achille botteleur de foin, etc., tandis que Diogène et Épictète sont passés à l'état de grands seigneurs, devisant, festoyant et jouissant gaiement de leur immortalité. Panurge veut se donner le plaisir d'en voir autant en ce monde. Grâce à lui, l'infortuné roi des Dipsodes, Anarche, vaincu par Pantagruel, est réduit à devenir marchand de sauce verte, et à faire le bonheur d'une vieille lanternière, qui l'accable de coups [1]. « Chante plus haut, lui dit Panurge,... tu ne fus jamais si heureux que de n'être plus roi [2]. » Après Pavie, au lendemain de l'expédition de Provence et du siége de Metz, à la veille de la fuite d'Inspruck, une telle leçon avait son à-propos. Le grand empereur, dont le pavillon couvrait deux mondes, n'allait-il pas, à quelques années de là, ensevelir tous ses rêves d'orgueil sous la robe du moine de Saint-Just ? Quel triomphe pour la philosophie de Rabelais !

En face de ces princes guerroyants et ambitieux, il conçoit l'idéal du roi géant et pacifique, qui, comme le saint Christophe de la légende, porte le monde entier sur ses épaules.

1. Liv. II, chap. XXXI.

2. On a cru voir dans l'épisode d'*Anarche* (sans royaume) une allusion au prisonnier de Pavie et à son mariage avec la sœur de Charles-Quint, la princesse Éléonore, âgée de trente-deux ans. Mais Rabelais eût-il osé risquer une pareille raillerie envers le roi son protecteur ?

Rabelais se complaît dans le spectacle de la force : pourtant il n'a pas en elle cette foi brutale qui ressemble à de l'impiété [1]. Ses bons géants, si puissants qu'ils soient, ne tentent pas d'escalader l'Olympe : ils s'humilient sous la main de Dieu et lui rapportent la meilleure part de leurs victoires [2]. « Mets tout ton espoir en Dieu, dit Pantagruel à son prisonnier, et il ne te délaissera point. Car de moi, encore que sois puissant comme tu peux voir, et aie gens infinis en armes, toutefois je n'espère en ma force ni en mon industrie ; mais toute ma fiance est en Dieu, mon protecteur, lequel jamais ne délaisse ceux qui en lui ont mis leur espoir et pensée. » Dans la scène de la tempête, on ne le voit pas comme Ajax braver la colère des dieux et des éléments : il se recommande au ciel lui et les siens avec une résignation toute chrétienne, sans forfanterie et sans faiblesse, tenant fort et ferme le mât qui craque sous l'effort des vents, en homme qui commence par s'aider lui-même, pour mériter le secours d'en haut. L'œil fixe, il interroge l'horizon : c'est de sa bouche que sortira le premier cri de salut : *terre ! terre !* Image touchante de la royauté assise à la poupe du vaisseau et veillant à la conservation des peuples. Au sortir de cet épouvantable orage, dont Rabelais n'a vu que le début, c'est elle aussi qui doit conduire au port la France épuisée et défaillante : c'est elle qui par la bouche de Henri IV doit crier : *terre !* c'est-à-dire paix, tolérance et réconciliation !

Mais les pédants et les conquérants ne sont pas la plus grande plaie de ce monde : il en est une autre pire encore, selon Rabelais : ce sont les moines. Le moine a été jadis l'idéal le plus complet du dévouement et de la sainteté [3]. Il a défriché les terres, conquis les âmes, fait de l'Europe une grande famille chrétienne ; puis l'heure de la décadence est venue : il s'est trouvé entraîné avec le chevalier dans le naufrage commun du Moyen Age. Pour Érasme, il n'est plus

1. Vis consilii expers, mole ruit sua.
(HORACE. — Odes, IV, III.)

2. *Pantag.* liv. II, chap. XXVIII.

3. V. les *Moines d'Occident*, par M. de Montalembert.

qu'un escarbot sale, glouton, infectant de son odeur et de son ordure tout ce qu'il touche. Pour Rabelais, c'est un singe inutile et malfaisant : « Le singe ne garde point la maison comme un chien, il ne tire pas l'aroy (charrue) comme le bœuf, il ne produit ni lait ni laine comme la brebis, il ne porte pas le faix comme le cheval.... Semblablement un moine (j'entends de ces ocieux [1] moines) ne laboure comme le paysan, ne garde le pays comme l'homme de guerre, ne guérit les malades comme le médecin, ne prêche ni endoctrine le monde comme le bon docteur évangélique et pédagogue, ne porte les commodités et choses nécessaires à la république comme le marchand [2]. » Rabelais, il faut bien l'avouer, joignait à son antipathie native pour le couvent ses rancunes personnelles contre Puits-Herbaut et les autres moines ses confrères, devenus ses ennemis. Il a senti peser sur lui, comme une chape de plomb, la lourde robe de cordelier : il s'est vu jeter en prison, condamner au pain et à l'eau, pour avoir tenté de lire furtivement quelques pages de grec et d'hébreu. Il lui a fallu subir les remontrances du prieur, les dénonciations des envieux, les pénitences humiliantes pour l'orgueil de la science et du génie. Sa nature indocile s'est révoltée contre cette vie d'espionnage et de servitude. Au moine crasseux, ignorant et désœuvré, ne sachant que dîner, dormir, chanter matines et *trinqueballer* (sonnailler) les cloches, il oppose le type triomphant de frère Jean des Entommeures.

Frère Jean est l'idéal du moine transformé, passant de l'existence inerte du cloître à la vie active du monde.

Monachus in claustro
Non valet ova duo,
Sed quando est extra,
Bene valet triginta [3].

Rabelais l'a taillé vigoureusement dans le plein de la nature

1. Oisif, *otiosus*.
2. Liv. I, chap. XL.
3. Un moine dans le cloître ne vaut pas deux œufs : mais dehors il en vaut bien trente (liv. I. chap. XLII).

humaine, avec ses bons et ses mauvais instincts : il l'a doué de jeunesse, de force, d'une hardiesse aventureuse, d'un appétit formidable et d'une soif inextinguible. Frère Jean garde encore une partie des vices de son état ; mais l'homme nouveau commence à se développer et à s'épanouir dans cette large et puissante individualité. L'Achille du couvent a, comme Rabelais lui-même, la fièvre du mouvement et de l'action. Tandis que les autres frères psalmodient tristement leurs *oremus* pour implorer le salut des vignes du monastère, envahies par l'armée de Picrochole, il retrousse sa robe, prend en main le bâton de la croix, et assomme à tour de bras toute cette *ribaudaille* : « Ès (aux) uns escarbouilloit la cervelle, ès autres rompoit bras et jambes, ès autres deslochoit (disloquait) les spondiles du cou, ès autres démolloit les reins, avalloit le nez, pochoit les yeux, fendoit les mandibules [1]. » Au plus fort de la tempête, alors que ce pleurard de Panurge, les mains jointes, invoque, sans bouger et à demi mort de peur, les benoîts saints et saintes, il cargue les voiles, serre les cordages en jurant des mille millions de charretées de diables, le tout par figure de rhétorique cicéronienne.

A l'heure où s'accomplit cette double révolution de la Renaissance et de la Réforme, quand s'ouvrent à perte de vue les lointains horizons de l'antiquité retrouvée et de la liberté moderne, que de natures vigoureuses, que d'esprits ardents et indociles commencent à étouffer et à s'agiter sous le froc du moine ! Le vent du dehors a pénétré jusque dans l'enclos du silence et de la prière. Combien étroits alors paraissent les murs du couvent ! Combien jalouse la règle qui interdit aux frères tout rapport avec le monde, tout partage de vie et d'idées nouvelles ! La science, autrefois l'hôte et l'amie du cloître, est devenue suspecte d'hérésie, depuis que le Diable s'est mêlé d'apprendre le grec et l'hébreu. Mais on a beau lui fermer les portes, le malin y entre avec ses livres maudits. Si bien ouverts que soient les yeux du prieur, plus d'un

1. Liv. I, chap. XXVII.

frère, comme Rabelais, comme Pierre Ami, les lit le soir ou la nuit, en cachette, à la lueur d'une petite lampe. Le silence, la crainte, l'attrait du fruit défendu, toutes les séductions de la nouveauté et de l'inconnu exaltent les imaginations : la contrainte même irrite et développe cet esprit de révolte qui sommeille en chacun de nous. Aussi est-ce du cloître que sortiront les utopistes rêveurs, les réformateurs audacieux : Savonarole, Luther, Hutten ; les libres-penseurs épicuriens : Érasme et Rabelais. Avec quelle volupté ils jettent loin d'eux cette robe, qui les a tenus si longtemps captifs ! Quelle joie de se sentir en plein air, libres de respirer, de voir, de courir, de se plonger à l'aise dans la vie, dans le mouvement et dans les livres !

C'est pour ces fugitifs que Rabelais a construit son abbaye de Thélème. Comme Platon et Morus, comme les philosophes et les poëtes de tous les temps, il a aussi son Utopie. La poésie naît dans le cœur de l'homme du contraste de ce qu'il possède et de ce qu'il souhaite : le pauvre rêve des palais, le riche une chaumière. Rabelais enfermé, tout jeune encore, dans sa triste solitude, entrevoit, par delà les hauts murs du cloître, la douce chimère de Thélème. Pour rédiger la charte de sa nouvelle communauté, il a pris juste le contre-pied de tout ce qui se fait au couvent. Le nom seul [1] de *Thélème* est déjà une protestation. Au couvent, la règle enserre de toutes parts l'individu, maîtrise ses mouvements et ses volontés : à Thélème, le premier précepte est : *Fais ce que voudras*. Au couvent, les murs, les grilles, les verroux isolent l'homme de ses semblables : à Thélème, les portes sont toutes grandes ouvertes. Au couvent, les vœux sont perpétuels : à Thélème, on entre et l'on sort à discrétion. Au couvent, toutes les heures du jour sont marquées par le son de la cloche, qui envoie les frères à vêpres, à matines, au réfectoire, au dortoir et au sermon : à Thélème, on ne connaît point les horloges ; car c'est à l'homme de disposer des heures et non aux heures de gouverner l'homme. Enfin au

1. Θέλω (vouloir).

couvent, les sexes vivent séparés ; les hommes sont laids, ignorants, maussades ; les femmes revêches, sauvages, souvent vieilles et contrefaites : à Thélème, les deux sexes vivent réunis ; tout y est jeune, aimable et souriant.

Cette utopie n'est point seulement un rêve de moine épicurien, une pastorale philosophique, mais en même temps la critique du monde présent, de ce monde où l'on se proscrit, où l'on se brûle, où l'on s'égorge, faute d'être tombé d'accord sur un texte de saint Paul ou d'Aristote. La cause du mal, c'est la manie furieuse d'imposer son opinion à ses semblables ; c'est le vieux cri du dominicain Izarn devant le bûcher des Albigeois : « *Crois comme nous, ou tu seras brûlé !* » Ce cri, tous le répètent alors, le Parlement, la Sorbonne, les catholiques, les protestants, les capets de Montaigu et la populace de la place Maubert. Le fanatisme envahit jusqu'à cette paisible république des lettres, où il excite la guerre civile des *Cicéroniens* et le duel grotesque des *kiskis* et des *kankan*. A cette folie universelle quel remède opposer ? Un seul, la tolérance. *Fais ce que veux*, c'est-à-dire crois, pense, écris comme tu voudras, telle est la devise inscrite par Rabelais au frontispice de cet asile, où il appelle les sages, les esprits harassés et dégoûtés de ces interminables disputes. Nouveau Noé, il a vu venir le déluge :

> O dommageable et pénible déluge,
> Déluge, dis-je, et à bonne raison [1] !

et il s'est mis à construire son arche pour lui et ses amis. Là, tandis que la tempête sifflera et brisera tout sur son passage, il trouvera la paix et la sécurité. Peut-être l'accusera-t-on d'égoïsme. Mais que faire parmi ces furieux occupés à s'injurier et à s'entre-tuer ? La meilleure leçon n'est-elle pas de leur peindre le bonheur de cette société idéale, où l'on ne connaît ni inquisiteurs, ni sorbonnistes, ni chats-fourrés, où chacun vit à l'école de la Nature et de la Liberté :

> Céans aurez un refuge et bastille [2].

1. Ces vers sont empruntés à Mellin de Saint-Gelais, que Rabelais appelle en plaisantant le prophète Merlin (liv. I, chap. LVIII).
2. Liv. I, chap. LIV.

IV

Janotus bafoué, Picrochole défait, Thélème bâtie et frère Jean pourvu, Rabelais eût pu se retirer sans livrer au monde le secret de son nom voilé jusqu'alors sous l'anagramme d'*Alcofribas Nasier*. Mais le public réclamait impatiemment une suite à cet ouvrage, dont il ne pouvait se rassasier. Panurge n'avait fait qu'entrer en scène, et sa fortune avait été si rapide, que tout le monde était pressé de le revoir. L'attente générale, les attaques de ses ennemis, la fureur des moines, les efforts désespérés de la Sorbonne, les progrès de la persécution, tout semblait à la fois provoquer et intimider la verve de l'auteur. Rabelais, en qui l'audace, comme chez Turenne, allait croissant avec les années, se remit à l'œuvre ; et, en 1546, il inscrivait hardiment son nom en tête de la troisième partie. Encore ému de ces accusations d'hérésie devenues mortelles à tant de gens, il lance aux persécuteurs un défi solennel dans l'histoire de Raminagrobis.

Ce vieux poëte libre-penseur, chassant les moines qui assiégent son lit de mort pour recueillir son âme et son héritage, et réglant seul ses affaires avec Dieu, a déjà tout l'air d'un déiste anticipé : « Par la vertu-Dieu, je crois qu'il est hérétique, ou je me donne au diable. Il médit des bons pères mendiants, cordeliers et jacobins, qui sont les deux hémisphères de la chrétienté... Je dis hérétique *formé*, hérétique *clavelé*, hérétique *brûlable* [1]. » Aussi, Panurge effrayé s'imagine-t-il déjà voir la chambre toute pleine de diables, qui se disputent l'âme de Raminagrobis. En veine d'audace et de folle gaieté, Rabelais passe des moines et des diables aux astrologues, aux théologiens, aux juges, aux médecins ses confrères, aux philosophes ses amis. Il les raille eux et leur science, de telle sorte qu'un matin, il les trouva tous ameutés contre lui. Puits-Herbaut, Lizet, Calvin, Galland, Ramus même, s'accordèrent à le déclarer impie, sacrilége et larron.

1. Liv. III, chap. XXII.

Il put se croire un moment, comme Dolet et des Périers, pris entre deux feux. Ses protecteurs avaient presque tous disparu. François I[er] était mort, le cardinal du Bellay en disgrâce. Pour la première fois, l'intrépide rieur sentit sa gaieté défaillir. Lui-même l'avoue dans son remercîment au bon cardinal Odet : « Sans vous m'étoit le cœur failli, et restoit tarie la fontaine de mes esprits animaux. » Mais en homme de ressource, à force d'habileté, il arracha au roi Henri II un nouveau privilége pour ce quatrième livre, si attendu des uns, si redouté des autres.

Une fois son laissez-passer signé, il pousse un long cri de joie, véritable chant de triomphe sur les *cafards, cagots, matagots, papelards, pattepelues, porteurs de rogatons, chattemites*, etc., sans oublier dans ses malédictions son ancien ami Calvin, qui s'était permis de le censurer. On sent l'allégresse d'un homme qui se décide à mettre encore une fois la *plume au vent*, après avoir obtenu toute dispense de la prison et du bûcher. Ajoutons qu'à la même époque, par scrupule de conscience et peut-être pour satisfaire à des exigences légitimes, en échange de la permission qu'il obtenait, Rabelais avait résigné sa cure de Meudon. Il prend soin de rappeler encore qu'il n'est ni rebelle ni hérétique, et qu'il plaisante *sans offense de Dieu ni du Roi*, deux puissances au nom desquelles il était si facile alors, comme toujours, de perdre les gens. Cette déclaration bien établie, ses remercîments et ses adieux faits à tous ses protecteurs, il se met bravement en route et s'embarque avec Pantagruel à la recherche de l'Oracle[1].

Ici commence une Odyssée satirique à travers un monde imaginaire, parodie ou plutôt transfiguration du monde réel. De tous les livres du *Pantagruel*, celui-ci est le plus

1. La navigation de Pantagruel et de Panurge à la recherche de l'Oracle rappelle les courses errantes des chevaliers à la poursuite du saint Graal. Les voyages sont une passion commune à tous les héros épiques de l'antiquité et du moyen âge. La découverte récente de l'Amérique n'avait fait que l'accroître encore. Au seizième siècle, cette fièvre de mouvement et d'aventure enlève les de gens lettres eux-mêmes à la vie sédentaire du cabinet : Marot, les Estienne, Rabelais, sont toujours par monts et par vaux.

hardi. Pour trouver une création analogue, il faut remonter jusqu'aux *Grenouilles* et aux *Oiseaux* d'Aristophane : l'Arioste dans son roman, Shakspeare dans ses comédies ne peuvent en donner l'idée. Figurez-vous une longue suite de scènes fantasmagoriques : des abstractions prenant corps, des métamorphoses d'hommes en bêtes, des ombres parées de toutes les couleurs de la vie glissant derrière un transparent, à travers lequel les personnages revêtent des proportions fabuleuses et grotesques, sans cesser d'être reconnaissables; joignez-y toute une nuée de visions et d'hallucinations voltigeant dans un crépuscule, où se dessinent vaguement les contours de la réalité : tel est le singulier pays que Rabelais nous appelle à visiter. Chaque étape de ce merveilleux voyage nous arrête devant une des grandes questions ou des grandes puissances du temps. Quelle est, par exemple, la première rencontre de Pantagruel ? Celle des bons frères qui se rendent à l'assemblée générale des *Lanternois*, c'est-à-dire à l'interminable concile de Trente, où l'on dispute depuis bientôt dix-huit ans, et où l'on ne fait que lanterner, avec l'agrément du roi d'Espagne, mais au grand déplaisir de Sa Majesté Henri II. Aussi Rabelais leur envoie-t-il force malices ave jambons et cervelas.

Plus loin, nous passons *Procuration*, qui est une île toute *chauffourée et barbouillée;* c'est le séjour des *Chicanous*, pauvres gens qui seraient fort embarrassés de se nourrir eux et leur famille, si l'on supprimait les coups de bâton[1]. Les Chicanous sont les parias et les souffre-douleurs de ce monde de grimoire et de chicane, dont Grippeminaud est le roi. Le seigneur de Basché se ruine à payer les coups dont il les assomme. Rabelais est pour eux sans pitié. Peut-être, dans certains moments difficiles, avait-il vu se dresser devant lui le déplaisant fantôme de ces messagers d'ennui. Il s'ac-

1. C'est de là que Racine a tiré la plaisante exclamation de l'*Intimé* dans les *Plaideurs :*

> Frappez. J'ai quatre enfants à nourrir.
>
> (Acte II, scène 4.)

quitte largement envers eux, par la main de frère Jean, sur la face de *Rouge-Museau*.

Ailleurs, c'est le duel fantastique de *Caresme-Prenant* et des *Andouilles*, le grand débat du *Gras* et du *Maigre*, qui mettait en émoi l'Europe entière et surtout la France. Avec l'aide des bons catholiques, le *Maigre* avait triomphé : les protestants et les libertins tenaient pour le *Gras*. La Sorbonne, plus orthodoxe que le pape, refusait d'admettre sur ce point les doctrines relâchées de la chancellerie romaine. Une bulle ayant permis l'usage des œufs en temps prohibé, la Faculté de théologie protesta et vint remontrer au Roi « que les Français ne voulaient pour rien au monde se dispenser des saintes observances du Carême. » La bulle fut brûlée solennellement en place de Grève, au milieu des cris de joie et des danses de la populace[1]. Quelques années auparavant, Marot et Dolet avaient été jetés en prison sous l'inculpation d'avoir mangé du lard en carême. Vainement Dolet avait produit un certificat de son médecin : ce grief figure dans l'acte d'accusation qui l'envoya au bûcher. Rabelais garde rancune au maigre d'avoir fait tant de victimes : peut-être, comme jadis Guyot de Provins, l'avait-il plus d'une fois maudit au fond de son couvent. Aussi a-t-il épuisé toutes les extravagances et les jovialités de son imagination pour décrire les vertus, propriétés, figures, mâchoires et tenailles de ce monstre apocalyptique et ichthyophage, qui a nom *Caresme-Prenant* : « Demi-géant à poil follet et double tonsure, extrait de Lanternois, bien grand lanternier; gonfalonier des ichthyophages, dictateur de moustardois, fouetteur de petits enfants, calcineur de cendres, père et nourrisson des médecins, foisonnant en pardons, indulgences et stations, homme de bien, bon catholique, de grande dévotion[2]. » En revanche, il éprouve une tendresse de cœur et d'estomac particulière pour ces pauvres *Andouilles*, si cruellement frappées de proscription.

1. Un vieux proverbe cité par Mézerai disait des Parisiens « qu'ils savaient mieux *jeûner* que *se battre*. » Ils ont bien changé depuis.
2. *Pantagruel*, liv. IV, chap. XXIX.

Au moment même où il semblait se liguer avec les protestants contre le maigre, Rabelais se retournait brusquemen pour leur lâcher une terrible bordée. Attaqué à la fois par Puits-Herbaut et Calvin[1], il riposte des deux côtés en faisant sortir du sein d'*Antiphisis* (*Contre-Nature*) la double lignée des moines *cafards*, *briffaux*, *putherbes*, et des imposteurs de Genève, *pistolets* ou *démoniacles* Calvins. Dégagé ainsi de toute complicité avec l'hérésie, après cette profession d'indét pendance, il reprend gaiement sa route et arrive au pays des *Papefigues*. Ici, pour la première fois, l'auteur s'attaque ouvertement à la cour de Rome. Sans être partisan de la Réforme, il ne peut se défendre d'une certaine compassion pour ce pauvre paysan de Papefiguière, autrefois tranquille et heureux, maintenant vexé, ruiné et maudit, depuis qu'il s'est avisé, comme les Vaudois, de faire la figue ou la nique au Pape. Aussi a-t-il vu fondre sur lui tous les fléaux du ciel et de la terre : les foudres du Pape et celles de Dieu, la grêle, les ouragans, les procureurs, les sauterelles, les charançons, les sergents, et enfin le Diable en personne avec son ironique refrain : « Travaille, vilain, travaille ! » c'est-à-dire, laboure, sème, plante et récolte pour moi. Un dîmeur d'Église ou un receveur du fisc ne parlait guère autrement. Le manant s'en tire du mieux qu'il peut, à force de ruse et d'esprit, et sauve, non sans peine, sa moisson et sa femme des griffes de Satan.

En face de ce misérable pays de Papefiguière, s'élève la benoîte île des Papimanes, gens heureux s'il en fût, qui vivent en liesse et en ravissement perpétuel devant leur idole ou plutôt leur dieu. « L'avez-vous vu, gens passagers ? l'avez-vous vu ? — Qui ? demandait Pantagruel... — L'unique....... — Celui qui est ?.. Celui qui est, répondit Pantagruel, par notre théologique doctrine est Dieu..... — Nous ne parlons mie, dirent-ils, de celui haut Dieu qui domine par les cieux. Nous parlons du Dieu en terre. L'avez-vous oncques vu ? — Ils

1. Par l'un, dans le *Theotimus, sive de malis libris et auctoribus tollendis*, par l'autre, dans le *Traté des Scanales.*

entendent, dit Carpalim, du Pape sus mon honneur. — Oui, oui, répondit Panurge, oui-da, messieurs, j'en ai vu trois, à la vue desquels je n'ai guère profité[1]. » — C'est de ce ton goguenard et facétieux qu'il va contempler les saintes, authentiques, uranopètes Décrétales, venues du ciel aussi sûrement que l'oriflamme de saint Denis et les boucliers de Cybèle. Il s'extasie sur la vertu de ces divins livres pour tirer l'argent hors de France, vieux sujet de doléances souvent traité par les rimeurs et les prédicateurs populaires du Moyen Age. Rabelais le rajeunit et l'égaye en y mêlant le plaisant récit de la collecte organisée par Homénaz, en faveur *des gens heureux qui l'ont vu.* Toutes les bénédictions, les rosées et les présents tombent sur cette île fortunée. Mais en naviguant dans ces eaux, la passe est dangereuse : bien des gens y ont fait naufrage, depuis Wiclef et Jean Huss. Près de là, se dresse le cap de *Malencontre*. Grâce à l'habileté du pilote, la nef de Pantagruel a déjà côtoyé nombre d'écueils sans s'y briser, quand elle s'arrête brusquement en face de l'île de Ganabin ou des Larrons, à l'aspect du grand chat *Rodilardus*. La mort ne laissa pas à l'auteur le temps d'achever son voyage : le quatrième livre demeura sans conclusion.

Le cinquième livre ne parut que quelques années après. Le prétendu manuscrit trouvé, dit-on, dans les papiers de Rabelais n'est pas de sa main. Est-ce à dire qu'il soit tout entier apocryphe ? Nous ne le pensons pas. Peut-être n'y a-t-il là qu'un canevas primitif remanié et développé par un continuateur anonyme. Le nombre infini des variantes, la différence du style, la maladresse et l'exagération de certaines parties autorisent cette hypothèse. Les railleries sont devenues plus amères, les attaques plus violentes ; mais elles ont perdu une partie de leur sel et de leur gaieté : on se prend à regretter la bonne humeur du philosophe là où respire la colère et l'indignation d'un homme de parti, peut-être d'un

1. Liv. IV, chap, XLVIII. L'Église avait vu en effet un moment trois papes, Benoît XIII, Grégoire XII et Alexandre V, se disputant la tiare, et avait été loin d'en profiter.

huguenot, trop heureux de mettre sa vengeance à l'abri du génie de Rabelais. Désormais l'auteur du *Gargantua* était inviolable dans la tombe : on pouvait lui prêter des hardiesses ou même des violences de langage, contre lesquelles son horreur du bûcher l'aurait certainement tenu en garde. On a soupçonné Henri Estienne d'avoir travaillé à l'achèvement du cinquième livre : nous serions volontiers de cet avis. L'âpreté des plaisanteries, la vigueur, la rudesse et parfois aussi la pesanteur de la touche rappellent certains passages de l'*Apologie pour Hérodote*.

Malgré son infériorité manifeste, ce cinquième livre contient trois ou quatre épisodes qui portent le cachet de l'inspiration rabelaisienne, et qui, par la hardiesse et l'originalité, égalent les meilleures parties du *Pantagruel*. Qui n'a entendu parler de l'*Ile Sonnante*, des *Chats-Fourrés* et du palais de *Dame Quinte Essence?* L'Ile Sonnante est une délicieuse féerie aristophanesque. On est ébloui des couleurs, étourdi du caquetage de ces bienheureux oiseaux (prestregaux, évesgaux, cardingaux, papegaut), qui ne travaillent ni ne labourent, mais ne songent qu'à se « gaudir [1], gazouiller et chanter. » Le timbre argentin des cloches, les doux parfums de l'hypocras et de la bonne chère, les vineuses exhortations de maître Éditue nous plongent dans une sorte de *farniente* et de paresseuse ivresse. C'est bien là Rome telle qu'elle dut apparaître au joyeux secrétaire du cardinal du Bellay, parmi les fêtes de la *Sciomachie*, avec ses processions, ses mascarades, ses carillons bavards, ses églises et ses palais dorés, ses festins épiques, sa grasse population sacerdotale, vermeille, luisante, bariolée, nourrie des sucs de la terre et des bénédictions du ciel. La pierre, dont s'arme Panurge pour en frapper le vieil Évesgaut endormi, sent un peu la violence huguenote, et pourrait bien venir d'Henri Estienne. Mais la plaisante remontrance d'Éditue est digne de Rabelais : « Homme de bien, frappe, féris, tue et meurdris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin, ou autrement,

1. Réjouir.

quand tu voudras ; déniche des cieux les anges ; de tout auras pardon du Papegaut. A ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant qu'aimes la vie, le profit, le bien tant de toi que de tes parents et amis vivants et trépassés. Encore ceux qui d'eux après naîtront, en sentiraient infortune.... — Mieux donc vaut, dit Panurge, boire d'autant et banqueter [1]. »

L'antre des *Chats-Fourrés* est moins gai à visiter. Jamais l'alliance du fantastique, du grotesque et du terrible, n'a été plus complète. Jusque-là l'auteur du Pantagruel, peu soucieux de se créer des embarras avec la justice et averti par de récents exemples, avait ménagé l'honneur du Parlement. La placide figure de Brid'oie tirant aux dés le sort des procès, l'amusante caricature des Chicanous, respiraient moins la haine que la gaieté. Tout autre est l'aspect des *Chats-Fourrés*, bêtes horribles, qui « mangent les petits enfants » et paissent sur des tables de marbre : allusion évidente à cette grande table du Palais immortalisée par les représentations de la Basoche : « Ils pendent, brûlent, écartèlent, décapitent, meurdrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout [2]. » On rit et on a peur à l'approche de ce sombre repaire, comme devant l'antre de Cacus :

Cæde tepebat humus. . . . . .

La vue du sang et des dépouilles, les cris des victimes, les vagissements des enfants, la voix aigre de Grippeminaud répétant son éternel : *or ça*, *or ça*, épouvantent l'imagination. On reconnaît le charnier d'où sortiront pâles, sanglants, brisés par la torture Berquin, Dolet, Dubourg et tant d'autres. En traçant l'esquisse de ce lugubre tableau, Rabelais pensait à venger ses amis. Depuis, les haines protestantes sont venues probablement assombrir et envenimer la fiction primitive : on se croirait déjà parmi les *Tragiques* de d'Aubigné. L'archiduc des Chats-Fourrés n'est plus seulement le juge traditionnel, tel que nous l'avons vu sous les traits de

1. Liv. V, chap. VIII.
2. Liv. V, chap. XI.

Brid'oie et de Maître Jean l'Estoffé, bonhomme épais de corps et d'esprit, qui dort pendant la plaidoirie et ne se réveille que pour songer aux épices. Grippeminaud ne sommeille pas : c'est le Rhadamanthus de Marot, transformé en monstre fabuleux, armé de longues griffes, qui s'enfoncent implacables et tenaces dans la chair et dans le patrimoine des innocents. Ce type exécré du juge bourreau a rassemblé sur sa tête les rancunes de toute une génération : les protestants retrouvent en lui un d'Oppède, un Bertrandi, un Birague, teints du sang de leurs frères, enrichis de leurs dépouilles et voués par eux à une éternelle malédiction.

Aux dernières limites du fantastique, s'étend le palais de Dame *Quinte Essence*, grand laboratoire des billevesées savantes, des abstractions impalpables et des chimères sans nom ; royaume du vide et du mouvement perpétuel, où la reine *Entéléchie*, grave et sèche demoiselle encore jeune malgré ses 1800 ans, renouvelle chaque matin son frugal repas de catégories, d'antithèses, de métempsychoses, et de transcendantes prolepsies. Autour d'elle sont ses officiers, qui ne trouvent pas un moment de repos, tant ils sont occupés, les uns à blanchir des Éthiopiens, les autres à tondre des ânes, ceux-ci à couper le feu avec un couteau, ceux-là à puiser de l'eau avec un filet [1]. L'attaque est en partie dirigée contre Aristote : peut-être Ramus y mit-il la main : mais elle s'adresse aux astrologues et aux alchimistes aussi bien qu'aux métaphysiciens, à tous ces songe-creux, à tous ces cerveaux fêlés qui remuent l'éternel hochet du *Chimæra bombinans in vacuo*. Le bon sens pratique de Rabelais combat les illusions et les folies ambitieuses d'une science qui prend les formules pour des idées, les rêves pour des réalités.

V

Jusqu'ici nous avons étudié dans Rabelais le philosophe et le critique : il nous reste à dire un mot du poëte et de l'écrivain. Bien qu'il n'ait vraiment écrit qu'en prose, Rabe-

1. Liv. V, chap. XIX et suiv.

lais n'en est pas moins placé par Marot, Étienne Pasquier et Colletet, à la tête des poëtes de son temps [1]. Certes le majestueux Ronsard eût été scandalisé d'apprendre que la meilleure épopée du seizième siècle n'était pas la *Franciade*, mais le livre du joyeux biberon, son voisin. Et pourtant, rien de plus vrai. Faut-il s'en étonner? Les temps héroïques sont finis, la sève épique épuisée; les derniers descendants d'Alexandre, de Charlemagne et de Roland, perdus dans l'insipide fatras des romans d'aventure, ne trouveront bientôt plus d'autre asile que la *Bibliothèque bleue*. Pierre Faifeu nous l'a dit lui-même :

Artus est mort et Lancelot gâté.

Les Amadis reviennent un moment au jour par l'effet d'une vogue passagère et d'un caprice royal; mais la plume d'Herberai des Essarts fut aussi impuissante que l'accolade du bon Bayard à réveiller ce qui était mort. La romantique Espagne elle-même laisse tomber la lance rouillée du Cid aux mains du pauvre Don Quichotte. Son dernier chevalier, Ignace de Loyola, change la cuirasse contre le froc : la milice active, ardente, mais peu romanesque, des Jésuites, remplace les preux des anciens temps. La Renaissance et la Réforme avaient chance, il est vrai, de renouveler, par l'enthousiasme de l'érudition et de la foi, le sens épique : toutes deux échouèrent, du moins en France [2]. La *Franciade* de Ronsard eut le sort d'une Babel qui croule sur ses fondements : les *Tragiques* de d'Aubigné sont moins une épopée qu'un pamphlet à travers lequel semble passer le souffle de Dante. Le génie français, en se personnifiant dans le roman comique et railleur de Rabelaïs, obéissait aux instincts du temps et à sa propre vocation.

1. Dufresny, dans un ingénieux parallèle d'Homère et de Rabelais, dit formellement : « Il ne manque à Rabelais, pour être grand poëte, que d'avoir écrit en vers : son livre est un poëme en prose. » M. Gebhart conteste à Rabelais ce titre de poëte : sur ce point, nous ne sommes pas de son avis.

2. L'Italie fut plus heureuse avec le Tasse, et l'Angleterre avec Milton. Encore, sont-ce là de vraies épopées?

Par une combinaison étrange, cette œuvre, fille du hasard et de la libre fantaisie, conçue en haine ou en dérision de l'épopée chevaleresque et de ses héros, réunit précisément quelques-uns des caractères essentiels du poëme épique. D'abord l'universalité : elle embrasse un monde entier avec sa science, ses traditions, ses mœurs, etc. Joignez-y l'alliance du merveilleux et du réel, du roman et de l'histoire ; le demi-jour, qui permet à l'imagination de grandir outre mesure les personnages ; enfin les lieux communs traditionnels, invocation à la Muse, [1], longs récits de batailles, descente aux Enfers, tempêtes ; le tout parodié et rajeuni avec un mélange de sérieux et de bouffon, qui rappelle à la fois Homère et Lucien.

Rabelais a du poëte un don puissant, celui de créer des types. Les écrivains ordinaires se contentent de saisir au passage des esquisses et des copies éphémères de la réalité. Mais, si vive, si brillante qu'elle soit, la copie a bientôt le sort de l'original : elle s'use, se fane et disparaît avec lui. Les types au contraire, comme ces formes éternelles dont parle Platon, dominent et enveloppent les réalités individuelles. Tandis que celles-ci s'écoulent emportées par le flot du temps, ceux-là durent et brillent d'une jeunesse sans fin. On a fait et refait vingt fois la clef de Rabelais : les commentateurs se sont évertués à placer un nom historique sur la face de chaque personnage. D'après l'opinion la plus commune, Grandgousier serait Louis XII, Gargantua François Ier, Pantagruel Henri II, Picrochole Maximilien Sforza, Ferdinand d'Aragon ou Charles-Quint ; frère Jean le cardinal du Bellay ou je ne sais quel moine du monastère de Seuillé ; Panurge le cardinal de Lorraine, ou bien encore le Sosie compromettant de l'auteur lui-même [2]. Ce qu'il y a de vrai

1. O ma muse ! ma Calliope, ma Thalie, inspire-moi à cette heure ! (Liv. II, chap. XXVIII.)

2. L'édition des *Variorum* nous offre un recueil complet des hallucinations critiques dont le livre de Rabelais a été l'objet. Jamais les rabbins eux-mêmes n'ont tant divagué sur le Talmud, ni les théologiens sur l'Apocalypse. Le seul personnage de frère Jean est devenu tour à tour, par la grâce des commentateurs, le cardinal du Bellay, César Borgia, Luther, le cardinal Odet de Châtillon, un certain Buniard, prieur de Sermaise en Anjou, etc.

dans toutes ces hypothèses, c'est que Rabelais a emprunté un certain nombre de traits à la société contemporaine ; qu'il les a combinés à sa guise, transformés par la puissance de son génie, et qu'il en a créé des êtres d'imagination. Maintenant, me demandera-t-on, ces êtres ont-ils vécu ? Je n'en veux qu'une preuve, c'est qu'ils vivent encore.

Le livre de Rabelais est un vaste *pandémonium*, qui embrasse tous les genres possibles de la création poétique. Au premier plan, apparaissent les types héroïques : Gargantua, Pantagruel, Picrochole sont de la famille d'Agamemnon, d'Achille, de Roland. Encore, grâce à la liberté du genre burlesque, les héros d'Homère sont-ils dépassés. Qu'est-ce qu'Achille soulevant une pierre que douze hommes ordinaires pourraient à peine remuer ; qu'est-ce que Roland fendant un rocher de son épée, à côté de Gargantua inondant Paris du haut des tours Notre-Dame, ou de Pantagruel couvrant de sa langue toute une armée ? Malgré les proportions extravagantes d'une taille qui semble appartenir à l'âge des mastodontes et des mammouths, les géants de Rabelais n'en sont pas moins des hommes de leur temps : ils en partagent les espérances, les inquiétudes et les curiosités. Gargantua s'extasie devant les merveilles de la Renaissance ; Pantagruel soutient des thèses en Sorbonne et discute avec frère Jean et Panurge toutes les questions du jour, comme Rabelais le faisait lui-même à table, en compagnie de Lyon Jamet et de Tiraqueau. Les Amadis, ces honnêtes revenants du passé, se gardent bien d'y songer.

Après les héros viennent les types humains plus voisins de la réalité : le moine frère Jean, le médecin Rondibilis, le juge Brid'oie, le pédant Janotus, le bon précepteur Ponocrates, le paysan Couillatris ; enfin le plus triomphant de tous, Panurge, l'héritier direct de maître Renart par la malice et la gaieté. Renart, personnage allégorique, peut se permettre les plus étranges métamorphoses, devenir tour à tour moine, chevalier, médecin, jongleur, roi, pape : il appartient au monde de la fantaisie. Panurge tient davantage au monde réel : c'est un composé d'écolier, de men-

diant, de fripon, de valet, de philosophe et de bouffon. Vrai gibier du Châtelet comme Villon son compère, moqueur, hâbleur et persifleur universel, il rit de tout, excepté du danger. Quand le vent souffle, quand le tonnerre gronde, quand les vagues se dressent devant lui sombres et menaçantes, il se signe, il invoque la sainte Vierge et les benoîts saints ; il supplie frère Jean de remettre au lendemain pour jurer. Sa guenille, si chétive qu'elle soit, lui tient au cœur : il n'a pas le sang-froid diabolique de Don Juan. Le héros de Byron s'amuse de la frayeur des matelots, des larmes, des sanglots et des prières ; son orgueil indomptable brave les menaces de l'Océan et les avertissements de la Providence. Mais il faut le dire, Don Juan, ce fils d'un monde vieilli, a savouré à longs traits l'amère liqueur du doute ; il a trouvé au fond de la coupe l'ennui et le désenchantement. Panurge, tout sceptique qu'il est sur bien des points, croit encore au rire, à la gaieté, au bon vin ; et, quoiqu'il n'ait pas une entière confiance dans la vertu des femmes, il songe pourtant à se marier. Preuve certaine qu'il ne faut pas encore désespérer de son salut.

Par delà le monde des hommes et des héros s'ouvrent les horizons lointains, les créations fabuleuses du monde fantastique : *Caresme-Prenant*, les *Chats-Fourrés*, les *Apédeftes*, Dame *Quinte-Essence*, sans compter ce bonhomme *Concile de Latran*, avec son large chapeau rouge de cardinal, et la respectable *Dame Pragmatique* avec sa robe de *satin pers* et ses grosses *patenôtres de jayet*. Mais ce n'est point assez d'avoir créé des types, il faut encore les mettre en scène. Avant Corneille et Molière, aucun écrivain n'a possédé au même degré le don de l'action, le génie dramatique proprement dit. Rabelais, qui avait joué et peut-être composé plus d'une farce comme celle de la *Femme muette*, en compagnie des étudiants de Montpellier, a jeté dans sa narration de véritables scènes de comédie, qu'on pourrait transporter directement sur le théâtre. Telles sont la rencontre de Pantagruel et de l'étudiant Limousin ; la visite à Rondibilis ; le marché avec Dindenaut, qui vaut la scène de Patelin et de M. Guillaume ; la

consultation de Panurge auprès du philosophe Trouillogan, où Molière a retrouvé son bien. Enfin, Rabelais a toutes les qualités essentielles du poëte comique : la finesse, qui saisit les ridicules ; la profondeur, qui sait lire le sérieux sous le plaisant; l'imagination, qui traduit et rend vivantes par l'expression les créations abstraites de l'esprit. Mime et peintre tout à la fois, il allie à la splendeur de Rubens le grotesque de Callot. Son style comme sa pensée est plein de caprices, de soubresauts, d'extravagances. Grand fantaisiste et grand écrivain, il s'amuse à tailler sa phrase comme les artistes du Moyen Age sculptaient et ciselaient la pierre, l'historiant, la brodant à plaisir, la faisant disparaître sous une profusion d'arabesques et de logogriphes. Elle s'étend, se gonfle, s'entortille, se brise et se métamorphose à chaque instant. Ici, simple, grave, éloquente, elle a toute la majesté du latin classique : là elle ondule et flotte avec l'élégante liberté et les méandres infinis d'Aristophane et de Platon : ailleurs, bariolée de mille couleurs, on dirait qu'elle a pris la livrée d'Arlequin ou la casaque des fous. Plus tard, quand la langue aura subi le joug de la discipline à l'école des grands écrivains du dix-septième siècle, l'usage, l'étiquette, le goût en un mot viendra restreindre ces fantaisies. La décence du costume et de la parole sera un devoir pour l'écrivain comme pour l'homme du monde. Au seizième siècle, cette règle n'existe pas encore : la prose née de la veille court au hasard la bride sur le cou : c'est à cette heure favorable pour l'originalité, que Rabelais et Montaigne ont eu la bonne fortune de la saisir et de se l'approprier.

VI

On s'est demandé bien des fois comment Rabelais avait pu vivre heureux et tranquille dans sa cure de Meudon, tandis que Marot, Dolet, Henri Estienne et tant d'autres payaient si cher l'indépendance ou la nouveauté de leurs opinions. Rabelais, a-t-on dit, méritait le bûcher ou l'exil au même titre.

Qui donc l'en préserva? Fut-ce l'amitié des frères du Bellay, ou son habileté à couvrir du masque de la folie l'audace de ses leçons [1]? Mais ce masque était facile à soulever : les juges ne pouvaient s'y tromper; l'auteur lui-même a soin de nous prévenir en plaisantant des *Mystères horrifiques* contenus dans le *Gargantua*. Ce qui le sauva par-dessus tout, ce fut sa bonne humeur, sa réputation de gai convive, d'homme aimable et pacifique, étranger à toutes les cabales et à tous les partis qui commençaient à diviser l'État. Libre-penseur et reconnu pour tel, conservant envers tous son franc parler, sans se compromettre ni s'engager avec personne, riant à la fois des papistes et des huguenots, on ne put jamais lui reprocher ni l'hérésie avouée de Berquin, ni l'aigreur de Dolet, ni les emportements d'Estienne, pas même l'étourderie de Marot, égaré un matin sur les pas de Marguerite dans le camp de la Réforme. A première vue, il semble que tout déborde chez Rabelais, tant la vie est en lui féconde et luxuriante. Mais qu'on ne s'y laisse pas tromper, cette exubérance d'imagination, cette crudité de langage, cette intempérance de bouffonnerie couvrent une grande modération d'idées. L'*excès* est dans la forme, la *mesure* est au fond.

Rabelais est, par-dessus tout, l'interprète du bon sens. Pourquoi François Ier l'aurait-il persécuté? Le chantre de Gargantua et de Pantagruel n'est pas un ennemi de la monarchie. Loin de là; il rêve le bonheur d'un État gouverné paternellement sous la main d'un de ces bons géants, dont l'autorité réduise au silence toutes les tyrannies subalternes, tous les priviléges criards, qui l'ont tant de fois étourdi et révolté. A qui s'attaque-t-il, après tout? Aux moines, dont le roi se soucie médiocrement, qui ne lui donnent ni un écu ni un soldat; aux cagots, dont le zèle indiscret réclame du pouvoir des rigueurs qui lui répugnent; aux calvinistes, dont l'hérésie bruyante vient troubler le royaume; à la Sorbonne, qui ennuie le roi de ses perpétuelles réclamations

1. On a dit à ce sujet :

Sic homines, sic et cœlestia numina lusit,
Vix homines, vix ut numina læsa putes.

contre les méthodes nouvelles et l'enseignement du Collége de France ; au Parlement, dont le prétendu contrôle irrite et gêne le règne du bon plaisir. Rabelais, comme Jean de Meung, servait à sa façon et du même coup la monarchie et la liberté : *Fais ce que veux !* François Ier ne demandait pas autre chose : il est vrai que Rabelais ajoute : « en consultant autant que possible la nature, la justice et la raison. » Telle est la maxime qu'il prêche aux gouvernants et aux gouvernés. Concilier les deux volontés n'est pas toujours facile; il s'en rapporte pour cela aux bons instincts de l'humanité.

Protégé par le zèle de ses amis, Rabelais le fut peut-être mieux encore par la haine de ses ennemis. Les injures de Calvin furent sa justification. On a beau lui reprocher d'être libertin : le danger principal n'était pas là ; l'ennemi alors, c'est le huguenot, comme plus tard ce sera le janséniste. « Qu'on m'appelle vilain, disait Caboche le facétieux secrétaire du prince de Condé, larron, parricide, athéiste et tout ce que l'on voudra, mais que l'on ne m'appelle pas huguenot. » Rabelais put donc rester sans trop de péril au milieu de la mêlée : les coups n'étaient pas à son adresse. D'ailleurs il a soin de rappeler plus d'une fois à quelles conditions il plaisante et maintient son avis : « *jusques au feu exclusivement.* » Le bûcher est un genre d'argument auquel il n'entreprend pas de répliquer. Il passe devant en ôtant bien bas son chapeau, quitte à s'en moquer, quand il est hors de portée. Faut-il lui reprocher, après tout, d'avoir eu peu de goût pour le fagot ? Ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime.

Mais enfin, dit-on, Rabelais était-il catholique ? S'il ne l'était pas, comment a-t-il pu si longtemps prolonger une comédie sacrilége, rester ministre d'un culte qu'il aurait jugé ridicule et imposteur, se charger comme prêtre du salut des âmes, qu'il perdait comme écrivain ? Posée de la sorte, la question est des plus simples et des plus nettes : elle l'était moins au seizième siècle. Nous oublions trop volontiers que bon nombre de ces hardiesses et de ces bouffonneries, tant reprochées à Rabelais, avaient cours partout

au moyen âge; que Rutebœuf, Adam de la Halle et Jean de Meung se les étaient déjà permises; que Ménot et Maillard les avaient risquées jusque dans la chaire chrétienne. Au treizième siècle, des moines, des abbés ne craignent pas de se divertir aux dépens de saint Tortu, de saint Gourdin et de saint Oyson : est-il étonnant que Rabelais montre peu de respect pour saint Genou, saint Rigommé et sainte Nitouche. Les mystères mêmes n'étaient pas toujours à l'abri des gaietés populaires, témoin ce vieux noël, dont Molière s'est peut-être souvenu[1] :

Gaude Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.

Ainsi s'expliquent, sans se justifier à coup sûr, les parodies indécentes sur la naissance de Gargantua et la généalogie de Pantagruel, qui scandalisaient si fort la pudeur de Voltaire. Sans doute le voisinage de la Réforme rendait ces plaisanteries plus dangereuses, et c'est pourquoi Rabelais désavoua toute complicité avec les hérétiques. Nous ne prétendons pas que ce désaveu suffise pour établir sa parfaite orthodoxie. Non, certes : il a plus d'un côté compromettant et inexcusable. C'est un chrétien à *gros grains*, comme eût dit Bayle ; un déiste, qui se fût accordé avec le Vicaire Savoyard de Rousseau bien mieux qu'avec Béda et Puits-Herbaut. Il eût même peut-être, j'en ai bien peur, chanté le *Dieu des bonnes gens*, s'il l'eût connu, en trinquant le soir après vêpres avec ses amis. « Que Dieu est bon qui nous « donne ce bon piot! » s'écrie frère Jean, dans une effusion de bachique reconnaissance :

Vin généreux, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui.
(Béranger.)

Mais de là à l'impiété déclarée, à l'hostilité systématique contre toute espèce de religion, il y a loin. Ce qu'il combat

1. Dans l'*École des Femmes*.

par-dessus tout, c'est la superstition et le charlatanisme ; c'est la tyrannie pédantesque de ces docteurs qui prétendent imposer à la raison, sur toute espèce de matière, la maxime du *Credo quia absurdum* ; c'est l'intolérance d'une foi qui envoie un homme au bûcher pour un *n* mis à la place d'un *m* (âne au lieu d'âme), par la faute du libraire ou du copiste. Il rit des diables de Vauvert et de la supercherie des moines, comme des consultations de la Sibylle et des oracles de Her Trippa ; il croit à la vérité de l'Évangile plus qu'à l'authenticité des Décrétales. Il doute fort de la sainteté des pèlerinages, et surtout de leur utilité. Mais ces paroles mêmes de Grandgousier aux pèlerins sont-elles d'un incrédule et d'un athée ? « Allez-vous-en, pauvres gens, au nom de Dieu le Créateur, lequel vous soit en guide perpétuelle. Et dorénavant ne soyez faciles à ces ocieux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun en sa vacation, instruez vos enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apôtre saint Paul. Ce fesant vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints avec vous, et n'y aura peste ni mal qui vous porte nuisance[1]. »

Vingt passages, d'une éloquence parfois sublime, attestent que les grandes idées chrétiennes dominent et surmontent chez lui toutes les extravagances de l'imagination et les libertés de la satire. Reportons-nous à cette belle méditation sur les âmes des héros, après la mort de son protecteur et ami Guillaume du Bellay. Rappelons-nous surtout cette larme échappée à Pantagruel au souvenir de la passion du

1. Liv. I, chap. XLV. — Les pèlerinages ne tardèrent pas à être attaqués par les protestants : témoin cette chanson qui porte la date de 1546 :

Brunette jollette,
Qu'allez-vous tant courir
A Rome et à Lorette,
Pour de vos maux garir ?

La vierge pure et nette
Je m'en vais requérir.
— Hélas ! pauvre fillette,
Mais vous allez périr.
Brunette joliette,
Qu'allez-vous tant courir ?
(Chansonnier huguenot, t. I, 2e partie.)

Christ, larme précieuse qui rachète à elle seule bien des folies! Des commentateurs ingénieux n'ont vu là, je le sais, qu'une satire indirecte contre la faiblesse dévote de Henri II. Pourquoi n'y pas reconnaître plutôt un acte de franchise, de candeur et de sincère attendrissement. Cette larme, qui sait si Rabelais ne l'a pas versée un jour, quitte à l'essuyer bien vite, pour revenir trouver à table ses joyeux compagnons? La nature humaine offre de ces contrastes : les plus grands rieurs n'ont-ils pas leur quart d'heure de mélancolie et de dévotion ? Quand arriva pour lui le dernier jour, Rabelais mourut, non pas le blasphème et l'ironie à la bouche, comme on l'a répété trop souvent, mais après avoir réglé tranquillement les affaires de sa maison et de sa conscience, en homme résigné à franchir le pas : il fut gai envers la mort comme envers tout le monde. Les contemporains de Colletet avaient tous vu, dans un coin du cimetière Saint-Paul, l'arbre du *bon curé Rabelais.* Nul ne songeait à lui disputer cette place ni ce nom, quoiqu'il ne s'en fût pas toujours montré digne. On lui pardonnait beaucoup, en faveur de sa bonne humeur et de son génie[1]. Nombre de gens lui savaient gré de les avoir fait rire, quand tant d'autres ne songeaient qu'à les faire pleurer.

1. Le P. Garasse, il est vrai, l'appelle un *vaurien à peine digne de mémoire.* Mais on sait que le P. Garasse était terrible pour tous ceux qu'il n'aimait pas, et Rabelais avait le tort d'être fort admiré de Pasquier.

CHAPITRE III

LES HÉRITIERS DE RABELAIS.

Érudits et moralistes : Henri Estienne, E. Pasquier, Montaigne. *Conteurs et bouffons :* Noël du Fail, Étienne Tabourot, Guillaume Bouchet, Béroalde de Verville.

I

Le grand torrent satirique et comique, qui s'épanche du *Gargantua*, se partage en deux courants distincts : l'un s'éclaircit, s'épure, et s'élève peu à peu dans les régions supérieures, en passant par Henri Estienne, Pasquier, Montaigne, jusqu'à Pascal, La Fontaine et Molière ; l'autre descend dans les bas-fonds de la littérature drôlatique, y dépose son grossier sédiment de facéties et de trivialités, et aboutit de Noël du Fail et Béroalde de Verville à Scarron et à Cyrano de Bergerac. Henri Estienne ouvre la liste de ces continuateurs de Rabelais. Libre penseur et protestant déclaré, il est avec Ramus un des premiers chefs rationalistes de la Réforme. Érasme et Rabelais avaient déjà montré quel parti l'esprit nouveau pouvait tirer de l'érudition ; mais pour eux, elle n'était qu'un auxiliaire ; pour Estienne, elle devient l'arme principale. Parmi les savants de la Renaissance, les uns restent voués au culte de la forme, patients philologues enfermés dans le domaine de la grammaire, sans rien chercher ni voir au delà ; ingénieux artisans de périodes cicé-

roniennes, laborieux commentateurs attachés aux textes comme le serf à la glèbe : les autres, doués d'un esprit plus profond, plus philosophique et plus hardi, demandent à la science d'autres révélations sur les mœurs, les idées, les institutions politiques et religieuses des sociétés. Cette libre école qui mettait ainsi aux prises les temps anciens et les temps modernes, dans l'anarchie apparente de ses rapprochements, faisait jaillir une lumière inconnue jusque-là. En rattachant autour d'un centre commun les traditions, les croyances, les folies et la sagesse de tous les âges, elle rétablissait l'unité du genre humain. C'est là le vrai rôle de la Renaissance. Malheureusement les guerres civiles vinrent entraver son œuvre. Les immenses travaux de fouilles et de reconstruction, qui avaient déjà mis à nu les fondements du philosophisme ancien et de la dogmatique chrétienne aussi bien que les bases des gouvernements et les premières assises de notre histoire nationale, à peine commencés, devaient s'arrêter pour longtemps encore. Cette science indiscrète et téméraire, qui prétendait soulever tout voile, creuser tout principe, effraya la prudence respectueuse de l'âge suivant.

Le plus illustre et le plus hardi représentant de cette école est sans contredit Henri Estienne. Dans un siècle qui compte à sa tête des athlètes comme Luther et Calvin, on peut dire qu'il est avec d'Aubigné, de Bèze et Ramus, un des plus intrépides batailleurs. Dès qu'une lutte s'engage, sur quelque terrain que ce soit, politique, religieux, littéraire, philosophique, on est sûr de le trouver au premier rang. Il est l'Ajax de l'érudition française. Audacieux, violent, malheureux comme le héros grec, sensible à l'offense, exaspéré par la vue des injustices, ennemi juré de l'hypocrisie, qu'il a le tort de confondre avec la religion *romaine*, victime de son imagination, de sa misanthropie ou de son orgueil, alliant les passions du sectaire au plus noble patriotisme, au plus franc amour de la vérité, il rassemble en lui toutes les misères, les contradictions, les petitesses et les grandeurs de son temps. L'équilibre, l'ordre, d'où naît la mesure, c'est-à-dire la force et la beauté véritable, ont manqué à son carac-

tère comme à sa vie et à ses œuvres. Ces heures précieuses du recueillement, dont le génie même ne saurait se passer, lui furent toujours inconnues. Il écrit au milieu du chaos d'une existence envahie de tous côtés par le tumulte des affaires et des voyages, sous le manteau d'une cheminée d'auberge ou dans son imprimerie, au bruit de ses presses haletantes, qui réclament à chaque instant le secours de son intelligence, de ses yeux et de sa main. C'est de ce pêle-mêle qu'est sortie l'*Apologie pour Hérodote*, œuvre hâtive et *tumultuaire* (*tumultuarium opus*), s'il en fut jamais. Jetée au courant de la plume et de la mémoire, le hasard ou plutôt le dépit l'inspira. L'auteur préparait une nouvelle édition d'Hérodote: des ennemis ou des envieux répandirent le bruit que cette histoire était un long tissu de mensonges et d'invraisemblances. Estienne entreprit de prouver que les faits racontés par Hérodote n'étaient ni plus extraordinaires, ni plus incroyables que ceux du temps présent. Sa formidable érudition, la variété infinie de ses lectures lui eurent bientôt fourni plus d'arguments qu'il n'en fallait. Les pièces de conviction s'accumulèrent sous sa main, et formèrent un volumineux dossier, où se trouvaient consignées toutes les misères et les folies de l'humanité, depuis Hérodote jusqu'au seizième siècle.

Dès le début, l'auteur s'annonce comme un polémiste universel. Il attaque à la fois les *Théophages* et les *Philomesses*, les *Philausones* et les *Pindariseurs* à la mode nouvelle : « O les grands fols qu'étaient ces Égyptiens d'Hérodote, dira quelqu'un, en ce qu'ils adoraient les bêtes ! Grands fols étaient-ils, cela je confesse ; mais c'est à la charge qu'on me confessera que ceux qui adorent une chose morte, sont plus fols que ceux qui adorent une chose vivante. Ce que m'ayant été confessé, le procès des Philomesses est tout fait. Car ils adorent, et ce où il y a eu la vie (les reliques), mais n'y en a plus, et ce où il n'y en eut jamais (les images)... Considérons donc sans passion que nous dirions, si Hérodote ou quelqu'autre historien ancien nous racontait qu'en quelque pays les hommes seraient Théophages (c'est-à-dire, mange-dieux),

aussi bien qu'il raconte de quelques anthropophages, éléphantophages, acridophages, phthirophages et autres : dirions-nous pas cette théophagie être incroyable, et que ces historiens auraient controuvé cela de ces hommes, encore qu'au demeurant ils fussent barbarissimes ? »

Cet art nouveau d'aller chercher dans le passé des armes contre le présent, de rapprocher par un contraste subit et imprévu les partisans de la communion romaine et les adorateurs du bœuf Apis, de montrer que les vices, les sottises et les crimes du temps d'Hérodote se trouvaient en aussi grand nombre dans la société chrétienne, devait séduire un âge en qui se réunissaient le goût du scandale et la passion de l'antiquité. Apprendre et médire, double jouissance à laquelle il est difficile de ne pas céder ! Aussi l'ouvrage obtint-il un immense succès. Pourtant, il faut l'avouer, sa valeur historique et littéraire est assez médiocre. L'art de la composition y fait presque entièrement défaut : nous avons là une masse flottante, qu'anime la chaleur de la passion, mais où l'on cherche en vain ce qui donne la vie et le charme aux livres comme aux édifices, la lumière. Cette absence de mesure, de proportion et d'harmonie, que nous avons signalée déjà dans Rabelais, que nous retrouverons dans Montaigne comme dans presque toutes les productions littéraires du seizième siècle, est plus choquante ici que partout ailleurs. C'est un arsenal, le plus vaste et le mieux garni, que l'érudition ait mis au service de l'esprit de parti avant le dictionnaire de Bayle : confus amas d'armes aujourd'hui ébréchées ou rouillées, avec lesquelles nos pères ont combattu. A ce titre seul, l'*Apologie pour Hérodote* mérite encore l'honneur d'un souvenir dans l'histoire de l'esprit français.

Estienne semble moins s'inquiéter de la valeur que du nombre des arguments. Il puise volontiers à toutes les sources, même aux plus suspectes : les *Cent Nouvelles nouvelles*, les *Contes de Boccace*, l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, les chansons, les libelles contemporains, tout lui est bon. Il embrase et envenime de sa vigoureuse haine ces petits chefs-d'œuvre de médisance, inventés pour s'égayer et passer le

temps. C'est ainsi que toute cette littérature grivoise de la fin du quinzième siècle, épicée de gros sensualisme bourgeois et monacal, devient une machine de guerre entre ses mains. Cependant il préfère encore les sermonnaires, dont l'autorité donne plus de poids à ses satires; il trouve plaisant de flageller et de condamner le monde par la bouche de ses propres docteurs. A travers cette cohue de citations et de réminiscences, tel chapitre s'étend et se gonfle outre mesure, tel autre se répète et se contredit. Qu'importe? Tout cela fait masse. Le lecteur d'alors s'orientait et se débrouillait de son mieux dans les détours de ce labyrinthe : il n'avait point encore ce besoin d'ordre et de clarté, que nous a communiqué la grande école du dix-septième siècle. Les défauts du style ne sont pas moindres : il a toutes les négligences de l'improvisation, avec des saillies heureuses, des jets d'expression parfois neuves et originales, des proverbes et des locutions familières d'un effet pittoresque et imprévu. Ce sont de robustes ébauches, que l'auteur n'a pas eu le temps de dégrossir : au lieu de s'arrêter à ciseler et à polir la pierre qu'il a entre les mains, il aime mieux la jeter toute brute à la tête de ses adversaires. Sa plaisanterie, bien qu'elle jaillisse de source, a je ne sais quoi d'âpre et de lourd, qui sent l'érudit et le huguenot : il ignore le demi-sourire si cher à Marot et à Montaigne, la malice câline et fûtée de Panurge et de Patelin.

Malgré sa marche aventureuse, Estienne essaye d'établir une sorte d'ordre dans le chaos de ses souvenirs. Chaque genre de vices et de crimes a son chapitre, depuis la paillardise et le larcin jusqu'à l'homicide et à l'inceste. Par une distinction spéciale, dont le but est facile à saisir, il a séparé les ecclésiastiques des séculiers. Il garde pour notre Mère Église, comme il l'appelle ironiquement, l'honneur de ses meilleurs coups de plume et toute l'âcreté de ses rancunes protestantes. Femmes, bourgeois, marchands, médecins, avocats, usuriers, coupe-bourses et coupe-jarrets, défilent l'un après l'autre, salués au passage par quelque violente apostrophe de Ménot, de Maillard ou de Raulin. Estienne y

joint les réflexions et les rapprochements destinés à établir l'incontestable supériorité du temps présent en matière de scélératesse. Comme Marot, comme Rabelais, comme tous les hommes que la liberté de leurs opinions exposaient aux rigueurs de la justice, il déteste surtout une classe parmi les laïques : celle des juges, des procureurs, des huissiers, la grosse et noire armée du grimoire et du Châtelet, toute cette horrifique bande des Chats Fourrés. Il faut bien le dire, si la magistrature française compte ses gloires les plus pures et ses plus grands noms au seizième siècle, les l'Hôpital, les de Thou, les du Harlay ; elle a aussi ses consciences avilies, ses réputations tarées, ses fanatiques impitoyables moins juges que bourreaux. C'est à eux que s'adresse Henri Estienne. Après nous avoir égayés au récit des aventures galantes du président Lizet, il nous mène au chevet de l'inflexible lieutenant criminel Jean Morin ou de Jean Ruzé, l'un des plus enragés brûleurs du temps ; il nous montre Duprat sur son lit de mort, le cœur rongé par les vers ; le chancelier Olivier se tordant au milieu des terreurs de l'agonie ; et il leur crie par la bouche de Salmonée :

Discite justitiam moniti et non temnere Divos.

C'est la partie lugubre, dramatique de ce livre, où le rire domine à travers les âpretés de la haine et le fatras de l'érudition.

Le deuxième livre de l'*Apologie* est tout entier dirigé contre le clergé catholique. Ici la passion du sectaire éclate dans toute sa fougue, et lui fait oublier Hérodote. En qualité d'humaniste et de protestant, Estienne a voué une haine mortelle aux moines, ennemis des études nouvelles et de la Réforme :

Pour nombrer les vertus d'un moine,
Il faut qu'il soit ord et gourmand,
Paresseux, paillard, mal-idoine,
Fol, lourd, ivrogne et peu savant [1].

1. Chap. xx.

Des moines il passe aux papes, des papes aux évêques et aux abbés. Grand collectionneur d'historiettes et de facéties, il dresse une sorte de catalogue où les prédicateurs et les pamphlétaires huguenots trouveront classés par chapitre les vices et les méfaits de l'Église *romaine*; tout un répertoire satirique de bons mots, de chansons, d'épigrammes, de contes en prose et en vers. S'agit-il de luxure? Il nous redira l'inévitable farce de Messer Jean, qui aide ses voisins dans leur ménage et sert *de taureau-banier*. — De larcin? Il vous racontera comment le cordelier Samson amassa cent vingt mille ducats en prêchant la croisade, et les offrit depuis pour acheter le siége pontifical. — De gourmandise? Il vous rappellera les expressions consacrées de *vin théologal, de table d'abbé*, et fera d'une dissertation grammaticale un sujet de satire. — De blasphème? Il vous citera l'ancien proverbe *jurer comme un prélat*. — D'ignorance? Il vous rapportera vingt anecdotes toutes plus grotesques les unes que les autres, comme celle du prêtre qui ne savait pas lire et qui baptisait *in nomine patriæ et filio et spiritue sancte*. — D'homicide? Il évoquera le souvenir du Jacobin qui empoisonna l'empereur Henri VII dans une hostie.

Par un procédé ingénieux, c'est surtout dans les livres mêmes des catholiques qu'Estienne va chercher des armes pour les combattre. Outre les prédicateurs du quinzième siècle, dont il avait fait une étude particulière, la *Légende dorée* est une de ses sources favorites. Il y puise l'histoire apocryphe de saint Macaire, qui fit sept ans de pénitence parmi les épines et les buissons, pour avoir tué une puce avec trop de colère; celle de saint François qui occit un homme, de gaieté de cœur, pour avoir le plaisir de le ressusciter. Sa lourde main de pamphlétaire s'abat sans pitié sur ces naïfs récits du Moyen Age, frêles boutons de roses éclos dans la simplicité d'une foi enfantine, parmi les rêves mystiques et le silence du cloître. Plus que personne l'auteur de l'*Apologie* contribua à ruiner dans les âmes la croyance au merveilleux. Ailleurs nous avons rapporté[1], d'après Gautier de

1. La *Satire au moyen âge*, chap. v.

Coincy, la touchante histoire de la Vierge qui guérit un pauvre moine :

> La douce Dame la piteuse
> Trait sa mamelle savoureuse, etc.

Ici, la crudité brutale de l'expression transforme en scène grotesque et presque indécente le rêve innocent d'un illuminé. Cependant, Henri Estienne croit encore aux miracles qui s'opèrent en faveur des protestants : il voit dans la mort de Duprat et du chancelier Olivier des signes évidents de la colère céleste. Mais il rit de la *Légende dorée* et de ses merveilles inutiles à la Réforme.

Sa critique a du reste un autre côté plus redoutable et plus sérieux : elle s'attaque aux fausses citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, aux contre-sens, aux jeux de mots, aux métaphores trompeuses, aux supercheries d'interprétation, à l'aide desquelles le texte sacré est devenu l'auxiliaire de l'avarice ou de l'ambition ecclésiastique. Par là, Estienne est le précurseur de cette exégèse hardie et destructive, commencée au seizième siècle par la Réforme, reprise au dix-huitième par l'école philosophique, et continuée de nos jours par les théologiens protestants d'Allemagne. Est-ce à dire que l'auteur de l'*Apologie* soit, de parti pris, un homme irréligieux ? Loin de là. Il se plaint des chansons libertines qui couraient alors les rues, et en dénonce deux surtout que Béranger a rajeunies de nos jours dans la *Grand'mère* et les *Sœurs de Charité*[1]. Ailleurs,

1. « J'ai eu souvent en la cour, les oreilles battues d'une chanson en laquelle une dame, se voyant vieille, se repent avec grands gémissements d'avoir été femme de bien et d'avoir gardé foi et loyauté à son mari, et commence ainsi :

> Je plains le temps de mon florissant âge.

Et une autre où l'on applique à la paillardise le texte de l'Écriture :

> Nulle de vous ne soit doncques si dure
> Qu'elle résiste à la sainte Écriture,
> Puisqu'on la voit de ce propos remplie
> Que *pour aimer* la loi est accomplie. »
>
> (Chap. XII).

Ce couplet se trouve à la fin d'une chanson satirique composée par Lancelot Carles, évêque de Riez, Ronsard et Baïf à propos du *Colloque de Poissy* (V. plus bas, liv. II, chap. III).

il traite durement les impies, les athées, les *brocardeurs de religion*; et dénonce la conspiration de ces prétendus bons compagnons, à la tête desquels il place Bonaventure des Périers, Rabelais lui-même, coupable d'avoir jeté quelques pierres dans le jardin de Calvin, et surtout *le méchant Lucrèce*. Malgré ces déclarations assez nettes, qui le séparaient du camp des incrédules, Henri Estienne ne put échapper lui-même à l'accusation d'athéisme [1]. Les protestants la lui prodiguèrent aussi bien que les catholiques. Il se vit obligé de quitter Genève, où Robert son père s'était réfugié avec sa famille, ses livres et son imprimerie. La cour des Valois offrit à l'auteur de l'*Apologie* un asile que la cité de Calvin lui refusait. Henri III oublia les pamphlets sanglants qui avaient déchiré la mémoire de sa mère, et ne se souvint que des services et du talent des Estienne.

II

Estienne Pasquier occupe parmi les libres penseurs catholiques un rang analogue à celui d'Henri Estienne parmi les raisonneurs protestants. Avocat, jurisconsulte, érudit, il n'est ni sceptique, ni railleur de profession. Mais l'indépendance de ses opinions, la causticité de sa parole, la vivacité des luttes auxquelles il se trouva mêlé, lui assignent naturellement une place dans l'histoire de la Satire. Il est bien de la race de ces *Parrhésiens* qui ne savent rien taire ni rien dissimuler : le franc parler est encore la meilleure part qu'il tient à conserver dans l'héritage de ses pères. Aussi Jean de Meung et Rabelais sont-ils ses deux auteurs de prédilection : il y joint Villon, Marot et tous ces joyeux enfants de la Muse gauloise, dont il est lui-même un des vaillants nourrissons. C'est d'eux qu'il emprunte cette verdeur de style, qui perce à travers les négligences et la rouille d'une forme un peu surannée : il en a aussi la gaillardise, la jovialité, et

1. « On alla jusqu'à l'appeler le Pantagruel de Genève, le *Prince des Asthéistes*. » (Voir Senebier, *Hist. de Genève*.)

malgré sa robe de magistrat, l'humeur galante à certains jours. Qui se douterait que ce grave jurisconsulte, ce conseiller au Parlement écrit de longs dialogues, de véritables jeux-partis en prose sur l'amour; sans compter les mille petites pièces en vers qu'il adresse à des beautés réelles ou idéales, au nombre desquelles il n'oublie même pas sa femme. On sait l'incroyable fortune poétique échue à la *Puce de Mlle des Roches*. Mais les vrais titres littéraires de Pasquier ne sont pas là : il faut les chercher ailleurs, dans ses lettres, dans ses plaidoyers, dans ses écrits polémiques, et surtout dans son *livre des Recherches* aussi savant et plus utile que l'*Apologie pour Hérodote*.

Ami passionné de la vieille France, il apporte à l'étude de ses origines une liberté de critique digne des Fréret et des Mably. Il recueille avec une sorte de tendesse ces titres de noblesse nationale : il y mêle un peu de cet esprit moqueur et incrédule que Voltaire apportera dans l'*Essai sur les mœurs*. Œuvre de science indépendante et patriotique, ce livre est en même temps un plaidoyer, une protestation, et souvent une satire [1] en faveur des anciennes mœurs contre les empiétements, les modes et le langage de cette société nouvelle, de cette France bâtarde, qui se forme sous l'influence des étrangers, des courtisans et des mignons. A mesure qu'il vieillit, le monde qui l'entoure ne l'enchante guère :

Tout me déplaît, et la cour de nos rois [2],
Et le parfum du courtisan esclave,
Et le soldat piaffeur qui nous brave,
Et du prêcheur la turbulente voix,
Du magistrat les fluctuantes lois,
De l'avocat le caquet plein de bave,
Et le marchand qui veut trancher du grave,
Et l'artisan qui traîne le long bois [3].

1. Garasse n'hésite pas à déclarer que ce livre n'est autre chose qu'un ramas de *très-cruelles médisances et mordantes injures* lancées indifféremment contre toutes sortes d'états, depuis les papes et les rois jusqu'aux plus basses conditions de l'Église et du royaume. (*La Recherche des Recherches*, Épître au lecteur.)

2. *Jeux poétiques*, 5e partie : *Vieillesse rechignée.*

3. La lance.

Pour se dérober aux ennuis de l'heure présente et passer sa mauvaise humeur, il s'amuse à faire discourir le Curial, le Philosophe et l'Écolier ; il met aux prises dans un dialogue humoristique Alexandre le Grand et Rabelais. « Je me suis chatouillé pour rire, écrit-il à son ami Pithou, malgré la malice du temps et de mon âge, et en ce fesant bannir le chagrin, au moins tant qu'il me sera possible, et me réjouir sans pécher. A la charge que je déplaise à quelques-uns, je veux qu'ils sachent qu'aussi me déplaisent-ils, et si vous voulez que je passe plus outre, leur déplaisir est mon plaisir. »

Ayant mon pensement sur ce monde arrêté,
Et voyant ce grand rond n'être que vanité,
Bien vivre et m'esjouir, est ma philosophie [1].

Malgré ces efforts d'indifférence plus affectée que réelle, Pasquier ne pouvait rester étranger aux questions qui s'agitaient autour de lui. Quoi qu'il fasse, il est encore moins philosophe qu'avocat et politique, poëte ou même érudit qu'écrivain disputeur et militant. Nous le rencontrerons bientôt dans la mêlée des partis et des écoles. Partout où il s'agit de défendre l'indépendance du trône contre le Saint-Siége, les libertés de l'Église gallicane contre les doctrines ultramontaines, les priviléges de l'Université contre les Jésuites, les droits du roi légitime contre les fureurs de la Ligue, la suprématie de la langue et de la poésie française en face des littératures étrangères ; nous sommes sûrs de le trouver taillant sa plume, et combattant au premier rang sous cette noble devise, qui fut celle des L'Hôpital et des Pithou : *Pro patria et Rege*. Plus heureux qu'Henri Estienne, malgré la liberté de ses opinions et de ses paroles, Pasquier put vivre et mourir tranquille et honoré au coin de son foyer domestique : il en fut quitte pour les injures de Garasse après sa mort.

1. Lettre à Loisel.

III

Entre ces deux hommes, qui représentent le libre génie de l'érudition et de la bourgeoisie française, se place un troisième écrivain supérieur par l'esprit et par le style, sceptique sans souffrance, railleur sans amertume et contradicteur de parti pris. Cet héritier de Rabelais et d'Érasme, ce *dériseur sensé*, moraliste, philosophe, savant, fantaisiste, émule des anciens et maître des modernes, est encore un magistrat, un grave conseiller au Parlement de Bordeaux, Michel de Montaigne.

Qu'est-ce que le livre des *Essais ?* sinon une perpétuelle et universelle satire de l'humanité, moins hardie, moins bruyante, il est vrai, que celle de Rabelais. La séve de printemps, qui coulait à flots dans le *Gargantua*, s'est attiédie et tempérée : nous touchons à l'automne du seizième siècle. Cette fièvre d'action, de mouvement, de folle joie, qui emportait les hommes des premiers jours, a fait place au goût de la sagesse tranquille et casanière. C'est elle que représente Montaigne. Son style a toutes les grâces et les caprices charmants de la jeunesse; son humeur est vive, enjouée, mais au fond l'esprit est vieux, le cœur froid, l'égoïsme commence à le remplir presque tout entier. Montaigne ne se lance pas vaillamment, comme Rabelais, la plume au poing sur les moines, les cagots, les sorbonistes, les chats fourrés et *autres bêtes malfaisantes* : il ne court pas sus aux Ligueurs et aux Jésuites comme Henri Estienne et Pasquier. Un moment, il a tenté de se mêler à cette cohue ; il s'est vu attaqué, pillé, battu des deux côtés : « Je fus pelaudé à toutes mains : *au Gibelin j'étais Guelfe, et au Guelfe Gibelin.*[1] » En homme d'esprit trop fin pour être dupe, il s'est prudemment sauvé de ce mauvais pas. Rentré chez lui, il a fermé sa porte, tiré ses verrous, donné deux tours à sa serrure. Puis, comme la nature l'a fait volontiers curieux et moqueur, il s'est mis

1. *Les Essais*, liv. III, chap. XII.

à sa fenêtre, pour contempler d'en haut *cette fourmilière émue et échauffée*, qui s'agite à la surface de notre globe.

Citoyen de tous les pays, contemporain de tous les âges par la lecture et l'indépendance de ses opinions, tandis qu'on dispute, qu'on bataille, qu'on massacre autour de lui aux cris de *Vive la Ligue! vive Aristote* ou *vive le Roi!* il organise dans son cabinet un nouveau genre de combat entre les sectes, les religions et les philosophies, qui se partagent le monde depuis cinq mille ans. L'ironie socratique est son arme d'attaque et de discussion : c'est par elle qu'il bat en brèche l'échafaudage ambitieux de ces systèmes destinés à prouver la faiblesse de notre raison. Il badine, il raille, il bafoue l'orgueil de ce petit animal à deux pieds et sans plumes, qui fait de sa chétive personne le centre de l'univers. L'oie grasse démontre aux théologiens ébahis que tout a été créé en ce monde pour son usage, tout jusqu'au coutelas du cuisinier chargé de l'égorger et de la faire rôtir. A cette démonstration triomphante, que répondront les partisans des causes finales, les graves docteurs du concile de Trente ou du colloque de Poissy ? Les récits des voyageurs, les mœurs des peuplades sauvages lui viennent en aide pour rabattre les préjugés, les fausses pruderies et la morale artificielle des nations civilisées. Les folies contemporaines lui apportent aussi leur contingent. Il a vu passer sous ses fenêtres les processions de la Ligue, les pénitents de Henri III, les massacreurs de la Saint-Barthélemy ; il a entendu Ramus fulminer contre Aristote, et Charpentier contre Ramus ; il a lu les factums des protestants et des jésuites attaquant ou défendant tour à tour l'émeute et le régicide, applaudissant ceux-là Poltrot, ceux-ci Jacques Clément. De toutes ces mascarades et de toutes ces contradictions Montaigne a tiré, il faut bien le dire, une médiocre estime pour notre espèce[1].

De quoi s'éprendrait-il en effet ? — De la science ? Il sait trop ce qu'elle a coûté à Postel, à Dolet, à tant d'autres, et il répète avec l'Ecclésiaste : « Qui acquiert science, s'acquiert

1. Liv. I, chap. XXIV.

travail et tourment.... » — De la liberté, cette noble passion qui faisait battre le cœur de son ami La Boëtie ? Mais il la voit à l'œuvre promenant partout la torche de la guerre civile. — De la vertu ? Mais elle change de nom et de visage selon les climats et selon les temps. — De la religion ? Mais elle couvre de son manteau la révolte, l'ambition et l'hypocrisie. — De la philosophie ? Mais elle hésite et balbutie sur toutes les questions, alors même qu'elle se vante d'avoir *trouvé la féve au gâteau.*

Malgré le charme infini qu'on éprouve à lire et à relire Montaigne, une chose attriste et décourage en lui, c'est qu'il enlève à l'homme cette douce chimère de l'espérance, à laquelle Panurge lui-même n'avait pas renoncé. Rabelais a foi dans l'avenir : il célèbre avec enthousiasme les conquêtes des temps nouveaux, l'imprimerie, la renaissance des études classiques ; il croit à la perfectibilité humaine, il espère qu'un jour la victoire appartiendra à la cause de la justice et de la vérité. En un mot il aime la vie et la fait aimer. Montaigne n'a plus de ces illusions. Il jette un regard désenchanté, un sourire ironique et incrédule à ces prétendus progrès du genre humain. Le présent, si triste qu'il soit, lui semble peut-être encore préférable à l'avenir, parce que les maux du présent sont connus et ceux de l'avenir incertains ; parce que le repos est le premier besoin de l'homme, et que, même en fait de misères, un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras.* Avec son amère expérience de la vie, comme un joueur découragé, las de voir tourner contre lui la fortune, il ne risquerait plus maintenant une obole, ni un quart d'heure, sur la foi de l'humanité : « Nos mœurs sont extrêmement corrompues et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement de nos lois et usances ; il y en a plusieurs barbares et monstrueuses. Toutefois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur état et le danger de ce croulement, si je pouvais planter une cheville à notre roue et l'arrêter en ce point, je le ferais de bon cœur [1]. » Et à quel point

1. Liv. II, chap. XVII.

offre-t-il d'arrêter le monde? En pleine anarchie, entre la peste et la Ligue, à la veille de ces États de Blois, d'où allait sortir encore une fois la guerre civile. Heureusement pour ses petits-enfants, le vœu de Montaigne ne fut pas exaucé : la roue continua de tourner; elle emporta dans son cours la Ligue, les Seize, les Espagnols, les Valois, et amena un matin au Louvre Henri de Navarre, le digne héritier de Pantagruel. Ce jour-là, peut-être Montaigne se fût applaudi de n'avoir pas planté sa cheville au point où il voulait s'arrêter.

Lui-même, sans le savoir, contribua pourtant à hâter ce dénoûment. S'il était peu fait pour inspirer la confiance et l'espoir dans l'avenir, le livre des *Essais* acheva du moins de calmer le seizième siècle, en arrachant à l'entêtement des convictions ardentes et des principes absolus un certain nombre d'esprits sensés, honnêtes, que révoltaient les excès de la démagogie catholique et les maux de l'invasion étrangère. Au fond, quelle est la conclusion des *Essais* ? Un *peut-être* ou un *que sais-je?* N'est-ce pas aussi celle du siècle tout entier, ballotté, tiraillé entre le Catholicisme et la Réforme, passant de l'un à l'autre, et s'arrêtant sur le seuil de Saint-Denis avec Henri IV pour se poser une dernière fois cet insoluble : *Que sais-je?* — Si nous ne savons, pourquoi se proscrire, se brûler, se renvoyer les démentis et les anathèmes? Puis après tout, en y songeant, les chances de salut étant à peu près égales, Paris et la paix valent bien une messe! Montaigne est vraiment le philosophe du parti politique, de ces hommes désabusés, que l'égoïsme, le bon sens, la fatigue et le patriotisme finissent par rallier à la cause de la modération et de la tolérance. N'est-ce pas un lecteur des *Essais*, qui s'écrie à la mort de Henri IV :

Vive le Pape et le Roi catholique!
Vive Bourbon avec la sainte Ligue!
Vive le Roi, la Reine et son conseil!
Vivent les bons et vaillants Huguenots!
Vive Sully avec tous ses suppôts!
Vive le Diable! pourvu qu'ayons repos [1].

1. Supplém. au journal de Lestoile, 1610.

Avoir repos, c'est là le dernier mot de Montaigne, la morale de sa vie et de son livre.

IV

Les grands hommes ont souvent le malheur de laisser derrière eux une postérité qui gaspille leur héritage et compromet leur nom. Les infiniment petits prennent la place de l'infiniment grand : Voltaire enfante Naigeon, Locke produit d'Holbach et La Mettrie. Tel fut aussi le sort de Rabelais. Des larges braies de *Gargantua* descend toute une famille de facétieux pygmées, de conteurs et de philosophes lilliputiens, comme l'innombrable postérité éclose sous la robe de la mère Gigogne. C'est de là que sortent Noël du Fail, Étienne Tabourot, Guillaume Bouchet, et le plus mal élevé de toute la bande, Béroalde de Verville. Chose curieuse du reste, ces plaisants, ces gouailleurs libertins ne sont pas, comme on pourrait le croire, des farceurs de profession, des bohémiens sans feu ni lieu, à la façon de Villon, de Jean du Pont-Alais et de Roger de Collerye : non ! mais des magistrats, des avocats, des savants, chargés de graves emplois, gens assis et réguliers, ayant pignon sur rue, femmes, enfants, et une âme à sauver. Ajoutons comme circonstance atténuante, qu'ils ne s'affichent pas trop, qu'ils cachent à demi ces fredaines clandestines de leur esprit sous le voile du pseudonyme. Noël du Fail signe Léon Ladulfi ; Étienne Tabourot s'intitule Seigneur des Accords par allusion au tambourin, qu'il avait pris pour emblème avec cette devise : *A tous accords*; Béroalde n'ose attacher son nom au *Moyen de parvenir*.

Le conte en prose avait hérité de la vogue du fabliau. *Les Cent Nouvelles nouvelles* étaient venues soulager les derniers bâillements du Moyen Age : au début du seizième siècle, l'*Heptaméron* égayait les loisirs et les disputes théologiques de la petite cour de Navarre. Avec la Renaissance, le genre du conte se modifie : ce léger produit de la médisance et de la jovialité, dont le naturel surtout faisait le charme, s'enru-

banne de dissertations savantes et philosophiques. La gaieté ne suffit plus : on vise à l'érudition et à la profondeur : Noël du Fail est un de ces ambitieux. Seigneur de la Hérissaye et conseiller au Parlement de Rennes, il écrit pour passer son temps : c'est un conteur provincial comme Charles Bourdigné, mais qui a lu Rabelais, et qui s'en souvient trop ou trop peu. Il aspire au rôle de Socrate villageois, badinant, divaguant et dogmatisant. Les *Propos Rustiques* peut-être trop méprisés de Pasquier, les *Baliverneries*, les *Discours et Contes d'Eutrapel*, annoncent clairement cette prétention. Peu inventif par lui-même, Noël du Fail exploite et rançonne les anciens et les modernes, Pétrone, Apulée, Lucien, Boccace, le Pogge et les vieux conteurs français. Il se réserve le mérite de la mise en œuvre et des réflexions.

On ne saurait lui refuser un certain talent pour les petits tableaux de genre, les portraits, les scènes rustiques et bourgeoises. Mais l'ordonnance en est si confuse, les anecdotes et les réflexions si bizarrement enchevêtrées les unes dans les autres, que le fil de la composition se rompt ou s'embrouille à chaque instant. C'est toujours le vieux canevas flottant du *Disciplina Clericalis*, sur lequel l'auteur brode au hasard pour la centième fois un conte plaisant ou une leçon de morale. Comme dans le *Banquet d'Athénée*, Eutrapel, Polygame et ses compagnons tiennent leur assemblée conteuse chez l'avocat Lupolde, *grand et souverain praticien, magnifique songeur de finesses*, qui ne hait ni les procès, ni l'argent, ni les bons mots. Eutrapel le farceur (Εὐτράπελος), probablement l'auteur lui-même, est un faux Panurge, ancien étudiant de Rennes, qui a fait une fois dans sa vie sous la conduite de Lupolde le grand voyage de Paris. Il y a vu les cloches de Notre-Dame, que Gargantua suspendit au cou de sa jument, la vénérable grimace de maître Pierre du Cugnet, et cet *horrible mange-chair* le cimetière Saint-Innocent, et ce Montaigu où jadis notre maître Antoine *Tempestas* tonnait si topiquement, et la Sorbonne, cette antique puissance qu'il apostrophe en passant : « O Université, qui autrefois empêchais à tout propos les ordonnances du Prince, sortant hors les gonds de ta fondation.

si tu n'y avais opposé ton contre-scel et la main peinte du *Sigillum Rectoris*, Dieu ait l'âme de maître Jean Frigidi et sa voisine la Pragmatique Sanction[1]. » Une fois engagé dans le quartier Latin, notre provincial a bientôt lié connaissance avec tous les galants du lieu : il s'est assis au cabaret entre Panurge et Pierre Faifeu, récemment débarqué d'Angers, et leur a emprunté quelques-uns de leurs meilleurs tours ; mais ces souvenirs de jeunesse sont déjà bien loin. Eutrapel, au moment où il nous raconte son voyage, malgré la liberté et parfois le cynisme de ses propos, est maintenant un homme rangé, qui fait sa prière soir et matin, assiste aux offices et déclame contre les impies, tout en laissant échapper çà et là quelque réflexion peu orthodoxe comme celle-ci : « Il faut, disait saint Paul, qu'il y ait des hérésies ; mais la difficulté gît à bien juger qui est l'hérétique[2]. » Pourtant il se garde de trop creuser la chose, et nous quitte pour aller tailler sa vigne, écheniller ses arbres, et jaser un peu avec ses voisins.

Les *Bigarrures* du sieur des *Accords*, dont Pasquier vantait la gentillesse, ne brillent guère davantage par l'ordre ni par la profondeur des pensées. C'est un recueil érudit, plaisant et indigeste, traitant de toute espèce de matières, de l'alphabet, des rébus, de la mesure des vers, etc. Procureur du roi à Dijon et enfant gâté de la Mère Folle, Étienne Tabourot nous représente un de ces gais académiciens de province de la race des Grosley et des Lamonnoye, un de ces picoreurs d'érudition capricieuse et vagabonde, aimant la bagatelle et faisant collection d'anecdotes et bons mots, comme d'autres ont la passion des papillons, des parchemins et des médailles. Les *Touches*, qui complètent les *Bigarrures*, révèlent un élève de Marot et de Mellin de Saint-Gelais ; mais ce n'est là qu'une petite partie d'escrime bien innocente, un feu croisé d'épigrammes où chaque *touche* attire en riposte sa *contre-touche* ; le tout mêlé de quelques caricatures dignes de figu-

1. Chap. XXVI, *Disputes entre Lupolde et Eutrapel.*
2. Chap. IX, *Que les juges doivent rendre justice sur les lieux.*

rer dans les ombres chinoises : le grand *Gigandas*, le petit *Migrelin*, le jeune *Popelinet*, chétives créations à côté des géants de Rabelais ! Parlerons-nous des *Escraignes Dijonnaises*, sorte d'Heptaméron rustique, où l'auteur s'est amusé à recueillir les contes et les farces à la mode dans les longues veillées d'hiver? Citerons-nous encore de lui les *Apophthegmes du sieur Goulard*, personnage imaginaire, type du niais Franc-Comtois, qui avait alors le privilége de divertir à ses dépens les railleurs bourguignons ?

Parmi cette longue et monotone série de compilations facétieuses, dont le fond est presque toujours le même, il nous faut signaler encore les *Sérées* ou Soirées de Guillaume Bouchet, sieur de Broncourt, dédiées à Messieurs les Marchands de la ville de Poitiers. Ce livre assez médiocre a du moins le mérite de nous peindre les passe-temps, les aspirations et les regrets d'une partie de la bourgeoisie française à cette époque. Nous sommes en 1584, au milieu de la fureur des guerres civiles. Dans un quart d'heure de répit, figurons-nous quelques bons bourgeois tout heureux de pouvoir sortir le soir, sans avoir à craindre une embuscade des ligueurs ou des huguenots. On s'est donné rendez-vous dans la maison de l'un d'entre eux pour souper, rire et causer, vieux plaisir toujours fort estimé en France, et dont on est privé depuis si longtemps. A ces agapes de la médisance et de la bonne humeur, chacun apporte son plat et son histoire. De quoi cause-t-on ? De tout à tort et à travers : du vin, de l'eau, des femmes et des filles, des rois et des chiens, des juges et des avocats, des médecins, des ânes et des gens d'Église. On s'y plaint surtout des gens d'armes, qui dévorent le pays, et l'on se venge par quelque calembour atroce sur *malice* et *milice*, innocente revanche du bonhomme contre le soudard qui tue ses poules et boit son vin. Tout doucement on arrive ainsi à effleurer la politique et la religion. Pourtant nos bourgeois en usent modérément. Quand le sujet devient compromettant, la conversation s'arrête tout court ; chacun reprend sa lanterne, et on se sépare, *de peur d'être pris pour ce qu'on n'est pas*, c'est-à-dire pour hérétique ou mal pensant.

Avec Bouchet nous sommes encore dans le monde honnête : nous en sortons sur les pas du *capitaine Ragotin*, qui nous mène à la *mythistoire baragouine de Fanfreluche et de Gaudichon* par Guillaume des Autels, poëte et jurisconsulte excellent, nous dit Ronsard. Cette fois nous entrons en pleine rue de la Grande-Truanderie. Puisque nous y sommes, allons tout droit au chef-d'œuvre du genre, au plus impudique et au plus hardi de ces livres pseudo-rabelaisiens, le *Moyen de parvenir*. La mise en scène qui avait accompagné l'apparition du *Cymbalum* se renouvela pour cet ouvrage, enveloppé à sa naissance de mystère et d'incognito. L'auteur anonyme s'efforça de laisser croire qu'il avait pu être le confident et l'héritier de Rabelais. Trompé par cette prétention et par l'attrait d'un parodoxe, Nodier eut un moment l'idée de soutenir que ce livre sans maître revenait de droit à Henri Estienne. Cette hypothèse a succombé devant les preuves concluantes du dernier éditeur. Henri Estienne, qui a bien assez de ses enfants légitimes, n'a point à subir le fardeau de cette nouvelle paternité. Selon toute vraisemblance, elle appartient à Béroalde de Verville, un de ces polygraphes brouillons comme en a tant produit le seizième siècle : linguiste, géomètre, théologien, alchimiste, faiseur de petits vers et de bons mots, protestant d'abord, puis catholique, chanoine dévot et incrédule, aussi incohérent dans sa vie et ses opinions que dans ses études et dans ses œuvres. Une érudition complaisante a tenté de relever un peu dans l'estime publique le *Moyen de parvenir* et son auteur : « Le génie de Rabelais, dit M. Paul Lacroix, éclate à chaque instant dans ce livre, auquel il ne manque que son nom. » Nous nous permettrons d'ajouter : et son esprit et son style. Eschyle se vantait de composer ses tragédies avec les reliefs des festins d'Homère ; ici nous n'avons que les restes impurs ou plutôt les miettes des orgies de Rabelais. A la table de Gargantua, on buvait du moins la folie à pleins bords, dans de larges hanaps faits pour des géants ; ici on est réduit à chercher au fond du verre quelques gouttes de la dive liqueur, maintenant aigrie et gâtée. Pétrone avec son monde de filous, de courtisanes et

d'épicuriens éhontés est le véritable maître de Béroalde. C'est Trimalcion, et non frère Jean ou Editue, qui nous offre l'hospitalité. Nous sommes bien loin de *Thélème* et de *l'Ile sonnante*, si loin qu'on ne s'en souvient même plus. Les habitués de ce tripot sont décorés, il est vrai, des noms les plus recommandables : ils s'appellent Macrobe, Cicéron, Donat, Porphyre, César, Lucrèce, Œcolampade, et ils n'en sont pas moins tous de fort mauvaise compagnie.

Le *Moyen de parvenir* nous permet de mesurer toute la distance qui sépare Rabelais de ses maladroits imitateurs. Aux robustes fictions du génie, aux grandioses extravagances de l'épopée romanesque ont succédé les platitudes et les chuchotements de la chronique scandaleuse ; aux railleries philosophiques, les plaisanteries de bas étage ; aux repas homériques, aux kermesses gigantesques, les pique-niques bourgeois, les orgies à huis clos, les goinfreries prosaïques où vont se rencontrer bientôt, Berthelot, Sigogne, Théophile, Saint-Amant et les autres ivrognes émérites du *Parnasse Satirique*. C'est là que naîtront les paradoxes de Bruscambille et les chansons de Tabarin. Toute cette basse littérature drôlatique, que la corruption des mœurs, le mauvais goût du public et la cupidité des libraires multiplie à l'infini, se prolonge jusqu'au début du dix-septième siècle. Elle finit tristement à l'hôpital, au cabaret, et conduit à la Grève ses derniers adeptes.

CHAPITRE IV

FORME NOUVELLE DE LA SATIRE.

Précurseurs : Joachim du Bellay, Grévin, Ronsard, Jean de la Taille, Antoine du Verdier, Rapin, Passerat.

Créateurs : Vauquelin de La Fresnaye, Régnier.

Jusqu'ici nous avons vu la Satire mêlée aux productions les plus populaires du seizième siècle, mais à l'état mixte et flottant, sans cadre déterminé. Elle ne constitue pas encore un genre à part, elle n'a pas reçu son nom définitif de *Satire*. Un moment le *coq-à-l'âne* avait remplacé le *sirvente* dans son ancienne vogue. Qui pouvait se flatter d'y revenir après Marot? Ce genre faux, impossible à tout autre, était destiné à succomber devant l'arrêt du bon sens et du goût public. L'épigramme semblait avoir atteint la perfection avec Mellin de Saint-Gelais, le Martial français. Mais cette forme poétique, effilée et ténue comme une pointe d'aiguille, par la loi même de sa brièveté, n'admettait ni l'ampleur, ni la force, ni l'essor nécessaire aux grands sujets. Il fallait donc chercher d'un autre côté. La *Pléïade* qui prétendait ressusciter tous les genres connus des anciens, depuis l'ode et la tragédie jusqu'à l'idylle, dut penser aussi à la *Satire*. Quintilien l'avait déclarée une propriété toute romaine (*satira tota nostra est*) : les novateurs entreprirent de la naturaliser en France, où l'art de médire était cultivé depuis longtemps.

Le héraut de la jeune école, Joachim du Bellay, déclara hautement la guerre au coq-à-l'âne, et convia les poëtes à suivre le drapeau d'Horace; lui-même joignit bientôt l'exemple au précepte, en écrivant la jolie pièce du *Poëte courtisan.* Soit modestie, soit prudence, il n'osa lui donner le nom de satire: cependant elle le méritait. L'emploi du grand vers héroïque de douze syllabes, à l'imitation de l'hexamètre latin, était déjà une innovation; mais une chose plus nouvelle encore, c'était la délicatesse de la touche, la noblesse enjouée du style et l'art de la composition. Ce léger pastel avait déjà toute la grâce, la finesse et la sobriété d'une œuvre antique:

> Si tu veux finement jouer ton personnage,
> Entre les courtisans du savant tu feras,
> Et entre les savants courtisan tu seras.
> . . . .
> Ce faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque,
> Et entre les savants seras comme un monarque :
> Tu seras bien venu entre les grands seigneurs,
> Desquels tu recevras les biens et les honneurs,
> Et non la pauvreté, des Muses l'héritage,
> Laquelle est à ceux-là réservée en partage,
> Qui dédaignant la cour, fâcheux et mal plaisans,
> Pour allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.

La voie était ouverte: la décence et la dignité littéraires succédaient au dévergondage du coq-à-l'âne. Dans un autre poëme de longue haleine, *les Regrets*, du Bellay associa aux langueurs de l'élégie les boutades acérées de la satire. L'auteur avait suivi à Rome son oncle le cardinal du Bellay. L'aspect de la cité des papes n'était pas fait alors pour l'égayer: le reître, le Suisse, l'Espagnol, campaient sur les places publiques, l'arme au bras :

> On ne voit que soldats et morions en tête,
> On n'oit que tabourins et semblable tempête [1].

Il languissait donc depuis trois ans dans cette grande ville morte, à la poursuite d'un bénéfice qui ne venait pas. Tan-

1. *Regrets*, sonnet à Robertet.

dis que ses anciens amis, Ronsard, Baïf, Jodelle, Remi Belleau continuaient à recueillir sous le ciel de France les faveurs du public et de la cour, il se voyait seul :

> Ainsi qu'un Prométhé cloué sur l'Aventin [1].

A travers ces heures si lentes de l'exil, la mauvaise humeur aidant, il prit la plume et rima pour se venger du pays qui l'attristait, des protecteurs qui se jouaient de lui, de sa propre imprudence qui l'avait entraîné au delà des monts. Ses *Regrets* sont le journal de ses ennuis, les *Tristes* d'un nouvel Ovide, qui se morfond aux bords du Tibre comme l'autre s'était morfondu sur les rives du Tanaïs. Il s'écrierait volontiers aussi :

> Barbarus hic ego sum. . . . . .

Chose étrange ! cet émule des anciens, cet écolier nourri des Grecs et des Romains ne trouve qu'à bâiller sur leur poussière. A deux pas de Saint-Pierre et du Colisée, entre les chefs-d'œuvre du présent et les grands souvenirs du passé, il songe comme Ulysse à la fumée du toit natal : il regrette sa petite maison, son cher Liré. Aux joues fardées, aux voix menteuses, aux amours impudiques des Alcines romaines, il préfère les grâces naïves, le clair visage et les blonds cheveux des beautés angevines. La servilité, le mutisme et la poltronnerie des mœurs italiennes agacent et révoltent sa vive nature gauloise :

> Ne suivre en son parler la liberté de France,
> Et pour répondre un mot, un quart d'heure y songer [2] !

Quel supplice ! Venise elle-même, avec son port, ses lagunes, ses belles filles et ses chansons, n'a pu trouver grâce devant lui : il se moque de ses doges, vieux épouseurs de l'Adriatique,

1. *Regrets*, sonnet à Ronsard.
2. *Ibid*, à son ami Morel.

Dont ils sont les maris et le Turc l'adultère [1].

S'il va parfois au Vatican, c'est pour noter et critiquer tout ce qui lui déplaît, le faste des cardinaux italiens, l'hypocrisie, l'intrigue, la corruption d'une cour où un galant homme, un Français, un poëte, et, qui plus est, un neveu de cardinal, peut attendre sans espoir un bénéfice pendant trois ans. La vue du pape, de ce vieillard caduc, impotent et asthmatique, sur qui repose le salut de la chrétienté, éveille en lui plus d'étonnement que de respect. Et pourtant il lui devra une de ses meilleures inspirations, un tableau presque digne du pinceau de Tacite et de Juvénal. On se croirait transporté au chevet de Tibère mourant ou dans la cour de Galba, en face des affranchis se disputant,

A qui dévorerait ce règne d'un moment [2].

Autour du vieillard se presse le petit cercle de ses courtisans et de ses familiers : à chaque accès de toux, nouvelle alarme:

Quand je vois ces messieurs, desquels l'autorité
Se voit ores ici commander en son rang,
D'un front audacieux cheminer flanc à flanc,
Il me semble de voir quelque divinité.
Mais les voyant pâlir, lorsque Sa Sainteté
Crache dans un bassin, et d'un visage blanc
Cautement épier s'il y a point de sang,
Puis d'un petit souris feindre une sûreté ;
O combien ! (dis-je alors) la Grandeur que je voi
Est misérable au prix de la grandeur d'un roi [3].

En dépit des faiblesses et des négligences de l'expression, ce crachat, qui fait la joie ou la terreur de tant de gens, qui peut demain mettre en émoi le monde entier, est plus éloquent encore que le grain de sable égaré dans la vessie de Cromwell. Par une de ces bonnes fortunes dont les écrivains eux-mêmes n'ont pas toujours conscience, du Bellay avait trouvé en Italie ce qu'il n'y cherchait point, le plus touchant

1. *Regrets*, sonnet à Magny.
2. Corneille, *Othon*.
3. *Regrets*, sonnet.

et le plus durable de ses poëmes. Aujourd'hui encore, il est telle de ces stances qui nous émeut comme la voix d'un contemporain : à travers ces confidences d'une âme affaissée sous l'ennui, on croirait déjà sentir glisser la mélancolie amère et le sourire attristé d'Alfred de Musset [1] :

> Je n'écris point d'amour, n'étant point amoureux ;
> Je n'écris de beauté, n'ayant belle maîtresse ;
> Je n'écris de douceur, n'éprouvant que rudesse ;
> Je n'écris de plaisir, me trouvant douloureux ;
> . . . .
> Je n'écris de l'honneur, n'en voyant point ici ;
> Je n'écris d'amitié, ne trouvant que feintise ;
> Je n'écris de vertu, n'en trouvant point aussi ;
> Je n'écris de savoir entre les gens d'Église.

Plus tard le poëte revit la France, ses amis, sa petite maison, son Liré tant regretté : il retrouva sa bonne humeur et redevint l'aimable du Bellay. Pour lui la satire n'avait été qu'un accident, un caprice ou un acte de représailles, elle n'était point une vocation. Sa nature facile et douce l'éloignait des querelles et des aigres censures :

> J'honore tout le monde et ne fâche personne,
> Qui me donne un salut, quatre je lui en donne.

Incisif, éloquent même à exprimer ses rancunes de poëte et de solliciteur évincé, la force lui manque quand il lance ses invectives contre l'Angleterre et contre les *infracteurs* de la Foi [2] !

L'appel de du Bellay ne resta pas sans écho : la Pléiade y répondit. L'un des premiers à le suivre fut le jeune et ardent Grévin. La *Gélodacrye* [3] n'est au fond qu'une œuvre

1. Je ne chante ni l'espérance.
Ni la gloire ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
(Alfred de Musset. — *La Nuit de mai.*)

2. Plus loin, à propos de la Satire Littéraire, nous aurons occasion de citer deux autres pièces de du Bellay, l'une contre les *Pétrarquistes*, l'autre intitulée la *Pétromachie*.

3. (Γέλως rire, δάκρυ larme).

d'écolier, une imitation des *Regrets*. Grévin entreprend de marier le rire et les larmes : il emprunte à du Bellay la forme des stances, mais sans reproduire la grâce et l'abandon aimable de son modèle. A peine trouverait-on dans ce long poëme, divisé en deux parties, quelques vers dignes d'être cités. Une des stances les moins mauvaises est celle où il exprime, avec la vivacité d'un jeune poëte rebelle aux critiques, sa colère contre les pédants :

> Ces pédantes, Talon, qui déjà tout grisards
> De barbe et de cheveux, mais jeunes de science,
> Se vont vantant partout d'une sotte éloquence,
> Et dont par les carfours on voit les noms épars,
> Pensent être tous seuls interprètes des arts [1].

Un autre enfant perdu de la Pléiade, Jean de La Jessé, esprit bizarre et confus qui mourut noyé dans l'Océan de ses propres œuvres, eut un moment l'heureuse idée d'imaginer *l'Ode-Satire*. Lui-même, dans un sonnet à la reine de Navarre, a pris soin d'expliquer le mérite de son invention :

> De cygne je serai frelon,
> Et mon Ode sera Satire.

Cette utopie poétique lui était-elle inspirée par le souvenir d'Archiloque ou d'Aristophane, de ces iambes sanglants ou de ces chœurs incomparables, dans lesquels se mêlent, d'une façon si imprévue et si étrange, le lyrisme et la bouffonnerie? Mais lutter avec de pareils modèles, n'était pas moins difficile que d'égaler Pindare. Ce galimatias obtint le sort qu'il méritait, et le nouvel Icare tomba, sans émouvoir personne du bruit de sa chute. L'Ode-Satire alla rejoindre les nouveautés ambitieuses et les chimères, dont le seizième siècle fut le berceau et le tombeau [2]! Enfin Ronsard en personne annonça officiellement qu'il allait se mettre à l'œuvre.

1. *Gélodacrye*, 2e partie.

2. Un jour pourtant, André Chénier, dans une belle explosion d'ironie et de patriotisme indigné contre les Suisses du régiment de Chateauvieux :

> Salut, divin triomphe, entre dans nos murailles !

Auguste Barbier dans ses *Iambes*, et Victor Hugo dans ses *Châtiments*,

Après avoir parcouru toutes les cordes de la lyre antique, rival de Pindare et d'Homère, il voulut l'être encore d'Archiloque et d'Horace :

J'ai trop longtemps suivi le métier héroïque,
Lyrique, élégiaq'; je serai satirique.
. . . .
Et si quelqu'affamé nouvellement venu
Veut manger en un jour tout votre revenu,
Qu'il craigne ma fureur ! D'une encre la plus noire
Je lui veux engraver les faits de son histoire
D'un long trait sur le front; puis aille où il pourra :
Toujours entre les yeux ce trait lui demourra [1].

La menace était terrible et le vers rudement frappé. Charles IX engageait le poëte à persister dans son entreprise et à n'épargner personne, pas même la majesté royale. Flatté de ce rôle de censeur universel, Ronsard se promit de régenter le monde. Puis, soit impuissance, soit dépit, il s'arrêta tout à coup. S'il faut en croire le témoignage de son premier éditeur et ami Claude Binet, il avait composé un certain nombre de satires qu'il ne livra pas au public, déclarant que son siècle *n'était pas digne de les lire, et trop mauvais pour en profiter*. Nous ne savons que penser de cette assertion plus favorable à l'honneur qu'à la modestie de l'auteur. Peut-être s'agit-il de certaines pièces anonymes qui circulèrent plus tard contre la cour et les mignons. Ce qu'on peut affirmer, c'est que la satire fut, trop souvent chez Ronsard, moins le résultat d'un effort désintéressé de l'esprit ou

réaliseront cette alliance du lyrisme et de la satire. Rappelons-nous le :

O Corse aux cheveux plats, que ta France était belle !

et cette admirable strophe adressée aux abeilles du *Manteau impérial :*

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lys du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau.

Jean de la Jessé est loin d'avoir ce coup d'aile et cette inspiration.

1. Qui me commôrit, tota cantabitur urbe
(HORACE, *Sat.*)

Le *Bocage royal* consacré à Henri III (1578).

d'une ambition poétique, que l'effet des tristesses de l'âge et des rancunes de la vanité. La destruction de la forêt de Gastine abattue par ordre du roi, et le don récent d'un bénéfice ecclésiastique accordé par Charles IX à Philibert Delorme son architecte, lui fournirent l'occasion d'user de cette liberté qu'on lui laissait. Il composa sur ce double sujet la *Dryade violée* et la *Truelle crossée*. De ces deux pièces la première est moins une satire qu'une élégie, où s'exhalent en vers délicieux les regrets du poëte, à qui l'on a enlevé ses ombrages, ses nymphes et ses oiseaux :

Forêt ! Haute maison des oiseaux bocagers !
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paîtront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.

La seconde est une vengeance d'amour-propre : par jalousie de métier, Ronsard estimait peu la gloire des constructions, de ces monceaux de sable et de pierres qui menaient aux faveurs royales aussi vite et mieux que les plus beaux poëmes. Avec ses préjugés de clerc, de savant et de gentilhomme, un architecte n'était à ses yeux qu'un maçon ennobli, même après avoir bâti le Louvre, Anet ou Chambord. La truelle pouvait-elle disputer d'honneur avec la lyre ? Exigeant et égoïste, comme le deviennent aisément les rois et les poëtes rassasiés d'adulation, l'orgueil blessé tourna chez lui en amertume. Cette gloire si radieuse eut aussi ses misères et ses ombres. Après les dithyrambes enthousiastes, les ovations et les ambitions sans bornes de la jeunesse, vinrent les jours de désenchantement, de dépit rentré, de vanité mortifiée. Le rêve inachevé de la *Franciade*, les faveurs plus rares de la Cour, la fatigue et l'ennui qu'inspire, surtout au peuple français, une trop longue réputation, portèrent dans son âme un profond découragement. Ronsard avait sincèrement accepté, avec un naïf orgueil, sa propre apothéose. Le demi-dieu vécut assez longtemps pour se voir narguer sur son autel. Un jour, il surprit un jeune damoiseau, un beau fils de famille impertinent et

dédaigneux, comme le sont volontiers les ignorants et les nouveaux venus, qui s'égayait aux dépens de ses vers. La colère le saisit : il prit la plume, et tança vertement le sacrilége, qui osait ainsi profaner ses labeurs et ses lauriers :

Pour ce, Mignon, que tu es jeune et beau,
Un Adonis, un Amour en tableau,
Frisé, fardé, qui es issu d'un père
Aussi douillet et peigné que ta mère,
. . . .
Tu oses bien te moquer de mes vers,
Et te gaussant les lire de travers,
A chaque point disant le mot pour rire [1] !

A mesure que les années arrivent, que ses cheveux grisonnent, que sa verve tarit (il se sentait vieux à trente-six ans), Ronsard endure moins la plaisanterie, surtout quand sa personne est en jeu. Mécontent des autres et de lui-même, il se plaint au Roi, il se plaint à la Reine Mère, il se plaint au bon cardinal Odet, le protecteur et le confident de tous les gens de lettres ; il se plaint au seigneur Simon Nicolas son ami, et à force de se plaindre il devient caustique et médisant. Sa pension est en retard, c'en est fait :

Tout est perdu, Nicolas, tout s'empire
Ce n'est plus rien que du français empire.
. . . .
Je me repens d'avoir tant eu de peine
Que d'amener Phébus et sa Neuvaine [2]
En ce pays [3].

Ces doléances d'un Apollon chagrin, qui redit à tous les échos les misères de son escarcelle ou les blessures de son amour-propre, ne pouvaient être qu'un faible aliment pour la Satire. Heureusement une plus noble cause était venue jeter l'indignation au cœur de Ronsard. Les guerres civiles

1 Élégie 32e.
2. Les neuf Muses.
3. Pièce intitulée *Caprice*.

et religieuses qui divisaient la France, l'entraînèrent comme tant d'autres dans la mêlée des partis. C'est là que nous le reverrons bientôt, croisant la plume avec une bande de ministres et d'écrivains huguenots ameutés contre lui. Poëte, théologien, capitaine, il sue et s'échauffe au combat, indompté de labeur et de courage. Mais quoi qu'il fasse ou promette, qu'il écrive le *Discours sur les Misères du Temps présent*, ou l'*Appel au Peuple français*, il est toujours lyrique, épique, élégiaque plutôt que satirique. Sa muse empanachée sonne la charge contre la Réforme du même ton dont elle célèbre *Francus*. Certes, il a le souffle, la puissance, la passion, avec des éclairs et des tonnerres vrais ou simulés; mais il n'a ni le sens du ridicule, ni la mesure, ni la finesse pénétrante, ni le sang-froid qu'exige surtout la satire philosophique. L'éducation même de la Pléiade, le ton enthousiaste et inspiré de ses adeptes, la solennité ambitieuse du style et des idées, la disposaient peu à suivre les pas d'Horace. C'était plutôt parmi les héritiers de Marot, dans la lignée des écrivains gaulois, que la muse familière de la satire devait trouver ses interprètes. Encore fut-elle longtemps à les rencontrer.

La Satire, comme une source vive et frémissante, qui cherche une issue, faisait effort sur tous les points pour se creuser un lit, où elle pût couler à pleins bords. Après l'échec de la Pléiade, elle se répandit en mille filets épars, en épigrammes, en rondeaux, en blasons, en quatrains, en pasquils et en sonnets, deux genres nouveaux venus d'Italie. Mais tout cela n'était pas la Satire proprement dite. Les écrivains eux-mêmes le sentaient bien et n'osaient usurper ce nom. Dans l'éclosion d'un genre littéraire, comme dans la formation des mondes, il est curieux de voir combien de couches successives précèdent la création complète. Que d'apprentis et d'écoliers avant l'homme de génie qui doit cueillir le rameau d'or! Antoine du Verdier, Jean de La Taille, Rapin, Passerat, ne sont encore que des précurseurs.

L'*Invective satirique* de Guillaume la Perrière ne vaut guère mieux ni moins que les *Omonimes* d'Antoine du Verdier publiés en 1572. L'honnête et confus auteur de la *Bi-*

bliothèque française, polygraphe et collectionneur, peu fait pour enfourcher Pégase, n'en tenta pas moins l'aventure. Un de ses admirateurs complaisants, le sieur de Chavigny, Beaunois et tant soit peu rimeur lui-même, lui adresse ce sonnet louangeur :

Personne du Verdier encore n'a écrit
La satire mordante :
Toi premier des Français oses par ton esprit
Nous en tracer la sente.

M. Viollet-le-Duc, dans son histoire de la Satire placée en tête des œuvres de Régnier, déclare n'avoir trouvé nulle part de poésie antérieure à 1572 portant le titre de satire. — Soit! mais si le nom n'existe pas, le genre lui-même avait été déjà cultivé, comme nous l'avons vu, par du Bellay notamment, et avec plus de succès que par du Verdier.

Les *Omonimes* ou *Satire des mœurs corrompues de ce siècle* sont une œuvre aussi médiocre que bizarre. L'auteur est un attardé qui revient à la rime équivoque de Cretin, petit tour de force consistant « à répéter le mot tout entier à la fin de deux vers accomplis, mais chaque mot sous une signification différente et de manière à fournir homonyme » :

Contre luxurieux plus qu'un Faune ou Satyre
Je voulois débacquer par cuisante satire :
J'avois fait mon projet réciter en dix vers
Les abus, les malheurs, les affaires divers,
Qui en ces troubles sont renversés dessous France
Dont le peuple est réduit en extrême souffrance.

Nous avons là un échantillon de la poésie soporifique telle que la distille du Verdier.

Sans prétendre à l'honneur d'un genre nouveau, Jean de La Taille, comme du Bellay, est devenu poëte satirique par circonstance et par dépit plus encore que par vocation. Il songeait moins d'abord à faire rire que pleurer. C'est dans cette intention qu'il avait composé la tragédie de la *Famine* ou des *Gabaonites*, *étant bon*, disait-il dans sa préface, *que les*

Princes pleurent, même (surtout) en temps d'affliction. Ces graves paroles adressées à la galante Marguerite de France, qui aimait peu les larmes, attestent un honnête homme, plutôt qu'un habile courtisan. Aussi, malgré ses dédicaces, Jean de La Taille ne semble-t-il pas avoir joui d'une haute faveur, si l'on en juge par les plaintes qu'il exhale dans le combat de *Fortune* et de *Pauvreté* :

> Ah ! que me sert d'être noble ici-bas,
> Quand d'un vilain les grands font plus de cas ?
> Que sert d'être homme en ce temps où nous sommes
> Quand une femme ici commande aux hommes ?

Un matin, ennuyé de languir sans espoir dans les antichambres du Louvre, il rompit avec la Cour, revit son petit castel de Bondaroy, et rima pour se consoler les *Adieux du courtisan retiré.* Cette élégie satirique nous ramène aux *Regrets* de du Bellay et à la *Gélodacrye* de Grévin. Elle n'est qu'une paraphrase du fameux éloge de la vie champêtre, *O fortunatos nimium !* » avec une pointe d'ironie et de rancune ignorée de Virgile. La pièce est d'une large et hardie facture à la façon de Ronsard. On sent la vieille nature indocile du gentilhomme, qui ne s'est pas encore apprivoisé au patelinage de la politique italienne. Le *Courtisan retiré* est un cousin germain du bonhomme Enay chez d'Aubigné. Ce qui le séduit par-dessus tout dans la vie des champs, c'est l'indépendance :

> O demi-dieu qui vit en son champ retiré,
> Où l'on dit librement tout ce qui vient à gré !

A tous les plaisirs il préfère celui du *franc parler*, cet éternel besoin de notre race. Virgile, qui s'en souciait peu, a oublié le franc parler. Et pourtant, quel bonheur, après avoir rompu sa chaîne, de pouvoir s'écrier tout haut :

> Un peuple est plus qu'un roi, un content qu'un chétif,
> Ainsi un libre aux champs, qu'un courtisan captif.

Pour un homme dégoûté de la Cour, on voudrait seulement

que Jean de La Taille fût moins prodigue d'adieux et de malédictions ; il s'en sépare un peu comme un amant d'une maîtresse qui l'a longtemps séduit et trompé : il en a la prolixité.

Rapin et Passerat, esprits plus sobres, plus fins, plus contenus, nourris de la vieille séve gauloise et de la moelle des anciens, semblaient mieux préparés à la Satire. Mais pour Rapin la poésie n'est qu'une distraction passagère :

Je fais des vers une fois l'an,
Et pour le duché de Milan,
Je ne voudrais ni ne souhaite
Qu'on me tînt pour un grand poëte[1].

Vice-sénéchal et prévôt de la connétablie, il songe moins encore à suivre les traces d'Horace que celles des larrons, dont il purgeait les routes du Poitou et du Limousin. Rentré chez lui, près de son foyer, il lit et relit son poëte favori, et s'en pénètre si bien qu'il finit par en faire l'interprète de ses propres sentiments. Son imitation est un ingénieux décalque, qui lui permet d'enchâsser dans un cadre antique des noms et des faits contemporains. Auguste s'appelle Henri IV ; Mécène, Sully ; la villa de Tibur devient le petit manoir de Fontenay-le-Comte, les fureurs de la Ligue remplacent les horreurs du Triumvirat. C'est un duo perpétuel, où domine toujours la voix du maître :

O rus, quando ego te aspiciam[2] *?*
O petit trou, quand aurai-je pouvoir
D'aller encore en Poitou pour te voir !

Delicta majorum[3]. . . . . . .
Pauvre Français ! Tu porteras la peine
Des maux commis par tes prédécesseurs.

Non his orta parentibus[4]. . . . . . .
De tels parents n'avaient pas pris naissance
Ces chevaliers de courage hautain,

1. Œuvres latines et franç. de Nicolas Rapin (1610), in-4°, p. 37.
2. Horace, Satire 6, liv. II. *Hoc erat in votis.*
3. Horace, ode 6, liv. III.
4. Horace, ode 4, liv. III.

Qui outre mer sur les bords du Jourdain,
Furent planter les bannières de France.

On sent la joie candide d'un admirateur, peu soucieux de sa propre originalité, et trop heureux de prendre la note du coryphée, pour se mettre à l'unisson. Lui-même indique au début de chaque pièce le motif latin, comme on marque en tête d'une romance un air connu.

Passerat avec sa physionomie narquoise, son œil borgne et sa face empourprée de Ménippe érudit, a toute l'allure d'un satirique. Jovial et spirituel, toujours prêt à lancer une épigramme ou un bon mot, et ne sachant guère s'en priver, même au risque de blesser le Roi son protecteur ou les poëtes ses confrères, il passe sa vie entre Plaute et Rabelais. En pareille compagnie, on comprend qu'il soit devenu le plus redoutable rimeur d'épigrammes depuis Marot et Mellin de Saint-Gelais. Mais Passerat n'est pas seulement poëte : il est professeur, humaniste, commentateur, philologue, en un mot critique plutôt encore que créateur. Fin gourmet en matière de bons livres comme de bons vins, difficile aux autres et à lui-même, lisant beaucoup, écrivant peu, il se fût effrayé de sa propre fécondité : soit défiance, soit timidité naturelle aux gens d'esprit trop délicats, il borne et rabat lui-même l'essor de son inspiration. Nul pourtant n'était plus capable, ce semble, d'allier à la malice et à la légèreté gauloise l'atticisme de l'art antique. Le joli conte de *l'Homme métamorphosé en coucou*, *l'Élégie sur la mort d'une linotte*, attestent un maître dans l'art d'écrire. Passerat a le style alerte, les traits piquants, les grâces moqueuses et familières, dont s'embellira bientôt la muse de La Fontaine. Il possède surtout une qualité presque inconnue au seizième siècle, la sobriété : du moins en écrivant, car ailleurs il s'en piquait peu. Malgré sa vocation naturelle, il n'eut pas l'honneur de doter la France de la Satire. La seule peut-être de ses pièces qui mérite ce nom, celle de la *Divinité des procès*, n'est qu'une boutade ou une explosion de mauvaise humeur contre les malheurs du temps et la cupidité des gens de loi :

Il y a des procès d'Eau, de Ciel et de Terre :
Ceux du Ciel maintenant se vident à la guerre,
Où à coups de canon on plaide des édits,
Dont le vainqueur s'attend de gagner paradis.
. . . .
A beaux deniers comptant, bref il faut employer
Possible et impossible à procès festoyer.
. . . .
Mon procureur Guillor en saurait bien que dire,
Qui, mon procès jugé, tire encore et retire ;
Et depuis seize mois m'a tant villonisé,
Que je le tiens déjà pour immortalisé.

Parmi les boutades satiriques de Passerat nous pourrions citer encore une *Invectice contre Apollon et les Muses*, auxquels le poëte fait ses adieux. Il y renonce un peu comme Jean de La Taille renonçait à la Cour, en amant désabusé :

De vous ni de Phébus plus rien je ne dirai,
Mais de vos favoris les malheurs j'écrirai ;
Le harpeur Thracien qu'une amoureuse flamme
Fit descendre aux Enfers pour ramener sa femme,
Sans elle retourné au séjour des vivants
Près du fleuve Strymon pleura six mois suivants.

Plus heureux ne fut pas ce grand poëte Homère
Destitué d'amis, privé de la lumière,
Qui sans cesse endurant et la soif et la faim,
Alloit chantant ses vers pour un morceau de pain.

Il rappelle les misères de Sophocle, d'Euripide, la fin tragique de Lucrèce, de Lucain, et en conclut que les favoris d'Apollon sont bien négligés par leur père. Cette invective n'est d'ailleurs qu'un jeu d'esprit, où l'auteur s'amuse à quereller le dieu des vers, tout en lui gardant au fond du cœur un sincère attachement.

Les coups de plume et les coups de langue de Passerat inquiétaient le roi Henri III lui-même, au moment où il venait de transporter au Louvre l'Académie fondée par Baïf au faubourg Saint-Marceau. Passerat s'était permis de trouver

1. Volé. — *Villon*, voleur.

que le roi avait mieux à faire que de s'occuper de ces vétilles littéraires, et rappelait le vers de Virgile :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Henri furieux lui adressa des reproches amers « voire même, dit la chronique, des menaces sanglantes. »

Passerat s'excuse dans les vers suivants, où il maintient ses droits de critique envers l'Académie naissante :

Ma muse n'est point ennemie
De la nouvelle Académie,
Ni ne veut déplaire à son Roi.
. . . .
Mais si cela seulement pique
Quelque petit académique,
Laissez aller les combattants.
Qui me voudra livrer bataille,
Que hardiment sa plume taille !
Vous en aurez du passe-temps.

Une autre carrière satirique allait s'ouvrir pour lui.

Bientôt distraits par les événements publics, mêlés activement aux dernières agitations du siècle, Rapin et Passerat eurent la bonne fortune d'associer leur esprit et leur nom à une œuvre impérissable, *la Ménippée*. Tous deux devinrent les tirailleurs poëtes du parti politique, et firent rude guerre à l'Espagnol et aux Ligueurs. Mais la Satire philosophique attendait toujours un interprète. A défaut d'un Horace, elle trouva d'abord son Lucilius dans le Normand Vauquelin de la Fresnaye.

II

Qui se souvient aujourd'hui de Vauquelin ? Quelques érudits, quelques amateurs de lettres. — Il a été un de ces ouvriers laborieux de la première heure, que d'autres plus heureux ou plus brillants viennent bientôt éclipser. Pourtant son nom et quelques-uns de ses vers méritaient d'échapper à l'oubli. Président au siége de Caen, il appartient à cette magistrature

provinciale, digne émule des L'Hopital, des de Thou et des Pasquier, qui sut allier aux graves fonctions de la robe les libres ébattements de l'esprit et l'indépendance des convictions. Juge par devoir et poëte par goût, il consacre aux Muses tout le temps qu'il peut dérober aux plaideurs, chose difficile dans un pays où les vers naissent moins vite encore que les procès. Malgré tout, il composa cinq livres de satires, sans compter un art poétique et bon nombre d'épîtres, d'idylles, d'épigrammes, de sonnets, d'élégies, où sa verve féconde aime à s'épancher [1]. L'idée jetée au vent par du Bellay avait germé dans plus d'une tête. Disciple passionné des anciens, à force de feuilleter Horace, Vauquelin finit par se dire aussi « que la satire serait une espèce de poésie merveilleusement satisfaisante et profitable en notre France. » Avant de se mettre à l'œuvre, il a médité sur les lois du genre, sur le style qui lui convient, sur les libertés dont il lui est permis d'user, pour ne pas dégénérer en vengeance ou en diffamation. A propos d'Horace, il fait cette remarque ingénieuse « qu'il n'y a pas grande différence entre les Épîtres et les Satires, si ce n'est que dans les satires l'auteur semble s'appliquer plutôt à *défricher les vices*, et dans les épîtres à *planter au lieu les vertus*. » Lui-même se propose d'entremêler les deux genres, en se renfermant dans les limites qui conviennent à un honnête homme et à un chrétien :

. . . . Je vais suivant la trace
De Juvénal, de Perse, et par sur tous d'Horace [2].

Les bruyantes ardeurs de Juvénal, le stoïcisme chagrin de Perse convenaient peu à sa nature. Horace avec son bon sens pratique, son indulgente philosophie sans roideur et sans emphase, était plutôt l'homme de Vauquelin. Il l'imite et le suit à distance, d'un pas un peu lent et un peu lourd, mais en prenant ses aises comme un bon bourgeois, qui

1. V. la belle édition des *Poésies diverses* de J. Vauquelin sieur de la Fresnaye, publiée par J. Travers (Caen, 1870).
2. *Satires françaises*, liv. IV, A Guillaume Vauquelin sieur de la Fresnaye lieutenant général au bailliage de Caen.

n'est pas pressé d'arriver. En ouvrant le recueil de Vauquelin, la première chose qui frappe, c'est qu'on a devant soi un honnête homme. Petit mérite littéraire, dira-t-on : — plus grand qu'on ne pense, surtout quand l'écrivain a su faire passer dans son œuvre l'écho de son cœur :

Dis que je fus d'ailleurs aimé de tout le monde,
D'un cœur ouvert et franc, de conscience ronde,
. . . .
Que l'air de mon visage à tous témoignait bien,
Que j'étais *Jovial*, et non *Saturnien* [1].

Pourquoi donc écrit-il des satires ? S'il faut l'en croire, la faute en est aux mœurs du temps. Citoyen de la vieille France, ami de la candeur et de la bonhomie, il s'inquiète de voir grandir une génération nouvelle, pimpante, coquette, minaudière, plus adonnée aux dés qu'aux livres, plus soucieuse de beaux habits que de bons principes :

Beaux danseurs, escrimeurs, qui mignons comme femmes,
Couvrent sous leurs habits les amoureuses flammes,
La plupart tout frisés d'un visage poupin [2].

Il a entrevu déjà les petits maîtres et les raffinés, que d'Aubigné rencontrera dans les antichambres de Marie de Médicis, et qu'il fustigera de sa rude main de pamphlétaire et de soldat. La mauvaise humeur de Vauquelin ne va pas si loin ; elle ressemble un peu à celle des oncles de Térence, qui gourmandent leurs neveux sur leurs folies et, après avoir bien sermonné, finissent par payer la note. S'il gronde et censure, c'est souvent par devoir d'âge, de position, et aussi parce que le genre de la satire l'exige. Ses critiques rappellent les conseils affectueux et sensés qu'Horace avait recueillis de la bouche de son père :

Le sieur d'Auly, qui fut fait chevalier,
Avant que d'être à grand'peine écuyer,

1. *Satires françaises*, liv. I, A son livre. *Jovial* et *Saturnien* « termes dérivés de l'astrologie, Jupiter étant considéré comme cause de joie et de bonheur, tandis que Saturne causait l'humeur sombre et la tristesse. » (*Dict.* de Littré.)
2. *Ibid*, liv. IV, A Guillaume Vauquelin, etc.

S'enfle, se brave[1], et ses parents dédaigne,
Et des Seigneurs seulement s'accompaigne :
Le souvenir de son nom lui déplaît :
Car son orgueil lui fait croire qu'il est
Ce qu'il n'est pas.

. . . .

Il veut avoir des chiens et des oiseaux,
Et veut bâtir sur des dessins nouveaux :
Tous ses chevaux ne sont que de manége ;
Et tous les jours, ses rentes il abrége ;
Car sur le dos il porte son moulin
Teint d'écarlate aux eaux de Gobelin.

. . . .

Le sieur d'Armont au bonheur arrivé
Du bien public a fait son bien privé[2].

Peut-être aussi lui arrive-t-il parfois de médire des femmes et du mariage ; innocente plaisanterie qu'autorisaient les traditions gauloises. Mais le jour où son ami Le Blais lui annonce qu'enfin il va faire aussi le saut périlleux, il revient de son goût pour le célibat, et reconnaît que :

Nul n'est parfait sans femme à son côté.

. . . .

Car qui de soi n'en a point, il faut bien
Qu'il en emprunte à quelques gens de bien[3].

Ce fonds d'indulgence bienveillante et sentencieuse, cette modération dans les reproches, enfin ce dernier reste de rouille antique qui couvre encore son style, semblent faire de Vauquelin un poëte gnomique et moraliste, un confrère d'Hésiode, de Théognis ou de Pibrac plutôt qu'un satirique de profession. Il n'en conserve pas moins la gloire d'avoir le premier, avec persistance, avec suite, tenté de constituer a part le domaine de la Satire ; d'y avoir introduit non plus seulement les gentillesses et les espiègleries du vieil esprit français, mais la gravité philosophique, l'accent convaincu

1. Se *braver*, se vanter :

Pourquoi te braves-tu de cela qui n'est rien ? RONSARD.

2. *Sat. franç.*, liv. III, A Jean de Morel, chevalier etc...... vicomte de Falaise.
3. *Ibid*, liv. IV, A M. le Blais, conseiller du roy au Parlement de Rouen.

du cœur et du bon sens. Il n'a pas encore, il est vrai, le don de la précision, l'art d'enchâsser sa pensée, comme Régnier, dans des vers devenus proverbes en naissant : il n'a pas non plus cette âpreté mordante, qui rend les coups de plume de Boileau presque toujours mortels : on revient aisément des blessures du bon Vauquelin.

Je ne bats point, personne je ne tue [1].

Ce qui domine en lui, c'est la familiarité grave et souriante du père de famille causant au coin du feu avec ses amis et ses enfants ; c'est la candeur mêlée d'indépendance et de fierté, que nous retrouverons plus tard chez Ducis. Le poëte, qui, avec son fin sourire, montrait au premier Consul les canards sauvages fuyant à son approche, eût-il contemplé d'un autre regard

. . . . Ces superbes palais
Des rois, où les seigneurs ne sont que des valets [2].

Le calme du foyer domestique, la douce sérénité du bonheur se reflète dans cette poésie discrète et tempérée, comme le fut la vie de Vauquelin. Boileau sevré sitôt des joies de la famille, étranger aux douceurs de la paternité, eût-il jamais tracé ce tableau du retour à la maison, qu'a reproduit depuis le pinceau de Greuze :

Sa femme l'accolant [3], l'admire et le bénit,
Tous les siens en ont joie, et le ciel même en rit [4].

Vers charmant, qui glisse comme un rayon de soleil ami sous le toit de l'homme de bien.

La Satire si souvent compromise par les injustices et les violences de l'esprit de parti s'était pacifiée et ennoblie entre les mains de Vauquelin. Mais le bon président n'appartient

1. Sat., à Jean de Morel.
2. Sat., liv. II, à M. de Répichon, trésorier général de France.
3. L'embrassant.
4. *Ibid.*

qu'à demi à la poésie : lui-même sentait tout ce qui lui manquait pour exceller dans son art :

> En quelqu'art que ce soit, il faut un homme entier[1] :
> Qui deux en entreprend, ne fait bien son métier.

Cet homme entier allait venir : la muse d'Horace trouva enfin un de ces désœuvrés de génie, comme La Fontaine, dont la vie se passa tout entière à dormir, à rêver et à ne rien faire, ... que des chefs-d'œuvre. Il s'appela Mathurin Régnier.

III

Né un siècle plus tôt, Régnier eût été sans doute un gai compagnon de Villon, un des poëtes et des héros conviés au banquet des *Repues Franches*. Sa bonne étoile le fit naître dans un temps où la discipline et le goût commençaient à s'imposer aux lettres. L'ordre rentrait dans les esprits comme dans les rues. Les derniers feux de la guerre civile achevaient de s'éteindre sous la main puissante de Henri le Grand. Régnier ne se vit pas exposé comme Marot, comme des Périers, comme tant d'autres beaux esprits oisifs, aux séductions et aux périls des idées nouvelles. Soit paresse, soit indifférence ou bons sens, il s'en soucie peu :

> En toute opinion, je fuis la nouveauté[2].

Il se tient attaché au giron de l'Église catholique, qui lui permet de vivre avec les revenus d'un modeste bénéfice, et de garder son titre d'abbé sans en remplir les devoirs. Il a entendu vaguement parler des doctrines démocratiques de la Ligue ; mais si ami qu'il soit de l'indépendance, il ne croit pas à l'utopie d'une liberté complète ici-bas :

> Au joug nous sommes nés, et n'a jamais été
> Homme qu'on ait vu vivre en pleine liberté[3].

1. Sat., liv. III, à Rob. Garnier.
2. Satire IX, à Rapin.
3. Satire III, *La vie de la Cour*.

Satisfait du présent, au milieu d'une société harassée de luttes et de discordes, il célèbre les bienfaits d'un autre Auguste et d'un nouveau Mécène sous les traits de Henri IV et de Sully. Régnier est véritablement l'Horace du seizième siècle : il en a la grâce, l'enjouement, la douce philosophie amie du repos et de la médiocrité. Se fût-il même jamais exposé à laisser son bouclier dans les champs de Philippes ou d'Ivry ? Il est permis d'en douter. La seule campagne qu'il ait entreprise, fut un certain voyage d'Italie, à la suite du cardinal de Joyeuse : il en revint gueux comme il était parti, et dégoûté pour toujours des aventures [1]. Que souhaite-t-il après tout ?

> Un simple bénéfice et quelque peu de nom [2].

Encore, s'il rêve par surcroît un *peu de nom* comme Horace rêvait un peu de bois,

> Et paulum silvæ super his foret [3] !

n'est-ce pas gloriole, ni vain désir de vent et de fumée, mais précaution contre ceux qui seraient tentés de lui ôter son bénéfice, dont il faisait, on doit l'avouer, assez mauvais usage. Malgré sa ressemblance avec Horace, la société qu'il fréquente ne vaut pas toujours celle de Varius et de Virgile. Il va bien dîner de loin en loin chez son oncle l'abbé Desportes, le mieux renté des beaux esprits. Mais avant d'y arriver, il fait de longues pauses au cabaret, et entraîne sa Muse en certains lieux où elle s'oublie trop souvent. Pourtant, cet héritier débraillé de Rutebœuf et de Villon a le sentiment du goût et de la beauté classique. Il étudie et reproduit les anciens comme personne n'avait su le faire avant lui. Sa vive originalité triomphe des périls et des servitudes de l'imitation, où s'embarrassent si souvent Ronsard, Jodelle, Garnier et tous les poëtes de la Pléiade. Même alors qu'il

1. Il y retourna cependant encore une fois avec le comte de Béthune, et sans plus de profit.
2. Satire III.
3. Horace, sat. VI, liv. II.

traduit Horace ou Juvénal, un goût de terroir, une saveur toute française relève et égaye les gentillesses ou les nonchalances de son aimable génie. Talent éclectique et primesautier, composé à la fois de paresse et d'étude, de réflexion latente et d'éruptions soudaines, il s'inspire à une triple source : 1° l'antiquité classique, objet constant de son émulation ; 2° les poëtes Bernesques, avec lesquels il avait fait connaissance en Italie ; 3° la tradition gauloise, qu'il continue en face de Malherbe triomphant. En poésie comme en religion, comme en politique, Régnier n'est point un chercheur de nouveautés : il ne prétend détrôner personne, et se contente d'une place qui soit bien à lui.

Avec son esprit insouciant, son humeur pacifique, sa vie peu régulière, comment a-t-il choisi le genre de la satire? Est-ce par dépit, comme Ronsard? Par ennui, comme du Bellay? Par besoin de moraliser, comme Vauquelin? Non. S'il raille, s'il censure, c'est qu'il cède à une certaine pointe d'indépendance et de gaieté juvénile, dont il s'accuse et s'absout en même temps :

> Et comme la jeunesse est vive et sans repos,
> Sans peur, sans fiction, et libre en ses propos,
> Il semble qu'on lui doit permettre davantage [1].

Plus tard, quand les années et le génie seront venus, il promet de faire mieux, d'emboucher la trompette héroïque, et d'aller bravement *planter son lierre* au pied du laurier de Henri IV. Malheureusement ou heureusement peut-être, Régnier fut jeune toute sa vie, et ne put tenir parole. Il resta poëte satirique, sans fiel d'ailleurs, sans envie, laissant couler ses vers, comme ses jours, avec tant d'insouciance et d'abandon, qu'on ne cessa de l'appeler le bon Régnier :

> Et le surnom de bon me va-t-on reprochant,
> D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant [2].

1. Satire I : *Discours au roi.*
2. Satire III.

Méchant, il ne sut jamais l'être. Lui-même se fût affligé d'attrister par ses vers le cœur d'un honnête homme. Un seul jour, il se fâcha : encore était-ce par bonté d'âme, en faveur de son oncle Desportes, que Malherbe avait brutalement offensé.

L'indignation, ce puissant aiguillon de la Satire, qui mettait le feu au cœur d'Archiloque et de Juvénal, ne l'a jamais beaucoup troublé. Par moments, on croirait qu'il va s'emporter : Horace lui semble trop discret ; mais sa nature facile et indulgente a bientôt pris le dessus :

> Cependant il vaut mieux sucrer notre moutarde[1].

Sucrer sa moutarde, mêler le miel à l'absinthe, Régnier pouvait-il faire autrement? Les apostrophes directes, les personnalités blessantes, qui frappent droit au cœur ou au visage, sont un procédé qu'il s'interdit. Boileau, le sage et intègre Boileau, ne craint pas d'attacher en toutes lettres au pilori de ses satires les noms de Chapelain, de Pradon, de Cotin, même de Quinault. Sa probité féroce comme son bon sens appelle crûment un chat un chat, et Rollet un fripon. Régnier, qui eut le malheur de scandaliser le monde plus d'une fois par sa conduite et par ses vers, donne ici du moins un exemple de modération et de bon goût, qui contraste avec les brutalités de la satire politique et religieuse au seizième siècle :

> J'ouvre les yeux de l'âme, et m'efforce de voir
> Au travers d'un chacun : de l'esprit je m'escrime,
> Puis dessus le papier, mes caprices je rime
> Dedans une satire, où, d'un œil doux amer
> Tout le monde s'y voit, et ne s'y sent nommer[2].

S'il nomme quelqu'un par hasard, c'est surtout lui-même. Il est le premier à s'immoler gaiement avec son air piteux et

1. Satire II : *Les Poëtes.*
2. Satire XII : *Régnier apologiste de soi-même*, à M. Fréminet.

mélancolique, son habit râpé et ses infortunes galantes dont il se raille, à défaut d'autre remède.

Mais enfin si bon qu'il soit, il a des yeux et des oreilles : il voit passer des grotesques, il entend discourir des sots; et par malheur le ciel l'a doué d'un talent impitoyable pour la caricature. Tout enfant il s'y exerçait : les menaces et les corrections paternelles n'avaient pu l'en dégoûter. D'un air distrait et rêveur, sans qu'on prenne garde à lui, il s'est assis dans un coin, à l'écart, et de là il se donne la comédie. Cet homme qn'on croirait perdu dans le pays des nuages et des songes creux, observe tout. Les ridicules et les travers qui s'offrent à sa rencontre viennent frapper son cerveau comme un miroir grossissant, où ils se fixent et se colorent. Les gens de lettres, de cour, de Sorbonne, d'église sont l'objet de ses préférences : c'est la société qu'il coudoie tous les jours, sans trop s'y mêler; car il se tient plutôt à distance sur la lisière, et ne s'égare volontiers qu'au bois ou au cabaret. Au-dessous de ce monde des honnêtes gens, s'entr'ouvre un autre monde inférieur, que Régnier connaît trop bien, celui des truands, des entremetteuses, des vieilles sorcières, des filles perdues, jadis hanté par Villon. Du moins, rendons-lui cette justice, il ne l'a pas embelli : la fidélité scrupuleuse de ses peintures est faite pour en inspirer le dégoût. Ces sales taudis enfumés, avec leur piteux mobilier, leur population de duègnes édentées, de courtisanes étiolées et amaigries, prennent sous le pinceau du poëte une laideur idéale et fantastique cent fois pire que la réalité. Régnier instruit les autres, par son exemple et ses mésaventures, à ne pas l'imiter. Mais sortons de ces lieux mal famés, où lui-même n'entrait que le soir, la tête basse, le chapeau sur les yeux, et revenons aux œuvres qui méritent vraiment d'être vues et étudiées au grand jour.

Régnier est artiste et poëte à la façon de La Fontaine : il a par-dessus tout le talent de la mise en œuvre. Que le sujet soit ancien ou nouveau, peu lui importe, tant il est sûr de le rajeunir. La Fontaine prend sans façon un apo-

logue dans Ésope, dans Phèdre, dans Apulée, et se l'approprie par le droit du génie. Régnier emprunte de même à Horace, aux poëtes italiens, un sujet, une scène, un type, son *Festin Ridicule,* son *Fâcheux,* son *Pédant.* Le cadre est antique ; mais les personnages sont contemporains. Allez au Louvre, au Pré aux Clercs, à la Sorbonne, vous êtes sûrs de les rencontrer. Quand Jodelle et Garnier mettent en scène des soudards, on a devant soi de faux Grecs et de faux Romains, qui ont appris par cœur les strophes de Sénèque et qui les récitent consciencieusement. Chez Régnier au contraire, par un travail latent dont lui-même peut-être ne se rend pas compte, les souvenirs de ses lectures se mêlent avec ses propres visions. Un jour il est à l'église, en veine de pénitence, dans un de ces quarts d'heure de dévotion trop rares pour un abbé, quand un jeune étourdi long en moustaches, haut sur bottes et ample en panache, vient le déranger et l'ennuyer de son babil. Le *Fâcheux* d'Horace lui revient en mémoire : il toise son homme sans mot dire, et, tout en le laissant bavarder, il a déjà fait son portrait.

Dans cette société érudite et batailleuse du seizième siècle, s'est formé un type nouveau que Régnier déteste particulièrement, comme l'abeille déteste le frelon : c'est le poëte matamore, mélange grotesque du spadassin, du courtisan et de l'homme de lettres, grand faiseur d'embarras, grand parleur de *baragouin,* ennemi juré du bon sens et de la langue française, tranchant du savant et du critique avec tout l'aplomb que donnent l'ignorance, la sottise et la fatuité. Plus d'une fois sans doute, ce *morgand* bien vêtu et bien pourvu, du haut de son panache a toisé d'un air superbe le pauvre habit et la mine chétive du bon Régnier. Qu'il soit tranquille ! Régnier ne l'a pas oublié non plus :

> Pourvu qu'on soit morgant, qu'on bride sa moustache,
> Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache,
> Qu'on parle baragouin, et qu'on suive le vent,
> En ce temps du jourd'hui l'on n'est que trop savant [1].

1. Satire III.

Puissant coloriste comme Rabelais, avec plus de netteté et de précision, il a le don de condenser la lumière et la vie sur un visage et de l'y fixer éternellement. Peintre, observateur et mime, il sait faire parler même le costume. Avec des galoches, un chapeau, une épée, il vous a posé et décrit un personnage : vous n'avez pas encore vu sa face, entendu sa voix, et vous le connaissez déjà. Du reste, son procédé n'a rien d'uniforme. Tantôt c'est une ébauche rapide, deux ou trois coups de crayon jetés en courant, qui laissent deviner la main du maître :

> Et dessus un cheval comme un singe attaché,
> Méditant un sonnet, médite un évêché [1].

Tantôt une de ces peintures vigoureuses et luxuriantes, où les traits se compliquent, où la couleur éclate et déborde presque hors du tableau. La trogne rougissante de son Pédant, son nez enchâssé de rubis, sa robe, docte héritage d'Albert le Grand, illustrée par les broderies des vers qui l'ont transformée en vaste carte géographique, ses lunettes, ses gants, son mouchoir, toute cette lamentable friperie pendue autour du vieux cuistre hableur, ivrogne et vaniteux, forment un type à défier Callot et Téniers :

> Ainsi ce personnage en magnifique arroi,
> Marchant *pedetentim* s'en vint jusques à moi [2].

Janotus de Bragmardo, l'immortel Janotus, qui avait fait la joie de tout un siècle, est éclipsé. Sans doute, les traits sont grossis, le comique parfois un peu trivial et forcé : on voudrait surtout pouvoir chasser de la barbe du Pédant ces hôtes incommodes, que Régnier s'est plu à y loger. Mais il y a dans ce tableau tant de verve, de gaieté, de folle exubérance, qu'on se laisse aller au rire, sans songer que la plaisanterie va un peu loin. D'ailleurs, ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, une simple caricature de fantaisie. En rôdant

1. Satire II.
2. Satire X : *Le souper ridicule.*

bien autour de Montaigu ou du collége de Navarre, on eût certainement trouvé le vieux savant fossile, dernier successeur de Béda :

> De qui l'esprit rongneux de soi-même se gratte,
> S'idolâtre, s'admire, et d'un parler de miel
> Se va préconisant cousin de l'arc-en-ciel [1].

Il en a gardé l'esprit acrimonieux, emporté, mêlant volontiers les intérêts de sa vanité à ceux de la foi. Si vous le réduisez *a quia*, il s'empourpre de colère comme un coq d'Inde, et grossit la voix en criant :

> . . . . Vous êtes hérétique.
> Ou pour le moins fauteur [2]. . .

Un de ces mots perfides, qui appartiennent au vocabulaire de l'inquisition et de la police, et avec lesquels on trouve moyen de compromettre et de perdre les gens, dans tous les temps. De nos jours, l'honnête M. Mercier dira :

> Ce monsieur-là n'est pas moral dans ses propos,
> C'est un socialiste [3].

Jusqu'ici Régnier nous a présenté un certain nombre de personnages grotesques, aux couleurs tranchantes, hardies, et un peu crues, de frustes ébauches et d'amusantes caricatures ; mais nous ne sommes pas encore arrivés à son œuvre maîtresse, à celle qui nous montre réunies à la fois toute la puissance et la finesse de son pinceau, au fameux portrait de *Macette*.

Macette est la sœur aînée de Tartufe, le diable femelle trafiquant du salut des âmes sous la robe austère d'une dévote. Nous avons suivi déjà, à travers toutes ses transformations, ce type du malin esprit devenant tour à tour moine, ermite, chevalier, marchand. Ici s'opère une nouvelle métamor-

1. *Ibid.*
2. Satire X.
3. Ponsard : *L'Honneur et l'Argent.*

phose : Faux-Semblant est dépassé, et ne serait qu'un niais à côté de sa petite-fille. Tout, il est vrai, n'appartient pas à Régnier dans ce tableau. Ovide et Properce lui fournissaient déjà l'idée première, le personnage de la sorcière ou de l'entremetteuse rôdant autour de la jeune fille : le Moyen Age avait aussi entrevu Macette dans la duègne du roman de la *Rose* et surtout dans le fabliau de la *Male femme qui conchia la prude dame*. Par un artifice qui lui est assez familier, Régnier a combiné les deux légendes ; il a réuni, fondu pour ainsi dire en un seul portrait la sorcière antique et la bigote du Moyen Age, et il en a tiré ce type nouveau, original, qui a fait oublier les deux autres. Macette a gardé toute l'astuce, l'effronterie, le patelinage obséquieux et protecteur de l'entremetteuse : en même temps elle y joint les dehors respectables, la gravité et la pruderie un peu sauvage de la femme qui affecte de hanter l'église et le confessionnal. Le choix du costume, toujours si important pour Régnier, est d'accord avec la profession. Ce long habit de *cendre* qui la couvre de la tête aux pieds, n'est ni blanc, ni noir, mais d'un gris indécis et ambigu comme sa personne, tenant à la fois de la ville et du couvent, et qui permet de se glisser partout sans être remarquée. Sa couleur et sa forme hypocrite expriment bien l'être amphibie vivant sur la limite des deux mondes, cheminant, trottant, négociant et portant de l'un à l'autre ses intrigues et ses poulets.

D'une voix mielleuse elle aborde sa proie, l'enlace, l'enveloppe sous les passes magnétiques de sa parole et de son regard. Le conte naïf de l'honnête femme métamorphosée en chienne, pour avoir laissé mourir d'amour un pauvre bachelier, pouvait émouvoir une bourgeoise du treizième siècle ; mais les jeunes filles en savent trop long, au temps de Régnier, pour écouter de pareilles histoires : un beau joyau est plus puissant que tous les miracles de Notre-Dame. Cependant on croit à Dieu et à l'honneur, on aime un peu son mari ou son amant, on a surtout grand'peur de l'enfer. Qu'on se rassure ! La bonne dame a contre ces scrupules et ces terreurs des remèdes tout prêts. D'abord viennent les formules

édifiantes, les saluts à la gloire de Dieu et de la sainte Vierge, qui répandent tout autour une sainte odeur d'exorcisme propre à écarter le malin ; puis les compliments qui chatouillent la vanité, les sophismes qui troublent la raison, les promesses qui font rêver l'imagination, l'amère pensée du temps qui s'enfuit, de la jeunesse et de la beauté, présents du ciel éphémères et inutiles, si l'on n'en sait tirer profit au passage. Enfin pour achever la conquête de cette âme qui résiste et se débat, les aveux personnels qui autorisent le mal par l'exemple, les maximes éhontées qui mettent la conscience à l'aise :

> L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus [1] :

les peintures lubriques, qui enflamment les sens et les affolent par la crudité même de l'expression. Macette finit par être éloquente à sa façon comme Phèdre :

> Son œil tout pénitent ne pleure qu'eau bénite [2],

mais quel feu soudain l'allume à l'idée de ces joies mystérieuses, dont elle prend encore sa large part, quand elle s'écrie avec la fierté cynique d'une Messaline inassouvie :

> Et mon bas peut encore user deux ou trois corps [3].

La pauvrette qui l'écoute s'étonne, hésite, balbutie, va céder peut-être, lorsque l'apparition de l'amant, comme celle d'Orgon dans Tartufe, vient, par un coup de théâtre subit, précipiter le dénouement. La scène était toute construite, Molière n'a eu qu'à la prendre ; et, malgré son génie, il l'a imitée, égalée, si l'on veut, mais non surpassée. Le discours de Macette à la jeune fille qu'elle catéchise si dévotement se retrouve presque tout entier, mot pour mot, dans la déclaration de Tartufe à Elmire. Boileau n'a pas essayé de

1. Satire XIII.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

se mesurer ici avec son devancier. Molière seul était capable de faire revivre cette langue hardie, nerveuse, pittoresque, où tout est couleur et pensée. Jamais du reste, avant cette bonne fortune de son génie, Régnier lui-même n'avait su allier tant de vigueur, de finesse et de sobriété. La chaleur des tons, la délicatesse des nuances, la précision des contours, ce don de la force contenue et de la lumière condensée, presque inconnu de Rabelais, de d'Aubigné et des plus grands écrivains du siècle, annoncent le triomphe combiné de l'art et de l'inspiration : point de traits égarés à l'aventure, ed couleurs qui s'étalent et se perdent ; sous chaque coup de pinceau circulent le sang et la vie. On dirait une toile de Rembrandt, une de ces graves figures de bourgeoises flamandes, cachant sous un ample capuchon le feu d'une prunelle où se trahit l'impatience des désirs et l'ardeur de la sensualité. Encore faut-il avouer qu'ici la poésie est bien supérieure à la peinture. Quelle palette assez riche de tons et de nuances pour rendre ces clignements d'yeux, ces inflexions de voix, ces mille jeux de physionomie du caméléon suborneur ?

Macette n'est qu'un type idéal sans doute : cependant elle a, par certains côtés, sa date et son cachet contemporain. Régnier en a pris les traits épars autour de lui. Elle appartient bien à cette société sensuelle, dévote et hypocrite qui a vu passer à travers les rues, sous la robe de pénitent, les mignons de Henri III. Comme Faux-Semblant, comme Patelin, comme Panurge, elle a l'étoffe d'un personnage destiné à vivre longtemps. A quelques années de là, nous la retrouverons occupée d'un nouveau trafic : brocanteuse de consciences, elle se mettra au service de Concini et de sa femme, pour achever la grande œuvre de conversion commencée à Saint-Denis. Plus tard enfin, complice des sages-femmes et des dragons, bohémienne dévote et voleuse d'enfants, elle viendra chuchoter à l'oreille de Babet et du père Letellier, et finira par s'introduire dans les bonnes grâces de Mme de Maintenon. Peut-être Régnier lui-même, si indifférent qu'il fût, avait-il eu à se plaindre déjà du zèle de la bonne dame.

Sa vie peu édifiante avait dû l'exposer plus d'une fois aux sévérités d'un monde, où l'art de sauver les apparences est compté pour la moitié de la vertu. Il prend sa revanche des censeurs austères, des prudes effarouchées, qui se voilent la face au seul nom de l'abbé Régnier.

Si l'on veut comprendre ici tout le talent de l'écrivain, il faut voir ce qu'est devenue Macette aux mains de ses successeurs ; de quels barbouillages, de quelles platitudes tous ces pinceaux maladroits ont surchargé cet immortel portrait. Quand un grand écrivain a ouvert à l'art une voie nouvelle, derrière lui se lève bientôt l'essaim des imitateurs et des copistes. Nous avons vu Rabelais mis en lambeaux par d'indignes héritiers qui se rappelaient moins son génie que sa licence. Régnier éprouva le même sort. La Satire, élevée par lui à la dignité d'un genre littéraire, pullula de tous côtés : ce fut un déluge, une invasion. A travers ce flot de productions médiocres ou insupportables, que citerons-nous ? Sera-ce l'*Espadon satirique* du sieur de Fourquevaux, ami de Régnier, et beaucoup plus capable d'imiter ses vices que ses vers ? Ou les pesantes facéties et les grossières invectives de son ennemi Berthelot ? Ou l'insipide recueil des Satires de Sigogne, dont le cynisme n'a pas même l'excuse du talent et de la sobriété ? Toute cette poésie ordurière va se perdre dans la sentine du *Cabinet Satirique*. Les Théophile, les Desmarets, les Scarron achevèrent de compromettre un genre perdu et avili au moment où la plume honnête de Boileau vint le réhabiliter.

LIVRE DEUXIÈME

SATIRE RELIGIEUSE

CHAPITRE I

LA PRAGMATIQUE. — LE CONCORDAT. — PREMIÈRES AGITATIONS DE LA RÉFORME.

Satires protestantes de Clément Marot. — *Réponse aux Censures des théologiens*, par Robert Estienne. — La librairie genevoise.

I

Les conciles de Bâle et de Constance avaient échoué dans leur œuvre de réforme ecclésiastique. Un vague malaise travaillait la chrétienté : la décadence de la vie religieuse, l'ambition politique des papes, moins occupés de gagner des âmes que des provinces, les efforts des Églises nationales pour s'émanciper du Saint-Siége étaient autant de causes de trouble et d'inquiétude. En France, le seizième siècle s'était ouvert au milieu des querelles renaissantes de la Pragmatique : ce fut le dernier soupir de l'Église gallicane. Ces libertés, fondées par saint Louis, consacrées par Charles VII, défendues par l'éloquence des d'Ailly, des Clémangis et des Gerson, devaient disparaître dans le naufrage commun du Moyen Age. En vain la pauvre Pragmatique était montée sur les tréteaux de la place Saint-Étienne, pour implorer l'appui du roi son patron : elle n'avait pu se relever du coup terrible que lui avait porté Jules II. Faiblement soutenue par Louis XII, à demi trahie par Georges d'Amboise, elle ne

fit plus que végéter. Le nouveau souverain, en arrivant, signa de bon cœur son acte de décès légal, et força le Parlement à l'enregistrer. François Ier, imbu des doctrines du bon plaisir, devait se sentir peu de tendresse pour cette vieille charte, qui consacrait au profit du clergé le privilége républicain de l'élection. « Tous doivent élire celui à qui tous doivent obéir, et tous doivent connaître celui qu'ils élisent : telle était, dit Fleury, la maxime de l'Église aux premiers siècles. » Principe dangereux, contre lequel pape et monarque se trouvèrent bientôt d'accord.

On se fit de part et d'autre des concessions. Le Roi eut la nomination aux bénéfices (le droit de les distribuer à ses courtisans, à ses poëtes, même à ses maîtresses) : le Pape garda la souveraineté spirituelle et reçut en outre les annates [1], qui devaient aller grossir les revenus du Saint-Siége. L'Église resta seule dépouillée, asservie, partagée entre deux puissances, qui allaient faire peser sur elle l'ascendant de leur force et de leurs séductions. Pourtant, à en croire les auteurs du Concordat, on n'avait voulu que la pacifier et la sauver des périls de la liberté. Brantôme l'atteste : l'auteur des *Dames galantes* s'est chargé d'expliquer l'utilité d'une réforme qui lui valut une abbaye. Toute la cour applaudit à ce coup de politique, qui mettait tant de beaux revenus à la discrétion du Roi. Mais le Clergé, le Parlement, l'Université, étaient loin de partager cet enthousiasme. Ce fut une émeute générale de protestations, de sermons, de complaintes et de sifflets. Un placard, affiché sur plusieurs points de la capitale, dénonçait à la haine publique les complices de ce malheureux traité, le pape Léon X, le chancelier Duprat et la reine-mère Louise de Savoie :

Prata, Leo, Mulier : frendens Leo rodit utrumque.
Prata, Leo, Mulier sulphuris antra petant.
Patra, Leo consorte carent, Mulierque marito :
Conjugio hos jungas, Cerberus alter erunt.

Le peuple lui-même, attaché par souvenir, par habitude

1, Revenu de la première année des bénéfices.

à cette charte de l'Église nationale, répétait de confiance ce refrain des écoliers :

Concilium cleri fle :
Quidquid habes sera rifflé,

Adieu les titres ! Adieu les droits ! Adieu les bénéfices, espoir et soutien des pauvres clercs, gage d'indépendance pour l'Église et de sécurité pour ses enfants ! A quoi bon désormais la science, les grades péniblement conquis, la sainteté même de la vie, si un caprice du Roi devait tout décider ? L'écho de ces doléances se prolonge à travers tout le seizième siècle : elles retentissent sans cesse dans les assemblées provinciales, dans les États généraux.

Au temps jadis l'Esprit saint élisoit
Ceux dont souloit [1] l'Église être servie,
En ce temps-là vertu fruit produisoit,
Car les elus étoient de sainte vie.
Mais maintenant les mondains par envie,
Ont usurpé la sainte élection,
Dont s'en ensuit humaine affection :
Et par ainsi tous vices procédés
Sont des pasteurs, qui nous sont concédés
Par les chevaux, par la poste et par dons.
Trop mieux vaudroit les élire à trois dés,
Car à l'hasard ils pourroient être bons [2].

Étienne Pasquier exprime les mêmes regrets dans une lettre à M. de Raimond, conseiller au Parlement de Bordeaux : « Nous avions en notre France la Pragmatique sanction, nerf très-fort et très-certain de notre discipline ecclésiastique. [3] » Après deux siècles, d'Aguesseau déclarait encore la Pragmatique plus *respectée* et plus *respectable* que le Concordat.

Tandis que la *Bonne Dame*, comme l'appelle Rabelais, expirait si bruyamment au milieu des lamentations et des complaintes de ses fidèles, un coup de tonnerre fit subitement tressaillir la chrétienté. Luther venait de s'annoncer :

1. Avait coutume.
2. Bayle, *Dict. hist.*, art. Du Prat.
3. Letr. d'Ét. Pasquier, liv. XX.

ennemis et partisans du Concordat se rapprochèrent par un instinct commun de conservation. Cette fois il ne s'agissait plus d'une querelle de famille. L'affaire de la Pragmatique n'avait été qu'un épisode tumultueux : la Réforme était une révolution.

II

La Réforme n'éclate pas en France par une éruption subite comme en Allemagne. Elle s'infiltre peu à peu parmi les lettrés, les beaux esprits frondeurs et raisonneurs, qui accueillent ses doutes plus encore que ses affirmations : de là elle descend dans les classes populaires, où elle trouve des âmes neuves, ardentes, faciles à exalter par le mysticisme et le martyre. La lecture de la Bible, sévèrement proscrite par l'Église, est le grand appât qui séduit les imaginations. « Sache donc la postérité, s'écrie Henri Estienne, qu'il n'y a pas trente ans, il se fallait autant cacher pour lire une Bible traduite en langue vulgaire, comme on se cache pour faire de la fausse monnaie[1]. » Aux périls de la révolte et de la curiosité la Renaissance vint ajouter toutes les séductions de l'esprit critique. Les textes saints ne furent pas seulement traduits, mais discutés, commentés librement. Marot qui avait touché à ce fruit défendu, moins peut-être par goût sérieux que pour faire enrager les moines et la Sorbonne, se frotte les mains en songeant que

> Ce grec, cet hébreu, ce latin,

et il aurait pu ajouter surtout ce français,

> Ont découvert le pot aux roses[2].

Malgré la protection généreuse accordée par Léon X aux savants de tous les pays, les théologiens d'Allemagne et de France s'étaient déclarés les adversaires des études nouvel-

1. *Apologie pour Hérodote* (liv. II, chap. xxx).
2. XLIV, Du Coq-à-l'âne, à Lyon Jamet (1535).

les. Cette invasion subite d'une lumière venue du dehors, cette science laïque et profane qui s'attaquait à l'Ecriture elle-même, qui prétendait se faire universelle et populaire, les effrayait. L'Église, qui jusqu'alors avait tenu le flambeau, sembla vouloir le dérober. Par esprit d'opposition, Farel et les siens faisaient élever l'école auprès du temple Évangélique, et demandaient que les enfants « fussent instruits dans les bonnes lettres, et que l'on n'empêchât ni les sciences, ni les langues. » Rien d'étonnant donc qu'une sympathie naturelle ait associé au début les partisans de la Réforme et ceux de la Renaissance.

Cependant, les savants, si favorables qu'ils fussent aux idées nouvelles, ne déclarèrent pas une guerre ouverte au catholicisme. Les clameurs des moines, les défiances et les persécutions de la Sorbonne les rendirent suspects, et bientôt hostiles au clergé plutôt qu'à l'Église. Derrière eux se presse une foule curieuse, frémissante, comme un essaim d'abeilles qu'on tente vainement d'écarter de la ruche. Elle finit par y entrer, avide de sucer le miel de la parole divine, au risque d'y laisser la vie ou la foi. Rêve d'imagination, vague besoin du cœur, attrait de curiosité, tels furent, surtout durant ces premières années de fermentation latente, les vrais mobiles de la Réforme française. Plus tard viendront les législateurs et les chefs de parti, Calvin et Condé. Pour le moment, le grand hérésiarque c'est Érasme, qui correspond à la fois avec Luther et Léon X; c'est Marot, qui se fera chasser de Genève aussi bien que de Paris; c'est Dolet, que le martyre même ne peut justifier aux yeux de Calvin; c'est Briçonnet, l'aventureux évêque, qui, revenu de ses courses errantes avec Marguerite, mourra bon catholique et repentant; c'est Lefèvre d'Étaples, qui s'achemine doucement vers la Réforme sans y songer, tout en commentant les livres saints; c'est Budé, dont l'hérésie consiste surtout à lire le grec comme un païen.

Mais déjà la Sorbonne s'inquiète et fulmine contre ces terribles ennemis du repos public. Le docteur Bouchart a fait comparaître devant lui le page de François Ier, l'indiscret

railleur qui se permet de blâmer l'usage des fagots comme aliment de la foi. Béda, le fougueux principal de Montaigu, dénonce et aurait déjà fait jeter au feu les *paraphrases d'Érasme et le Miroir de l'âme pécheresse*, sans l'intervention du Roi. Le président Lizet soutient et continue au Parlement les doléances de Béda. Tous deux champions arriérés du Moyen Age, ligués dans une haine commune de la Renaissance et de la Réforme, apportent à la lutte cet entêtement fanatique, cette intrépidité dans l'absurde, qui semble souvent le dernier privilége des causes perdues. Comme un autre Horatius Coclès, Béda tente d'arrêter à lui seul le flot débordant des novateurs. En face d'une époque avide de lumière, de liberté et de mouvement, il se déclare l'avocat officiel, le défenseur opiniâtre des ténèbres, de l'intolérance et de l'immobilité. Il inspire et rédige l'acte par lequel la Sorbonne demande au Roi de supprimer l'art diabolique de l'Imprimerie.

Parmi tant de superstitieux adorateurs du dieu Terme, c'est un type curieux à étudier que cette dure tête de pédant ossifiée dans le moule de la scolastique, fermée à toute idée de réforme et de progrès même inoffensif, impitoyable à toutes les grâces du style, à toutes les hardiesses de l'esprit, à tous les libres mouvements de la conscience. Le souffle de la Renaissance a passé sur elle sans l'attendrir ni l'échauffer. Que lui parlez-vous de Cicéron ou de Virgile? A la langue dorée de ces païens il préfère le jargon de l'école, le latin du *Theodulus*. Vrai maniaque de persécution, capable de brûler la France, son roi et lui-même pour le salut de l'orthodoxie, sa vie se passe à dénoncer et à invectiver. Dès qu'un livre nouveau paraît, il est là l'œil au guet, la plume en main, biffant, notant, saisissant au passage les hérésies, échauffant le zèle et les scrupules de la Sorbonne, soufflant la colère au cœur de Janotus et déchaînant, à travers les rues fangeuses du vieux Paris, la troupe hurlante de ses régents et de ses écoliers. Son génie accusateur se révéla dans un gros factum contre les Luthériens clandestins (*Apologia adversus clandestinos Lutheranos*), œuvre illisible aujourd'hui, écrite dans le goût et le style barbare de la scolastique à son

déclin, pleine de dénonciations et d'injures contre Érasme, Lefèvre d'Étaples, Mélanchthon, Budé et les plus illustres écrivains. Au lieu d'arrêter, Béda ne fit qu'envenimer la querelle. Les provocations, les placards, les profanations nocturnes contre les images de la Vierge et des Saints se multipliaient. Une main orthodoxe affichait pendant la nuit au coin des rues cet appel à la rigueur :

> Au feu, au feu cette hérésie,
> Qui jour et nuit trop nous blesse.
> . . . .
> Paris, Paris, fleur de noblesse,
> Fais-en justice, Dieu l'a permis.

Une autre main clandestine ripostait par ce contre-appel :

> En l'eau, en l'eau, ces fols séditieux,
> Lesquels, au lieu de divines paroles,
> Prêchent au peuple un tas de monopoles,
> Pour émouvoir débats contentieux.

Tout le monde soupçonna Marot d'être l'auteur de cette réplique. Les partisans du feu l'emportèrent. En 1529, Berquin fut brûlé pour avoir outragé la Vierge dans ses écrits. Cependant Béda n'était point satisfait, et réclamait de nouveaux supplices. Ses accusations et ses invectives montaient de la sœur du roi au roi lui-même, qu'il déclarait complice et fauteur de l'hérésie. Condamné une première fois à faire amende honorable devant la porte de Notre-Dame, en expiation de ses discours incendiaires, Béda revint à la charge, s'entêta et cria si fort, qu'on l'enferma au couvent du Mont Saint-Michel, pour le calmer. Il y mourut de rage et d'ennui, avec l'amère pensée qu'il restait encore des presses, des livres, et surtout des hérétiques à brûler. Que ne sut-il attendre? Quelques mois plus tard, il aurait eu la consolation de voir les feux s'allumer pour ne plus s'éteindre de sitôt.

L'apparition des fameux placards affichés par les sacramentaires à Paris et à Blois, jusque sur la porte de la chambre à coucher du roi, ouvrit l'ère des persécutions

(1534). Ces placards, imprimés à Neufchâtel, avaient été clandestinement introduits en France par quelques cerveaux brûlés, comme en possèdent tous les partis [1]. Jamais défi plus insensé, plus maladroit ne vint d'une minorité. C'était moins une profession de foi qu'une déclaration de guerre. Les novateurs ne se contentaient pas de réclamer une place au soleil, le droit de vivre et de prier Dieu selon leur conscience : ils exigeaient formellement [2] « l'abolition de la messe, de cette pompeuse et orgueilleuse *Messe papale* ; l'extirpation de la vermine romaine : pape, cardinaux, évêques, prêtres, moines, séducteurs, menteurs, blasphémateurs, meurtriers des âmes, renonceurs de Jésus-Christ, etc. » Ils attaquaient avec une fureur de passion et une licence de parole inouïe le dogme fondamental du catholicisme, le mystère de l'Eucharistie : « Allumez donc vos fagots pour vous brûler et rôtir vous-mêmes, non pas nous, pour ce que nous ne voulons croire à vos idoles, à vos dieux nouveaux, et nouveaux Christs, qui se laissent manger aux bêtes. » Ces insolences et ces défis exaspéraient les catholiques, et rendaient la lutte inévitable. François Ier, indulgent d'abord pour la Réforme, qui faisait du moins diversion aux débats de la Pragmatique, n'hésita plus à sévir contre elle. Le mariage de son second fils avec la nièce du pape Clément VII l'obligeait plus que jamais à l'orthodoxie. Les feux de joie qui avaient éclairé les fiançailles, se changèrent en auto-da-fé. Le président Lizet fut chargé de fournir des recrues au bûcher, et se mit bravement à l'œuvre. Le moment était venu de venger Béda et Rhadamanthus.

Marot, suffisamment averti, prit le chemin de l'exil, et s'enrôla décidément parmi les tirailleurs de la Réforme. A vrai dire, c'est le seul nom qui lui convienne. Dans cette guerre d'avant-poste, Marot, comme Érasme, n'est point un soldat discipliné, mais un volontaire, un *condottiere* de la

1. Voir sur ce point assez obscur l'*Histoire de l'Église réformée de Paris*, par M. Ath. Coquerel fils. (Notes et éclaircissements.)
2. Voir MM. Haag, *France protestante*. (Pièces justificatives.)

poésie, engagé par caprice et par rancune sous la bannière de Calvin. Pour occuper ses loisirs forcés de Ferrare et de Venise, il s'est mis à lire et à méditer la Bible. Placé entre ses souvenirs profanes et les inspirations du livre sacré, un travail bizarre s'opère dans son esprit. Les deux courants se mêlent, se croisent et aboutissent à un amalgame hybride, à la fois chrétien et mythologique. Évidemment Marot a fait tout son possible pour enfler sa voix et l'élever au ton des prophètes; mais la flûte lui sied mieux que la lyre ou la trompette : aussi revient-il bien vite à ses pipeaux. Il invente l'idylle théologique, genre nouveau dont on ne s'était guère avisé, et que les pastorales de Guarin devaient mettre en vogue au commencement du dix-septième siècle. *La Complainte d'un pastoureau chrétien, faite en forme d'églogue rustique, dressant sa plainte à Dieu sous la personne de Pan, dieu des bergers*, est un curieux échantillon d'allégorie sacrée, païenne et satirique. Le voile, du reste, est transparent : il n'y a point à s'y tromper. On devine de qui le poëte veut parler quand il s'écrie :

Jusques à quand, ô Pan grand et sublime,
Laisseras-tu cette gent tant infime,
Et faux pasteurs parjures et méchants
Dessus troupeaux dominer en tes champs ?

Le *Balladin* est une pastorale allégorique dans le même goût. Deux bergères sont en présence, Christine et Simonne : l'une fille de Christ, l'autre de Simon le magicien. Christine, l'honnête fille,

. . . . Était de fort bonne maison,
Et se vêtait, comme simple bergère,
D'accoutrements taillés à la légère.

Simonne, au contraire, est une vraie courtisane romaine, effrontée, fardée, parée, riche du fruit de ses impudicités, et, malgré tous ses atours,

Vieillissait fort, vieillit et vieillira,
Et de vieillesse en bref temps périra.

Cette vision fut le testament poétique de Marot; il le laissa inachevé, comme l'attestent ces deux mots inscrits au bas par ses amis : *Ici mourut.*

Parmi ces dernières pièces, nées dans les amertumes de l'exil, il en est une ignorée longtemps et récemment découverte [1], qui les surpasse toutes par la vigueur du style et de la passion : C'est *l'Épître écrite de Venise à la duchesse Rénée de Ferrare.* En lisant ces vers, on est tenté de se demander s'ils sont bien de Marot; et cependant il est difficile, disons mieux, il est impossible de le contester. L'exil l'a métamorphosé. Le galant traducteur d'Ovide, l'ingénieux architecte du temple de Cupidon est devenu un puritain austère, un ennemi des images, des statues, et surtout de Vénus, la blonde déesse, qu'il avait tant chantée autrefois :

> Temples marbrins y font et y adorent,
> Images peints qu'à grands dépens ils dorent.
> . . . .
> Trop plus qu'ailleurs y triomphe Vénus,
> Vénus y est certes plus révérée
> Qu'au temps des Grecs en l'île Cythérée.

Qui le croirait? Marot, le chaste Marot, s'en plaint. Mais où il faut l'entendre, c'est surtout contre Rome, contre cette Rome maudite, qui l'a forcé à quitter son doux asile de Ferrare. On dirait Calvin dénonçant de sa voix stridente les infamies de Babylone,

> De la paillarde et grande mérétrice,
> Avecque qui ont fait fornication
> Les rois de terre, et dont la potion
> Du vin public de son calice immonde,
> A si longtemps enivré tout le monde.

Avant d'Aubigné, la muse protestante n'a pas trouvé de plus énergiques accents : de Bèze lui-même ne les a pas éga-

1. Nous devons cette pièce à l'obligeance de notre ami M. G. Guiffrey, le nouvel éditeur du premier Marot complet. « *Les Œuvres de Clément Marot, de Cahors en Quercy, valet de chambre du Roy, augmentées d'un grand nombre de compositions nouvelles par ci-devant non-imprimées.* » — Magnifique édition ornée de gravures, sur papier de Hollande. — (Imprimerie J. Claye.)

lés. Mais ce n'est là qu'un accident, un cri de colère échappé à cette vive et légère nature de poëte plutôt faite pour railler que pour foudroyer.

Un autre exilé, poursuivi comme Marot par les haines de la Sorbonne, Robert Estienne, apporta bientôt à la Réforme le concours tout-puissant de ses presses, de sa vaste intelligence et de ses relations dans le monde entier. Las de se voir sans cesse inquiété et dénoncé du haut de la chaire comme un homme fin et cauteleux, *qui semait des hérésies sous l'ombre d'utilité publique*, malgré la faveur dont n'avaient cessé de le couvrir François Ier et Henri II, il s'était décidé à prendre le chemin de la Suisse avec sa famille (1551). La Chambre Ardente le réclamait depuis longtemps. L'aspect de ces *grandes flammes allumées*, où avaient disparu déjà Berquin et le libraire Dolet, lui fit hâter le pas. Une fois hors des frontières, il se tourna contre cette meute d'ennemis *béants de grand appétit après son sang*, et leur lança un terrible adieu.

La *Réponse aux censures des théologiens*, écrite d'abord en latin et bientôt traduite en français par l'auteur lui-même, est un des morceaux les plus éloquents et les plus curieux de cette époque. Nous avons là non-seulement un pamphlet, mais l'acte d'accusation et le plaidoyer de l'accusé. Le cœur gonflé de rancune et d'indignation, il reprend tout au long l'histoire de ses démêlés avec la Faculté de théologie ; il rappelle les menaces, les interrogatoires, les enquêtes dirigées contre sa personne et sa maison, cette interminable suite d'allées et venues, de pourparlers, d'explications en face du Roi, qui désirait sauver son imprimeur ; la mauvaise foi de ses juges, qui veulent le condamner d'ensemble, sans discuter, et qui versent des larmes de rage, en voyant cette proie leur échapper. Il se peint lui-même au milieu des lacs et des trébuchets de Sorbonne, cerné par une bande de théologiens rugissants et déjà prêts à le déchirer comme une pauvre brebis offerte en sacrifice, si Dieu n'avait envoyé son ange pour le sauver. Hâtons-nous d'ajouter que la brebis avait des griffes et des dents, pour se défendre même contre les loups, et en usait vigoureusement.

De ce navrant et pathétique récit, où se mêlent tous les tons, depuis l'invective jusqu'à la prière, Robert Estienne passe à l'examen des griefs accumulés contre lui. D'une main victorieuse, il saisit cet acte d'accusation sorti enfin des ténébreux dossiers de la Sorbonne : il l'étale aux yeux de ses contemporains et de la postérité, comme une preuve de la malice, de la cruauté et de l'ignorance de ses ennemis. Son grand crime, la cause de ses malheurs, c'était d'avoir publié un texte et un commentaire de la Bible, où des yeux clairvoyants prétendaient reconnaître la main de Calvin. Depuis ce jour (1532), il n'avait plus joui d'un instant de repos. On comprend la terreur des plus braves à la vue de ces mille coups d'épingles, de ces censures obliques et tracassières, où chaque mot est noté, torturé et marqué de ce trait sinistre : *hérétique*, et partant *brûlable*. Nous en prendrons quelques exemples au hasard.

Annotation. — Nous avons le seul Dieu pour notre refuge.

Censure. — Cette annotation est luthérienne, détournant les chrétiens d'avoir refuge à la benoîte Vierge et aux saints[1].

Annotation. — Job accuse Dieu pour la charge insupportable de sa croix.

Censure. — Cette annotation est fausse, injurieuse et calomnieuse contre le benoît Job[2].

Annotation. — Dieu auteur des biens et des maux.

Censure. — Cette annotation, en prenant indistinctement le nom d'auteur, est *hérétique* et *blasphématoire*[3].

Pour être juste, il faut avouer qu'un certain nombre de ces notes, fort innocentes en apparence, pouvaient avoir aux yeux des théologiens un sens secret qui nous échappe. Il y avait là sans doute plus d'un argument contre le mérite des œuvres et l'intercession des saints. La finesse et la *cautèle*, tant reprochées à Robert par ses ennemis, n'étaient pas tout à fait imaginaires. Nul n'a retracé d'une façon plus saisissante ni plus maligne cette chasse à l'hérétique et au libre

1. Art. 51.
2. Art. 54.
3. Art. 56.

penseur, où l'on entend gronder les voix furieuses des Gagney, des Picard, des Guyancourt et des Lizet. Il en connaissait sans doute tous les périls et toutes les ruses. C'est une guerre perpétuelle de réticences et d'interprétations, derrière lesquelles chacun s'embusque, l'un pour prendre, l'autre pour n'être pas pris. Après avoir ainsi temporisé, manœuvré, disputé le terrain pied à pied durant trente ans, Robert Estienne éprouve un véritable soulagement à se décharger de ses colères et de ses humiliations. Du port de salut où il s'est réfugié, il brave ces bons docteurs moins chiches de sang que de paroles : il les raille, les insulte et par l'effet de la passion, les calomnie aussi à son tour. Le regret de la patrie absente, de cette douce maison paternelle qu'il avait dû quitter déjà vieux et blanchissant ; la haine des persécutions ; le soulèvement d'un libre et fier esprit réclamant pour la science des franchises que lui refusent les défiances de l'orthodoxie, éclatent çà et là en ironies, en apostrophes et en cris de malédiction. Ce fond d'humeur caustique, d'indépendance un peu sauvage, d'âpre et sombre mélancolie, qui débordera plus tard à flots dans les livres d'Henri Estienne, bouillonne déjà au cœur de son père. Le vieil Amilcar pouvait se flatter d'avoir préparé à Rome un Annibal.

Pourtant, si acérée qu'elle fût, la plume de Robert Estienne était encore la moindre de ses armes. Ses presses le vengèrent bien mieux. Par elles, Genève devint le grand arsenal de la librairie protestante, le centre d'où partaient les libelles, les brochures, les facéties, les placards séditieux, avec les bibles, les catéchismes et les sermons. A côté des prédicateurs s'organisa l'invisible armée du colportage. Missionnaire d'un nouveau genre, le colporteur descend le cours du Rhin en traversant Bâle, Strasbourg, Mayence, les sept évêchés, toute cette grasse terre d'Allemagne, où s'épanouissaient jadis les abbayes princières et les seigneuries épiscopales. Du côté de la France, il s'arrête d'abord à Lyon, première étape de la Réforme : de là il rayonne sur le Charolais, la Bourgogne, la Champagne et jusqu'aux portes de

Paris. Par la longue vallée du Rhône, il s'enfonce au cœur du Midi, dans les gorges des Cévennes, dans les murs de Nîmes et de Montpellier. Infatigable à la marche, cheminant la balle au dos ou trottant sur les pas de son mulet, il s'introduit dans les châteaux, les hôtelleries et les chaumières, apôtre et marchand tout à la fois, vendant et expliquant la parole de Dieu, séduisant les ignorants comme les habiles par l'appât des gravures et des livres défendus. Il a remplacé le ménestrel et le jongleur du temps passé. Cette propagande clandestine eut un effet immense. Ce fut par elle surtout que la satire protestante s'insinua dans les masses, et ruina l'antique respect que l'on portait à l'Église romaine.

Jusqu'alors les grands problèmes de la vie et de la conscience humaine ont été remis aux décisions des conciles et à l'autorité de la Sorbonne : c'est elle qui d'accord avec le Parlement flétrit et condamne les hommes et les livres. D'autres voix vont se faire entendre :

La Sorbonne, la bigote,
La Sorbonne se taira.

Là où la clarté se porte,
L'obscurité sortira [1];
L'Évangile qu'on rapporte
Le Papisme chassera.
La Sorbonne, la bigote,
La Sorbonne se taira [2].

Les questions théologiques nous laissent assez indifférents aujourd'hui. Mais n'oublions pas qu'elles constituaient alors le fonds commun de l'éducation, la meilleure part de l'héritage des ancêtres ; qu'à ces mots de *purgatoire*, de *prédestination*, de *grâce*, de *franc-arbitre*, de *transsubstantiation*, se rattachaient les plus chers intérêts et les plus nobles croyances du cœur humain. Quand de nos jours la propriété s'est vue menacée par les utopies d'une secte nouvelle, on sait quel intérêt subit prirent les questions économiques et so-

1. Calvin avait pris pour devise : « *Post tenebras lux.* »
2. *Le Chansonnier huguenot*, liv. II.

ciales. Que fût-ce donc alors qu'il s'agissait, non plus seulement du bout de champ paternel, du toit sous lequel on avait grandi, mais de son âme, de sa vie future, de son salut éternel ? Il se trouva que ce monde indifférent la veille, plongé dans la somnolence et l'apathie, se réveilla soudain, comme nous nous réveillerons peut-être bientôt, sinon croyants, au moins inquiets, mal à l'aise, avides de résoudre ces vieilles questions pendantes au tribunal de la conscience et de la raison. L'attaque dirigée contre les indulgences s'étendit à toutes les œuvres, à la messe, aux sacrements, au rite et au cérémonial. Un vaste travail de destruction commença sur tous les points. A la guerre d'escarmouches inaugurée par Érasme, Dolet, Marot, des Périers et toute l'avant-garde des beaux esprits, allaient succéder les grandes batailles ; aux doutes discrets, aux ironies à demi voilées, aux finesses ingénieuses, le pamphlet hautain, dogmatique, incendiaire, tombant comme une bombe, et crevant les voûtes de la vieille Église.

CHAPITRE II

SATIRE CALVINISTE.

Son caractère. — *Triumvirat satirique :* Calvin, De Bèze, Viret.

I

La Réforme avait à remplir une double tâche, fonder et détruire. De toutes les armes de destruction, la Satire est peut-être la plus puissante : elle s'en empara. Lucien avait jadis, sans le vouloir, frayé la voie à l'Évangile en faisant crouler sous le sarcasme l'édifice vermoulu du Paganisme. Les sceptiques, les libertins, les rieurs, comme des Périers, Marot, Rabelais, renouvelaient contre le Moyen Age l'œuvre de Lucien, au profit de la Réforme. Mais ces alliés eux-mêmes étaient pour elle un danger : une fois lancés en avant, qui pouvait dire où s'arrêterait l'esprit de moquerie et d'incrédulité ? Dans leurs courses vagabondes, sans frein, sans règle, sans mot d'ordre précis, ces hardis volontaires n'iraient-ils pas saccager la vigne du Seigneur, après avoir pillé les champs des Philistins ? Le nouveau Temple évangélique s'élevait en face de l'ancienne Église ; mais l'Église une fois détruite, le Temple resterait-il debout ? L'Écriture sainte elle-même, cyniquement travestie ou parodiée, ne deviendrait-elle pas bientôt un jouet entre leurs mains ? Déjà Bonaventure des Périers avait livré le secret des incrédules, en se moquant à la fois de Luther, de Bucer et de Girard. Rabelais

confondait dans une même antipathie les *moines putherbes, cafards, chattemites, et les pistolets de Genève, les démoniacles Calvins.*

Aussi, dès le premier jour, en touchant à cette arme terrible de la Satire, les chefs de la Réforme française se séparent-ils nettement des railleurs et des brocardeurs de profession, qui tournent tout en risée, le bien et le mal, le faux et le vrai, et songent moins à édifier qu'à scandaliser les âmes. Calvin raye le nom de Dolet, inscrit un moment par de Bèze au martyrologe des protestants. *L'Apologie pour Hérodote* de Henri Estienne, malgré l'énergie de ses rancunes protestantes, ne trouve pas grâce devant l'Église de Genève : le Consistoire la condamne comme entachée d'un esprit philosophique, qui pouvait mener à l'impiété. La Satire religieuse ou théologique a donc un caractère bien tranché. Ce n'est pas à Lucien qu'elle se rattache, mais aux prophètes et aux Pères de l'Église, à Élie, à Isaïe, à Tertullien, à saint Augustin, à ces glorieux athlètes de la foi, qui n'avaient pas dédaigné non plus *d'appliquer le cautère d'opprobre* sur les fautes du peuple ou sur les erreurs des gentils. Sanctifiée par le but, elle n'est plus un jeu de la médisance, mais une arme au service de la vérité.

Ici pourtant, il faut l'avouer, au point de vue de l'art, un nouveau péril se présente. Ce qu'elle gagne en conviction, elle court risque de le perdre en mesure, en finesse et en gaieté. La naïve malice du Moyen Age avait pu effleurer de son rire sans amertume les institutions et les croyances de la société chrétienne. Rutebœuf plaisantait des flammes éternelles, dont il avait grand'peur : Adam de la Halle riait des reliques de saint Acaire, auxquelles il eût peut-être demandé sa guérison : aucun d'eux ne songeait à ruiner la foi. Tout autre est l'objet, l'esprit et le langage de la Satire protestante. Elle s'inspire de colère et de haine contre ce qu'elle appelle mensonge et superstition : elle est passionnée; impitoyable : or la passion rend souvent éloquent, rarement spirituel. Le flegme sceptique de Philinte peut être piquant; la bile vertueuse d'Alceste est presque toujours ma-

ladroite et forcée dans ses ironies. Polyeucte, avec son ardeur de néophyte, ne saurait railler du même ton que Lucien,

> . . . . Ce foudre ridicule
> Dont arme un bois pourri le peuple trop crédule.

Les iconoclastes de la Réforme sont animés de cette sainte indignation. Acharnés à détruire, moins occupés de rire que de combattre, ils poursuivent leur œuvre par la prédication, par la satire, avec une sorte de fureur. La violence des attaques, la grossièreté des plaisanteries, la trivialité des expressions déparent trop souvent leurs sermons et leurs écrits. Ils s'emportent contre la messe, l'eucharistie, le purgatoire, le mérite des œuvres, du même cœur dont ils brisent les images, dispersent les calices et font manger les hosties à leurs chevaux. Ils mettent à sac le vieux dogme et la vieille Église. Faut-il s'étonner des excès et des brutalités de la parole, quand les actes sont empreints d'une telle violence? Leur raillerie entre, avec la pesanteur d'un coup de hache, dans le tronc séculaire de l'Église romaine. Elle s'y enfonce péniblement, à coups redoublés. Qu'importe ! pourvu qu'elle entre. C'est assez pour un lecteur ou un auditeur chez qui la foi et la haine ont étouffé les scrupules du goût. Ainsi s'explique le succès de certains pamphlets, qui nous semblent aujourd'hui si dépourvus de sel et d'agrément. Essayez de lire les *Satires de la cuisine Papale*[1], sorte de pot pourri culinaire et poétique, auquel de Bèze, Viret, Estienne, et les plus grands noms de la Réforme n'ont pas dédaigné de prendre part. Est-il aujourd'hui un protestant assez ennemi du Pape et de la messe pour trouver quelque divertissement à des plaisanteries comme celle-ci :

> Quand messire Jean porte chape
> La *vesse* a faite ou *messe* dite,
> Je ne veux user de redite,

1. Imprimées par Conrad Badius, en 1560.

Messe, vesse, si tu as sens,
C'est tout un, ils ont même sens.

De là aussi chez tant d'hommes austères, impitoyables pour le moindre écart de conduite, une licence et une crudité d'expression, devant laquelle notre pudeur s'effarouche. Combien de ces pages écoutées avidement le soir dans les graves familles de Genève, entre une lecture de la Bible et un chant des psaumes, auraient peine à être citées aujourd'hui. On n'y songeait point alors. L'esprit de parti excusait les rudesses du style ou l'indécence des facéties, en faveur de l'intention.

A cette première cause d'infériorité, qui place dans l'ordre littéraire la Satire religieuse bien au-dessous de la Satire philosophique, viennent se joindre encore d'autres influences. La sévérité du dogmatisme arrête et alourdit l'essor de la plaisanterie. D'ailleurs, nous ne sommes plus à Paris, parmi cette population vive, moqueuse, prompte au rire et aux bons mots, qui s'égaye de tout, même de l'échafaud et du bûcher. Nous sommes à Genève, en face du Consistoire, qui surveille et réprime tous les désordres, qui proscrit les bals, les concerts, les spectacles, les cris de la rue, le délire des sens et de l'imagination. Là s'est formée une société bourgeoise aux habitudes calmes et régulières; un peuple de marchands, de banquiers, de théologiens, de professeurs, de libraires, hommes d'affaires et d'études positives, d'un bon sens pratique, d'une solidité judicieuse, mais peu au courant des finesses de l'ironie ou du demi-mot. Au milieu de cette atmosphère de gravité sentencieuse et un peu lourde, les gentillesses et les fantaisies de l'esprit n'osent prendre leur vol : tant elles craignent d'être rabattues et ramenées à terre par la férule de Calvin. La Satire y revêt cette roideur un peu gauche, honnête, mais souvent dure et pédantesque, qui caractérise le *style réfugié*. On sent que les grâces du sol natal lui ont manqué.

Le catholicisme du Moyen Age avait fait dans ses représentations et dans ses fêtes une large part aux joies popu-

laires. Rien de plus vif ni de plus gai que certaines hymnes : la prose de l'Ane, les Noëls et les Alleluias. Par esprit de contradiction, l'église de Calvin affecte une chagrine austérité. A la face rebondie des moines, des abbés et des docteurs arrosés de *vin théologal*, elle oppose la pâle figure de ses ministres, que dévore la fièvre de la propagande et de la dispute,

> Ora melancholico tingentes illita plumbo [1].

Malgré quelques exceptions, elle n'eut jamais franchement le don du rire : peut-être fut-ce là une des causes qui l'empêchèrent de triompher en France. La satire n'en devint pas moins pour elle une arme puissante et redoutable. Luther avait le premier donné l'exemple. Il écrivait contre le duc de Brunswick un livre intitulé *Paillasse*. Il traitait Charles-Quint de *bête allemande*, de *soldat du pape* et d'*huissier du diable*. Henri VIII, pour l'avoir réfuté et appelé petit savant, était un *Pharaon*, un *bouffon du Jeudi Gras*, un *roi de paille*, *le plus abject des pourceaux de saint Thomas*. Les membres de l'Université de Paris, qui n'avaient point accepté ses doctrines, se voyaient qualifiés du titre peu honorable d'*Asini Parisienses*. Le fameux livre de la *Captivité de Babylone* fut le prototype de tous les pamphlets protestants au seizième siècle. Aucun du reste ne l'égale, ni par la verve, ni par l'audace. Rabelais seul peut nous offrir une image de ce chaos tumultueux, où le sublime heurte le trivial, où la Bible s'allie à Merlin Coccaie, Dante à Polichinelle. Violent, cynique, éloquent, mêlant à la fois l'apôtre, le tribun et le bouffon, l'auteur combat à la façon de frère Jean, et se sert du bâton de la croix pour assommer ses adversaires. Encore un peu, et, s'il l'osait, il jurerait volontiers des mille millions de charretées de diables, en montant à l'assaut de Babylone. Les réformateurs français suivirent trop fidèlement l'exemple de Luther, et firent de l'injure et du sarcasme une des ressources de la prédication. Calvin, de Bèze, Viret, formèrent une sorte de

1. Remy Belleau : *De Bello Hugonotico*.

triumvirat satirique pour la ruine de Rome, et l'extermination de leurs ennemis catholiques ou protestants.

II

Calvin : Pamphlets théologiques. — *Traité des reliques : Excuse aux Nicodémites*, etc.

Calvin n'a guère l'aspect d'un railleur. A voir cette longue figure pâle, osseuse, aux arêtes saillantes, à l'œil fixe et méditatif, on devine que les jovialités et les facéties de la satire ne doivent pas être son fait. Luther avec son opulente santé, sa face épanouie et florissante, exprime le parfait équilibre de l'âme et du corps : la gaieté devait lui être facile : le rire éclate comme un tonnerre sur ses grosses lèvres faites pour l'éloquence et le plaisir. Chez Calvin, au contraire, l'âme est sans cesse en lutte avec le corps, qu'elle use, qu'elle dompte, qu'elle traîne en dépit de ses résistances et de ses faiblesses, à travers une vie de labeurs, de veilles et de maladies. Jamais le triomphe du moral sur le physique ne fut plus éclatant. Mais cette victoire même achetée par tant d'efforts, imprime à son caractère et à son style ce cachet de tristesse qu'y relevait Bossuet. Comment donc faire glisser le rire sur ce visage blême, sur ces lèvres minces, crispées, frémissantes, qu'a brûlées le charbon d'Isaïe? Ce n'est ni par exubérance ni par épanouissement d'esprit, mais par la violence de la passion, par l'agacement nerveux, par l'intolérance de la conviction qu'il arrive à la satire. S'il était moins certain de posséder la vérité, s'il ne se croyait pas tenu de la faire triompher à tout prix, peut-être serait-il plus charitable. De plus, il y a chez lui, à côté du théologien et de l'apôtre, le légiste, l'avocat, et par-dessus tout le Picard. Né dans la patrie du *sirvente*, il a conservé toute l'aigreur et l'emportement de ses ancêtres. Sa parole est amère, incisive, saccadée : sa lo-

gique, brève, tranchante, sans pitié comme un texte de loi. Il n'a point de ces malices ingénieuses, de ces demi-sourires nonchalants auxquels se complaît si volontiers la gaieté champenoise. C'est l'entêtement, la dureté du paysan picard, l'esprit opiniâtre de ces communes de Beauvais et de Noyon si hardies à pousser le cri de révolte contre leur évêque. Ouvrez le livre de l'*Institution chrétienne*, l'un des plus beaux monuments de la prose française au seizième siècle; feuilletez le volumineux recueil de ses sermons[1]; partout vous retrouverez ce fond d'âcreté bilieuse et pénétrante, qui se mêle à ses plus hautes inspirations.

Comme les ouvriers du temple de Jérusalem, Calvin tient la truelle d'une main et l'épée de l'autre; il prouve et réfute, instruit et raille tout à la fois. Sa vie est un long combat. Il a d'abord en face de lui la grosse armée des catholiques, noire, compacte, avec son clergé régulier et séculier, ses théologiens et ses docteurs escortés des archers et des juges du Parlement : puis les bandes indisciplinées des dissidents, des libertins, des mystiques, enfants perdus de la Réforme, qui menacent de la compromettre par l'indépendance ou le délire de leurs fantaisies. Représentons-nous l'apôtre ardent, fiévreux, tout absorbé dans cette œuvre à laquelle il a donné son cœur, sa raison, ses heures du jour et de la nuit. Tandis qu'il élève le majestueux édifice de son *Institution chrétienne*, il est interrompu par Gruet, par Bolsec, par Servet, par Castalion, par Gentilis, par vingt autres contradicteurs ou ennemis, qui se lèvent de tous les points de l'horizon. Alors il se fâche, il gronde, il lâche contre ces importuns quelques-unes de ces terribles bordées, où la colère étouffe la charité. Les ennemis repoussés, il reprend son œuvre ; mais ceux-ci ripostent, se justifient, s'entêtent dans leur opposition. L'apôtre se fait dictateur, et pour en finir, appelle à son secours la prison, l'exil ou le bûcher.

De temps à autre, comme un censeur de l'ancienne Rome,

1. Senebier rapporte que la bibliothèque de Genève possède 2,025 sermons manuscrits de Calvin. Six secrétaires étaient occupés à recueillir continuellement ses leçons, ses discours, ses lettres et ses pamphlets.

il fait sa tournée dans la cité, pénètre au fond des demeures et des consciences, s'enquiert des mœurs et de la toilette, des croyances et des repas. Son œil perçant a découvert des ménages où maris et femmes *s'accordent comme chien et chat*; des familles où l'on s'enfle outre mesure, pour s'élever au-dessus de sa condition. Son oreille a saisi de sourds murmures chez certains réfugiés, martyrs délicats qui, pour avoir fait le voyage de Genève, se croient en droit d'exiger de la Providence les délices du Paradis. Une fois monté en chaire, sans souci des secrets qu'il va révéler, des amours-propres qu'il va froisser, il raconte ce qu'il a vu et entendu. La médisance se mêle au sermon pour le salut commun. Mais la gravité du réformateur trouve parfois des incrédules, qui essayent de rire et de plaisanter, au lieu d'écouter ses avertissements. Tous ces *gaudisseurs* et *jeteurs de brocards* ne l'intimident pas. Calvin a trop de confiance dans la sainteté de sa cause et trop d'orgueil pour se croire exposé au ridicule. Il renvoie ces mauvais plaisants au tribunal de Dieu. On croirait presque entendre Bossuet saisissant Molière sur les planches du théâtre, pour le jeter sans pitié aux mains de Celui qui a dit : *Malheur à vous qui riez!* « Que tous gaudisseurs se déportent de donner leur coup de bec, jeter leurs brocards accoutumés, s'ils ne veulent sentir la main forte de Celui à la parole duquel ils devraient trembler [1]. »

De Genève, sa forteresse et son observatoire, il promène au loin ses regards et veille au maintien de son œuvre dans le monde entier. Partout où se trahit une dissidence, une hérésie, sa parole arrive âpre, stridente, enflammée, sifflant dans l'air comme une flèche, et vient frapper les imprudents qui s'exposent à sa colère. Il apprend qu'à Rouen un ancien fransciscain défroqué s'est permis de corrompre et de travestir le dogme de la prédestination, que ses prédications mystiques ont tourné la tête des bourgeoises, et qu'il a été jeté en prison comme hérétique, au grand désespoir de ses dévotes.

1. Contre la secte fantastique et furieuse des libertins qui se nomment spirituels par Jehan Calvin (1545). — *Calvini opera*, t. VII, dans la grande édition de Brunswick intitulé e: *Corpus Reformatorum*.

Aussitôt il lance un de ces rudes avertissements, où se mêlent avec une étrange puissance l'accent de l'apôtre, le dogmatisme du théologien et l'armertume du pamphlétaire. Le titre en est grave et simple comme celui d'une épître de saint Paul : « *Jehan Calvin, serviteur de Dieu, à ceux qui craignent Dieu en la ville de Rouen* (1547). » Dès les premiers mots, sa colère déborde contre cet aventurier franciscain, faux hérétique et gentil mignon, dont raffolent les bonnes Galloises normandes. Il est sans pitié pour le caquetage de ces commères évaporées, qui sont allées consoler et cajoler le prétendu martyr dans sa prison. Enfin après les avoir averties, elles et leurs maris, il revient sur le malheureux moine, le pourchasse de ses apostrophes et de ses railleries, l'étreint dans les serres de sa dialectique, l'accable sous le poids des citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, le surprend en flagrant délit d'ignorance et le colle, la face à plat, sur le texte sacré. « Il renverse, comme un pourceau avec le groin, tout le septième chapitre de l'Epître aux Romains... Puis il se mêle d'exposer la langue latine, en laquelle il s'entend comme en haut allemand. Mais on dirait que c'est un paon qui étend ses ailes, quand il prêche témérairement des choses inconnues [1]. »

Outre ses homélies, ses sermons et ses œuvres dogmatiques, où la satire se trouve à l'état mixte et flottant, Calvin a composé un certain nombre de pamphlets proprement dits : les uns contre les dogmes, les autres contre les personnes. Parmi les écrits de ce genre le plus considérable et le plus fameux est le *Traité des Reliques* (1544) [2]. En portant la guerre de ce côté, Calvin savait qu'il attaquait un point vulnérable, dénoncé depuis longtemps par les railleries des libertins. Dès le treizième siècle, nous avons vu, dans le *Jeu de la Feuillie* [3], le moine qui met les reliques en gage au cabaret. Plus tard la *Farce du Pardonneur* [4] nous a montré un charlatan de foire étalant aux yeux de la foule ébahie *la crête du coq*

1. OEuvres françaises de Calvin, publiées par le bibliophile Jacob. — *Calvini opera*, t. VII.
2. *Ibid.*, t. VI.
3. La Satire au moyen âge, ch. xx.
4. *Ibid.*, ch. xxii.

qui chanta chez Pilate et la moitié d'une latte de la grande arche de Noé. Dans la chaire chrétienne même, nous avons entendu Ménot et Maillard déclamer contre les porteurs de rogatons, qui soutirent l'argent des veuves. En dépit de ces critiques et de ces abus, le culte des reliques sans être consacré comme un dogme, n'en restait pas moins un des plus vifs aliments de la foi populaire, et pour l'Église une source abondante de revenus [1]. C'est à ce double titre que Calvin entreprend de le ruiner.

Ici ce ne sont plus seulement des allusions malignes, des facéties narquoises comme celles de Rabelais sur la châsse de saint Rigommé ou de saint Maclou, mais un réquisitoire en règle, un inventaire exact des saintes dépouilles répandues par toute l'Europe. Calvin, qui a tant de peine à se contenir en face des vivants, se modère plus aisément avec les morts. Son persiflage hautain, tranchant, garde une sorte de gravité sentencieuse, qui rappelle un peu le ton de la polémique janséniste. « Au lieu de méditer la vie des saints et des apôtres, le monde a mis toute son étude à contempler et à tenir comme un trésor leurs os, chemises, ceintures, bonnets et semblables fatras.... tant y a que le peuple qui se dit chrétien en est venu jusque-là qu'il a pleinement idolâtré en cet endroit, autant que firent jamais les païens [2]. » En dressant le catalogue de ces précieux dépôts, Calvin dénonce les prétentions rivales et s'amuse à mettre aux prises un corps avec deux ou trois têtes et cinq ou six bras. Ses impitoyables calculs donnent à une opération mathématique tout le piquant d'un bon mot, et ruinent par l'ironie des chiffres le crédit des pèlerinages les plus respectés. « Tant y a qu'il y a un corps de sainte Suzanne à Rome, en l'église dédiée de son nom, et un autre à Toulouse. Sainte Hélène n'a pas été si heureuse, car outre son corps qui est à Venise, elle n'a guère de superabondant qu'une tête, laquelle est à Saint-Gérion de Cologne. Sainte Ursule l'a surmontée en cette partie : son

1. L'an 1560, un membre du chapitre de Notre-Dame proposa d'aliéner le chef de saint Martin, estimé au chiffre de 5,403 livres.
2. *Traité des Reliques* (*Calvini opera*, t. VI).

corps premièrement est à Saint-Jean-d'Angely ; elle a puis après une tête à Cologne, une portion aux Jacobins du Mans, une autre aux Jacobins de Tours, l'autre à Bergerac. De ses compagnes qu'on appelle les onze mille vierges, on en a bien pu avoir partout[1]. » Cette énumération, qui finirait par devenir monotone, est de temps à autre égayée par quelque anecdote plaisante comme celle des bonnes gens qui offrent une chandelle au diable en même temps qu'à saint Michel, et qui ornent de « fleurs, de chapeaux et d'*affiquets* » les bourreaux de saint Étienne aussi bien que le saint lui-même. « Tout y est si brouillé et confus qu'on ne saurait adorer les os d'un martyr, qu'on ne soit en danger d'adorer les os de quelque brigand ou larron, ou bien d'un âne ou d'un chat ou d'un cheval. » Les partisans des reliques avaient, il est vrai, une réponse toute prête : c'est que l'intention fait tout dans le culte rendu à ces restes vénérés, et que, même en se trompant, l'hommage n'en garde pas moins sa valeur pour ceux qui en sont l'objet. La guerre faite aux reliques, enchâssées d'or et de pierres précieuses, devint bientôt un acte de représailles et une occasion de pillage pour les protestants. Calvin n'avait guère pensé au butin ; mais, une fois la lutte engagée, les gentilshommes et les soudards de la Réforme ne tardèrent pas à y songer.

Un autre pamphlet du genre tempéré, moins célèbre que le précédent, et peut-être supérieur en finesse et en malice, est celui qui a pour titre *Excuse aux Nicodémites*[2]. Les Nicodémites sont les épicuriens de la foi, gens accommodants, qui voudraient faire leur salut sans être obligés de s'imposer trop de fatigues et de privations. Or le salut n'est pas chose facile à l'école de Calvin : au lieu d'élargir et d'aplanir la voie, il la resserre, la hérisse de ronces et d'épines. *La porte étroite* est le véritable emblème de son église. De là des plaintes, des murmures contre la tyrannie du réformateur. Un moment la cabale avait crié si fort, qu'elle était parvenue à le

1. *Traité des Reliques*. (*Calvini opera*, t. IV).
2. Excuse de Jehan Calvin à messieurs les Nicodémites, sur la complainte qu'ils font de sa tp grande rigueur (1544). — *Calvini opera*, t. VI.

faire exiler lui et Farel (1538). Mais bientôt les magistrats repentants les supplièrent de rentrer. Désormais sûr du triomphe, Calvin raille d'un ton superbe ces délicats, ces sybarites qui gémissent sous le joug de la loi comme les Hébreux sous les fers de Nabuchodonosor. Jamais sa plume n'a été plus légère ni plus incisive. Moraliste et peintre à la façon de la Bruyère, il s'amuse à crayonner tous ces profils de chrétiens efféminés avec leurs lâchetés, leurs compromis de conscience, leurs calculs d'égoïsme et de tiédeur indifférente. Voyez-les tous passer l'un après l'autre. « Ce sont les protonotaires délicats, qui sont bien contents d'avoir l'Évangile et d'en deviser joyeusement et par ébats avec les dames, moyennant que cela ne les empêche pas de vivre à leur plaisir.... » Puis viennent les modérés, philosophes indifférents, gens d'étude oisifs et spéculatifs, « qui croient que c'est bien assez qu'ils connaissent Dieu, entendent quel est le droit chemin du salut et considèrent en leur cabinet comment les choses doivent aller, sans s'entremêler ni empêcher, comme si cela n'était point de leur office.... » Ce sont enfin les marchands et le commun peuple, « lesquels se trouvant bien dans leur ménage, se fâchent qu'on les vienne inquiéter. » Calvin éprouve un certain plaisir à venir comme un trouble-fête déranger la quiétude de ces gens heureux, à qui la terre fait oublier le ciel.

Mais ce ton de raillerie contenue n'est pas de longue durée, et ne s'accorde ni avec son humeur ordinaire, ni avec ses convictions. Lui-même dans une lettre à Bucer en fait l'aveu : « Je n'ai pas de plus grand combat envers mes vices, qui sont très-nombreux et très-grands, que celui que je soutiens contre mon impatience. Je n'ai jamais pu vaincre *cette bête féroce*[1]. » Quand la bête s'irrite, malheur alors à qui l'approche : elle gronde, elle rugit et ne se connaît plus. La contradiction produit sur elle l'effet d'un drapeau rouge sur un taureau furieux. Il faut la voir aux prises avec Claude de Saintes, avec Baudouin, et surtout avec Saconay et Cathe-

1. Senebier, *Hist. litt. de Genève*, t. I.

lan[1]. Saconay s'était avisé de plaisanter le réformateur sur sa science et ses vertus : Calvin n'entend pas raillerie à cet égard. Il arrête tout court le profanateur, et lui fait rentrer le rire dans la gorge, par cette verte remontrance : « Quant à ce que Messire Gabriel[2] (Saconay) appelle d'être facétieux en demandant où est la sainteté, la chasteté, les jeûnes et vigiles de Calvin ; en voulant brocarder sottement, il montre qu'il ne sait que c'est que la facétie. Il serait à désirer que les ennemis de l'Évangile, je ne dis pas de tels pourceaux que Saconay, mais ceux qui ont quelque belle montre d'honnêteté, approchassent de ses vertus, lesquelles font crever de dépit les plus furieux zélateurs de la Papauté.... Ce chien osera-t-il encore gronder que Calvin parle sans écriture ? Plutôt ayant honte de regarder le soleil, qu'il s'en aille se cacher au giron de quelque paillarde. » Le puritanisme de l'apôtre s'étale ici avec un orgueil peu évangélique ; mais pourquoi Saconay l'a-t-il poussé à bout et contraint de proclamer tout haut ses vertus ?

Cathelan de son côté renouvelant une tactique qui avait le don d'exaspérer Calvin, avait inventé je ne sais quelle histoire ridicule de galanterie et de petits soupers. Diffamateur de bas étage, anecdotier, brochurier et professeur ambulant, l'ancien cordelier se vengeait ainsi de l'hospitalité peu tolérante qu'il avait trouvée à Genève. Calvin n'eût pas dû répondre : à défaut de ses vertus, son estomac et sa santé suffisaient à le justifier ; mais il ne sait pas se contenir. Le titre seul de sa réplique annonce une exécution capitale : « *Réformation pour imposer silence à un certain bélître nommé Antoine Cathelan jadis cordelier en Albigeois.* » On dirait le grand justicier qui s'arme, non d'une plume, mais d'une poignée de verges. De sa main vigoureuse et crispée, il saisit son adversaire encore tout grimaçant, l'apostrophe, le soufflette, et le barbouille de l'encre même dont il s'est sali les doigts : « Combien qu'aujourd'hui beaucoup de sottes bêtes

1. *Calvini opera*, t. IX.
2. Gratulatio ad Gabrielem de Saconay præcentorem Lugdunensem, 1560.

se mêlent de brouiller le papier tellement que tantôt les gens savants auront honte de faire rien imprimer, toutefois à grand'peine trouvera-t-on qui surmonte un certain bélître nommé Antoine Cathelan, etc[1].... » Malgré la sévérité de ses mœurs, Calvin n'hésite pas à nous raconter les exploits du cordelier défroqué en compagnie d'une certaine demoiselle, qu'il honore même d'un autre nom ; puis ses ignorances et ses âneries à l'école de Berne, où il essaya d'être régent. Pourtant si animé qu'il soit à fustiger le coupable, il n'oublie pas son titre de théologien : il prêche, il discute, il dogmatise, il entreprend Cathelan sur la messe, sur le baptême, sur la confession, en appuyant chaque syllogisme ou chaque citation d'une de ces apostrophes foudroyantes : âne ! chien ! pourceau ! Véritables coups de massue, destinés à faire entrer plus avant ses objections dans la tête des contradicteurs.

C'est là, il faut bien le dire, le procédé trop ordinaire de Calvin. Même avec ses confrères en réforme il n'est guère plus indulgent. Esprit absolu et exclusif, il ne comprend pas les transactions, et ne consent à partager ni le ciel, ni l'empire. De là cette roideur méprisante, cette ironie mêlée de fiel contre tous les dissidents. Ses plus grands admirateurs sont forcés d'avouer qu'il n'a pas été un modèle d'humilité, de douceur, ni de charité chrétienne. La Satire le revendique comme un des siens, et en punition de ses aigreurs et de ses emportements, l'associe à ces railleurs, à ces brocardeurs que sa voix sévère menaçait de la colère divine. Ajoutons aussi que les adversaires de Calvin lui rendaient libéralement ses invectives. L'euphémisme est de toutes les figures de rhétorique la moins usitée au seizième siècle. Les chanoines de Saint-Sernin de Toulouse, pour se venger du réformateur qui avait diffamé leur précieuse collection de reliques, le firent sculpter dans leur église sous les traits d'un verrat prêchant, avec ces mots inscrits au bas : *Cy est Calvin le porc*[2]. »

1. *Calvini opera*, t. IX.
2. La figure et l'inscription subsistent encore aujourd'hui sur une des stalles de Saint-Sernin.

III

Théodore de Bèze : le *Passavant*, le *Cyclope*, l'*Ane logicien*.

A côté de Calvin, au premier rang sur la brèche, parmi les batailleurs et les pamphlétaires de la Réforme, apparaît Théodore de Bèze. Celui-ci n'est pas un fils de l'aigre Picardie, un légiste nourri de solitude et de chicane, mais un joyeux enfant de la Bourgogne, bercé au bruit des noëls et des chants de la Mère Folle, doué d'un visage aimable, ouvert, et paré de toutes les grâces de la bonne humeur et de la santé. — Jeune, beau, riche, spirituel, fêté des dames, comblé de bénéfices en espérance, émule d'Ovide et de Martial, Bèze semblait promettre au monde et à la cour un de ces heureux abbés dont Mellin de Saint-Gelais avait offert le plus parfait modèle. Les dissipations et les folies de ses premières années ont laissé derrière elles un souvenir, le *recueil des Juvenilia*, imprudent péché de jeunesse, où l'esprit de parti devait un jour aller chercher, sans mesure et sans bonne foi, un texte perpétuel d'accusations. Cette vie de plaisir s'arrête tout à coup. De Bèze a ouvert la Bible, et s'achemine vers la Réforme. Une maladie dangereuse, le souvenir de ses entretiens avec son ancien maître Melchior Wolmar, professeur de droit à Orléans, enfin un amour et un mariage clandestin achevèrent de décider sa conversion. Il s'échappa de Paris, de cette douce maison où son oncle l'avait si tendrement choyé, et alla droit à Genève mettre au service de la cause protestante sa plume, sa parole et sa personne. Dès ce jour commence pour lui une vie nouvelle. Le gai compagnon d'autrefois s'est rangé, instruit et discipliné sous l'influence de Calvin. Le maître mort, c'est lui qui deviendra la lumière, l'oracle, disons mieux, le vrai pape de la Réforme.

En jetant dans cette âme de feu ses inflexibles convictions, Calvin y alluma aussi les haines et les colères de son parti.

Bèze est son second dans toutes les querelles ; et il y apporte souvent plus de fougue, plus d'emportement que le chef lui-même, par excès de zèle et de dévouement. Il le suit ou le devance contre Héshus, contre Baudouin, contre Castalion, contre Servet, dont il glorifie le supplice dans le traité *De puniendis hæreticis*. Ces cartels théologiques, si nombreux et si fameux alors, offraient à de Bèze une occasion de déployer sa bouillante ardeur et sa prodigieuse verve de polémiste. Tour à tour malin comme un écolier, intrépide et dédaigneux comme un gentilhomme, il fond sur ses adversaires avec la furie française de la cavalerie huguenote chargeant à Dreux, sous les ordres de Condé. Même dans la société de Calvin, malgré la décence et la gravité toujours croissante de son caractère et de sa vie, il n'a point dépouillé tout entier le poëte des *Juvenilia*. Par moments, il a encore des accès de gaieté rabelaisienne, qui rappellent les feux roulants de l'*Infanterie Dijonnaise* [1]. A mesure que les années s'accumulent lentement sur sa tête, il atténue, efface, désavoue l'âpreté de ses premières satires. Mais cette puissante organisation garda longtemps les ardeurs de la jeunesse. Ce fut dans un de ces jours de bonne humeur qu'il composa sa réponse au président Lizet, la plus spirituelle espièglerie de la Réforme, le chef-d'œuvre du genre macaronique selon Naudé, le *Passavant* (*Epistola magistri Benedicti Passavantii* [2]).

Nous avons déjà parlé de Lizet, l'ami de Béda et l'ennemi des protestants. Malgré son zèle persécuteur, le fougueux président, honnête homme au fond et assez indépendant, s'était attiré la colère du cardinal de Lorraine en contestant aux Guises le titre de princes. Il lui fallut échanger son siége au Parlement contre l'abbaye de Sainte-Geneviève. Privé désormais du droit d'envoyer les hérétiques au bûcher, il s'occupa de les réfuter, ce qui valait mieux. Dans ce but il écrivit ou plutôt acheva deux formidables volumes de controverse, qui devaient pulvériser la prétendue Réformation. Lui-même se posant comme un nouvel Encelade, avait bravement pris le

1. V. la *Satire au moyen âge*, chap. XXVII.
2. C. Nodier l'appelait le *Diamant des pamphlets*.

titre de montagnard Auvergnat, docteur en droit civil et en droit canon (*Arverni montigenæ in utroque jure consulti*). Malheureusement son latin se ressentait aussi de la montagne, et rappelait moins Rome que Clermont-Ferrand. Il avait dédié son œuvre à tous les saints et saintes, *omnibus sanctis et sanctabus*. Cette lourde épave théologique vint échouer dans le camp des protestants, au milieu d'un rire universel. De Bèze, au lieu de lire et de réfuter ces deux mortels volumes, trouva plus simple de s'en moquer. Il reprit la plume de Hutten, et sur le modèle des *Epistolæ obscurorum virorum*, il écrivit la lettre de *maître Benoît Passavant*.

L'idée de cette pièce et la mise en scène sont vraiment comiques. Passavant, ami et serviteur supposé de Lizet a été envoyé par son maître à Genève, pour juger de la terreur et du désarroi que son livre a dû jeter parmi les réformés. Il s'attend à les voir consternés, car jusqu'ici nul ne s'est avisé de répondre : ce qui ressemble fort à l'aveu d'une défaite. Notre voyageur arrive et trouve réunis à table, mangeant peu, buvant moins encore, mais plus sobres de vin que de paroles, les chefs de la petite colonie protestante, Calvin, de Bèze, Viret, Robert Estienne récemment brûlé à Paris en effigie, et qui ne s'en porte pas plus mal. Au premier aspect, une chose le frappe : c'est la maigreur et la pâleur hérétique des convives, qui offrent un si parfait contraste avec l'embonpoint et le vermillon orthodoxe de l'ex-président. Cependant la conversation s'engage. Parmi ces proscrits on s'entretient naturellement de la France, de tout ce qui s'y fait de remarquable, et par suite du terrible livre de Lizet. On s'étonne que personne n'ait encore osé le réfuter, et surtout qu'un si savant homme, après avoir usé quarante ans de sa vie à composer une si belle œuvre, ait eu tant de peine à trouver un éditeur. Passavant s'apprête à jouir silencieusement du triomphe de son maître : déjà il se rengorge, se pavane d'aise ; mais, hélas ! il s'aperçoit qu'on se moque de lui. Un des convives lui demande des nouvelles de l'illustre Lizet et de *Mr son nez* : « *Quomodo valet dominus nasus ejus ? Estne semper vestitus de cramosio ? Estne semper damasquinatus ?* » Cette malencon-

treuse question est le signal des brocards et des quolibets. C'est à qui rira le plus fort. L'un affirme que Lizet pour devenir prince de l'Église n'a pas besoin du chapeau de cardinal, puisqu'il l'est par le nez, s'il ne l'est pas par la tête. L'autre se divertit aux dépens de son latin si barbare et si dur, à ce qu'il paraît, qu'un feuillet de l'ouvrage a déchiré le fondement du Saint-Siége apostolique : grossière plaisanterie répétée dans le monde entier, et qu'Henri Estienne et d'Aubigné ne manqueront pas de recueillir. Un troisième demande en quoi diffèrent Lizet et Balaam : c'est que Balaam et son âne faisaient deux, tandis que Lizet et sa mule ne font qu'un. Le malheureux président est littéralement mis en pièces : son style, son visage, sa monture, rien n'est épargné. Aux personnalités blessantes se mêlent les discussions théologiques sur le pouvoir temporel des papes, le baptême, le Saint-Esprit, etc. Ces maudits hérétiques, et l'un d'eux surtout à la face maigre, à l'œil vif, à la voix enchanteresse (Calvin), parlent si bien de ces matières que le pauvre Passavant a failli s'y laisser prendre, et devenir protestant à son insu. Le dialogue continue de la sorte en zigzag, et retombe toujours sur le dos de l'infortuné Lizet.

Jamais farce de rapin et d'écolier espiègle ne fut plus vive, plus hardie, ni plus extravagante. Ce jour-là, de Bèze s'est montré le vrai disciple de Rabelais. N'était la frugalité du repas et la tempérance des convives, on croirait presque entendre les propos des buveurs aux couches de Gargamelle. Admettons, si l'on veut, que c'est un quart d'heure de *repues franches*, une courte débauche d'esprit et de gaieté, que Calvin dut tolérer par amitié pour Bèze et par haine contre Lizet. L'austère réformateur, qui interdisait à ses fidèles les plaisirs de la comédie, leur devait bien quelque dédommagement. L'éclat de rire soulevé par le Passavant durait encore vingt ans après son apparition. D'Aubigné s'en souvenait dans *la Confession de Sancy* : Henri Estienne s'égayait sur le compte de ce défunt nez immortalisé par la poésie, en attendant que le Pape se décidât à le canoniser :

Nez gourmet de mes désirs,

Alambic de mes plaisirs :
. . . .
Suce vin, vide bouteille,
Nez, nez, ma rose vermeille.

Bèze s'était largement acquitté envers Lizet par le succès du *Passavant* : il n'y revint plus, et courut à d'autres combats. Même dans le camp protestant, les ennemis ne manquaient point. Un docteur luthérien, Héshus, soutenait contre Calvin le dogme de la transsubstantiation : un jurisconsulte entreprenant, Baudouin, s'était mis en tête de refondre toutes les sectes et de réconcilier le Papisme avec la Réforme. Calvin avait déjà pris la plume pour ramener à l'ordre ces perturbateurs : Bèze vint lui prêter main-forte. Il lança contre Héshus un double manifeste sous forme de dialogue : l'un intitulé *le Cyclope* (Cyclops sive Κρεωφαγία) ; l'autre l'*Ane logicien* (Ὄνος συλλογιζόμενος) : curieux échantillon de satire théologique, écrit d'un latin hybride où le style cicéronien s'allie perpétuellement aux excentricités de la langue macaronique. A lire ces titres singuliers, on ne se douterait guère qu'il s'agit du plus grave et du plus profond mystère de notre religion, l'Eucharistie. Le Cyclope ou mangeur de chair n'est autre chose que le partisan de la transsubstantiation. Quatre personnes entrent en scène : Eusèbe, Théophile, Héshus et un meunier. Théophile représente ici de Bèze, dont l'humeur moqueuse et agressive est contenue par son ami le patient Eusèbe : Héshus, que l'auteur ne s'est pas même donné la peine de cacher sous un pseudonyme, est le *pasquin*, ou plutôt le *souffre-douleur* de la comédie : le meunier joue le rôle de comparse chargé d'administrer les coups de bâton.

Le dialogue s'ouvre par une sorte de parade aux dépens du docteur luthérien. De Bèze emploie généralement un procédé peu délicat, mais excellent, pour discréditer ses adversaires : il commence par faire leur portrait, ou plutôt leur caricature. Héshus est un âne par les oreilles, un singe par la grimace, un cyclope par sa voracité [1]. Le personnage une fois dessiné,

1. « Deus bone ! quem ego novum Polyphemum conspicio, cothurnatum, pileatum, imo etiam ornatum doctoris insignibus. »

avec une verve bouffonne qui rappelle le Janotus de Rabelais et le pédant de Régnier, Bèze le fait parler. Il lui prête un langage bariolé de mauvais allemand et de latin barbare, sans compter les extravagances et les absurdités dont il égaye sa dialectique. Cependant, à travers les quolibets qui l'assaillent, Héshus a gardé son sang-froid, et se fait fort de traiter devant Théophile ces quatre points capitaux :

1° Ce que c'est que la cène du Seigneur ;
2° Certitude de la présence réelle ;
3° Réfutation des objections contraires ;
4° Usage de l'Eucharistie.

Ici nous pénétrons dans les profondeurs et les obscurités de la discussion théologique. On nous permettra de nous arrêter sur le seuil. Le docteur luthérien se défend naturellement aussi mal que possible par des sophismes, des métaphores ridicules et des injures. Les textes de saint Paul, de saint Jean, de saint Augustin se croisent en l'air comme autant de traits, qu'on se renvoie des deux côtés avec fureur.

Le *Cyclope* est en quelque sorte la première passe engagée entre Bèze et Héshus : l'*Ane logicien* en forme le dénoûment. Ce nouveau dialogue débute avec plus de calme et de réserve que le précédent. Eusèbe et Théophile causent tranquillement entre eux, et tombent d'accord sur ce point, que toutes les disputes théologiques ont pour effet d'allumer les haines au lieu de les éteindre. Aussi le bon Eusèbe, type du chrétien pacifique, serait-il d'avis de mépriser les *aboiements* de ses ennemis : il blâme chez les protestants la manie de la controverse. Théophile l'avoue ; mais enfin, l'office du pasteur n'est-il pas de chasser les loups loin du troupeau ? Tout en proclamant l'excellence de la paix, de la concorde, de la charité, il admet aussi la légitimité des représailles. La satire elle-même n'est-elle pas une arme permise ? Le Seigneur condamne, il est vrai, les brocards, les médisances gratuites ; mais ne laisse-t-il pas quelque place à une sainte moquerie (*sanctæ urbanitati locus*), dont les prophètes eux-mêmes ont usé. Tout ce débat est une justification du premier dialogue, une réponse indirecte à ceux qui blâmaient chez Bèze la ver-

deur et la liberté des plaisanteries. Déjà nous avons signalé cette attention des écrivains calvinistes à se séparer nettement des railleurs et lucianistes de profession, tels que Rabelais et des Périers. Plus qu'aucun autre, de Bèze sentait le besoin de se mettre en garde de ce côté. Le grand pamphlétaire de la révolution hollandaise, l'auteur de la *Ruche romaine*, Marnix de Sainte-Aldegonde, qu'on ne pouvait soupçonner de timidité, lui avait écrit pour l'engager à plus de modération dans sa querelle contre Héshus et Baudouin. « Plût au ciel, répondit Bèze, qu'il me fût permis désormais de garder le silence plutôt que de disputer encore. Mais c'est là notre condition, si nous ne voulons, en nous taisant, trahir la sainte vérité. » Eusèbe, moins ardent, s'en tient à cette maxime de saint Paul : *oportet hæreses existere*, et croit à l'efficacité du temps et de l'expérience plus qu'à celle de tous les synodes pour amortir les divisions.

Au milieu de ce paisible entretien, arrive subitement un meunier poussant devant lui à coups de bâton un âne récalcitrant. Sous les traits de ce malheureux quadrupède, devinez qui Théophile a bientôt reconnu? Son adversaire de la veille, Héshus en personne, l'opiniâtre Héshus, qui revient à la charge, toujours entêté de son repas cyclopéen, et passé à l'état d'âne carnivore. Le meunier, qui ne comprend rien à sa dialectique, l'amène à Théophile pour lui faire entendre raison. La discussion recommence plus amère, plus érudite et plus extravagante que jamais. Le pauvre âne pourchassé, traqué de tous côtés par les arguments et les citations, qui pleuvent sur lui plus dru encore que les coups de bâton du meunier, finit par s'échapper en lançant deux ou trois ruades sonores au nez de ses adversaires, et leur crie d'un accent tudesque : « *Bene falete* (*valete*), *falete, inquam, ut digni estis, cum vestro molitore.* » Théophile riposte de son côté par une bouffonnerie peu digne d'un savant théologien, et lui jette pour adieu cette dernière malédiction : « *Tu manebis asinus per omnia secula seculorum.* »

Nous avons insisté assez longuement sur ces deux dialogues, parce qu'ils représentent un des côtés les plus curieux

et les plus vivants du seizième siècle. Dans cet âge épique de la dispute, les théologiens s'abordent comme les héros d'Homère, en échangeant des menaces et des injures. La foule rassemblée autour d'eux prenait un plaisir inouï à ces attaques et à ces ripostes, qui nous laissent si froids aujourd'hui. Pour en comprendre l'attrait, il faut se reporter à ces grands duels théologiques de Poissy, de Suresnes, de Fontainebleau, où figuraient des rois, des princesses, des hommes d'État, des cardinaux, etc. C'était l'ancien combat en champ clos, le jugement de Dieu appliqué aux questions qui devaient décider du repos des consciences et du salut des âmes. Graves problèmes après tout, et dont l'homme avait bien le droit de s'inquiéter. En dehors de ces débats solennels, de ces passes d'armes retentissantes organisées sous les yeux de la cour, s'engageaient dans tous les coins de la France des milliers de petits duels particuliers. La théologie eut ses bretteurs, ferraillant et bataillant de la plume ou de la langue comme les gentilshommes de l'épée. Dans chaque ville où les deux religions se trouvèrent en présence, l'arène s'ouvrit aux cartels et aux provocations : on s'y donnait rendez-vous comme au Pré aux Clercs, en face de témoins, pour vider un différend sur un texte de la Bible ou de saint Paul. Là, au milieu des trépignements, des bravos et parfois des horions d'une assistance tumultueuse, catholiques et protestants, luthériens et calvinistes, anabaptistes, sacramentaires, faisaient assaut de logique, de science et d'esprit, pour fermer la bouche à leurs adversaires et les convaincre d'ignorance ou de mauvaise foi. Tel est le genre de triomphe que de Bèze s'est proposé. Ce duel fini, un autre recommence. A peine a-t-il quitté Héshus qu'il court sus à Baudouin *le Moyenneur* déjà démasqué par Calvin ; à Claude de Saintes, qui s'était permis de barbouiller de lie le visage du maître vénéré.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des pamphlets latins, destinés surtout aux théologiens et aux savants ; mais de Bèze a deux langues à son service, et les emploie tour à tour dans la dispute, selon les besoins du moment et le public auquel il s'adresse. Pour la foule il écrit en français : c'est à

elle qu'il dédie la tragédie du *Sacrifice d'Abraham* et la comédie du *Pape malade*, dont nous parlerons à propos de la satire dramatique. Un autre pamphlet anonyme en langue vulgaire, dont la rareté fait aujourd'hui le plus grand mérite, lui est également attribué, quoique sans preuves certaines : c'est la *Mappemonde papistique*, publiée sous le nom rébarbatif de *Frangidelphe Ecorche-messes*, imprimée en la cité de *Luce-Nouvelle* (Genève), par *Briffaut Chasse-Diable*. Les *Mélanges d'une grande bibliothèque* signalent cet opuscule comme une curiosité bibliographique fort estimée des amateurs. Pour ceux qui seraient tentés de le rechercher, nous en donnerons ici le signalement. « C'est un petit in-quarto accompagné d'une grande carte à la date de 1567. La carte, gravée sur bois, représente un planisphère divisé en dix-neuf provinces : tous les lieux et les noms des peuples sont allégoriques. On y voit la province des Laïques-Papistes, celle des Clercs, des Moines, des Prélats, soumis à la domination d'un tyran qui est le Pape ; puis le royaume de Franc-Arbitre ; puis le pays des Sacramentaires et Calvinistes, gouvernés par Dieu, Justice et Raison [1]. » Ce mince ouvrage est à peu près introuvable aujourd'hui. Hâtons-nous de dire que la Réforme n'a guère plus perdu que l'Église catholique n'a gagné à sa disparition. La plupart des pamphlets dont nous aurons occasion de parler sont également devenus très-rares, grâce aux poursuites dont ils furent l'objet. Le temps dépensé à les exhumer ne serait certes pas racheté par le plaisir de la lecture, si l'on ne cherchait là qu'un stérile amusement, au lieu d'y voir une des formes de la pensée et de la passion humaine dans un des siècles les plus féconds et les plus agités de notre histoire.

Les satires écrites par de Bèze en langue vulgaire, celles du moins qui lui sont attribuées ou auxquelles il a pris part, sont généralement inférieures à ses facéties macaroniques. Chose curieuse ! il a cent fois moins de malice, d'entrain et d'esprit en français qu'en latin. Cette langue, qui avait été

1. Mélanges d'une grande Bibliothèque.

celle des *Juvenilia*, le ramène aux gais souvenirs et aux espiègleries de ses premières années. Et pourtant il était digne de prendre rang parmi les créateurs de notre langue : ses goûts littéraires, son éloquence naturelle, sa vive imagination, tout semblait le destiner à ce rôle. Mais de bonne heure la vie active l'absorba. N'ayant pas la forte originalité de Calvin, qui s'isole et se ramasse sur elle-même, Bèze, avec plus de grâce, de souplesse, et même de fécondité, est resté cependant bien au-dessous de son maître, comme écrivain. Théologien, poëte, orateur, diplomate, pamphlétaire religieux et politique, il dépense au jour le jour, en négociations et en disputes, en voyages et en improvisations, les facultés d'un esprit vraiment supérieur. Ses écrits sont plutôt encore des actes que des monuments littéraires. Son *Histoire ecclésiastique* est un acte de foi enthousiaste envers la Réforme ; sa *Vie de Calvin*, un acte de piété à la mémoire du Maître. Comme plus tard Arnauld, Bèze a été un de ces grands batailleurs qui laissent derrière eux des œuvres qu'on ne lit plus, et un nom qu'on n'oublie pas. Dans ce siècle de haines sans pitié, il eut le don d'exciter parfois les sympathies et même le respect de ses adversaires. Tous les partis eussent été heureux de le posséder. Ronsard enviait l'honneur de se mesurer avec lui : Henri IV l'appelait son père, même après sa conversion. Vers la fin de sa vie, les jésuites répandirent le bruit de son retour au catholicisme, et s'attirèrent la triomphante réponse du *Beza-Redivivus*. Calvin n'éveille pas de tels sentiments : il impose, il écrase, il terrifie, mais il ne va pas au cœur. Aussi disait-on à Genève qu'il vaudrait mieux être en enfer avec de Bèze qu'en paradis avec Calvin.

IV

Pierre Viret : les *Disputations chrétiennes,* le *Monde à l'Empire.*

Entre ces deux hommes, dont l'un est le législateur et le prophète, l'autre le gentilhomme et le diplomate de la Réforme, Pierre Viret représente l'élément bourgeois et populaire. Fils d'un tondeur de laines, il continue dans le camp des protestants l'éloquence des Maillard et des Ménot. Hardi, caustique, familier, il agit puissamment sur la foule, dont il soulève le gros rire et le lourd bon sens. Son style prolixe, ses facéties souvent pesantes sont loin d'égaler la nerveuse concision de Calvin et la vivacité maligne de Bèze. Mais Viret a ses lecteurs et son public, auprès desquels sa vulgarité même est un charme de plus. Ses discours, soutenus par le geste et le débit, par un accent de conviction entraînante, opéraient des miracles. Après l'avoir entendu lui et Farel, les Génevois chassèrent leurs prêtres catholiques (1533). Calvin n'eut qu'à se présenter dans la Cité pour y trouver un refuge et un empire.

A ne considérer que le nombre et les titres de ses écrits [1], Viret mériterait d'occuper le premier rang parmi les satiriques de la Réforme. Mais chez lui la quantité l'emporte sur la qualité, l'orateur et l'homme de propagande sur l'écrivain. Il est le meilleur contre-maître de Calvin, l'apôtre, nous dirions volontiers, le commis voyageur de la nouvelle Église; et il a l'entrain, la rondeur, la jovialité de sa profession. Sans doute, il se sépare hautement des brocardeurs de mauvais

1. L'*Office des Morts*, en manière de dialogues, 1552.
Le *Requiescat in pace du Purgatoire*, 1552.
La *Nécromancie papale*, 1559.
Satires chrétiennes de la *Cuisine papale.*
Le *Monde à l'Empire* et le *Monde Démoniacle*, 1561.
Les *Cautèles et Canons* de la Messe.

ton et de mauvais lieu ; il dénonce ces ministres indignes, qui vivent en ménétriers occupés à *banqueter* et à *ivrogner*, qui croient faire acte de religion en raillant les pauvres *papistes* et *idolâtres*, et ne semblent aspirer pour leur compte qu'au titre de Roger-Bontemps. Cependant il aime bien aussi le mot pour rire, les dictons, les contes joyeux, qui ne *portent dommage à personne* et n'offensent point l'*honneur de Dieu.* Il a le talent des calembours, des sobriquets ridicules : *Purgatoire* devient *Purge-Bourse*; et Viret, qui connaît la foule, sait aussi qu'un bon mot est souvent plus puissant qu'une idée juste. Malgré sa causticité naturelle, il est au fond bonhomme, doux et tolérant, même pour ses ennemis. Il promène le fer et le feu sur les ulcères qui rongent la chrétienté, mais sans haine et sans colère, comme il eût frotté de soufre et d'alun les moutons de son père malades de la clavelée. La vaillance de sa bonne humeur triomphe des maladies et des accidents de toute espèce. Maigre, petit, chétif, la peau collée sur les os, il va de Lausanne et de Genève porter jusqu'au fond du Languedoc la parole de l'Évangile. Il s'assied au coin du feu dans la cabane du pâtre et dans l'atelier de l'artisan, partout accueilli, fêté, adoré pour l'aménité de son caractère, pour sa douce élocution à la portée de tous, et aussi pour les histoires plaisantes dont il régale ses hôtes.

Où sa voix ne peut arriver, ses petits livres, soigneusement enveloppés dans la balle du colporteur, vont édifier et réjouir les âmes des bonnes gens, qui aiment toujours un peu à médire, même en faisant leur salut. On les lit le soir, en commun, à la veillée. Au lieu d'écouter les histoires de sorciers et les fabliaux du temps passé, on se divertit aux mystères de la *physique* et de la *nécromancie papale*. Où sont maintenant ces terribles satires ? A l'appétit desordonné des lecteurs qui s'en disputaient les lambeaux, à la haine vigilante qui les poursuivait, ont succédé l'indifférence et l'oubli. Il ne faut pas trop s'en étonner. Ces œuvres trahissent à chaque pas tous les défauts de l'improvisation, la prolixité, la négligence, les répétitions sans fin. Né à Orbe en Suisse,

Viret, malgré son séjour à Paris, à Nîmes et à Lyon, a gardé plus qu'aucun autre la pesanteur et les incorrections du *style réfugié*. Lui-même en convient : « Je ne parle pas le langage attique ni fort orné de rhétorique : ainsi m'advient que je retourne souvent en mon patois. » Il sait bien qu'il lui arrive d'employer des expressions contraires à la pureté de la langue française ; mais il le fait en faveur des ignorants, qui entendent mieux ces mots pris de leur langage que d'autres plus exquis. C'est là son excuse, et aussi une des causes de son infériorité.

Parmi les ouvrages de Viret il en est deux qui peuvent nous donner une idée complète de son talent comme écrivain et pamphlétaire : les *Disputations chrétiennes* et le *Monde à l'Empire*. L'auteur a choisi la forme du dialogue pour divers motifs : d'abord parce qu'elle offre un cadre amusant, populaire et dramatique, qui permet d'opposer sous les traits de personnages vivants des opinions contradictoires. De plus, chaque morceau est en quelque sorte une scène détachée de ce grand drame théologique, qui passionne alors toute l'Europe. Enfin, grâce à son modeste format, il peut voyager et se dissimuler plus aisément. Le titre seul de ces dialogues dit assez quels en sont la nature et l'objet.

1° L'Alchimie du Purgatoire ;

2° L'Office des morts ;

3° Anniversaires ;

4° L'Adolescence de la Messe ;

5° Les Enfers ;

6 Le *Requiescat in pace* du Purgatoire.

Quatre personnages, qui sont à peu près toujours les mêmes, se trouvent en présence : *Hilaire, Eusèbe, Théophile* et *Thomas*. Hilaire (comme l'indique son nom *hilaris*) est le moqueur de la société, bel esprit, possédant à fond ses auteurs profanes et sacrés, et nombre d'histoires sur l'Église romaine ; Eusèbe, catholique timide et peu éclairé ; Théophile, homme de sens, de savoir et de piété ; Thomas, l'infatigable questionneur chargé de provoquer la science et la causticité d'Hilaire. Ces quatre personnages se rencontrent

au sortir d'un sermon, où ils ont entendu un prédicateur catholique, si bon géographe des Enfers qu'il doit en revenir assurément. « Il n'y a salle, chambre, ne cabinet, poële, cuisine, ne cave, cheminée, ne crémaillère, chaudière, ne chaudron, chaînes, ne crochets, et autres ustensiles infernaux, qu'il ne nous ait décrits si vivement, qu'il semblait que je visse la chose devant mes yeux, en sorte qu'encore ai-je horreur quand j'y pense. »

Entre toutes les croyances et les usages du passé, le culte des morts était un des plus chers à la foule et aussi des plus lucratifs pour le clergé. Alliant aux traditions platoniciennes l'autorité de la révélation, s'appuyant d'un autre côté sur les secrets instincts et les plus tenaces espérances de l'humanité, le Catholicisme avait repris, développé et complété la doctrine de l'expiation, de l'épuration progressive et du rachat des âmes. L'éternité des peines, si effrayante pour l'imagination des simples, si embarrassante pour la raison des sages[1], se trouvait par là du moins adoucie et tempérée. Un rayon d'espérance glissait dans ce sombre abîme où la justice divine précipitait les damnés : les souillures de cette vie s'effaçaient par les souffrances de l'autre. En même temps, l'Église enseignait et accréditait cette idée que les œuvres pies des vivants pouvaient venir en aide aux morts, dans ce rude labeur de délivrance et de rédemption. Or, parmi ces œuvres, non-seulement la prière, mais l'abandon des biens temporels, les offrandes, les donations tenaient une grande place. Peu à peu, le mercantilisme altéra et dégrada ce dogme consolateur : le rachat des âmes devint une spéculation. Henri Estienne nous a raconté l'histoire, peu véridique sans doute, d'*un beau père* prêchant à Bordeaux, qui prétendait entendre le cri joyeux des âmes délivrées, au moment où la pièce de monnaie tombait dans le bassin. Calvin, ennemi des accommodements et des capitulations avec Dieu ou avec les hommes, ferma de sa main impitoyable cette porte ouverte à la

1 C'était le seul point que La Fontaine, d'ailleurs si conciliant, débattit jusqu'au dernier moment avec son confesseur.

miséricorde, et la scella pour jamais sur la tête des réprouvés. Une double raison l'y portait : du même coup, il supprimait les *œuvres* et ruinait Rome. Marot le savait bien, quand il écrivait à son ami Jamet :

Toutes fois, Lyon, si les âmes
Ne s'en vont plus en Purgatoire,
On ne me saurait faire accroire
Que le Pape y gagne beaucoup[1].

Dans la Satire Ménippée, le docteur Rose demande seulement qu'on laisse aux théologiens le *pain du Chapitre* et le *Purgatoire*, sans rien innover jusqu'au prochain concile. C'est à ce titre aussi que Viret écrit l'*Alchimie du Purgatoire*.

Il le fait « principalement pour deux causes. La première, pour ce qu'il montre comment les anciens païens et nos prêtres, à l'exemple d'iceux, travaillent à extraire la quintessence des âmes, qu'ils refondent en leurs fourneaux. L'autre, pour ce que de ces mêmes fourneaux ils tirent la pierre philosophale. » Intimement lié à la question des Indulgences, le Purgatoire se trouva exposé aux mêmes attaques et frappé du même discrédit. Dans certaines villes, à Rouen, par exemple, quand un prédicateur s'avisait d'en prononcer le nom, les enfants eux-mêmes se mettaient à miauler et à crier « Au fol ! au fol ! » Nul ne fut plus ardent que Viret contre cette croyance : il la poursuit avec un véritable acharnement. Cependant, il l'attaque moins par les arguments théologiques que par les preuves tirées de l'histoire et des auteurs profanes. Homère et Virgile lui viennent en aide contre les docteurs catholiques : il rappelle à la fois la grotte de l'Etna, l'antre de Trophonius et le trou de Saint-Patrice, dont il apprit la légende en allant à l'école. La tactique constante de Viret est de mettre aux prises les traditions païennes avec les croyances et les usages de l'Église catholique. Il compare le célibat des prêtres et des moines à celui des Curètes et Corybantes, l'eau bénite à l'eau lustrale, la lampe de l'autel au feu de Vesta. Dans un

1. XLIV. *Du Coq à l'âne* (1535).

autre ouvrage, la *Physique papale*, chaque titre de dialogue nous offre une antithèse de ce genre : la *Médecine* ou *Mercure*, les *Bains* ou *Charon*, l'*Eau bénite* ou *Neptune*, le *Feu sacré* ou *Vulcain*, l'*Alchimie* ou *Pluton*. Que n'avait-il entendu parler de Bouddha ? Il eût bien autrement triomphé des chapelets, des cloches et des couvents.

Cet art d'opposer les religions entre elles n'était pas sans péril, même pour la Réforme. Viret, sans trop y songer, frayait la voie au doute indifférent de Montaigne, comme Huet[1] la fraya plus tard au scepticisme destructeur de Voltaire, de Dupuis et de Volney. Mais, pour le moment, il s'agissait de tuer à tout prix le crédit de l'Église romaine. Viret faisait la guerre comme on la fait presque toujours, sans penser au lendemain. S'il manque de prévoyance, il ne brille pas non plus par la profondeur ni par l'élévation des idées : mais il a le don bourgeois de saisir les choses par le côté positif, étroit et ridicule.

On dit parfois qu'une poule fait plus de dégât qu'une vache dans un jardin : c'est là un peu le cas de Viret. Il gratte, il écorche, il épluche les minuties du rituel et du cérémonial : il ruine en détail, à coups d'épingle, ce que Calvin ébranle en gros à coups de hache. Plutôt que de s'attaquer à la masse solide et compacte des doctrines, il s'en prend aux cloches, dont le ventre rappelle celui des moines ; à l'eau bénite, condamnée par la bouche de Diogène ; aux chapes, aux étoles, aux processions, aux cierges, aux chants, etc. Au lieu d'une logique nerveuse et serrée comme celle de Calvin, qui vous étreint dans un étau, il s'amuse à construire des syllogismes risiblement triomphants à la façon de Sganarelle : « Selon le témoignage des bonnes vieilles qui aiment le piot.... le bon vin fait le bon sang, et le bon sang fait la bonne âme, et la bonne âme est en voie de salut. Dont elles concluent en conclusion de commères, par un beau sorite de dialectique, qu'il faut bien boire pour être sauvé. » Sur toute espèce de

1. Dans sa *Demonstratio Evangelica*, Huet essaye de démêler à travers le paganisme la perpétuité des dogmes chrétiens.

sujets, il a vingt anecdotes à vous raconter : celle de la bonne femme qui se souvient du temps où *les évêques étaient d'or et les crosses de bois;* celle du curé exhortant ses ouailles « à ne pas imiter ce maudit Caïn qui ne voulait point payer les dîmes ni aller à la messe, mais plutôt ce bon Abel qui les payait très-volontiers, et ne manquait jamais d'ouïr la messe tous les jours. Sur quoi un de ses paroissiens mal avisé eut l'idée de lui dire : « Je ne puis bonnement entendre cet exemple que vous avez allégué d'Abel et de Caïn, car, en ce temps, il n'était que quatre personnes au monde. Caïn ne chantait et n'oyait point la messe. Puis donc que Abel l'oyait, il ne la pouvait pas chanter et répondre, ou il eût été le prêtre Martin. Il fallait donc qu'Adam la chantât et qu'Ève tînt la torche ; de quoi il s'ensuivrait aussi que les prêtres alors étaient mariés. » Les âmes naïves, les esprits bornés, incapables de suivre un long raisonnement, saisissaient aisément ces facéties souvent vulgaires, mais d'un gros comique qui saute aux yeux, et que le ton moitié sérieux, moitié goguenard de l'orateur devait rendre plus piquantes encore, quand il les débitait du haut de la chaire.

Les *Disputations Chrétiennes* sont le meilleur ouvrage de Viret. Le *Monde à l'Empire*, dont nous parlerons maintenant, n'est point une satire purement religieuse, mais un vaste et confus traité de théologie, d'histoire, de morale, de politique, une revue et une critique générale de la société. Le titre, où se reflète l'esprit facétieux de l'auteur, roule lui-même sur un gros calembour, obstinément répété par tous les écrivains et prédicateurs calvinistes durant plus de cinquante ans. Le *Monde à l'Empire* n'est autre que le *Monde allant pire*. C'est la vieille plainte d'Horace,

> Ætas parentum pejor avis tulit
> Nos nequiores, . . . [1].

reprise et développée par Henri Estienne dans son *Apologie pour Hérodote*. Viret n'a guère meilleure opinion de ses con-

1, Horace, ode VI, liv. III.

temporains : à ses yeux, le seizième siècle vaut moins que le quinzième; le dix-septième a chance de valoir moins encore que son aîné. Aveu étrange chez un réformateur, qui devait avoir foi dans l'avenir. Mais Viret a un mérite, celui de la franchise : il dit la vérité à tous, aux grands comme aux petits, aux protestants comme aux catholiques. Pour remplir cet office, il a fait choix d'un personnage caustique et amusant, qui joue dans ses dialogues le rôle du vilain dans la farce et le fabliau : c'est le bonhomme *Tobie*. Tobie est un de ces types qui, aux mains d'un homme de génie, deviennent immortels comme Panurge et Sancho Pança. Tel que Viret nous l'a donné, même faiblement esquissé, avec son court bon sens, son langage pittoresque et familier, son air guilleret et narquois, il a sa date et sa place parmi les portraits du siècle.

En remontant dans le passé, on lui trouve un certain air de ressemblance avec ce petit Jehan de Brie, qui causait si volontiers de morale et de politique, tout en gardant ses moutons. Leurs ancêtres ont dû se rencontrer dans les mêmes parages, aux environs du pays de Vaud. Quoi qu'il en soit, Tobie n'est pas un phénix, mais un homme simple, un questionneur qui cherche à s'instruire. Du reste, il est à bonne école entre *Hiérôme* et *Théophraste*. Tandis que ces deux docteurs étalent avec une complaisante prolixité tous les trésors de leur érudition sacrée et profane, notre homme ouvre ses oreilles bien grandes, enchanté d'ouïr tant de belles choses. Chemin faisant, il demande des éclaircissements, pose des objections, se permet des bons mots, et même des allusions au temps présent. L'histoire du juge prévaricateur écorché par ordre de Cambyse, le mémorable exemple d'Alexandre Sévère, qui ne permit jamais de vendre un seul office dans son empire, lui arrache cette naïve exclamation : « Il a été bien différent en cela à plusieurs rois et princes qui sont des plus renommés entre les chrétiens ; car il n'y a offices en leurs royaumes et seigneuries, qui ne soient à vendre à qui plus en donnera, tellement qu'on en tient maintenant les foires en leurs cours. » Tout en s'instruisant sur la religion et la morale, Tobie n'est pas fâché non plus de toucher dis-

crètement à la politique. Il se fait expliquer les mots nouveaux pour lui de *monarchie*, d'*aristocratie*, de *démocratie*, et le genre de *tyrannie* qui peut se rencontrer dans ces trois états. Sans être un misanthrope de profession ni un déclamateur mécontent, il ne se fait pas illusion sur son époque, et croit que le monde a grand besoin d'être amendé. — Par qui et par quoi ? Il n'en sait rien. Entre les catholiques qui le retiennent et les protestants qui l'appellent, il reste, comme l'*Ane de Buridan*, indécis, flottant, tiraillé, sans être convaincu. Étourdi par tant d'interminables disputes, il donne tort aux deux partis, et fait remarquer, non sans raison, qu'on songe bien plus à blâmer autrui qu'à se corriger. « Au lieu de trouver des remèdes, vous nous blâmez, et nous vous blâmons : cependant le mal demeure toujours. » Devant cette impuissance des hommes, le plus sûr est de s'en remettre à Dieu et à la grâce de Jésus-Christ, qui seul peut nous sauver.

Le *Monde à l'Empire* est une œuvre de conciliation entre le bon sens, la science et la foi. Théologien et moraliste, conteur et dialection, Viret combine et fait descendre jusqu'à la foule la double inspiration de la Réforme et de la Renaissance : il emprunte tour à tour à l'histoire, à la philosophie, aux sciences naturelles des objections et des réponses, et dans ce fécond amalgame, souvent bizarre, il satisfait aux goûts du temps et à toutes les curiosités naïves de son auditoire. Cette universalité de connaissances, cette liberté d'allures, ce ton goguenard et demi-sceptique mêlé aux plus graves problèmes, ont valu quelquefois à Viret le surnom de *Voltaire des protestants*. Éloge compromettant, que bon nombre de ses amis récuseraient sans doute, et dont il est juste de le décharger. Viret n'a guère de commun avec Voltaire que la haine du catholicisme. Tous deux ont été de grands vulgarisateurs, l'un de la réforme, l'autre du philosophisme moderne. Mais là s'arrête le parallèle. Est-il possible d'opposer un instant à l'esprit si net, si vif, si français de Voltaire, à cette prose courante et claire comme un ruisseau, à ces traits rapides comme l'étincelle, la pesanteur helvétique

et l'infatigable prolixité de Viret; ces grosses facéties qu'il prolonge et épuise consciencieusement, alors même que le lecteur a cessé de rire depuis longtemps, et tout ce lourd bagage d'érudition, de logique et de plaisanterie, qui voyage à petites journées comme les anciennes messageries de Genève et de Lausanne. Viret avait à coup sûr un grand attrait pour ses contemporains; il était amusant, instructif, prêt sur toutes les questions, discutant et sermonnant des heures entières sans jamais s'arrêter. Pour nous, il a un grand défaut : il est souvent ennuyeux, presque toujours diffus, commun, sans relief et sans style. Peut-être nous trouvera-t-on sévère à l'égard de ce loyal et modeste apôtre de la Réforme, qui faisait lui-même si bon marché de sa réputation d'écrivain. Mais il est bien difficile d'oublier ces interminables conversations où une anecdote, un calembour, un bon mot, une réflexion sensée surnage çà et là au milieu d'un océan de vulgarités. Si enseigner, comme on l'a dit quelquefois, c'est *rabâcher*, nul homme n'a mieux possédé cette vertu de l'enseignement. Mais *rabâcher* n'est pas écrire, et les ouvrages bien écrits sont les seuls que relise la postérité[1].

1. Voy. sur tous ces écrivains de la Réforme l'excellent ouvrage de M. Sayous.

CHAPITRE III

SATIRE PROTESTANTE.

(*Suite.*)

La Banque du Pape. — *Le livre des Marchands.* — *Les Petites Dates* de Dumoulin. — *L'Alcoran des Cordeliers.* — *Les Satires chrétiennes de la cuisine Papale.* — *L'Antithèse du Pape et de Jésus-Christ.* — La légende de *Jean le Blanc.* — Grégoire VII et la papesse Jeanne. — Le Chansonnier Huguenot : *la Chanson de la Messe.* — Colloque de Poissy : Pasquils et Chansons.

I

Derrière les trois grands chefs de la Réforme française se presse toute une armée de destructeurs, ministres, libraires, érudits, copistes, dessinateurs, etc. La guerre se poursuit sous toutes les formes contre les vivants et les morts, par l'exégèse, par l'histoire, par la critique, par la reproduction et le commentaire de certaines œuvres anciennes, dont l'esprit de parti s'autorise comme d'un aveu. Parmi ces machines d'attaque retournées ainsi contre l'Église romaine, une des premières et des plus redoutables fut le livre de la *Banque du Pape.*

L'Église agissait sur le monde non-seulement par ses doctrines, par le souvenir de ses bienfaits, mais encore par ses possessions, ses revenus et ses aumônes. Le vaste sys-

tème financier qu'elle avait établi dans toutes les parties de la chrétienté lui permettait d'entretenir une innombrable clientèle de prêtres, de moines, d'écoliers et de mendiants. La papauté transformée en monarchie politique éprouva toutes les infirmités et les besoins des pouvoirs terrestres, surtout quand au gouvernement des âmes elle eut ajouté le coûteux patronage des lettres et des arts. L'éternelle question d'argent se retrouve là comme partout, mêlée aux plus hautes préoccupations de l'esprit humain. Nous l'avons vue déjà associée au procès des Templiers, aux luttes de la Pragmatique, aux arrangements du Concordat. La vente scandaleuse des indulgences, née des besoins du fisc pontifical, fut, sinon la cause, du moins le prétexte de la Réforme. Les ennemis de la papauté comprirent bientôt que c'était là le point vulnérable. Ils se rappelèrent que la mesure la plus décisive pour hâter la chute du paganisme avait été la suppression des revenus affectés aux temples, et entreprirent de ruiner les ressources temporelles du Saint-Siége. Un malheureux petit livre, publié pour la première fois en 1517 avec l'agrément du pape Léon X, leur fournit l'arme qu'ils cherchaient. C'était la *Taxe de la Chancellerie romaine* (*Taxa tus curiæ romanæ*), contenant le tarif complet des indulgences pour le rachat de toutes les fautes, depuis les plus simples délits jusqu'à l'homicide et à l'inceste.

L'Église avait de bonne heure admis, non pas que l'argent et les donations suffisent pour expier toute espèce de crime, mais qu'à la pénitence spirituelle devait se joindre un sacrifice temporel, l'abandon volontaire d'une partie de ses biens terrestres en faveur des pauvres et des serviteurs de Dieu. Telle fut la véritable origine des dispenses et des indulgences, dont la cour de Rome fit malheureusement un si triste usage. La publication de ce livre coïncidait avec les entreprises de Tetzel et de Bernard Samson en Allemagne et en Suisse. Le pape Jean XXII, de fâcheuse mémoire, était, disait-on, l'auteur de ce tarif. Ouvrir ainsi aux yeux des incrédules et des malveillants les secrets de sa comptabilité, le bilan des revenus prélevés sur les consciences catholiques,

c'était le comble de l'imprudence. Le Saint-Siége, effrayé du bruit qui se faisait autour de ce document, essaya de le ressaisir, mais il était trop tard. A peine échappé des presses de Bologne, le livre maudit était imprimé coup sur coup à Venise, à Leyde, à Francfort, à Paris. Du Pinet, le traducteur de Pline, en donnait la première version française en 1544. Une fois maîtres de ce volume, les protestants l'accompagnèrent de notes, d'arguments, d'histoires vraies ou fausses destinées à expliquer les mystères de la *banque* ou de la *boutique papale*, comme on l'appelait[1]. Pour comprendre le succès de la Réforme, il faut tenir grand compte des moyens humains qu'elle employa. Où mène par exemple cette doctrine de la justification et de la grâce, si contraire en apparence au principe du libre examen ? A la négation des œuvres. Or nier les œuvres, c'est tarir pour l'Église les principales sources de ses revenus. Ici la théologie se trouve d'accord avec ce que nous appellerions volontiers la stratégie de la Réforme. En même temps qu'elle offre un appât aux princes dans la sécularisation des biens ecclésiastiques, elle séduit les peuples par l'espoir d'une économie. On leur promet alors la religion, comme on leur promettra plus tard le gouvernement, à bon marché. Toutes les âmes sans doute ne cédaient pas à ce grossier argument : de plus nobles instincts les arrachaient souvent à l'Église ; mais l'égoïsme humain est ainsi fait qu'il ne devait pas rester insensible à de pareilles considérations.

Au nombre des opuscules satiriques provoqués par la crise des finances, il en est un fort ancien, fort curieux, et surtout très-rare. C'est un petit traité imprimé en caractères gothiques à Neufchâtel (1533) sous ce titre : *Le livre des Marchands* fort utile à toutes gens, pour apprendre de quelles marchandises on se doit garder d'être trompé ; » avec cette épigraphe : « *Lisez et profitez* », un distique latin qui semble le commentaire d'Isaïe (ch. LV, vers. 1) :

Et sine mercatu merces, mercator, inemptas
Tolle tibi : merces has tibi sponte damus.

1. Taxe des parties casuelles de la Boutique du pape, etc.. Lyon, 1564, in-8°.

L'ouvrage anonyme a été attribué, mais sans preuve certaine, à Farel et à Viret. Les marchands dont il s'agit ici sont les prêtres catholiques.

« Le grand galiffre, je dis bien le grand prévôt de ces marchands, qui est le plus habile de tous, tient sa banque à toutes gens, convertissant le plomb en or......... Jaçoit qu'il ne soit qu'un chapelier, à tout le moins est-il vendeur de chapeaux, et ne fut oncques chapelier qui vendit chapeaux si cher ; et selon la couleur on fait le prix. Car s'ils sont rouges, ils sont fort chers....... Et quand les gentils acheteurs sont par ce grand chapelier ainsi coiffés et accoutrés de tels rouges chapeaux, lors s'en vont de ville en ville, de place en place, spécialement à la cour des princes et rois, faire leur montre et étaler leur marchandise, ou peut-être pour pratiquer quelque butin : car ce chapeau rouge est plein de grand vertu à qui le connoît [1]. »

La question d'argent mit un moment d'accord les réformés et les partisans de l'Église nationale.

La France, qui détestait le Concordat, recommença ses doléances d'autrefois. Déjà Budé dans un livre de pure érudition, le *De Asse* (1522), avait trouvé moyen d'exhaler sa mauvaise humeur contre les exigences de la fiscalité romaine. Le vieil esprit gallican toujours vivace, surtout au cœur des parlementaires, s'associa aux vues de la politique royale. Henri II faisait brûler pieusement ses sujets hérétiques ; mais il fallait bâtir ses palais, payer les atours de ses maîtresses, les frais d'une cour somptueuse et d'une administration plus compliquée : or les plus beaux revenus étaient encore ceux de l'Église. Il semblait dur de laisser l'argent français s'en aller au delà des monts, quand on en avait soi-même si grand besoin. Dès la première année de son règne, Henri avait rendu un édit destiné à prévenir et à réprimer les fraudes de la *daterie* romaine dans la transmission des bénéfices :

1. Ce libelle fait partie d'un précieux recueil appartenant à la Bibliothèque du Protestantisme français. V. le *Bulletin hist. et litt.* de la société, t. XVII. Article de M. Jules Bonnet, et la notice de M. H. Bordier à la fin du *Chansonnier huguenot*.

sorte d'agio ecclésiastique, organisé avec la complicité du Saint-Siége et par l'entremise des notaires apostoliques. La rongeuse tribu des *Apedeftes* [1] avait fini par s'établir même au sein de l'Église. Érasme et Rabelais l'avaient attaquée par l'ironie. Le fameux légiste Charles Dumoulin vint apporter à l'édit royal le secours d'une science belliqueuse et indiscrète, en composant son commentaire sur les *Petites Dates* [2]. Du même coup il ébranlait l'autorité des Décrétales, fondement longtemps respecté, alors chancelant, des prétentions ultramontaines. Nul pamphlet contre Rome n'obtint en France plus de succès. Gallicans et huguenots applaudirent. Le roi n'en fut pas fâché : le Pape effrayé céda. « Ce que Votre Majesté n'a pu faire avec trente mille hommes, dit le connétable de Montmorency à Henri II en lui présentant l'ouvrage, *ce petit homme* l'a fait avec *son petit livre.* » Dumoulin paya cher son triomphe. Dénoncé quelques années plus tard comme hérétique, il vit sa maison envahie et pillée par la populace, et fut contraint de s'expatrier. Tous ses livres sans distinction furent mis à l'index, et ne purent reparaître que sous le pseudonyme de Gaspar Caballinus de Cingulo.

II

Un innocent livre de comptes traitant du rachat des fautes au plus juste prix possible s'était transformé subitement en venimeux pamphlet : un recueil de légendes naïves et merveilleuses, démesurément grossi par le zèle ou la spéculation d'un ordre puissant, le livre des *Conformités de saint François avec Jésus-Christ*, se métamorphosa en *Alcoran des Cordeliers* [3]. L'histoire de la vie surnaturelle tient une place considérable

1. *Pantagruel*, liv. V.
2. Commentarius ad edictum Henrici secundi contra *parvas datas* et abusus Curiæ Romanæ (1552).
3. *L'Alcoran des Cordeliers*, tant en latin qu'en français, ou recueil des plus notables bourdes et blasphèmes impudents de ceux qui ont osé comparer saint François à Jésus-Christ. (Genève, 1556-1560-1578.)

au Moyen Age. La méconnaître ou la travestir, n'y voir, comme on l'a fait trop souvent, qu'une invention du charlatanisme sacerdotal ou un produit de la sottise publique, ce serait manquer à la justice et à la vérité. Dans cet état de foi naïve et d'exaltation mystique, qui domine alors tous les esprits, les plus élevés comme les plus humbles, s'est formé entre ciel et terre un monde de visions et de miracles qui a ses héros, ses combats, ses chutes et ses triomphes. La passion du merveilleux, qui tenait tant d'oreilles ouvertes au récit des grands coups d'épée de Roland, des aventures romanesques d'Artus, ou des voyages fabuleux d'Alexandre, les attache à cette Iliade de la vie religieuse qu'on a nommée par excellence la *Légende dorée.* Mais un jour arrive où le sens du merveilleux, ce don de l'enfance qui dure quelques années chez l'homme et quelques siècles chez les peuples, s'éteint; où la critique vient substituer l'ironie et la rigueur du raisonnement aux crédulités ingénues de l'enthousiasme et de l'imagination. Dès lors, c'en est fait de la légende héroïque ou religieuse. Dépouillée du charme de la jeunesse, elle n'apparaît plus que comme une œuvre d'ignorance et de mensonge. Tel était l'effet qu'avaient produit aux Pères de l'Église les gracieuses fictions du polythéisme : tel fut le sort des traditions les plus populaires du Moyen Age en face de la Réforme.

Parmi les héros de la vie monastique, nul n'avait joui d'une plus grande réputation que saint François d'Assise. Ce personnage étrange, possédé de la sainte folie de la croix, cet apôtre de la mendicité né dans l'opulence, ce type triomphant de l'humilité qui traite en frères un loup et un chien, ce vainqueur qui dompte la nature entière par l'amour, devait frapper vivement l'esprit des peuples. Les extravagances s'étaient bientôt mêlées à la réalité, l'absurde au vraisemblable. Le récit de ses miracles, colportés dans le monde entier par les prédications des ordres mendiants, avaient été consignés dans le grand livre des *Conformités*, destiné à établir la parfaite ressemblance de saint François avec Jésus-Christ. Ce livre, imprimé à Milan vers 1510, eut le même sort que la *Taxe de la chancellerie romaine* et devint une arme aux

mains des réformateurs. Quand l'esprit d'examen et d'opposition eut commencé à souffler, les Cordeliers firent de grands efforts pour le supprimer, et rachetèrent tous les exemplaires qu'ils purent trouver. Mais les presses protestantes s'étaient chargées de le répandre, en l'ornant de gravures et de notes satiriques. Conrad Badius en publia un extrait sous le nom d'*Alcoran des Cordeliers*, par allusion au fanatisme des bons pères qui faisaient de saint François, comme les Turcs de Mahomet, un rival de Jésus-Christ :

Jésus-Christ reput cinq mille hommes :
Et saint François, à qui nous sommes,
En entretient par son secours
Plus de dix mille tous les jours,
Gens en bon point, sans s'entremettre
De métier où la main faut mettre.

Cette œuvre, curieuse par sa date et par l'influence qu'elle exerça, est à peu près illisible aujourd'hui. D'un côté, le charme naïf de la légende a disparu ; de l'autre, la pointe et le sel de la critique percent trop rarement dans quelques notes sans valeur. L'esprit de parti pouvait seul y trouver plaisir. On ne manquait pas de s'égayer au récit du frère Pacifico, qui avait vu saint François au ciel assis sur le trône de Lucifer ; à l'histoire du loup enragé, guéri sous promesse de ne plus faire de mal à personne et à condition qu'on prendrait soin de le nourrir ; aux homélies du Saint prêchant les oiseaux, les poissons, les bêtes à quatre pieds, et leur permettant de s'en aller après le sermon. Contes enfantins, dont l'Église n'était pas toujours responsable, et qu'elle laissait circuler sans les enseigner ni les imposer comme des vérités. Les protestants n'y virent naturellement qu'un amas de blasphèmes et de mensonges inventés par les moines. Aussi Conrad Badius prend-il soin d'expliquer, dans une épître au lecteur chrétien, l'édifiant objet de cette publication. Il croit qu'un tel livre méritait d'attirer depuis longtemps sur le monde la colère de Dieu, et qu'il n'eût jamais dû voir le jour. Mais, puisqu'il a paru, il est de pauvres innocents qu'il

faut détromper, des hypocrites et des charlatans qu'il faut démasquer. Cet extrait des *Conformités* est un appel au bon sens et à la conscience publique; l'auteur se flatte de ne pas avoir altéré un seul mot : mais il ne s'est pas interdit le droit de compromettre par des coupures et des juxta-positions préméditées ce qu'il voulait rendre odieux et ridicule. Avant de mettre en branle cette lourde machine de guerre contre les moines, Luther la bénit solennellement. Il y attacha de sa main une double préface, qui était à la fois un défi, un sermon et un certificat attestant l'exactitude des passages tirés du livre des *Conformités*. « Ce livre, dit-il, je le possède et le garde en ma maison, pour verser devant le museau des papistes cette puante, sale et détestable abomination, s'ils essayent d'en nier l'existence, comme ils l'ont fait en pleine assemblée de l'Empire. » Il en tire cette leçon consolante pour tout chrétien, qu'on doit rendre grâces au Seigneur « d'être sorti de telles ténèbres et de pouvoir s'en moquer à pleine gorge. » Luther et bien d'autres après lui ne manquèrent pas d'en égayer leurs sermons.

III

Allié à la famille des Estienne, Conrad Badius partage avec eux le fardeau de cette propagande qui s'exerce par l'imprimerie et le colportage. Ce fut encore de ses presses que sortirent les huit satires de la *Cuisine papale* : confuse macédoine poétique, culinaire et religieuse, qui tient à la fois de l'épopée bouffonne, du coq-à-l'âne et de la farce. L'œuvre est des plus médiocres, et, malgré sa célébrité, ne méritait peut-être pas l'honneur de la splendide réimpression que lui a consacrée un riche et studieux Genevois, M. Révilliod. Il faut n'y voir qu'une grosse espièglerie échappée à un cénacle d'érudits et de théologiens ; un de ces péchés (nous n'osons dire mignons, tant la pièce est pesante) auxquels se laissent aller par contagion les gens sérieux, et

qui s'aggravent en se prolongeant. Un jour après dîner, Boileau, Racine et Chapelle s'amuseront à parodier une admirable scène du *Cid* aux dépens de la perruque de Chapelain : c'est ainsi que Bèze, Viret, Estienne, Badius et peut-être Calvin lui-même, se sont divertis aux dépens du Pape et de sa cuisine. Dans ce petit cercle, où s'agitaient les plus hauts intérêts du monde et les plus ardus problèmes de la théologie, on s'amusait parfois à médire et à rimer en commun : c'était là encore un souvenir de la patrie.

Les bons repas des moines avaient souvent excité la verve des conteurs et des chanteurs du temps passé : on connaît les merveilles du *pays de Cocagne* et de l'*Ile sonnante*. Frère Jean s'arrête en extase devant le branlement des broches, l'harmonie des contrebastiers, la position des lardons, la température des potages, les préparatifs du dessert, l'ordre du service du vin, et y trouve matière de bréviaire[1]. Ici malheureusement la vive et légère malice du pays natal a perdu ses ailes. Les plaisanteries sur les Quatre-Temps, les Vigiles, les Vendredis, les grasses soupes jacobines et les jeûnes à barbes d'écrevisse sont plus indigestes encore que les cervelas et les jambons dont se charge intrépidement l'estomac des frères. Cette scène de gloutonnerie monacale a des prétentions rabelaisiennes : mais c'est du Rabelais gâté, alourdi, envenimé de fiel huguenot, et chargé d'érudition pédantesque. Tous ces *docteurs à rouges museaux*, qui *chopinent si théologalement*[2], font l'effet d'habitués des *Repues franches*. La conversation s'engage entre maître Friqandouille, frère Thibaut et messire Nicaise. Naturellement on cause des affaires du temps présent, tout en citant Platon, Ézéchiel et Pythagore : on boit, on trinque à la chute prochaine de Luther et de Calvin :

Vive des verres la musique !
Mais changeons propos : quel'nouvelle,
Que fait de Luther la séquelle ?
Mourront-ils pas l'un de ces jours ?

1. *Pantagr.*, liv. IV, chap. x.
2. *Ibid.*, liv. II, chap. xxx.

Sous l'influence de cette douce pensée, les pots continuent à se vider, les langues à s'embrouiller, les têtes à tourner :

> Fidem meam! Ils sont tous ivres,

s'écrie l'honnête et candide Nicaise. Déjà la moitié des convives roulent et ronflent sous la table, quand paraissent sur le seuil, comme autant de spectres, les ministres trouble-fête. Alors s'engage une effroyable mêlée : poêles, chaudrons, lèchefrites volent et se heurtent en l'air comme les livres dans la fameuse bataille du *Lutrin*. Maîtres du champ de bataille, les ministres, en signe de victoire, chantent l'hymne du défunt Lizet, qui a fait à lui seul plus qu'Hercule, Olivier, Amadis et autres dompteurs de monstres,

> Car il fit mourir en mourant
> La plus grand'bête qui fut oncques ;

lourde épigramme, qui termine dignement cet amas de lourdes facéties. Il faut les haines robustes et le goût peu délicat des époques de lutte pour savourer et digérer de pareils morceaux. Nous pourrions en citer vingt autres de même nature et de même poids. Mais cette revue serait aussi fatigante pour nous que pour le lecteur[1] : il nous suffira d'en donner quelques rapides échantillons.

La papauté était la clef de voûte de l'édifice catholique : celle-ci croulant, tout le reste se trouvait entraîné dans sa chute. Aussi la bande des novateurs se rua-t-elle, sur les pas de Luther, à l'assaut de Babylone. Escalades ouvertes, mines souterraines, tout fut mis en œuvre. Érasme avait planté les échelles par lesquelles d'autres plus hardis devaient monter. Déjà la *Banque du Pape* avait pour objet de tarir la source de ses revenus ; l'*Alcoran des Cordeliers*, de lui enlever ses meilleurs auxiliaires, la milice des Ordres mendiants ; les

1. Le *Rasoir des Rasés*, auquel est traité de la tonsure du Pape et de ses papelards, 1562.
Le *Mandement de Lucifer au Pape*, 1562.
L'*Alcoran de l'Antechrist Romain*, 1562.
Le *Pot aux Roses* de la prêtraille papistique découvert, 1564.

Satires de la Cuisine papale, de renverser, comme on disait alors, la grande marmite autour de laquelle elle conviait ses innombrables légions.

Mais ce n'était pas assez de l'appauvrir et de l'isoler ; il s'agissait de ruiner dans les âmes ce respect séculaire qu'y avait imprimé une longue domination. Zwingle nous a raconté lui-même dans quelle pieuse extase le jetait autrefois le seul nom du pape : Rabelais nous a peint la joie triomphante des *gens heureux qui l'ont vu*. Jamais pouvoir en ce monde n'avait excité de pareils enthousiasmes ni de pareilles tendresses. Nul aussi n'éveilla de plus implacables haines. Les comparaisons odieuses, les sobriquets ridicules, les diffamations posthumes vinrent en aide à la logique agressive des réformateurs. Dans leur langue, le Pape s'appela l'*Antechrist*, la *Grande Idole*, le *Désolateur fils du Diable*, etc. Toute une petite littérature populaire de pamphlets anonymes, de brochures à la main, de placards et de gravures satiriques, fut mise en circulation : vrai travail de termites rongeant et minant en tous sens les racines, le tronc et les feuilles de cet arbre vénérable, qui avait si longtemps couvert de son ombre la chrétienté. Ici c'était l'*Antithèse des faits de Jésus-Christ et du Pape*, en vers français avec figures [1].

Dès que Christ vient au monde naître,
Il nous fait la paix apparaître.
. . . .
Non-seulement Jésus donne à manger
A sa brebis, mais s'elle est en danger,
Il la retire, et se montre soigneux
De la garder du loup caut et har- [gneux.

Dès que le Pape est ordonné,
A guerroyer est adonné.
. . . .
Les Papelards porteurs de rogatons,
Rouges museaux avec doubles men- [tons,
Nez bien perlés, yeux bordés d'écar- [late,
Mettent le bien des pauvres sous leur [patte.

Là une généalogie facétieuse imitée de celle de Pantagruel : « Superstition a engendré Hypocrisie le Roi, et Hypocrisie le Roi a engendré Gain, et Gain a engendré Purgatoire, et Purgatoire a engendré Fondation des anniversaires,

1. *Antithesis*, 1558.

et Fondation des anniversaires a engendré Patrimoine de l'Église, et Patrimoine de l'Église a engendré Mammon d'iniquité..., » et de cette belle progéniture est sorti le *Désolateur Antechrist*.

Plus loin c'est la description *gentille et véritable de la grande Idole*, nommée *Jean le Blanc*, par allusion sans doute au costume dont le Pape est revêtu ; portrait digne de figurer à côté du fameux *Caresme Prenant* de Rabelais. Les livres saints eux-mêmes, et surtout l'*Apocalypse*, ce merveilleux stéréoscope de visions et de fantômes, où chacun lit aisément ce qu'il veut, devint un texte inépuisable d'allusions et de prophéties. A Jean le Blanc et aux autres Jean de toutes les couleurs, on opposa la parole de Jean l'Ancien, le solitaire de Pathmos :

Mais Jean l'Ancien nous a appris
Que nous verrions confondre et choir
Jean l'Enfumé et Jean le Gris,
Et Jean le Blanc et Jean le Noir[1].

Le goût des prophéties est un trait commun à tous les novateurs religieux, et l'un des plus puissants moyens d'action sur la foule : les protestants ne manquèrent pas d'en user au seizième comme au dix-septième siècle. Les *Lettres pastorales* de Jurieu annonçaient au monde entier la grande année climatérique[2] qui devait voir la chute de Louis XIV. Ainsi, dès les premiers jours de la Réforme, un certain nombre de centons bibliques, de couplets divinatoires comme ceux de Merlin et de Nostradamus, prédisaient la chute prochaine de l'Antechrist[3].

Hau, *Pater Sancte*,
Avec ta pantoufle,
Ton siége renté
S'en va comme un souffle.
Tout tire au manoir
De dom Jean le Noir[4].

1 *Analectabiblion*, t. II. — Le *Chansonnier huguenot*, 1re partie, liv. II.
2. 1694.
3. Voy. plus loin la *Prophétie des abus des prêtres, moines et rasés.*
4. Le *Chansonnier huguenot*, liv. II, 2e part.

En même temps qu'on s'emparait de l'avenir, on fouillait, on exhumait le passé pour en accabler le présent. L'histoire, cette muse de la vérité, qui devient si aisément celle du mensonge, joignit son témoignage à celui des livres saints. Tous les mauvais bruits semés sur la route des siècles contre la papauté, bientôt condensés, grossis outre mesure, retombèrent en une grêle de petits libelles historiques sur les mémoires les plus vénérées. De vieilles rancunes, qui semblaient éteintes, se rallumèrent autour de la cendre des morts, comme si ce n'était point assez des haines et des passions des vivants. De là sortirent et la vie fabuleuse de *Grégoire VII*, et la légende rajeunie de la *Papesse Jeanne*, grande image de la *Paillarde romaine*. Chétives et ridicules productions oubliées depuis longtemps, mais qui n'en faisaient pas moins brèche dans des âmes crédules, passionnées, toutes disposées à se laisser tromper.

IV

Après le nom du Pape, il en est un autre qui revient sans cesse dans les pamphlets des Réformés, c'est celui de la *Messe*. Parmi les dogmes et les pratiques de l'Église, la messe tient la même place que la papauté dans la hiérarchie ecclésiastique. Elle est la pierre angulaire sur laquelle repose tout le système des œuvres. Le sacrifice de Jésus-Christ sur la croix avait-il suffi pour sauver l'humanité, ou devait-il se renouveler chaque jour sur l'autel? Le prêtre servirait-il d'intermédiaire entre le fidèle et Dieu? ferait-il à son gré descendre la grâce d'en haut par l'oblation de l'hostie? Enfin l'Eucharistie elle-même était-elle un symbole ou un véritable sacrifice? Graves questions, sur lesquelles les protestants eux-mêmes n'étaient pas toujours d'accord. Calvin pour sa part changea trois fois d'opinion. Après avoir admis la présence réelle, il se tourna vers les sacramentaires. Tous du moins s'accordèrent à proscrire la messe comme la plus fu-

neste des superstitions. Le crédit seul dont elle jouissait, les ressources qu'elle offrait à l'Église, suffisent pour expliquer l'acharnement des novateurs.

Les catholiques aimaient la messe comme les juifs le sabbat, par conviction, par habitude, par souvenir d'enfance. Tel qui commençait à se détacher des sacrements, ne manquait pas d'assister à la messe. C'était le rendez-vous du dimanche, le charme des jours de repos : jeunes et vieux, riches et pauvres s'y retrouvaient en famille, partageant, comme au temps des agapes, le pain bénit. Les chants répétés en commun, l'ordre et la pompe du sacrifice saisissaient à la fois l'âme et les sens. Aussi les docteurs protestants voulurent-ils à toute force délivrer les esprits de cette douce fascination. Dejà, dans les placards de 1534, nous avons entendu les anathèmes des sacramentaires contre cette *orgueilleuse Messe papale*, fille du diable. Calvin de son côté poursuivait de ses plus aigres sarcasmes « *cette nouvelle Hélène* », qui avait trouvé tant d'amants et suscité tant de combats. Viret épuisait tout le répertoire de ses bons mots et de ses contes gaillards, en racontant les origines et l'*adolescence de la Messe* [1]. Là, comme ailleurs, on négligea bientôt le fond, pour ne s'attaquer qu'à la forme. De grossières parodies transformèrent aisément en scène burlesque la plus auguste des cérémonies. Dépouillé de son sens mystérieux et allégorique, tout symbole devient bientôt un objet de risée pour les incrédules, qui en perdent à la fois l'intelligence et le goût. Un livre parut, attribué tour à tour à Viret et à de Bèze et qui n'était probablement ni de l'un ni de l'autre : l'*Anatomie de la messe*. Les protestants eux-mêmes eurent honte ou peur de cette dérision, qui pouvait tourner contre toute espèce de culte, et la supprimèrent. Plus tard (1641), le ministre Dumoulin publia sous le même titre un autre ouvrage destiné à faire oublier l'ancien. Il en resta du

1. Cette question de l'*origine de la Messe* est encore un grand sujet de controverse au siècle suivant. L'un des plus spirituels pamphlets théologiques sortis de Charenton a pour titre : *la Messe trouvée dans l'Écriture*. Bossuet, dans son oraison funèbre du prince de Condé, parlant de l'éternelle vertu de ce sacrifice, songeait certainement aux protestants.

moins une chanson, la plus vive et la plus gaie peut-être que nous ait laissée la Réforme : la *Chanson de la Messe*.

Jadis au temps de la guerre des Albigeois, la chanson avait fait entendre les premiers cris d'opposition contre Rome. Prédicateurs et chanteurs, rivaux d'influence auprès de la foule, s'étaient bientôt trouvés en guerre ouverte. Malgré ses services passés, l'austère Calvin devait se défier par instinct de cette folle muse qui s'était faite si souvent la complice des libertins. Le vaudeville eût été mal venu à tempérer la théocratie de Genève. Mais on ne change pas la vocation d'un peuple. La France eût peut-être encore plus facilement renoncé à la messe qu'à la chanson. Les psaumes de la pénitence mis en couplets par Marot furent répétés de toutes parts sur l'air des plus fameux vaudevilles. Les vieux noëls eux-mêmes prêtèrent leur cadence aux refrains huguenots. Témoin cette complainte de la *Prophétie des Abus* sur l'air de *Lætabundus* (1542).

O gras tondus [1],
. . . .
Votre autel est ruiné,
Votre règne est bien miné,
Il tombera.
Papistes, pharisiens,
Votre Antechrist et les siens
Trébuchera.

Aux premiers jours de la croisade, nous avons vu les ménestrels rôder autour des murs du château, et chanter sous les fenêtres du seigneur l'appel à la guerre sainte. Le couplet voyageur se remit en route avec la Réforme [2]. Les premiers

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II. — Le *Chansonnier huguenot* publié par L. Bordier, 1re partie, liv. II.

2. Un recueil de chansons protestantes publié à Neufchâtel par P. de Vingle (1533) porte en tête cet avis aux *lecteurs chrétiens :*

Mes bons frères, qui bien *chantez*
Avec accords de *chanterie*,
Lisez moi et faites *chants telz*.
Je crois qu'ici en*chanterie*
N'y a : pourtant le *chantre rie*
Grâce attendant du grand *chanteur*.

compagnons de Calvin chantaient, aux portes des couvents, dans le Poitou et l'Angoumois, ce refrain qui devait faire rêver plus d'un novice :

O moines, moines, il vous faut marier[1].

En même temps qu'il appelle les moines à une vie nou-

L'auteur est encore un partisan du vers équivoqué à la façon de Cretin (V. le *Chansonnier Huguenot*. — 2e part., Append.) :

« Dans les derniers jours de l'année 1525, le lieutenant-général au bailliage de Meaux écrivit au Parlement pour lui signaler trois chansons perturbatrices qu'il avait saisies, et pour rendre compte des mesures qu'il avait prises. » Ces trois chansons assez pauvrement rimées s'attaquent aux *Chaperons fourrés*, aux suppôts de la Conciergerie, à cette justice impitoyable qui persécute les serviteurs de Dieu :

O justiciers !
Dieu se complaint de vous,
De molester
Qui est meilleur de vous.
Mais vous connaitrez
De Dieu la grand justice,
Quand présentés serez
Devant son exercice
(*Ibid.*, préface.)

Un des grands pourvoyeurs du *Chansonnier huguenot*, Eustorg de Beaulieu, jadis prêtre, musicien et organiste de l'Église catholique, en tête d'un recueil intitulé *Chrestienne Resjouyssance*, répond ainsi à ceux qui invoquent l'exemple du roi David pour justifier l'usage des chansons profanes :

« Et touchant le saint prophète David, c'est trop blasphémer contre Dieu de lui *équiparer* et comparer les divins psaumes, chansons et instruments aux chansons et jeux de dissolution, en quoi plusieurs se délectent maintenant. »

Ce qui ne l'empêche pas d'emprunter aux airs profanes les motifs de ses couplets édifiants. Après avoir rappelé le mauvais usage qu'il a fait jadis de ses talents de poëte et de musicien, « je me suis depuis quelquefois, dit-il, occupé à renverser et réduire à la louange de Dieu tout tant de chansons charnelles que m'a pu souvenir avoir jadis chanté au règne de Satan : »

Sus, sus, mon livre, entrez au monde,
Et courez par villes et par champs,
En reprenant l'abus immonde
D'un tas de déshonnêtes chants.
(*Ibid. Bibliogr. de la chans. protest.*)

En devenant plus sainte, la chanson n'est pas devenue plus gaie : loin de là. Pourtant les chants guerriers et religieux ne manquent point d'un certain élan, ni parfois d'une véritable grandeur.

1. P. Cayet, *Épître à l'évêque de Bazas*. — Le *Chansonnier huguenot* (1re part., liv. II); *Chanson contenant une partie des damnables erreurs et abusions des ministres de l'Antechrist* (1532).

velle[1], le chansonnier huguenot, s'inspirant des souvenirs du fabliau, les dénonce comme des séducteurs toujours en quête d'aventures. Ici c'est la réponse d'une *Femme de bien* résistant aux entreprises de son confesseur :

Vous moquez-vous, moine, de moi?
Vous moquez-vous?
Tels fins tours,
Vilains et lourds,
N'ont vers moi cours.
Vous moquez-vous?

Là un dialogue entre deux moines franciscains et une jeune fille vertueuse et tant soit peu guindée. Nous revenons à l'histoire du *Frère Denise* ou des *Cordeliers de Catalogne*, avec moins de gaieté et de malice que dans l'ancien et le nouveau conte :

Dieu vous gard, jeune pucelle!
Saint François vous doint[2] bonjour!
Si c'était votre vueil[3], belle,
Nous deux aurions votre amour.
Faites-nous donc ce service
Avant le trépas.
Sans faute, en nulle malice,
Nous n'y pensons pas.

La jeune fille indignée leur répond :

Retirez-vous, hypocrites.
De moi n'est ce que pensez.
Vous êtes hors des limites
De raison, gens insensés.
Cherchez ailleurs votre proie,
Faux pères grisars[4],
Et pensez-vous que je soie
L'amie des cafards[5]?

En général, le ton de ces chansons est âpre et dur comme celui des pamphlets théologiques : on y sent plus de colère

1. V. la chanson intitulée: *Propos de moines repentants*, par Eustorg de Beaulieu (1546). *Chansonnier huguenot*, liv. I.
2. Donne.
3. Volonté.
4. Vêtus de robe grise.
5. *Ibid.*, 1re part., liv. II.

et de passion que d'enjouement. Cependant la *Chanson de la Messe* (1562) se distingue entre toutes par la vivacité du rhythme et la gaieté du refrain :

L'on sonne une cloche
Dix ou douze coups ;
Le peuple s'approche,
Se met à genoux :
Le prêtre se vêt.
Hari, hari, l'âne ! le prêtre se vêt :
Hari bourriquet !

Du pain sur la nappe,
Un calice d'or
Il met, prend sa chappe,
Dit : *Confiteor.*
Le peuple se tait.
Hari, hari, l'âne ! le prêtre se vêt :
Hari bourriquet [1] !

Ce petit mètre alerte et sautillant fut bientôt dans toutes les bouches : la *Chanson de la Messe* devint une sorte de ronde populaire parmi les réformés. Les soldats la répétaient en fourbissant leurs armes, les enfants en dansant et en se tenant par la main. Les têtes blondes s'agitaient folles et souriantes, et le lendemain les pères s'égorgeaient en chantant *Hari, hari, l'âne !* Un seul de ces couplets fit peut-être à la messe plus d'ennemis que nombre de sermons et de traités théologiques. Nulle raillerie ne blessa plus vivement les catholiques. Ils y répondirent par la *Chanson de Marcel*, la veille de la Saint-Barthélemy [2].

Le colloque de Poissy fut une occasion solennelle pour les rimeurs des deux partis. Tandis qu'on se préparait à lutter d'éloquence et de savoir dans l'assemblée, au dehors on ferraillait d'avance à coups de *pasquils* et de couplets. Ronsard, associé à l'évêque de Riez et à Baïf, chansonnait les tenants de chaque église dans une complainte assez médiocre, où se trouvent mêlés à propos de l'amour divin la torche de Cupidon et le gril de saint Laurent.

Saint Augustin instruisant une dame
Dit que l'amour est l'âme de notre âme,

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II. — *Chans. Hug.*, *ibid.*
2. Plus bas, *Satire politique.*

Et que la foi, tant soit constante et forte,
Sans vraie amour est inutile et morte[1].
On trouve ainsi que *de Bèze et Despense*
De bien aimer n'ont fait nulle défense.

Marlorat et le gros et gras *Hugonis de Sorbonne*, *Pierre Martyr* et *Claude de Saintes*, le *Légat du Pape* et *Calvin* se trouvent d'accord sur ce chapitre de l'*amour*, le seul où l'on s'entende, en invoquant le témoignage de l'Écriture :

Puisqu'on la voit de ce propos remplie,
Que pour aimer la loi soit accomplie[2].

Les beaux esprits sceptiques et railleurs semblaient ne rien comprendre à la grandeur et à l'importance du débat qui s'engageait.

Cependant Catherine de Médicis, fidèle à sa politique de bascule, en mettant aux prises les champions des deux Églises, avait tenté de donner à cette solennité toute la pompe et tout l'éclat possible. Le Roi, la Reine-Mère, Monsieur et Madame, le roi et la reine de Navarre, les princes du sang, le Chancelier, honoraient de leur présence ce grand tournoi théologique où figuraient les cardinaux de Lorraine, de Tournon, de Châtillon, d'Auvergne, de Guise, les archevêques et évêques, le supérieur des Jésuites, toutes les forces et les illustrations du Catholicisme en face des ministres huguenots groupés autour de Théodore de Bèze, le plus puissant orateur, et de Pierre Martyr, le plus savant théologien de la Réforme. C'était là, selon le vœu de L'Hôpital, un appel suprême fait à la libre discussion et à l'esprit de concorde ou d'accommodement, avant d'entrer dans l'arène sanglante des guerres civiles et religieuses. Vain espoir bientôt évanoui. Mettre d'accord des théologiens rivaux était la plus folle chimère qu'on pût concevoir.

Le colloque s'ouvrit par une triple harangue, où Théodore de Bèze, le cardinal de Lorraine et le provincial des jésuites Lainez

1. Leroux de Lincy, *Chants hist.*, t. II.

2. Béranger a repris depuis avec plus de bonheur et de gaîté la même idée dans la chanson intitulée : *Les deux sœurs de charité* :

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime.
Je vous le dis en vérité :
Sauvez-vous par la charité !

firent admirer tour à tour leur éloquence. Il finit au milieu des huées, des injures et des récriminations. Après avoir bien disputé, on reconnut qu'il était impossible de s'entendre. Chaque parti s'attribua la victoire. Le cardinal fit célébrer sa gloire par toutes les trompettes de la Renommée. Les protestants s'en vengèrent par une nuée d'épigrammes et par une gravure satirique, où l'orgueilleux prélat était représenté à quatre pattes broutant l'herbe, tandis que de Bèze, monté sur son dos, enseignait au peuple la parole de Dieu. Dans l'opinion commune des réformés, les docteurs catholiques avaient refusé le combat que leur offrait de Bèze sur le texte des saintes Écritures. Ils s'étaient tirés d'embarras en levant les mains au ciel, et en s'écriant comme le grand prêtre des Juifs : Il a blasphémé !

Ils se sont avisés, pères et révérends,
Qu'ils pourraient aussi bien se montrer ignorants.

Tous ces prélats de cour coquets, parfumés, brillants d'or, d'hermine et de soie, offraient un singulier contraste avec la mise sévère et nue des ministres huguenots (1). Leur apparence mondaine faisait douter de leur science :

« L'on ne nous a instruits qu'à braver et danser,
Courtiser, mugueter, banqueter et chasser,
Et à faire assez mal parfois les chattemites. »

Ainsi se confessaient plein d'extrême souci
Une part des prélats assemblés à Poissy.
Craignant de voir bientôt renverser les marmites [2].

A ce moment, il faut bien le dire, les protestants avaient l'avantage du talent, de l'éloquence et du savoir. François de Sales en faisait l'aveu un demi-siècle après, lorsqu'il s'écriait en déplorant la décadence des études sacrées : « C'est par là que cette misérable Genève nous a surpris. »

1. V. à ce sujet dans les *Grandes scènes historiques du XVI[e] siècle*, publiée, sous la direction de M. Alfred Franklin (librairie Fischbacher), une curieuse gravure de Tortorel et Perrissin, représentant la tenue du *Colloque de Poissy*, le 9 septembre 1561. Toute l'assistance catholique, princes et princesses, cardinaux, évêques, en grand costume d'apparat, assis sur des fauteuils et des bancs, le Cardinal de Lorraine siégeant en avant comme chef de file, les ministres huguenots, debout, comme traduits à la barre, la tête nue, modestement vêtus, mais gardant une fière attitude et prêts à prendre la parole.

2. *Mémoires de Condé*, t. II, p. 516 : Sonnets sur l'assemblée de Poissy.

CHAPITRE IV

SATIRE CATHOLIQUE.

Les docteurs de Sorbonne : Pierre Doré : l'*Anti-Calvin*. — Claude de Saintes : *les Athéismes de Calvin*. — Le *Passavant parisien* d'Antoine Cathelan. — Artus Désiré : le *Combat du fidèle papiste*, la *Cité de Dieu*, etc. — Le jurisconsulte Baudouin. — Le chevalier de Villegagnon. — Ronsard et les ministres huguenots.

I

Tandis que le protestantisme poursuivait son œuvre d'attaque et de destruction, que devenait l'Église catholique ? Surprise à l'improviste et d'abord réduite à la défensive, elle n'eut pas, dès le premier jour, une armée capable de tenir tête à l'invasion des réformateurs, presque tous esprits actifs, entreprenants, armés de science et d'audace, aiguisés par la dispute, prompts à l'escalade, et joignant à tous ces avantages le prestige de la jeunesse et de la nouveauté. Au jargon pédantesque et hérissé de l'école ils substituaient la prose courante d'Érasme, les libres fantaisies du latin macaronique, ou mieux encore l'idiôme vulgaire, qui associait la foule à la lecture de la Bible et aux disputes théologiques. Contre toutes ces séductions de l'esprit et des oreilles, que pouvait l'antique Sorbonne avec ses lourdes armes d'un autre âge ? Retranchée derrière ses murailles, elle laissait tomber de loin

en loin, au milieu de la foule inquiète et frémissante, quelque pesante réfutation qu'on ne lisait point,

Telum imbelle sine ictu.

La rude écorce du latin scolastique suffisait pour calmer la curiosité.

Cependant l'esprit de concurrence devait gagner peu à peu les théologiens : quelques-uns songeaient à polir et à parer leur style. Après avoir tant dédaigné la langue vulgaire, ils se décidaient parfois à en user, et se flattèrent bientôt de disputer aux novateurs, avec la conquête des âmes, la gloire de bien écrire, qui aidait à les gagner. Un prédicateur à la mode, Pierre Doré, le maître Doribus auquel Rabelais fait expliquer si plaisamment en chaire l'origine de la rivière des Gobelins, sacrifiait aux Grâces en composant les *Allumettes du feu divin*, et la *Tourterelle de viduité*, petits manuels de dévotion mystique et quintessenciée, dignes de figurer dans le catalogue de la fameuse bibliothèque de Saint-Victor. De pareilles œuvres sans doute étaient un faible préservatif contre l'*Institution chrétienne*, le *Traité des reliques*, le *Passavant* ou la *Nécromancie papale*. Mais Pierre Doré ne s'en tint pas là. Il alla droit au chef de l'hérésie et lança contre lui l'*Anti-Calvin* à l'imitation de l'*Anti-Luther* publié, par Josse Clichtone, chanoine de Chartres, quelques années auparavant. Soit timidité, soit prudence, Pierre Doré l'écrivit en latin. Craignit-il d'initier la foule à ces débats ? On serait tenté de le supposer, à voir les scrupules et les hésitations d'un autre fougueux théologien, Claude de Saintes, publiant en français sa *Déclaration d'aucuns athéismes de Calvin et Bèze* (1563). « Sire[1], je crains qu'on ne trouve mauvais que j'aie recherché la doctrine des Calvinistes jusques aux premières pierres fondamentales du christianisme, et que je l'aie *mise en français* et proposée au peuple, qui pour la plupart n'est capable de telles difficultés. » Ici nous avons le nœud et l'explication de cette

1. Dédicace au roi Charles IX.

infériorité qui pèse sur les théologiens catholiques : ils se défient du peuple ; la Réforme au contraire l'appelle, le convie à la lecture et à la dispute :

Tout protestant *est* pape une Bible à la main.

Et voilà pourquoi aussi, malgré ses scrupules et ses répugnances, Claude de Saintes se décide par contre-coup à employer la langue vulgaire : « Afin que pour le moins, dit-il, les doctes et indoctes Calvinistes puissent connaître et lire les athéismes qu'on leur enseigne. » Pour lui en effet, Calvin et de Bèze sont de francs athées : reproche assez curieux, surtout quand on songe au supplice de Servet, simple déiste, brûlé par l'impitoyable réformateur. Mais alors, pour un orthodoxe, il n'y a point de degré, de milieu entre l'athéisme et l'orthodoxie. Geoffroy Vallée, Postel, Dolet, Calvin, de Bèze, méritent au même titre la corde et le bûcher. C'est là le fond de la doctrine, telle que Claude de Saintes, l'a exposée dans sa *Méthode contre les sectes* (*Methodus contra sectas*), petit manuel historique et raisonné de l'intolérance. La vue seule d'un hérétique a le don de l'exaspérer. Aussi parle-t-il avec une profonde horreur de *l'infecte et infernale* bouche de Calvin, qui a bien osé dédier au roi François Ier son *Institution chrétienne*; et de ces ministres huguenots assez impudents pour venir confesser hautement à Poissy leurs impiétés. De Bèze, qui avait pu remarquer cet adversaire parmi les plus acharnés interrupteurs du Colloque, vengea l'honneur de son maître et le sien par une de ces vertes ripostes dont il avait le secret. Calvin mourut avant la fin de la querelle.

Claude de Saintes n'en revint pas moins à la charge et sur le maître et sur le disciple dans sa *Réponse à l'Apologie* de Théodore de Bèze. Cette fois, le duel ayant lieu corps à corps entre théologiens, il reprit la plume du latiniste : sans doute elle lui semblait plus facile à manier contre un lutteur aussi alerte et aussi bien armé que l'était Bèze. D'ailleurs le latin lui offrait le plus riche vocabulaire d'épithètes et d'invectives oratoires à échanger dans la dispute. Ajoutons qu'il ne s'en

pas faute. A ses yeux, Théodore de Bèze est un monstre d'éloquence, une autre bête de l'Apocalypse, un crocodile à la voix trompeuse, un lion dévorant et rugissant : « Lingua sua leonina et dicendi vehementia rugit, et circuit, et conquirit quo « jure, quave injuria illum affligat, perdat et assumat. » C'est à faire dresser les cheveux sur la tête d'un champion moins résolu que Claude de Saintes. Aux fureurs de l'hyperbole le redoutable docteur sait mêler parfois le demi-sourire de l'ironie : il se souvient de Virgile, de Galatée et du bel Alexis à propos de Candide et d'Audebert, ces deux fleurs fanées des *Juvenilia.* D'un air triomphant il remue tout ce fumier d'une jeunesse plus étourdie encore que libertine, et inflige à Bèze la honte de relire cette page imprudente de ses vingt ans :

> Abest Candida, Beza quid moraris?
> Audebertus abest, quid hic moraris?

Mais de toutes ses passions la plus monstrueuse, la plus impie, est celle que l'ancien écolier lubrique a ressentie pour son maître Calvin, lorsqu'au libertinage des sens il a fait succéder les impudicités de l'esprit : « Carnale scortum spirituali permutasti, atque anima pro corpore factus es præposterus adulter[1]. » Le latin seul était capable de ces crudités élégantes, où le français ne pouvait atteindre alors, sans tomber dans le style des halles et des cabarets. En somme, bien qu'il soit loin d'égaler Bèze par l'esprit et par le style, Claude de Saintes n'est point un écrivain méprisable. Son latin, très-supérieur à celui de Béda et de Lizet, a parfois le tour et les redondances de la période cicéronienne. On sent que la vieille enveloppe théologique commence à se laisser attendrir et pénétrer par l'influence de la rhétorique nouvelle. Reste, il est vrai, l'écueil de l'emphase et du bel esprit : mais enfin la rouille tombe et s'efface, c'est là déjà un progrès. En apprenant à polir leur latin, les théologiens se préparent à mieux écrire en français. Héritier de Béda par le

1. Responsio ad Apol. Bezæ.

zèle et la fougue intolérante, Claude de Saintes mourut comme lui en prison, victime des haines qu'il avait excitées. Mêlé aux excès de la Ligue, apologiste de Jacques Clément, quand vinrent les jours de réaction monarchique, il fut contraint de céder son évêché d'Évreux au fils d'un hérétique, à ce du Perron dont la parole insinuante et l'habile modération devaient ramener à l'Église plus de fidèles que toutes les foudres de son ardent prédécesseur.

Pendant que la Sorbonne essayait de reforger et d'organiser les traits émoussés de sa scolastique, le cardinal de Lorraine dirigeait la défense avec toute l'activité d'un esprit supérieur et d'un polémiste infatigable. Mais il n'avait ni l'autorité morale, ni le prestige d'un saint Bernard ou d'un Bossuet : et il n'eût pas fallu moins alors pour tenir tête à la Réforme. La vie mondaine et dissipée du prélat, ses intrigues et ses mésaventures politiques nuisaient à l'effet de son éloquence. Les cardinaux du Bellay et de Châtillon, nombre d'évêques comme Georges Spifame et Jean de Montluc ne cachaient pas leurs sympathies pour les idées nouvelles. L'Église se voyait trahie par ses propres chefs, par les plus intelligents, les plus instruits et les plus capables de la servir. En même temps que les bénéficiaires laissaient à de pauvres chapelains les labeurs du sacerdoce, pour n'en garder que les revenus, le fardeau de la discussion et de la défense tomba un instant aux mains de champions indignes d'une si grande œuvre. Peu scrupuleux sur le choix des moyens et des personnes, le cardinal de Lorraine acceptait tous les alliés que lui amenaient la faim, l'intrigue ou la conviction : moines défroqués comme Cathelan, écrivains besoigneux comme Artus Désiré, aventuriers coureurs de religion comme Baudouin et Villegagnon. Maigres recrues à mettre en face de cette foudroyante légion de Genève, qui remplissait le monde de ses prédications et de ses livres.

II

La petite brigade paya d'audace à défaut de talent. Cathelan ouvrit le feu un des premiers en opposant au fameux *Passavant* de Théodore de Bèze son *Passavant Parisien*[1]. Les deux œuvres n'ont de commun que le titre : autant l'une est spirituelle, étincelante de verve, de malice et de gaieté, autant l'autre est plate, grossière et ridicule. Pasquin a beau venir en aide au nouveau *Passavant* son confrère, il perd avec lui tout son esprit. Ce libelle est à proprement parler la chronique scandaleuse de la colonie française à Genève. Admis quelque temps dans la société des réfugiés, d'où il s'était fait bientôt chasser, Cathelan avait pu voir et juger de près les infirmités de la nouvelle Église. Avec du tact, de l'habileté, il lui était facile de mettre en relief dans un malin tableau les petitesses, les amours-propres, les rivalités des réformateurs; enfin d'offrir au public la contre-partie de ce souper médisant où l'on s'était diverti si fort aux dépens du pauvre Lizet. Mais Cathelan n'a rien fait de tout cela : ses rancunes ne lui ont inspiré qu'un absurde pamphlet; au lieu d'une histoire il compose un roman, et le plus invraisemblable, le plus extravagant qui fut jamais.

Calvin, le sec et dur Calvin, auquel Bossuet lui-même reproche la tristesse de son humeur et de son style, se trouve métamorphosé par la grâce de son biographe en vert-galant : il est devenu le grand Satrapas de Genève, l'un des plus gros paillards de la chrétienté. Son premier exploit est de faire épouser par un ancien chanoine d'Alby, sorte de Bartholo goutteux et idiot, sa propre servante, qui avait besoin d'un mari pour elle-même et d'un père pour son enfant. A peine débarrassé de la servante, il court à la charbonnière. On croirait lire la légende d'Arlequin ravisseur. Grand amateur

1. *Passavant parisien* répondant à Pasquin Romain, de la vie de ceux qui se disent vivre selon la réformation de l'Évangile.

de mascarades, notre Satrape se déguise tour à tour en postillon avec grosses bottes et chapeau ciré, en gentilhomme avec voiture à six chevaux et pompeux attirail, menant de front les amourettes et les prédications, volant les âmes et les femmes de ses voisins : car c'est *un vrai diable enragé* que ce Calvin ; et nous sommes bien forcé d'en convenir.

Le portrait de Viret est du même pinceau. Cathelan le proclame le plus bavard et le plus médisant de toute la bande, né de méchants parents et de mauvaise renommée, comme chacun sait, fripon et glorieux à outrance. Avec son air de bonhomie trompeuse, le *vénérable* Viret est un fin matois qui épouse les veuves afin de les dépouiller, sans dédaigner pour cela les chambrières. Il a surtout un faible pour les bourses et les héritages qu'il rencontre sur son chemin. De Bèze est un *chaland* qui nage entre deux eaux, flattant d'une main Luther, de l'autre Calvin, comme il caresse tour à tour sa maîtresse et son mignon. Sa probité vaut celle de Viret : témoin la cuiller d'argent qu'il faillit emporter un jour d'une hôtellerie d'Allemagne, et les précieux reliquaires dont il eut soin de se munir, en quittant son prieuré de Longjumeau. Par les chefs on peut juger des soldats. Tous les réfugiés passent l'un après l'autre sous la plume du biographe diffamateur. Une fois qu'il a trempé ses doigts dans l'encre, il en salit tout ce qu'il touche. L'histoire des paillards se complète par celle des paillardes retirées à Genève et à Lausanne. Cathelan, fort au courant de ce monde, qu'il avait sans doute hanté autrefois, nous parle de la belle Marguerite de Lorraine, de la belle Magdeleine, femme du sonneur de cloches, de la belle lingère, et de la sœur de Calvin surprise en adultère avec un bourgeois, auquel le galant réformateur fit brutalement trancher la tête. A ces portraits et à ces récits, dont on peut apprécier l'exactitude, se mêlent de curieux détails sur les collectes d'argent faites parmi les réformés ; sur l'organisation des prêches dans les églises *devenues étables à pourceaux*, sur l'introduction des livres hérétiques en France, et sur le travail incessant de ces presses qui infectent toute

l'Europe de leur venin. Malgré sa profonde médiocrité, le *Passavant Parisien* a sa valeur comme échantillon et point de départ des histoires mensongères, qui poursuivront durant deux siècles la mémoire des réfugiés. Cathelan sait parfaitement qu'il calomnie ses adversaires; mais il pense qu'il en restera toujours quelque chose; et il a raison. Bolsec et bien d'autres après lui viendront glaner sur ses pas.

Derrière Cathelan s'avance un autre ferrailleur plus bruyant et plus fécond, dont la vie se passe à guerroyer avec aussi peu d'honneur et de profit pour l'Église que pour lui-même. Artus Désiré. l'*Affamé*, comme l'appelaient les protestants, est un de ces pauvres hères auxquels leur mauvaise étoile impose, avec l'indigence, la manie d'écrire et la rage d'invectiver. Personnage ambigu, moitié prêtre et moitié laïque, théologien, libelliste, versificateur, ayant le secret des Guises et du roi d'Espagne, échappé de prison et de couvent, on le laisse vivre, aller, venir et brouiller du papier par tolérance et sous condition. Le titre de *Muse normande*, que lui donne ironiquement de Bèze dans le *Passavant*, semble indiquer un compatriote de Vauquelin et de Malherbe; mais c'est entre eux le seul trait de ressemblance. A l'exemple de ses ancêtres, il s'en va par le monde cherchant à *gaaigner* de sa plume, comme ceux-là de leur épée, à travers les injures et les horions, qui l'assaillent de tous côtés. Nul, à part Lizet, ne fut plus maltraité par les huguenots. Les catholiques eux-mêmes, embarrassés de son zèle et de sa personne, n'ont guère songé à le défendre[1]. Le P. Nicéron le déclare aussi dépourvu de science que de capacité. Cependant, à n'en juger que par la masse de ses écrits, on serait tenté de croire qu'il occupe un rang considérable parmi le champions de l'orthodoxie. Mais tout ce qui sort de sa plume est empreint d'une pitoyable vulgarité. Les titres seuls de ses ouvrages indiquent un esprit brouillon, fantasque et ridicule. Il mêle sans décence et sans goût toutes les langues et tous les tons, les bouffonneries grossières et les pieuses exhortations, le style

1. V. Mém. de Nicéron, t. XXV. — L'abbé Goujet, t. XIII.

de école et celui du tripot. Dans ces *charges* théologiques, que son lourd crayon s'amuse à dessiner, Guillot le Porcher se gourme brutalement avec Calvin : les huguenots et disciples de la *nouvelle dérision Théodobézienne* se transforment en singes et en guenons : les tavernières luttent avec les ministres à qui saura le mieux frelater les unes leur vin, les autres l'Évangile. On voit qu'Artus Désiré passe volontiers de la sacristie au cabaret[1]. C'est là sans doute qu'il a distillé son *Contre-poison* des cinquante *chansons* (psaumes) de Marot, affreux breuvage poétique dont l'aspect seul donne des nausées. Parlerons-nous des *Grandes chroniques et annales de Passe-Partout*, avec *l'origine de Jean Covin, faussement surnommé Calvin* (1558)? Dans cette longue suite de productions insipides, incolores et interminables, il en est une pourtant moins mauvaise ou plus importante que les autres : c'est le *Combat du fidèle papiste, pèlerin romain, contre l'apostat antipapiste, et ensemble la description de la cité de Dieu assiégée des hérétiques* (1552).

Avant de composer cette œuvre capitale, l'auteur nous apprend qu'il a voulu faire le voyage de Genève, afin de pouvoir mieux parler de *la détestable vie* des hérétiques. Il aurait bien fait, par la même occasion, d'en rapporter un peu de la malice de Bèze et du style de Calvin. Malheureusement pour lui et pour nous, il n'y a pas songé. Nous n'avons là qu'un épais fragment d'épopée théologique, dont le tour et la prolixité rappellent assez l'ennuyeux poëme du *Tornoiement de l'Antechrist* par Huon de Méry. L'ouvrage ne compte pas moins de six mille vers : c'est à la fois une argumentation, un récit et un chant de guerre : figurez-vous Béda ou Janotus prenant la lyre d'Homère et de Tyrtée. Artus Désiré a le zèle empressé et fanfaron d'un homme qui

1. Le miroir des *Francs Taupins*, autrement dits anti-chrétiens luthériens.
La Singerie des huguenots, marmottes et guenons de la nouvelle dérision théodobézienne.
La loyauté consciencieuse des Tavernières.
La Revue des chevaux de louage.
Les disputes de Guillot, porcher, et de la bergère de Saint-Denis en France, contre Jehan Calvin, prédicant de Genève.

veut se rendre nécessaire. Dans cette grande mêlée des doctrines, il représente la mouche du coche voltigeant autour du char de l'Église, et venant sans respect se poser jusque sur le nez du conducteur :

Et vous saint Père, allez devant,
Ainsi que fit le bon Urie,
Et débandez l'artillerie.
. . . .
Et vous cardinaux en bataille,
Manifestez vos grand'vertus,
Vous êtes de rouge vêtus.
. . . .
Sus, sus, à la guerre, à la guerre!

Malgré ses ardeurs belliqueuses, il ne paraît pas que le chantre du *fidèle papiste* ait eu grande part au butin. Sa mauvaise humeur contre les accapareurs de bénéfices indique assez qu'il n'eut jamais l'occasion de profiter de cet abus. On conçoit son dépit. Tandis que les gras abbés de la Commende, les galants prélats sceptiques et désœuvrés savouraient paresseusement les revenus, il lui fallait porter le poids du jour, subir les coups et les sarcasmes des hérétiques, le regard oblique de la police, les embarras d'une existence mal assurée. Triste métier en somme! Durant trente ans, Artus Désiré ne cessa d'entasser des montagnes de vers et d'injures contre les huguenots. Après avoir rimaillé jusqu'au dernier jour, il mourut comme un de ces pauvres mercenaires mal payés, mal vêtus, mal nourris, qui tombent sur le bord d'un fossé, sans emporter les regrets ni même l'estime du parti qu'ils ont servi. Paix donc sur la tombe de ce pauvre diable, qui méritait peut-être mieux! Que son ombre jouisse au moins du silence et de l'oubli, où ses œuvres dorment depuis longtemps.

Un rang plus flatteur appartient au jurisconsulte Baudouin, qui eut l'honneur de précéder dans la chaire de Bourges le grand Cujas. Baudouin est un de ces esprits hésitants comme en produisent toutes les époques de crise et de transition. Après avoir erré du calvinisme au luthéra-

nisme, de Bourges à Tubingue, de Genève à Heidelberg, il finit par rentrer dans le giron de l'Église romaine. L'aigreur de Calvin hâta sa conversion. Homme de paix à l'origine, il se vit amené à la guerre malgré lui. Envoyé par Antoine de Bourbon auprès des protestants d'Allemagne, chargé d'un autre côté de négocier avec la Cour de Rome, sa vie se passe à rêver une réconciliation impossible et une refonte des religions. Il fut l'utopiste de la concorde, et s'attira par là de vives inimitiés. Revenant d'Allemagne à la veille du Colloque de Poissy, il se chargea de publier un livre d'Osiander Cassander[1] sur les meilleurs moyens d'assurer la paix publique. C'était l'œuvre d'un honnête homme, sensé, conciliant, cherchant à faire la part de chaque Église. Mais les passions contemporaines ne pouvaient s'accommoder de pareils tempéraments.

Calvin, jeta le cri d'alarme, et dénonça le faux frère, le *caméléon suborneur*[2], qui venait tenter la foi des faibles et ruiner l'Église de Dieu, sous prétexte de concorde et de paix. A cette violente attaque, Baudouin n'opposa d'abord qu'une réponse indirecte, ironique et modérée, le Commentaire *ad leges de famosis libellis*. Calvin releva le coup par un autre commentaire plus accentué *ad leges de transfugis, desertoribus et emansoribus*, titres qui s'adressaient évidemment à Baudouin. Aux traits obliques de l'allusion succéda bientôt le feu croisé des personnalités. Calvin lança le premier à la face de son adversaire un injurieux sobriquet d'école, en lui reprochant de savoir décliner jusqu'à l'ablatif, « à cause, disait-il, que, lorsque nous étions aux écoles, Baudouin, qui faisait profession de dérober le papier et les plumes de ses compagnons, fut appelé par eux *Ablativus*. » Baudouin, de son côté, lui renvoya le surnom d'*Accusativus*, dont l'avaient baptisé ses camarades en mémoire de son esprit jaloux et chagrin, toujours prêt à dénoncer et à blâmer. On ne peut s'empêcher de sourire à la vue de ces

1. « De officio pii et publicæ tranquillitatis vere amantis viri in hoc religionis dissidio » (1561).
2. « Ad versipellem quemdam mediatorem, qui pacificandi specie rectum Evangelii cursum in Galliâ abrumpere conatus est. » (*Calvini opera*, t. IX.)

rancunes d'écoliers, survivant dans l'âme de deux hommes sérieux, instruits, considérables, dont la passion faisait alors de véritables enfants. Pour couper court à la dispute et fermer la bouche à son contradicteur, le chef de la Réforme usa d'un procédé peu délicat en publiant les lettres intimes qu'il avait jadis reçues de Baudouin. Celui-ci n'en tint pas moins bon contre Calvin, contre Bèze, contre Hotman, accourus tous deux à la voix au maître, et sortit de l'arène avec les honneurs, sinon de la victoire, au moins de la modération.

Dans cette troupe bigarrée d'aventuriers disputeurs enrôlés au service de l'Église, il nous faut citer encore un personnage étrange et fantasque, plus curieux par sa vie que par ses écrits, le chevalier de Villegagnon. Esprit brouillon et chimérique, capitaine et théologien, fondateur d'empires comme Picrochole, grand écumeur de mers et de religions, allant et venant par caprice ou par calcul de l'Église romaine à la Réforme, mêlant toutes les professions et toutes les croyances, intrigant, ambitieux, acharné à la poursuite de la fortune qui le fuit sans cesse,

> Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.

Il est avec Charles-Quint devant Alger, en Écosse auprès de Marie-Stuart, à Malte contre les Turcs, à la cour sur les pas de Coligny, à Genève dans la société de Calvin. Parti de France avec trois vaisseaux que lui confie l'amiral, il entreprend de fonder sur la côte du Brésil une république calviniste, dont il prétend bientôt devenir le dictateur politique et religieux. A peine débarqué, Villegagnon était déjà aux prises avec les ministres sur la transsubstantiation, comme s'il eût été pressé de transporter dans le nouveau monde les querelles qui ensanglantaient l'ancien. De quoi s'agissait-il? De savoir si l'eau et le vin devaient être mêlés dans la sainte Cène. Villegagnon, conseillé par un ancien clerc de Sorbonne, tenait pour le mélange : les ministres s'y opposaient. De là, des contestations sans fin. Jaloux de son autorité, le chevalier, qui se flattait d'être aussi grand docteur que grand capi-

taine, congédia les théologiens en leur ménageant, dit-on, une petite trahison pour leur retour. Enfin il revint lui-même, laissant sa colonie expirante aux mains des Portugais. Accueilli, comme un traître et un renégat, par la clameur universelle des huguenots et par une verte remontrance de Calvin, Villegagnon était bientôt redevenu catholique et plus militant que jamais. Nommé représentant de l'ordre de Malte à Paris, il crut que sa brillante campagne contre les ministres au Brésil lui avait acquis le droit de figurer au premier rang dans les passes d'armes théologiques.

Avec sa présomption ordinaire, sans préparation, sans étude, il se rua tête baissée dans la mêlée, ferraillant de la plume comme il avait fait de l'épée, à tort et à travers. Ce fut ainsi qu'il s'engagea contre Calvin dans un duel interminable, où il n'eut en somme ni les docteurs ni les rieurs de son côté. Son premier manifeste fut une *Réponse aux libelles et injures publiés* contre lui (1561). L'année suivante, parurent les *Propositions contentieuses entre le chevalier de Villegagnon et Jean Calvin concernant la vérité de la sainte Eucharistie*. Le chevalier, toujours superbe, lança un cartel général à tous ses ennemis, et déclara qu'il attendait leur réponse à Paris, dans l'église de Saint-Jean de Latran appartenant à l'ordre de Malte. Nul ne s'avisa, bien entendu, de paraître au rendez-vous. Villegagnon passé à l'état de *Miles gloriosus*, et convaincu désormais d'ignorance et d'outrecuidance inoffensive, devint le plastron des protestants. Calvin l'abandonna aux plumes secondaires du parti, qui s'amusèrent à le déchirer. On publia coup sur coup la *Suffisance de maître Colas Durand*, c'était le nom primitif de Villegagnon : puis l'*Epoussette de ses armoiries*, suivie d'une estampe satirique, où il était représenté tout nu comme un sauvage au-dessus du renversement de la grande marmite papistique, avec sa croix et son flageolet pendus au cou[1].

La petite guerre de biographies menteuses, organisée par les chefs de la Réforme contre les mémoires les plus véné-

1. V. Nicéron, t. XXII.

rées de l'Église catholique, fut retournée contre eux de leur vivant et après leur mort. A peine ensevelis, Luther et Calvin furent traînés sur la claie de l'histoire. Un autre coureur de religion, ancien carme défroqué, théologien et médecin, ou plutôt n'étant ni l'un ni l'autre, Bolsec se chargea de l'exécution. Il l'accomplit avec la fureur aveugle d'un sectaire et d'un ennemi. Sa *Vie de Calvin* est la contre-partie du livre de Bèze. Tandis que l'un exalte, sanctifie et poétise son maître, l'autre l'avilit, le dégrade et le noie dans un océan d'infamies et d'infirmités. Il l'accuse d'avoir nié la divinité du Christ, et le calomnie dans sa doctrine comme dans sa conduite. Le tableau de sa mort, des cruelles souffrances qui l'avaient précédée, de ce hideux ulcère, juste châtiment de ses débauches, de cette putréfaction anticipée de son cadavre, signe certain de la malédiction divine, résume et complète la légende. Cette histoire de Calvin est le digne pendant de celles de Grégoire VII ou de la papesse Jeanne écrites par les protestants. Tristes monuments de haine, qu'on peut excuser chez des contemporains, mais qu'on ne saurait copier et citer sérieusement comme on l'a fait depuis, même de nos jours, sans manquer à sa conscience d'honnête homme et à ses devoirs d'écrivain. Bossuet n'eut pas besoin d'employer de tels moyens pour triompher de la Réforme.

En somme, on comprend l'irritation des catholiques, quand on voit l'infériorité de la défense. Les lettrés, la jeunesse, la noblesse de province, une partie même du peuple se laissaient prendre au charme des nouveautés. La désertion était générale. Déjà, dans la capitale, les huguenots avaient établi deux prêches, l'un à Popincourt, l'autre aux Patriarches : on s'y pressait en foule. « Ce royaume, écrivait un témoin étranger, est dans un tel désordre quant aux choses de religion, que Dieu seul y peut remédier [1]. » Catherine de Médicis semblait résignée à chanter la messe en français : le concile de Trente avait vu son œuvre interrompue, les jésuites arrivaient à peine. Dans cette heure d'abandon, un nouveau

1. Lettre de deux Espagnols — *Archives curieuses*, t. V.

champion vint apporter à l'Église défaillante le secours de sa voix puissante et de son immense popularité. Ronsard entra en lice. Théologiens, docteurs, évêques firent un moment silence autour de l'Achille vendômois

III

Gentilhomme, capitaine et poëte royal, Ronsard ne pouvait rester neutre dans la lutte. Sa gloire même l'exposait aux avances et aux provocations des deux partis : il fallut que l'oracle parlât. Un moment les protestants espérèrent l'attirer de leur côté par l'entremise de Condé et du cardinal de Châtillon : la trompette retentissante du chantre de la *Franciade* eût été d'un autre effet que le galant flageolet de Marot. Avec lui, la Réforme avait chance d'attirer toute cette foule de jeunes esprits ardents, enthousiastes, qui suivaient en aveugles les pas du maître. Mais le complot échoua : l'influence des Guises l'emporta. Par conviction, par goût, par reconnaissance, le poëte resta fidèle au catholicisme. Son choix, d'ailleurs, ne devait pas être douteux. Le libertinage d'opinion, la révolte, le désordre, répugnaient à la discipline et au dogmatisme d'un chef d'école, obéi et adulé comme un souverain sur le Parnasse. D'un autre côté, l'austère nudité de la Réforme ne pouvait séduire cette imagination toute païenne, qui mêlait sans scrupule au merveilleux biblique les fables du polythéisme. Ainsi que Pindare, son modèle, Ronsard est par instinct, par nature, un poëte sacerdotal et monarchique. Il aime les fêtes, les processions, les pompes du culte, comme il aimait dans sa jeunesse l'éclat des armes, le bruit des camps, les tournois et les carrousels. Aux jours des grandes cérémonies religieuses, il se plaît à revêtir le surplis, la chape ; et, le cierge en main, à suivre le dais éclatant de velours et de soie, à travers un nuage d'encens, en psalmodiant les hymnes sacrées. Son rêve eût été de prendre rang

parmi ces poëtes législateurs, prêtres et devins, auxquels il essayait naïvement de faire remonter son origine, entre Orphée, Musée et Linus. Ses adversaires s'en égayaient et l'appelaient l'abbé Ronsard. Pour lui, loin de s'en fâcher, il leur répond que s'il n'est pas prêtre, il aime du moins à fréquenter l'Église :

Je suis à Prime, à Sexte, et à Tierce et à None,
J'oy dire la grand'messe[1].

Ces dispositions dévotes s'accrurent avec la vieillesse, et aussi avec le nombre de ses ennemis. En mettant le pied sur le terrain des querelles religieuses et politiques, il devenait homme de parti, et dut en subir les conséquences. Peut-être éprouva-t-il alors le besoin de se rapprocher plus étroitement de l'Église, et d'y chercher un appui pour un nom et une vie que la gloire ne suffisait plus à protéger. Un sentiment de patriotisme sincère, la perspective des maux qui allaient désoler la France, la colère et la pitié lui arrachèrent son premier cri de malédiction contre la Réforme :

Voyant le laboureur tout pensif et tout morne[2],
L'un traîner en pleurant sa vache par la corne,
L'autre porter au col ses enfants et son lit,
Je m'enfermai trois jours renfrogné de dépit,
Et prenant le papier et l'encre de colère,
De ce temps malheureux j'écrivis la misère.

Enfermé dans sa petite chambre de Meudon, il eut la fièvre durant ces trois jours, s'exalta, déclama, rima, appela à son aide Lucain et Virgile, la mythologie et les livres saints, et sortit de son antre poétique tenant à la main le *Discours des misères du temps présent*. A titre d'admirateur et de rival des anciens, Ronsard voit, dans l'apparition d'une comète, dans le débordement de la Seine, comme Horace dans celui du Tibre, un signe de la colère céleste. Toute cette fantasmago-

1. Réponse de P. Ronsard aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicalereaux et ministreaux de Genève, etc.
2. *Ibid.*

rie, dont son voisin Rabelais s'était moqué si gaiement dans ses *Pronostications pantagruéliques*, est ici prise au sérieux. Jupiter lui-même, qu'on ne s'attendait guère à rencontrer, descend encore une fois sur la terre, et trouve endormie au pied de l'Olympe dame *Présomption.* Dans un accès d'humeur gaillarde (le mot est de Ronsard), le dieu l'aborde, et profite du sommeil de la dame, qui

. . . . Soudain
Conçut l'*Opinion*, peste du genre humain [1].

C'est ce monstre orgueilleux, tout enflé de vent et de fumée, qui est venu troubler l'esprit des théologiens, qui arrache l'artisan à son métier, le pâtre à ses brebis, le marchand à son trafic, le marinier à son bateau ; qui appelle de toutes parts sur la France, comme sur une proie, les bandes de Savoie, d'Espagne et de Germanie. Ronsard, du haut de son Olympe, avait cru que son pathos mythologique serait respectueusement écouté des deux partis. Les sifflets, les injures et les coups d'arquebuse lui apprirent bientôt que sa Muse n'était pas plus inviolable que sa personne [2]. Il comprit alors qu'il lui fallait déposer les voiles et les panaches de l'allégorie, et descendre dans l'arène comme un simple mortel, pour y faire vaillamment son devoir de poëte et de catholique. Il n'y manqua pas. Une fois son parti pris, il marche droit aux chefs de la Réforme, à Bèze, à Calvin, à Luther, qu'il montre à table occupés

A bien interpréter les saintes Écritures,
Entre les gobelets, les vins et les injures [3].

Il dénonce à tous les rois cette Genève maudite, ce foyer de rébellion et d'hérésie, *cet impur nid de chenilles*, qui aura bientôt infecté tout l'arbre de la Chrétienté, si l'on n'y met le

1. Discours des misères de ce temps : A la reine-mère.
2. Naguère le bon Dieu me sauva de leurs mains,
Après m'avoir tiré cinq coups de harquebuse;
Encore il n'a voulu perdre ma pauvre Muse.
(Remontr. au peuple de France.)
3. Discours à Louis des Masures.

feu. Avec son souffle de géant, ce ne sont pas de minces épigrammes effilées et ténues, mais d'énormes blocs de vers, de vrais quartiers d'épopée, qu'il lance à la tête de ses ennemis. Tel, dans Aristophane, le vieil Eschyle agitant son épaisse crinière et fronçant son redoutable sourcil, darde ses périodes solidement clouées comme les ais d'un navire, ou fait flamboyer les aigrettes flottantes de son style aux mille couleurs.

Ronsard a un triple grief contre la Réforme : le premier, c'est qu'elle trouble l'ordre établi. Par un contraste assez étrange, qui s'est reproduit de nos jours dans le romantisme de la Restauration, ce hardi novateur en poésie est un conservateur timide en politique et en religion. La liberté de la censure et de l'enjambement lui suffit : celle de conscience lui semble de peu de prix. Il permet bien qu'on escalade en tous sens les cimes du Parnasse, mais il en veut aux théologiens

. . . . D'être trop curieux,
Et d'avoir eschelé comme géants les cieux [1].

Du reste, cette distinction s'explique aisément. Les querelles littéraires les plus ardentes n'ont jamais fait couler que des flots d'encre et de paroles inutiles : la révolution religieuse avait, dès le premier jour, mis en feu toute l'Europe. Aux yeux de Ronsard, la Réforme n'était qu'un acte de rébellion contre l'Église et contre l'État, une grande folie populaire exploitée par quelques meneurs ambitieux. C'est sur elle qu'il fait retomber toute la responsabilité du sang versé, les maux de l'invasion étrangère, les fureurs de la guerre civile. C'est elle qui, à l'image pacifique du Christ de l'ancienne Église, de ce Dieu souriant dans sa crèche ou mourant sur la croix avec une parole de pitié pour ses bourreaux, est venu substituer, parmi les flammes, le cliquetis des armes et les ruines des temples croulants,

Un Christ empistolé, tout noirci de fumée,

1. Discours des misères de ce temps

Qui comme un *Mehemet* va portant en la main
Un large coutelas rouge de sang humain[1].

Un autre reproche adressé à la Réforme, c'est l'ignorance et la présomption de ses ministres. Ronsard, qui ne reconnaissait à personne le droit de se proclamer poëte sans avoir longuement étudié, pouvait-il admettre qu'on s'avisât de prêcher la parole sacrée, d'expliquer l'Écriture, d'éclairer ou de diriger les consciences, sans avoir pris ses grades en théologie?

Les barbiers, les maçons en un jour y sont clercs[2],

s'écrie-t-il avec une ironie triomphante, où perce l'orgueil du gentilhomme et du savant. Il éprouve pour ces *gens mécaniques*, comme on les appelait alors, beaucoup de ce mépris que lui inspirait la truelle d'un architecte ennobli. Le sens démocratique de la Réforme lui échappait. Il n'eût vu sans doute qu'un pauvre fou, dans ce fils de cordonnier appelé le *Paralytique*, l'auteur de tant de conversions, l'un des premiers et des plus éloquents martyrs du protestantisme français. D'Aubigné, malgré sa fierté de gentilhomme, au souffle des idées nouvelles a compris ce miracle : il s'incline avec respect devant ces gens de métier, ces manœuvres, ces colporteurs devenus les prophètes et les héros de l'Église régénérée. C'est à Dieu qu'il rapporte la gloire de leur exaltation :

Il mit des cœurs de rois aux seins des artisans,
Et aux cerveaux des rois des esprits de paisans[3].

Le Christ lui-même n'avait-il pas choisi autrefois pour disciples des pêcheurs, des artisans? Sans doute, répond Ronsard, mais les apôtres étaient d'accord, tandis que les chefs de la Réforme sont en perpétuelle contradiction :

1. Continuation du Discours des misères de ce temps.
2. Remontrance au peuple de France.
3. On faisait alors du mot *paysan* deux syllabes. — *Tragiques*, liv. IV : les Feux.

Les uns sont Zwingliens, les autres Luthéristes,
Les autres Puritains, Quintins, Anabaptistes[1].

Avant Bossuet, il dénonce comme une preuve de faiblesse et d'erreur les variations des églises protestantes[2]. D'où vient donc selon lui la différence entre les anciens et les nouveaux apôtres? C'est que les premiers étaient inspirés du Saint-Esprit, tandis que ceux-ci n'ont d'autre guide que les fumées de l'orgueil et les extravagances de l'imagination.

Enfin, le dernier grief de Ronsard s'applique moins aux idées et aux doctrines qu'aux dehors, au costume et au langage des réformés. En présence d'une Cour élégante et corrompue, livrée à toute l'afféterie des modes et des mœurs italiennes, les huguenots étalaient un puritanisme chagrin, ennemi des plaisirs du monde, des grâces de la parure et des jeux de l'imagination. Cette tristesse superbe du visage et de l'habit, ce mutisme hautain entrecoupé de rares paroles sentencieuses et de citations de l'Évangile, faisaient à Ronsard l'effet d'une comédie mêlée d'orgueil et de charlatanisme. Aussi arrache-t-il sans pitié le masque de ces *bateleurs solennels*, de ces *austères pipeurs* cachés sous le manteau du Pharisien. Que faut-il pour être bon huguenot?

Il faut tant seulement avecques hardiesse
Détester le Papat, parler contre la Messe,
Être sobre en propos, barbe longue et le front
De rides labouré, l'œil farouche et profond,
Les cheveux mal peignés, le sourcil qui s'avale,
Le maintien renfrogné, le visage tout pâle,
Se montrer rarement, composer maint écrit,
Parler de l'Éternel, du Seigneur et de *Christ*[3].

1. Continuation du Discours des misères de ce temps.

2. Ces variations ne sont-elles pas une loi, une condition essentielle du protestantisme? Sur ce point nous citerons l'avis d'un juge éminent. Dans son projet de discipline pour les Églises réformées, M. le pasteur A. Coquerel s'exprime ainsi : « Le Consistoire le premier doit se souvenir que le grand service rendu au monde chrétien par le protestantisme, en minant l'infaillibilité, a été de réintroduire le *progrès* dans les choses religieuses. » Or qui dit *progrès*, dit modification et diversité.

3. Remontrance au peuple de France.

Le portrait est vigoureux et digne déjà du pinceau de Régnier.

Un immense haro s'éleva du camp protestant contre Ronsard. Les libelles fondirent sur lui de tous côtés : ce fut un déluge d'invectives, d'épigrammes, de caricatures, de prose et de vers macaroniques sur le *ci-devant gentilhomme Vendômois, maintenant prêtre, poëte papal et sorbonien.* L'histoire du fameux souper d'Arcueil, du bouc immolé à Bacchus et du dithyrambe entonné à la louange de Jodelle, avait jadis fait grand bruit. On la rajeunit à plaisir pour tourmenter le poëte orthodoxe, le compromettre aux yeux des siens, et le convaincre de paganisme ou d'athéisme, ce qui revenait au même. On l'accusa de s'être vendu aux Guises, à l'Espagne, à la Cour, au Pape, à la Sorbonne. Sa vie, sa personne, ses œuvres, tout fut mis en pièces : sa dévotion, sa surdité même devinrent un sujet de moquerie. Ronsard ne s'intimida pas. L'ancien capitaine aux gardes sentit renaître l'ardeur belliqueuse de ses premières années. Au bruit de la lutte, il bondit, saisit sa plume, et appelle à son aide le ban et l'arrière-ban de ses fidèles. L'escadron de la Pléiade ne lui suffit plus. Il écrit à Louis des Masures, à Guillaume des Autels, *poëte et jurisconsulte excellent*, harangue et combat tout à la fois, échauffe les tièdes, entraîne les ardents, et, pour venger son honneur et celui de la religion, organise un vaste soulèvement poétique, sous lequel il espère étouffer l'hydre de la Réforme :

> Ainsi que l'ennemi par livres a séduit
> Le peuple dévoyé, qui faussement le suit,
> Il faut en disputant par livres le confondre,
> Par livres l'assaillir, par livres lui répondre [1].

Au moment où les lances françaises, suisses, allemandes, espagnoles, italiennes, s'alignent dans les champs de Dreux et de Jarnac, il entreprend d'aligner dans un duel suprême toutes les plumes vaillantes du parti catholique. Chef de

1. Élégie à Guillaume des Autels sur le tumulte d'Amboise.

bande par vocation, recruteur, ordonnateur et général, il s'écrie : « Le camp est ouvert, les lices sont dressées, les armes d'encre et de papier sont faciles à trouver : » Ronsard marche au combat avec l'orgueil et l'enthousiasme naïf d'un héros d'Homère. Il rappelle sa naissance, sa gloire, ses exploits d'écrivain : et tel était en effet le prestige de sa renommée, que les plus hardis jouteurs protestants pour se mesurer avec lui crurent prudent de se couvrir d'un masque et d'un nom d'emprunt.

Une première réponse en vers parut sous le nom de *Zammariel*, une autre sous celui de *Mont-Dieu*, double pseudonyme destiné à voiler les prouesses poétiques d'un gentilhomme devenu ministre, et qui n'était autre que La Roche-Chandieu. Puis vint un certain Launoi qui devait plus tard, en rentrant dans le giron du catholicisme, mériter l'indulgence de Ronsard ; puis la *Prose macaronique* de Nicolas Mallaire. Contre ces champions obscurs ou anonymes, qui n'osaient étaler au grand jour leurs armoiries, le poëte s'avance fièrement la tête et le visage découverts. Malgré l'emphase et la jactance un peu comiques, qui lui donnent parfois l'air d'un capitan, il faut avouer cependant qu'il domine ses adversaires de toute la hauteur de sa taille et de son génie. Sa voix retentissante couvre les mille petites voix confuses, les quolibets et les lazzis, dont le poursuivent les libellistes protestants. Comme un autre Mézence, assailli de toutes parts, il crie d'un air dédaigneux à ces rimeurs novices, qui s'archarnent vainement à darder contre lui les pointes de leurs vers mal aiguisés :

> Vous êtes mes sujets, je suis seul votre roi [1].

Ronsard disait vrai : tous ses ennemis étaient ses disciples, tous avaient à son école appris à forger la strophe et l'alexandrin. Par une destinée bizarre, quand son empire croula, ce fut dans les rangs des protestants qu'il conserva ses derniers fidèles avec d'Aubigné et Du Bartas. Mais à ce moment, ce

1. Réponse de P. de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicatereaux et ministreaux de Genève.

qu'il cherchait dans la mêlée, c'était moins des disciples que des adversaires dignes de lui. Ennuyé de batailler contre des pygmées, il appelait de ses vœux le grand disputeur de Poissy, l'athlète de la Réforme, Théodore de Bèze :

Mais si ce grand guerrier, ce grand soldat de Bèze
Se présente au combat, mon cœur sautera d'aise [1].

De Bèze en effet eût été, même pour Ronsard, un redoutable adversaire. Cependant il ne releva pas ce défi, si flatteur qu'il fût pour lui. Les soins de son Église, peut-être aussi la crainte de s'engager dans une lutte sans fin avec cet infatigable Goliath de la poésie, l'arrêtèrent. Obligé de se contenter des chétifs ennemis que la fortune offrait à ses coups, Ronsard se décida pourtant à lancer la foudre : elle éclata sur la tête de Chandieu. Pour la première fois, à titre d'avertissement, il voulut bien lui adresser une brève réponse de quinze cents vers, le menaçant d'une Iliade complète, s'il s'avisait de recommencer. Dès que sa main a saisi l'adversaire, il frappe comme un sourd avec une vigueur souvent plus militaire que poétique :

Quoi! tu jappes, mâtin, afin de m'effrayer [2]!

Chandieu n'était cependant pas un ennemi à mépriser. Médiocre poëte, il était renommé comme orateur : les grâces de sa personne et de sa parole avaient, disait-on, séduit Catherine de Médicis, qui tenta de l'attirer au château d'Amboise, peut-être pour l'y garder malgré lui. Le Consistoire le craignit, et lui défendit de se rendre à cet appel.

Tandis que Chandieu se débattait de son mieux sous la pesante étreinte de Ronsard, deux combattants pleins d'ardeur et de jeunesse accouraient à son aide : c'étaient Florent Chrestien et Grévin. Le premier, précepteur de Henri de Navarre, l'un des plus honnêtes et des plus savants hommes du siècle, s'il faut en croire de Thou, qui lui reproche seule-

1. Réponse de P. de Ronsard aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicatereaux et ministreaux de Genève.
2. *Ibid*,

ment un certain fonds d'humeur mordante et satirique, sans méchanceté du reste, riant et brocardant plutôt par franchise et liberté d'esprit ; le second, l'un des plus chers disciples de Ronsard et son futur héritier, que la passion religieuse allait entraîner à une croisade sacrilége contre son maître. Dès l'an 1563, Florent Chrestien imprimait, à Orléans, sous le pseudonyme de La Baronnie, une première *Réponse à messire Pierre de Ronsard, prêtre, gentilhomme vendômois et pape futur.* Le titre et le début du poëme annonçaient de terribles représailles :

Si c'était d'aujourd'hui que la sotte ignorance
Commençât à vêtir une sage apparence,
Et que le voile obscur de la profanité
N'eût dérobé le nom d'une divinité,
J'adoucirais mon style, et mon nouvel iambe
Ne serait point bourreau d'un furieux Lycambe,
Qui premier a osé se présenter au choc
Pour tenter la vertu d'un nouvel Archiloc [1].

Ce premier jet de poésie un peu dure et rocailleuse retentit comme le *han* laborieux d'un premier coup de hache. Il en fallait bien d'autres pour entamer cette florissante renommée. Chrestien le comprit, et, pour doubler ses forces, s'adjoignit bientôt Grévin. Tous deux bâtirent en commun ce fameux *Temple de la Calomnie*, comme l'appelle Claude Binet, où étaient décrites et bafouées la personne et la vie de Ronsard. On devine tout ce que la malice et la passion pouvaient inspirer à deux hommes d'esprit. Il y avait là, nous dit Colletet, des railleries à faire pâmer de rire le lecteur le plus mélancolique. L'esprit de parti, l'envie qui s'attache aux grands noms, le plaisir de les voir rabaissés, contribuèrent sans doute beaucoup au succès de ces médisances. Elles nous sembleraient moins plaisantes aujourd'hui. En général le vers de Florent Chrestien, comme celui de Grévin, est âpre, négligé, hérissé de pointes érudites, et assez voisin de

1. Colletet, *Vies des poëtes français,* man. du Louvre.

la prose. Les grosses épithètes y dominent comme l'Orphée *Œagrien*, *l'ivrogne* Anacréon, le *goutteux* Phérécydes, auquel Ronsard est comparé. Entre toutes ces infirmités, il en est une pire que la goutte et commune à la race des poëtes, c'est l'impiété :

> Tu es un vrai athée, athée fut Lucrèce,
> Horace l'a été, et d'autres que la Grèce
> A beaucoup honorés[1].

Dans son zèle antipoétique, Florent Chrestien oublie qu'il brûle ce qu'il adorait la veille, et ce qu'il adorera le lendemain. Les attaques redoublent et s'étendent du poëte au pape, au clergé catholique et aux saints du calendrier. En revanche on y célèbre et Calvin et de Bèze, avec lesquels Ronsard a l'audace de se mesurer, Calvin surtout :

> Vrai serviteur de Dieu, vrai pasteur de l'Église,
> Qui seul a fait trembler l'ignorante prêtrise,
> Chassant de son troupeau par maint et maint écrit,
> Votre grand loup papal, le romain Antechrist.

Le chef de la Pléiade, cédant à ses propres illusions et à celles de ses admirateurs, avait cru qu'un grand poëte était nécessairement un grand théologien. Piqué au vif par ces railleries, il tança vertement le prétendu sieur de la Baronnie, dont le discours ne *sentait pas le bon chrétien*, jeu de mots transparent à l'adresse du véritable auteur. Une nouvelle réponse parut aussitôt sous le titre d'*Apologie ou défense d'un homme chrétien pour imposer silence aux sottes répréhensions de M. Pierre de Ronsard, soi-disant non-seulement poëte, mais encore maître des poëtâtres* (1564). La lutte menaçait de ne pas finir. S'enveloppant majestueusement de son dédain et de sa gloire, le poëte, dans l'attitude d'Apollon pythien, se plaisait à contempler ces pamphlets mort-nés, qui venaient expirer à ses pieds. « Vous donc quiconque soyez, qui avez fait un *Temple* contre moi, un *Enfer*, un *Discours de ma vie*,

1. Colletet, *Vies des poëtes français*, manuscrit du Louvre.

une *Seconde réponse*, une *Apologie*, un *Traité de ma noblesse*, un *Prélude*, une *Fausse palinodie* en mon nom, une autre *Tierce réponse*, un *Commentaire*, mille *odes*, mille *sonnets*, et mille autres tels fatras qui avortent en naissant, je vous conseille, si vous n'en êtes saoûls, d'en écrire davantage, pour être le plus grand honneur que je puisse recevoir, et, pour dire vérité, colonnes de mon immortalité. »

La fatigue mit un terme au combat : les encriers étaient vides, les plumes ébréchées ; on songea alors à s'embrasser. Au fond Ronsard estimait Chrestien, et Chrestien admirait sincèrement Ronsard. Les deux adversaires se revirent et se tendirent la main. Plus tard, revenu au catholicisme, l'ancien précepteur de Henri IV fit tout ce qu'il put pour effacer jusqu'à la trace de cette triste lutte. Grévin ne vécut pas assez pour rentrer en grâce. Le bon Colletet a les larmes aux yeux, quand il nous peint la douleur de Ronsard voyant, comme le grand Jules César, son propre fils adoptif parmi *les assassins* de sa gloire, et lui criant aussi : « *Tu quoque, fili!* » Sa vengeance fut celle d'un père irrité. Dans un jour de tendresse, il avait octroyé à cet enfant gâté de sa Muse le titre d'Apollon français, après lui-même, bien entendu :

A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable [1].

Il punit l'ingrat en effaçant son nom, et en transportant à Patouillet l'honneur de ce parallèle :

A Phébus, Patouillet . . . .

Nom malheureux, qui devait tomber plus tard sous le poids d'une autre illustration. L'ennemi de Voltaire a fait oublier l'ami de Ronsard. Le poëte ne voulut pas que cet acte de sévérité passât inaperçu ; il l'enregistra comme un arrêt pour l'instruction de la jeunesse.

J'ôte Grévin de mes écrits,
Pour ce qu'il fut si mal appris,

1. Deuxième livre des Amours.

Afin de plaire au calvinisme
(Je voulais dire à l'athéisme),
D'injurier par ses brocards
Mon nom connu de toutes parts[1].

L'avis était solennel. Néanmoins il n'arrêta pas les profanations. Ces invectives et ces violences ne faisaient que hâter un sanglant dénoûment. Ronsard lui-même, tout en taillant sa plume, songeait à charger son arquebuse. Il écrivait à ses amis comme s'il eût désespéré de l'efficacité de ses écrits, et, pour appuyer l'excellence de ses raisons, les engageait à tenir prêts :

Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets[2].

Orphée oubliait son rôle. Au lieu d'un hymne de paix, il sonnait à pleins poumons, dans sa trompe, la fanfare de la guerre civile.

1. Ode (1572).
2. Remontrance au peuple de France.

CHAPITRE V

RÉACTION CATHOLIQUE

Apparition des jésuites. — Cartels théologiques. — Affaiblissement de la polémique religieuse. — Satire catholique : le *Panthéon-huguenot*, du P. Richeome : la *Théomachie calviniste* et les *Entre-mangeries ministrales* de Feu-Ardent. — La *Chanson de Colas*. — Satire protestante : les *Eaux du Siloé*, par Dumoulin ; le *Mystère d'iniquité*, par du Plessis-Mornay ; *Tableau des différends de la Religion*, par Marnix de Sainte-Aldegonde.

I

Le lendemain du colloque de Poissy, une ère nouvelle s'ouvre pour la Réforme : aux théologiens succèdent les politiques, aux martyrs les soldats. La première génération des grands docteurs protestants, celle des Luther, des Zwingle, des Calvin, des Farel, des Viret, aura bientôt disparu. Seul, de Bèze, héroïque débris du passé, restera jusqu'à la fin du siècle debout sur la brèche, soutenant de sa parole la foi et les murs croulants de Genève contre l'ambition des princes de Savoie. La seconde génération comptera sans doute encore plus d'un nom illustre : mais ces nouveaux athlètes de la Réforme appartiennent plutôt au monde qu'à l'Église : ce sont des jurisconsultes comme Hotman, des savants comme Henri Estienne, des batailleurs comme d'Aubigné, des diplomates comme du Plessis-Mornay. Tandis que le protestantisme, renonçant à la propagande pacifique, alignait ses

troupes sur le champ de bataille, et plaçait la cause de Dieu sous la protection du glaive de Condé, l'Église romaine organisait une milice plus puissante que toutes les armées des Guises et du roi d'Espagne : les Jésuites entraient en France.

Tout débordement d'idées amène à sa suite un double mouvement de flux et de reflux. Jusqu'au milieu du seizième siècle et même au delà, l'hérésie s'étend et couvre les deux tiers de l'Europe : à partir de 1565, le flot commence à reculer. Le concile de Trente achève son œuvre de restauration. C'est l'heure où les jésuites apparaissent de tous côtés comme par enchantement. Dans le premier moment de surprise, l'Église catholique n'avait songé qu'à élever des digues pour arrêter l'inondation et préserver le reste de l'Europe : les jésuites reprennent l'offensive, et viennent hardiment jeter leurs filets au sein même des pays protestants. L'hérésie trouve en eux ses plus redoutables adversaires : par la parole, par la plume, par le dévouement, par l'intrigue, ils la combattent et la surmontent. Ils lui enlèvent jusqu'au cœur de Henri IV, et font asseoir à la place de Théodore de Bèze l'habile et triomphant père Coton. Nous reviendrons ailleurs sur cet ordre puissant, si activement mêlé aux affaires de l'Église et de l'État. Son double rôle politique et religieux, la part qu'il prit aux guerres civiles, les luttes personnelles qu'il soutint, nous ont décidé à lui consacrer un chapitre spécial au livre suivant.

La Réforme n'avait été pour bien des âmes, comme pour Marguerite de Valois, qu'une aventure, un voyage de découvertes à la recherche d'un état meilleur, que toutes ne trouvèrent point. On avait dit adieu à la vieille Église qui tombait en ruines, à ces croyances naïves du Moyen Age, à ces fêtes que Dieu lui-même semblait abandonner et livrer à la risée des incrédules. Puis les regrets, le désenchantement des nouveautés étaient venus. Quand le premier moment de fièvre fut passé, la fatigue, l'intérêt, la peur et les jésuites aidant, ces cœurs flottants et découragés rentrèrent en foule dans le giron du catholicisme. Avant la fin du seizième siècle, les provinces autrichiennes, la meilleure partie de la

Pologne, les Flandres avaient fait leur soumission au Saint-Siége. En France même, des hommes d'une indépendance et d'une probité incontestables, comme Florent Chrestien et Pithou donnaient l'exemple de l'abjuration. D'Aubigné pouvait s'écrier avec tristesse :

> Le printemps de l'Église et l'été sont passés[1].

Les guerres civiles vinrent subitement interrompre ou déplacer l'activité des luttes religieuses. Occupés à s'égorger mutuellement, les deux partis n'ont plus guère le temps de discuter : le bruit des arquebusades et des clairons couvre la voix des docteurs. La controverse théologique ne reprend avec un certain éclat qu'à l'avénement de Henri IV. A cette heure suprême, la Réforme, victorieuse sur le champ de bataille par l'épée du Béarnais, est vaincue dans les conseils de la politique et sur le terrain de la discussion. L'abjuration du roi lui porte un coup mortel. En même temps, la discorde et la défection entraient dans le camp protestant. Ce n'étaient plus seulement des politiques, des courtisans qui désertaient : d'anciens ministres comme Launoi, Pennetier, Palma-Cayet se retournaient contre leur propre église. Toutes les plumes du parti fondirent sur les apostats[2]. De Bèze clouait publiquement leur nom au pilori, en les dénonçant comme des lâches qui n'avaient pas su « porter jusqu'au bout le fardeau de la croix. » Ces exécutions solennelles pouvaient retenir et effrayer les âmes aux premiers jours de foi ; mais alors, on avait bu sa honte avec le roi, on s'était dit après tout que le repos, la fortune, la paix publique valaient bien une messe : les conversions se multiplièrent. Le père Coton remplissait Besançon et bientôt la France entière du bruit de ses triomphes. Du Perron n'avait pas trouvé d'adversaire capable de lui tenir

1. *Les Tragiques*, liv. IV : *les Feux*.

2. *Réponse chrétienne au premier livre des calomnies et renouvelées faussetés de deux apostats*, Mathieu de Launoi et Henri Pennetier, naguère ministres et maintenant *retournés à leur vomissement*,

Reponse d'un gentilhomme catholique sur la conversion de maitre Pierre Cahier, ci-devant ministre (1505, *Mém. de la Ligue*, t. VI).

tête. Le pétulant ministre Dumoulin épuisait en vain sa verve satirique contre les capucins et les jésuites, et ne pouvait arrêter la déroute. Une série de cartels théologiques s'engagea sous les auspices et avec l'agrément du pouvoir. Le roi, qui s'était laissé vaincre si aisément, n'était pas fâché de fournir à d'autres l'occasion de succomber.

Le temps des luttes héroïques est passé. Aux grandes mêlées religieuses, qui avaient rempli la première moitié du seizième siècle, à ces combats épiques sous le ciel ouvert, en face du bûcher et de l'échafaud, avec tout un peuple pour spectateur, ont succédé les duels *in partibus*, réglés d'avance par l'autorité, à porte demi-close, dans quelque maison sûre et bien gardée comme celle de Rosny, sous promesse de s'en tenir aux termes d'une controverse courtoise et de n'en venir ni aux coups ni aux injures. Le P. Gonthéry, jésuite fameux par ses prédications, et Dumoulin, ministre de Charenton, se rencontrent chez les demoiselles de Mézencourt [1]. Le point en litige est l'Eucharistie : on discute sur ce texte de saint Matthieu : « Prenez, buvez, ceci est mon sang du Nouveau Testament, qui est *espandu* pour plusieurs en rémission des péchés. » Dumoulin prétend que ces mots *est spandu* doivent s'entendre du présent et non du futur : le P. Gonthéry maintient le sens littéral. Après un long assaut, on se sépare sans avoir pu s'entendre. Le lendemain la dame de Mézencourt se rendait à l'église, et abjurait le protestantisme. Chaque parti en produisant ses champions semble moins s'occuper de sa conscience que de son honneur : la victoire devient affaire d'amour-propre. Henri IV se flatte de désarçonner tous les ministres huguenots, ses anciens maîtres et amis, avec le seul secours du P. Coton, son confesseur. Catherine de Bourbon, sa sœur, restée fidèle au prêche, lui oppose Dumoulin, son aumônier. On va du Temple à l'Église, d'un sermon à l'autre comme à une partie de bague ou de paume. Les auditoires se mêlent, se croisent, jugent et disputent des coups reçus ou portés.

1. Journal de Lestoile.

Au milieu de ces petites scènes d'escrime, la foi s'en va, l'indifférence arrive : Sully, le même jour, rend le pain bénit à Saint-Paul et assiste au prêche d'Ablon. Le ton de la polémique calviniste est en général chagrin, amer ; on y sent la mauvaise humeur d'un parti vaincu et sacrifié. Les prédicateurs de cour, assurés du triomphe et des bonnes grâces du roi, affectent la modération. Le P. Coton appelle Calvin *Monsieur*. Le *porc* Calvin qualifié d'un nom si honorable, en pleine chaire par un jésuite, c'était à n'en pas croire ses oreilles. Aussi Lestoile a-t-il noté le mot comme un des faits mémorables de l'an 1603, et un signe du temps. Être modéré, poli même envers ses ennemis, est alors une manière de faire sa cour au roi. Auguste avait pacifié l'éloquence du Forum ; Henri IV entreprenait à son tour de pacifier la plus belliqueuse des sciences, la théologie.

Cependant il rencontrait plus d'un obstacle. Un jour, c'est l'ancien recteur Rose qui s'emporte publiquement contre l'édit de Nantes ; le lendemain, c'est le P. Gonthéry qui traite en pleine chaire les huguenots de *canaille* et de *vermine*, à propos d'un livre du ministre Viguier intitulé *le Théâtre de l'Antechrist*. Le roi fait supprimer le livre, et invite Gonthéry à se calmer. Une autre fois, ce sont des placards séditieux affichés pendant la nuit, sur les murs du quartier latin. « On fait savoir à tous écoliers, grammairiens, *Artiens* et autres adolescents, illustres étudiants en notre université Lutécienne, qu'ils aient à se trouver aujourd'hui *post prandium* sur le bord de la Seine *cum fustibus et armis*, pour là s'opposer *in tempus opportunum* aux insolences de la maudite secte huguenote et abloniste[1], faisant défense à tous prévôts, lieutenants et autres d'empêcher ceci, sous peine d'encourir l'ire de Dieu et du peuple chrétien et catholique. » L'auteur eût pu signer Janotus ou Béda : c'est le même style et le même esprit. On se rencontrait en allant au prêche ou à la messe : les quolibets, les couplets moqueurs s'échangeaient des deux côtés. La *Chanson de la vache à Colas* faillit

1. Ainsi nommée du prêche d'Ablon.

exciter une sanglante émeute. Ce Colas était un paysan du faubourg de Bourgogne à Orléans : sa vache, s'étant introduite au milieu du prêche, avait été tuée par les huguenots. Les catholiques en firent une complainte, qui débutait ainsi :

Un ministre en une étable,
. . . .

Les protestants de leur côté ripostèrent par une chanson intitulée : « *Le légat* (testament) *de la vache à Colas de Sedége :*

O pape et cardinaux,
Archevêques et évêques,
Montez sur vos chevaux,
Et vous, cafards avecques,
Mettez le pied à terre
Pour chanter *Libera*
Sur le tombeau funèbre
De la vache à Colas.

Car en son testament
Elle a eu souvenance
Pour son enterrement
De faire une ordonnance
Que suivant Saint-Grégoire
On chantera tout bas,
Afin qu'en Purgatoire
Son âme n'aille pas.

La rime n'est guère plus riche ici que l'esprit : la passion du temps s'en contentait. Grâce à ces couplets, la vache à Colas eut un moment autant de vogue que le fameux âne ligueur de Gilles Durant. Le roi interdit la chanson, et fit dresser une double potence à l'usage des mutins de chaque Église : étrange argument en faveur de la tolérance, et cependant, il faut bien le dire, l'entêtement des partis n'en laissait pas d'autre à invoquer[1].

1. V. le Journal de Lestoile à l'année 1605. — Cette chanson de la vache à Colas, que les deux partis se renvoient l'un à l'autre comme un cartel, est devenue plus tard pour les bibliophiles un sujet de recherches et de discussions sans fin. MM. E. Vasse, Read, H. Bordier, Édouard Fournier ont tour à tour

Les prédicateurs et les libellistes, que le trépas de la Ligue réduisait à l'inaction, usèrent ce qui leur restait d'encre et d'éloquence contre les hérétiques. Le jésuite Richeome construisait le *Panthéon huguenot*, lourd fatras théologique qui ne donne point ce que le titre semblait promettre. Le terrible cordelier Feu-Ardent, condamné à éteindre les foudres de sa parole incendiaire, publiait la *Théomachie calviniste* et les *Entremangeries ministrales*. Un ministre, Antoine de la Faye, répondait au cordelier sous le pseudonyme de Nicolas Froideau, antithèse naturelle de Feu-Ardent. Le radotage, la puérilité, le bel esprit, se mêlent alors aux plus graves questions. L'Eucharistie et le Purgatoire sont encore les deux pierres d'achoppement, contre lesquelles on se heurte de part et d'autre. Le P. Coton discute longuement la fameuse objection de la souris qui mange l'hostie, et démontre sans réplique qu'elle dévore le corps de Jésus-Christ. Dumoulin, avant d'écrire le *Capucin* et l'*Anatomie de la Messe*[1], lâche les *Eaux du Siloë pour éteindre le feu du Purgatoire*. Un docteur de Sorbonne, Duval, et un ancien protestant converti, Palma-Cayet, allument en réponse l'un le *Feu d'Elie*, l'autre la *Fournaise ardente* et le *Four du réverbère pour évaporer les prétendues eaux du Siloë*. Cayet, encore novice dans son orthodoxie, s'enferra si bien sur cette question qu'il se vit berné et sifflé de tous côtés. L'évêque de Paris le condamna : les protestants ravis de cette censure en firent un placard et des copies, qu'on vendait et qu'on criait à la porte du prêche, nous dit Lestoile, comme des petits pâtés.

> Victor Cayet, fils de Caillette,
> Cousin germain de Triboulet,
> A bien su tourner sa jaquette,
> Mais non convertir son valet[2].

Sur cette pente dangereuse, la controverse théologique me-

donné leur avis. On peut consulter sur ce point le *Bulletin de l'Histoire du Protestantisme français*, t. VII et VIII, où la matière est amplement traitée. Voir aussi le *Chansonnier huguenot* et le texte de la chanson accompagné d'un long commentaire par. M. E. Vasse, *Académie des bibliophiles*.

1. Ces deux ouvrages appartiennent plutôt au dix-septième siècle.
2. Supplément de Lestoile 1595.

naçait de dégénérer en bouffonnerie. Bientôt Garasse viendra terminer avec la batte d'Arlequin ce duel, qui avait mis le fer aux mains des deux partis.

II

Le catholicisme triomphait en Europe avec Bellarmin, en France avec du Perron. C'est autour de ces deux noms que vont s'acharner la polémique et la satire protestantes. L'évêque d'Évreux est devenu l'Achille de la controverse : en vain Rotan, Béraut, et toute la cohorte des ministres se ligue contre lui : il les désarçonne, les contraint de s'avouer vaincus ou mal préparés, et ne leur laisse d'autre ressource que de l'écraser sous les éloges. Dépités, furieux de voir les héritiers de Calvin et de Viret, théologiens de profession, si honteusement défaits par un bel esprit ergoteur et charlatan, les hommes d'armes, les politiques de la Réforme entrèrent en lice à leur tour. D'Aubigné le rude batailleur prend un jour corps à corps le Protée catholique, et se vante de l'avoir fait suer à grosses gouttes sur un texte de saint Paul. Peut-être n'est-ce là qu'une gasconnade ou une illusion de l'amour-propre. Du Perron n'était guère homme à se tourmenter si fort pour un passage difficile à expliquer : il eût sauté par dessus résolûment. Le grave et sage du Plessis-Mornay, l'oracle du parti, se décida à jeter dans la balance le poids de sa science et de son nom. Le *Traité de l'Eucharistie* était un premier défi : bientôt il provoqua et obtint du Roi, qui lui devait tant, un débat public en présence de la cour à Fontainebleau (1601). Du Perron y gagna un nouveau triomphe et la réputation d'invincible.

Descendu dans l'arène comme un preux des anciens temps, avec sa lourde armure théologique endossée à la hâte, Mornay ne put tenir contre la science alerte, la faconde intarissable et sémillante de son adversaire. Il sortit de là maugréant, protestant qu'il avait été trompé, surpris, mais de fait vaincu dans l'opinion publique et surtout dans les bonnes grâces du Roi et de la Cour. Dégoûté pour jamais des tour

nois oratoires, il demanda à sa plume de le consoler des trahisons de la parole. Tandis que d'Aubigné parodiait dans la *Confession de Sancy*, avec toute l'intempérance et la crudité de sa verve caustique, les miracles et victoires du *Grand Convertisseur*, Mornay retiré au fond de son château s'occupait de répondre à Bellarmin en révélant au monde les secrets du *Mystère d'iniquité* [1]. Ce fut le dernier effort du vieil Entelle de la Réforme.

Au sortir de cette longue tourmente, qui semblait devoir l'emporter, la papauté s'était retrouvée plus puissante que jamais. Appuyée d'un côté sur les décrets du concile de Trente, de l'autre sur l'innombrable milice des jésuites, elle aspirait encore une fois à dominer le monde. Bellarmin, l'archange de la théologie catholique, reconstruisait, avec la double autorité de la science et du génie, l'édifice de la théocratie romaine, et mettait aux pieds du pontife les couronnes des rois et des empereurs. Un autre jésuite, Bécanus, confesseur de Ferdinand II, déclarait que le pape a le droit d'enlever aux souverains leur sceptre, puisqu'il peut leur ôter même la vie. Le succès éphémère de la Ligue, les excitations intéressées de l'Espagne, les exigences humiliantes de l'absolution donnée au roi Henri IV sur le dos de ses ambassadeurs, avaient réveillé bien des espérances qu'on croyait mortes depuis longtemps. Mornay en a frémi de colère avec son ami d'Aubigné. Après avoir donné à la cause protestante ce qui lui restait de plus cher, son fils unique tué devant Gueldres sous les ordres du prince Maurice, il a juré, avant de mourir, de se mesurer encore une fois avec l'*Idole*.

Une gravure placée en tête du volume annonce la pensée de tout l'ouvrage : elle représente une tour à plusieurs étages soutenue par des piliers que la flamme commence à dévorer : cette tour est l'image de l'Église romaine : au bas on lit ces deux vers :

1. Le *Mystère d'iniquité,* c'est-à-dire l'histoire de la papauté, par quels progrès elle est montée à ce comble..... on voit aussi défendus les droits des empereurs, rois et princes chrétiens contre les assertions des cardinaux Bellarmin et Baronius.

Falleris, æternam qui respicis ebrius arcem;
Subruta succensis mox corruet ima tigillis.

Comme aux beaux jours de la Réforme, Mornay semble croire qu'il pourra faire crouler cette tour branlante et vermoulue, que la main de Luther, de Calvin, de Bèze n'avait pu déraciner. Cependant les premières lignes de la préface trahissent l'amertume et la fierté chagrine d'un vieux serviteur déjà trompé plus d'une fois dans son attente. Il a dédié son livre au jeune roi Louis XIII, mais il n'a pas la prétention de ramener le fils du Béarnais à la Réforme, que son père a désertée. « N'est point ici question proprement de la religion. Luther et Calvin n'y parlent point, non un seul mot. Il s'agit purement de la prétendue toute-puissance de l'évêque de Rome, de la vie conséquemment, autorité et conservation des rois et des royaumes, de la liberté, de la juridiction de toutes les églises chrétiennes[1]. »

Qu'est-ce donc que le *Mystère d'Iniquité?* « C'est ce mystère prédit par saint Paul, qui opérait de son temps, se glissait par voies obliques et secrètes, par fraudes et artifices en l'Église, jusqu'à ce qu'enfin il lui a été un fronteau, lui a caché le front, lui a ôté toute vergogne, jusqu'à ce qu'elle est venue au point où nous la représente l'apôtre saint Jean en son Apocalypse ayant sur son front écrit *Mystica Babylon* la grande, la mère des fornications et abominations de la terre[2]. » En d'autres termes et pour laisser le langage allégorique, c'est l'histoire des empiétements et usurpations de la papauté, de ses mensonges et supercheries pour asservir les peuples et dominer les rois, depuis la fausse donation de Constantin jusqu'au jour où Luther déchira le voile et tonna, inspiré par Dieu. Aux yeux prévenus de Mornay comme à ceux de Calvin et de Marot, la papauté est toujours la bête difforme, la grande *paillarde* qui tient la coupe en main, la présente aux peuples et les enivre. Bellarmin est un de ses échansons.

Au breuvage empoisonné des doctrines ultramontaines,

1. Au Roi.
2. Le *Mystère d'iniquité*, ch. I.

Mornay oppose les saines et vraies traditions de l'Église et de la monarchie française. Il évoque les glorieux exemples « d'un saint Louis, par sa pragmatique-sanction, bannissant les simonies des papes ; d'un Philippe le Bel arrachant Boniface VIII, ce monarque prétendu du temporel et du spirituel, de son siége propre ; d'un Charles VIII, en la face d'Alexandre VI exerçant toutes sortes de justice à Rome ; d'un Louis XII, tout excommunié qu'il était, terrassant Jules II, le plus mauvais garçon de tous, par la bataille de Ravenne.... J'ai donc pensé, Sire, en ce besoin de vous représenter ici les siècles passés, de vous faire ici parler les morts, puisqu'on ferme la bouche aux vivants.... Trouvez bon, puisque vos sentinelles dorment, quelques-uns peut-être trop éveillés connivent à l'escalade, que votre chien aboie, qu'il vous alarme. Et ne craignez point ni les Jules, ni les Bonifaces de ce siècle.... Les papes, Sire, *n'ont jamais mordu que ceux qui les ont craints*[1]. »

On sent que le vieux gentilhomme voudrait entraîner son jeune maître à la guerre. Sa phrase belliqueuse retentit comme les pas d'un homme d'armes sur les dalles du Vatican. Louis XIII était trop jeune et trop timide pour écouter de pareils avis. La voix de Mornay n'arriva pas jusqu'à son oreille : elle expira comme l'écho affaibli d'un âge qu'on avait hâte d'oublier. D'ailleurs émancipée à la fois des huguenots et du saint-siége par le génie de Richelieu, la royauté allait bientôt raser d'une main les murs de la Rochelle, de l'autre enlever au pape la Valteline. La politique ne pouvait plus rien pour la cause protestante. Les conversions ou plutôt les désertions continuèrent, hâtées par l'or de Concini et par les caresses de Marie de Médicis. Le *Mystère d'Iniquité*, condamné en même temps que le livre de Bellarmin qu'il combattait, et brûlé par ordre du Parlement, resta enfoui avec son auteur dans le château où il était né. Cependant les réfutations ne lui manquèrent pas. Richeome et Garasse se donnèrent le plaisir de tancer d'un air superbe le radotage et

1. Au Roi.

l'ignorance de celui qu'on appelait le pape des huguenots. Scioppius, le roi des diffamateurs, saisit avidement cette occasion de flageller un homme illustre, et lança l'*Alexipharmacum regium,* où il déclarait Mornay digne « non-seulement de la férule de Casaubon, chef des pédants, mais encore des verges du moindre cuistre. » Après avoir été battu par du Perron, succomber sous les coups des cuistres et des pédants, c'était là une triste fin pour l'héroïque champion du protestantisme, pour le glorieux compagnon de Henri IV.

III

Le dernier grand pamphlet huguenot du siècle, celui qui dans l'ordre religieux tient un rang analogue à la Ménippée dans l'ordre politique, bien qu'écrit en français, ne parut pas en France. Vaincue et refoulée sur tous les points du continent, menacée jusque dans les murs de Genève, la Réforme avait trouvé derrière les canaux et les digues de la Hollande un asile inexpugnable. Ce fut là, sur ce sol de sable et de boue, détrempé de sang, qu'elle éleva sa plus hardie protestation. L'ami de Guillaume d'Orange, le poëte, le diplomate et l'orateur des gueux, Marnix de Sainte-Aldegonde, opposait à l'Armada de Philippe II et au pape Lance-Foudre de Bellarmin son gigantesque pamphlet des *Différends de la Religion :* œuvre étrange et confuse, aux proportions massives ; véritable tour de Babel construite avec les débris accumulés des théologiens et des libres penseurs de tous les siècles ; vaste encyclopédie, où se rencontrent à la fois Calvin, Lucien, Rabelais, Viret, Montaigne ; le tout bariolé de figures grotesques, de caricatures, de facéties dans le goût des kermesses et des cabarets de Téniers.

Du haut de ce bastion, élevé comme un trophée et un défi à deux pas des avant-postes jésuites de Gand et d'Anvers, Marnix insulte et raille le catholicisme. On croirait voir l'ombre de Gayant, l'Hercule bouffon de la vieille Flandre, chassé par les exorcismes de l'Espagne, se dressant avec sa face empourprée, son gros rire olympien, et faisant pleuvoir

sur la noire milice de Loyola ses ironies, ses anathèmes et ses jurons. On croirait l'entendre, tout échauffé, crier de sa formidable voix à Filliot et Binbin, ses petits-fils : « Courage, enfants ! Allons chercher ailleurs une bride à ces veaux catholiques romains ! » Tel est le dernier acte du grand drame théologique du seizième siècle. La Folie en avait écrit le prologue par la main légère d'Érasme ; elle en rédige l'épilogue par la plume implacable de Marnix.

Pas plus qu'Érasme, sans doute, Marnix ne nous appartient par la naissance ; mais il est des nôtres par son génie cosmopolite, ses sympathies, son éducation et ses souvenirs. Originaire du Hainaut, placé sur la limite des deux pays, il nous représente l'alliance de l'esprit wallon et de l'esprit français. Au milieu des épreuves de sa patrie, c'est vers la France qu'il tourne ses regards ; c'est à elle qu'il demande un prince pour continuer l'œuvre de Guillaume ; et quand ce prince a trahi son attente, c'est encore à la France qu'il emprunte sa langue et ses inspirations pour sauver la cause de la Réforme et de la liberté. On voit qu'il a fait plus d'un voyage à l'île Sonnante, en compagnie de Panurge, l'ami des gueux ses confrères ; il se souvient des papegauts, cardingaux, évesgaux et autres oiseaux de la forêt papimanique. Son style, comme celui de Rabelais, s'affuble de mots de carnaval, de calembours, de composés grotesques et fantastiques : Gentian devient *Gentil-âne*, les catholiques, *cacotheliques* ou *cacozéliques* ; la Société (des jésuites), *la sotte cité*. Dans un long ruban de phrases pantagruéliques, il s'amuse à nous dérouler « la sainte et solennelle *entrebouclure*, *concaténation* et *circonvolubilipaténotérization* des béatissimes papes de Rome[1]. » La touche est un peu lourde : on sent la main du Flamand. « Et voilà la première partie de cette épître dépêchée. Car quant aux autres points qui y sont touchés çà et là incidentellement, vous en orrez par ci après, si avez la patience. Cependant allez vous rafraîchir, enfants, et ruminez bien ce qu'avez entendu[2]. » C'est encore la *dive bouteille*

1. Tableau des différends de la religion, 2e part.
2. Tome I, 5e partie, ch. XII.

et la coupe de Rabelais, mais remplie de genièvre et de bière de Louvain, au lieu du clairet de Chinon ou de Beaugency.

L'œuvre n'en est pas moins française, disons mieux, européenne. De ce petit coin de terre où flotte le libre drapeau des Provinces-Unies, Marnix promène au loin ses regards sur le reste du continent. En même temps qu'il bat des mains aux désastres de l'Armada, il suit avec un sentiment de tristesse et de rage les progrès de cette politique romaine qui menace d'envelopper le monde encore une fois. Il s'indigne de l'effroyable fascination de cette *foudre vaticane*, « qui semble donner plus de terreur panique au magnanime cœur de la France que jamais elle ait fait au moindre et plus vil recoin de toute l'Italie[1]. » Le sort de la France, sa seconde patrie d'adoption, l'inquiète presque autant que celui de la Hollande. La scène de l'absolution à Rome, le souvenir des coups de gaule apostolique lui arrache un cri de dépit et de pitié sur le sort de la *pauvre vieille Pragmatique et de la défunte Église Gallicane.* « Croyez-moi, mon ami, ces mules papales sont mauvaises bêtes : elles ont du foin en corne et ruent comme chevaux échappés. Je suis d'avis que nous allions baiser le babouin et nous prosterner à la dive pantoufle : peut-être nous donnera-t-il quelque lopin d'une bénédiction égarée, et nous serons encore les meilleurs enfants : car certes notre Pragmatique Sanction, la bonne vieille demoiselle, avec son large tissu de satin pers et ses grosses patenôtres de jayet, ne nous peut garantir dorénavant. Elle n'a pas une dent à la bouche, et la chaleur naturelle commence à lui défaillir ; et même sa bonne commère, la liberté de l'Église gallicane, est dès longtemps passée à l'autre monde : on lui chante piéçà force *De profundis* et messes de *Requiem*[2]. »

Il prédit à l'Espagne, cette cruelle ennemie de la liberté batave, qu'elle aura aussi son tour dans l'asservissement universel : « Venons à l'Espagne, qui se piaffe du Roi Catholique

1. V. Edg. Quinet : la *Vie et les œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde*, étude passionnée et dramatique écrite avec l'imagination d'un poëte et les rancunes d'un homme de parti.

2. Tome I, 2e partie, ch. IX.

et veut donner loi même au Saint-Père, et à sa poste lui ménager ses bulles et bénédictions comme étant le seul soutien et le bâton de vieillesse de sainte mère Église, l'arc-boutant de la sainte foi catholique, apostolique et romaine... J'ai bien vu ses fanfaronades lorsque le vent lui donnait en poupe, et que le bon san Iago roidissait les cordages de la sainte Inquisition....... Mais croyez qu'elle aura quelque jour une atteinte des dents cyclopiques du grand Polyphème Lance-Foudre ; car il entend qu'elle lui appartient comme son premier et principal partage. » En revanche, il célèbre la délivrance de l'Angleterre qu'un souffle du Seigneur a préservée : « Ne t'ébahis donc plus si ces béats pères sont acharnés contre la reine d'Angleterre, qui ne les laisse jouir de leurs délices. Ils la vous ont vannée à grand renfort de bulles et de monitoires, émouchettée à belles queues de renards, foudroyée à force éclats de tonnerres anathématiques, et finalement vendu son royaume au dernier enchérisseur, lequel pour faire boire de l'eau salée à tous ces braves dons Diègues et Rodrigues d'Espagne, qui avaient entrepris de se rendre chevaliers de la Table-Ronde en la Grande-Bretagne, dressa cette formidable armée, sur laquelle le Seigneur souffla du ciel[1]. »

Pamphlet amer et souvent grossier, chant de triomphe, instrument de controverse et de destruction, le tableau des *Différends de la Religion* clôt d'une façon définitive la polémique protestante au seizième siècle. Tout ce qu'on écrit autour en France et ailleurs disparaît et s'efface à côté de ce colossal monument. La lutte s'est plus que jamais sécularisée. Laïque et gentilhomme, philosophe autant que théologien, littérateur, soldat, politique, Marnix apporte dans la discussion une liberté d'allure, une indépendance d'idées et de parole, devant laquelle auraient certainement reculé les premiers pères de la Réforme. A ses yeux la guerre, une guerre à mort justifie tous les moyens. Pour rompre à jamais avec le passé, pour prévenir tout retour offensif de Rome ou de l'Espagne, il a élevé comme une digue infranchissable cet

1. Tome I, 2e partie, ch. IX.

immense échafaudage de railleries, d'injures et de calomnies. Il a ruiné au fond des âmes tout ce qui survivait de respect pour les vieilles croyances. « Le livre de Marnix, dit Bayle, produisit plus d'effet sur les esprits que le meilleur traité de Calvin [1]. » Grâce à lui la Hollande, séparée désormais de la grande communion catholique, devient et restera l'asile de l'opposition politique et religieuse. Les sectes dissidentes chassées de Rome ou de Genève s'y donneront rendez-vous : gomaristes, arminiens, anabaptistes, tous les naufragés de la foi, tous les aventuriers de la libre pensée gagnent la grande arche des réfugiés : là se succéderont tour à tour Descartes, Arnauld, Bayle, Jurieu, etc.

Au milieu de ce chaos de voix discordantes, s'élabore un principe nouveau, gage de paix sorti du sein de la guerre, la liberté de conscience. En France même, les généreux efforts de Henri IV pour amener le triomphe de la tolérance, ne restèrent pas tout à fait stériles. A sa mort, catholiques et protestants se déclarèrent un moment unis dans une pensée commune de regrets, d'obéissance et de concorde, malgré la différence des religions. C'était le plus bel hommage rendu à la mémoire du grand roi. « Le ministre Durand, en son prêche qu'il dit ce jour à Charenton sur ce sujet, tira les larmes des yeux de l'assistance, comme aussi fit le capucin qui prêcha à Saint-André, lequel entre autres choses dit qu'il fallait vivre en paix les uns avec les autres, nonobstant la diversité de religion, les disputes de laquelle il fallait renvoyer aux écoles et à la Sorbonne, et que le peuple, en cela, sans s'en mêler davantage, pour ce qu'elles n'étaient de son gibier, se devait contenter d'obéir simplement aux édits du feu roi son bon maître, ce grand patron et restaurateur de l'État [2]. » Malheureusement les querelles avec les jésuites et les imprudences de la noblesse protestante vinrent trop tôt compromettre ces bonnes dispositions.

1. *Dict. hist. et critique.*
2. *Journal de Lestoile*, 1610.

LIVRE TROISIÈME

SATIRE POLITIQUE

CHAPITRE I

Érasme : l'*Aigle et l'Escarbot.* — Rivalité de Charles-Quint et de François Ier. — Cartels, chansons, poëmes et pamphlets : la *Maigre Entreprise;* la *Chanson de Péronne;* les *Regrets tragiques de l'empereur Charles-Quint.*

I

Le vaste ébranlement de la Renaissance et de la Réforme ne pouvait manquer d'avoir son contre-coup en politique. L'esprit d'examen s'attaquant aux matières philosophiques et religieuses devait s'étendre bientôt aux questions de gouvernement. L'art de diriger les sociétés, abandonné jusqu'alors aux enseignements de l'Église ou aux caprices individuels des princes, allait devenir un objet d'étude, une sorte de problème public transporté du cabinet des savants au tribunal de l'opinion. La lecture des écrivains anciens, presque tous orateurs, hommes d'État et jurisconsultes, remit en honneur ces spéculations qui avaient occupé les loisirs des plus beaux génies de la Grèce et de Rome. De son côté la Réforme, venant à poser la question d'obéissance des sujets envers les souverains en matière de foi, provoqua de nombreuses discussions sur les droits réciproques des gouvernants et des gouvernés. Alors qu'un nouvel ordre de choses menaçait de s'établir dans toute l'Europe, chacun se mit à construire d'avance son édifice. Même sur les tréteaux de la Basoche, nous avons déjà vu les *Sots* à l'œuvre, s'occupant,

sans grand profit, il est vrai, de réformer le *Vieux Monde* pour lui donner un successeur. C'est un premier essai de reconstruction politique, qui s'abîme bientôt comme tant d'autres dans le sein de *Confusion*. Mais en somme, il y a là un effort, une idée, dont nous retrouvons la trace depuis le commencement du siècle jusqu'à la fin.

Par un contraste assez étrange, c'est à l'heure où l'autorité monarchique atteint son apogée avec François Ier, Henri VIII, Charles-Quint, Élisabeth et Philippe II, qu'éclatent les protestations libérales de La Boëtie et de François Hotman ; les utopies pacifiques de Morus et de Rabelais ; les théories séditieuses de Buchanan et de Mariana. Cette puissance royale, qui semblait devoir tout écraser, tout absorber en elle, allait voir se dresser en face du règne du bon plaisir le contrôle de la raison individuelle. Il était facile de réduire au silence les États généraux, les Parlements, les Cortès ; mais cet adversaire insaisissable, qui trouvait un écho dans l'esprit et dans la conscience de chaque homme, comment l'arrêter et l'étouffer ? A toutes les attaques, la raison, si humble qu'elle fût, avait le droit de répondre comme Marot :

Un ver, quand on le presse, il mord.

Le ver allait se retourner et piquer au talon le géant, qui tentait de l'écraser.

Érasme, qui eut en toutes choses l'audace des commencements, donna le signal dans ses *Adages*. L'apologue de l'*Aigle et de l'Escarbot* est un curieux échantillon de ces premières effervescences, auxquelles s'abandonnait alors la libre pensée. A côté de l'Escarbot sale, laid, puant et glouton, qui représente le moine, voici qu'apparaît sur son roc solitaire la sinistre figure de l'Aigle. A voir ce brigand des airs avec son bec crochu, son œil méchant, ses griffes tenaces, son plumage sombre et de mauvais augure, qui ne reconnaîtrait un roi ? Son cri rauque porte la terreur dans le cœur des mères et dans le nid des petits oiseaux. « Le peuple entier tremble, le sénat s'efface, la noblesse rampe, les théologiens

sont muets, les lois et les constitutions ploient : droit, religion, justice, humanité, ne sont plus que de vains mots[1]. » N'est-il pas le maître en effet ? N'a-t-il pas tous les caractères de la royauté ? « Il n'est ni beau, ni musical, ni bon à manger ; mais carnassier, pillard, destructeur, batailleur, solitaire, haï de tous, fléau de tous. » Le portrait n'est pas flatté. Michelet lui-même, qui s'applaudissait naguère d'avoir détrôné le tyran de la gent ailée en dépit de Buffon, est moins passionné qu'Érasme contre l'oiseau mignon de Jupiter et de César. Les rois offensés dans la personne de l'Aigle, n'en gardèrent pas rancune à l'auteur : ils ne virent là qu'une boutade sans conséquence. Érasme lui-même prit bientôt soin de les rassurer. Dans un de ces courts accès de réminiscence républicaine, où les grands souvenirs du Forum se représentaient à son imagination, le paisible philosophe de Rotterdam s'était mis à rêver tout haut de Caton et de Brutus : « O race des Brutus, s'écriait-il, maintenant éteinte ! O foudres de Jupiter aveugles ou émoussées ! » La vue de trois cent mille anabaptistes se ruant sur l'Allemagne avec des cris féroces, pillant, brûlant, massacrant tout autour d'eux, suffit pour le désenchanter des Brutus. Ennemi des excès et jaloux de son repos avant tout, il finit par avouer que les injustices et les vexations des princes étaient encore préférables à la confusion universelle de l'anarchie. Rétractation tardive, où perçait le dépit d'un sceptique plutôt que le remords d'un homme convaincu. Le bien ou le mieux devenant impossible, Érasme y renonçait quoique à regret, et se mettait prudemment à l'écart. Néanmoins l'étincelle, qui avait jailli sous sa plume, devait allumer plus d'un incendie. Le dogme de la souveraineté populaire ébauché dans les États de 1357 et de 1484, le droit d'insurrection, le régicide même allaient avoir leurs docteurs et leurs apôtres. Mais n'anticipons pas sur les faits, et revenons aux premières années du seizième siècle.

Les pamphlets politiques d'alors peuvent se diviser en

1. Hallam, *Hist. des litt. de l'Europe.*

deux classes : les uns de pure théorie en apparence, érudits et dogmatiques, sont de simples dissertations ou de longs traités entremêlés d'allusions et de réflexions applicables aux événements du temps. Les autres, des attaques directes, de violentes personnalités, dont le ton va croissant avec la fureur des partis. Louis XII avait donné l'exemple. Tandis que, par la bouche de Gringore, il traduisait son mortel ennemi, le pape Jules II, sur les tréteaux des Halles, aux grandes assises du mardi gras ; un autre écrivain de cour attitré et patenté, le Belge Jean le Maire dénonçait à la Chrétienté, le pontife dont l'ambition menaçait de faire naître un nouveau schisme. Ces recours des pouvoirs à l'opinion, par la voix de la presse, deviennent plus fréquents de jour en jour. Jadis, la royauté avait appelé à son aide, dans sa lutte contre le saint-siége et la féodalité, les chants des trouvères et la vielle des jongleurs. Les souverains absolus du seizième siècle, tout-puissants par leurs armées, leurs flottes, leurs trésors, essayent de s'emparer aussi de cette force nouvelle qu'avait devinée Louis XI, quand il encourageait l'imprimerie. François Ier et Charles-Quint, dans le cours de leur longue rivalité, mêlent aux coups de canon et aux intrigues diplomatiques les manifestes, les libelles et les défis. Ennemis de tout contrôle dans leurs États, sourds à la voix des Cortès comme aux remontrances des Parlements, ils soumettent leurs griefs au jugement de l'Europe, s'accusent réciproquement devant elle de mensonge et de trahison, et par un aveu éclatant rendent hommage à cette souveraineté de l'opinion, qu'ils essayent de séduire et d'entraîner.

Chacun d'eux a sa cohorte de pamphlétaires toujours prêts à ferrailler la plume au poing : légistes retors, chroniqueurs gagés, valets de chambre officieux, poëtes affamés, érudits sensibles aux pensions, tous mettent la main à l'œuvre en prose, en vers, en latin, en français, en espagnol, en italien. La liste seule de ces écrits de circonstance remplit plusieurs colonnes de la bibliothèque du P. Lelong. A côté des œuvres de cabinet, n'oublions pas non plus ces complaintes guerrières improvisées par les aventuriers, le soir, devant le feu du

bivac ou en trinquant à la taverne, et bientôt répétées en chœur dans tous les rangs au son du fifre et du tambour, pour tromper l'ennui des marches à travers les Alpes et les Apennins. La victoire de Marignan avait excité la verve poétique de nos soldats : on s'était moqué des Suisses après les avoir battus :

Vous vous disiez dompteurs
Des princes et des rois ;
Vous êtes grands vanteurs
Et fiers, pleins de desrois [1].

Le désastre de Pavie donna naissance à un nombre infini de complaintes, ballades, rondeaux, chants lamentables ou satiriques, dans lesquels s'exhalaient la colère, la tristesse et la pitié de tout un peuple. L'amour-propre national se consola en attribuant à la trahison l'échec du roi chevalier. Les lansquenets achetés, disait-on, par l'or de l'Espagne, avaient lâché pied au milieu du combat :

O la fausse canaille ! ils ont le Roi trompé :
Au point de la bataille n'ont point voulu frapper.
Le noble roi de France ils ont abandonné [2].

Rabelais s'est fait l'écho de ces doléances et de ces rancunes, quand il s'écrie au premier livre de *Gargantua*, par la bouche du vaillant frère Jean des Entommeures : « Hon ! que je ne suis roi de France pour quatre-vingts ou cent ans ? Par Dieu, je vous mettrais en chiens courtauds les fuyards de Pavie. Pourquoi ne mouraient-ils là plutôt que laisser leur bon prince en cette nécessité ? » Par un retour d'opinion assez naturel, François I[er] avait trouvé plus de sympathies en Europe au lendemain de Pavie qu'au jour de Marignan. Les capitaines, les soldats, la sœur même de Charles-Quint s'étaient épris du royal captif. On ne pouvait s'empêcher d'accuser l'injustice de la Fortune, qui attachait le plus va-

1. Leroux de Lincy, *Chants historiques*, t. II. Deuxième chanson sur la bataille de Marignan.
2. *Ibid.* — Deuxième chanson, *ibid.*

leureux des princes aux fers d'un politique, d'un roi de cabinet victorieux par l'épée de ses généraux. La France s'aperçut qu'elle était au fond amoureuse de son roi en dépit de ses fautes, et que la moitié de son cœur était à Madrid. L'imagination populaire évoqua autour de lui les grands fantômes de Roland, d'Ogier, de Charlemagne. Encore une fois le nom de Ganelon, ce nom maudit sur lequel s'était acharnée pendant six siècles la haine poétique des trouvères, retentit dans toutes les bouches comme une allusion outrageuse à l'adresse du connétable. Bourbon en versa, dit-on, des larmes de rage, et alla chercher la mort sous les murs de Rome. Un rimeur anonyme se chargea de composer son épitaphe :

> Bourbon, quoi que l'on die,
> Il fut blessé à mort :
> Un coup d'artillerie
> Fut son dernier remord [1].

Mot cruel, échappé peut-être à un ancien compagnon d'armes, mais qui atteste la rancune vouée au traître, au déserteur de son pays et de son roi.

Un concert lamentable s'éleva dans toute l'Europe, et surtout en France, pour déplorer la profanation de la ville sainte et la double captivité du pape à Rome et du roi à Madrid. Charles-Quint, embarrassé de son triomphe, se hâta de faire publier deux lettres apologétiques destinées à calmer les alarmes du clergé et des universités. A quelque temps de là, François Ier sortait de prison, après avoir engagé son honneur qu'il y laissa, et signé un traité qu'il s'était promis de ne pas observer. Aux premières sommations de Charles-Quint il répond par un cartel, et offre à son ennemi de lui couper la gorge, pour lui prouver qu'il a menti. On se croirait revenu au temps de Richard Cœur de Lion et du dauphin d'Auvergne. Les hérauts des deux princes vont et viennent de Paris à Rome et à Madrid, chargés des injures solennelles de leurs maîtres. La majesté royale, qui défendait aux puissants monarques de la France et de l'Espagne de croiser le fer

1. Leroux de Lincy, *Ibid.* — Première chanson sur la mort du connétable.

comme de simples gentilshommes, leur permit de s'injurier comme des manants.

Après la grande expédition de Tunis, la comédie se renouvela en plein consistoire de Rome. Enflé de sa gloire récente, l'esprit troublé par les acclamations de l'Europe, par l'encens de ses poëtes et les bravades de ses généraux, Charles-Quint crut qu'il était temps d'en finir avec la France. Deux armées devaient l'envahir, l'une par le Nord, l'autre par le Midi, la resserrer, l'étouffer dans un cercle de fer et de feu, où elle n'aurait plus qu'à demander grâce : le rendez-vous était à Paris. Cependant, cédant à sa magnanimité naturelle, et pour éviter l'effusion du sang, l'Empereur offrait à son rival de vider leur querelle dans un duel à outrance, sur un bateau, corps à corps, en chemise, le poignard et l'épée à la main. Ce ridicule défi, solennellement proclamé et affiché, eut le même sort que le premier. Enfin les armées s'ébranlèrent : la Picardie et la Provence furent envahies ; l'Europe entière était dans l'attente. Ce fut, comme dit Bayle, l'accouchement de la montagne. Charles-Quint ne recueillit de ses fanfaronnades que des coups, des sifflets et des chansons. La France se vengea de celui qui l'avait tant effrayée. Au premier moment de stupeur succéda une explosion générale de patriotisme et de gaieté. On célébra ironiquement *le Glorieux retour de l'Empereur*, en y joignant comme appendice une double malédiction sur *l'Empoisonnement du Dauphin*. On chanta la *Complainte de Mars sur la venue de l'Empereur en France*, par Claude Chappuys, valet de chambre et libraire du roi François Ier.

De toutes ces pièces de circonstance, la plus curieuse sans contredit est le poëme héroï-burlesque de la *Maigre Entreprise*, composé en latin macaronique par le Provençal Antoine du Sable ou Arena, facétieux disciple de Folengo [1]. Ce petit poëme d'environ deux mille quatre cents vers est le récit le plus amusant, le plus pittoresque, et peut-être le plus véridique de cette désastreuse expédition, où commence à pâlir l'étoile de Charles-Quint. L'auteur a été témoin et vic-

1. La *Meygra Entrepriza Catoliqui Imperatoris* a été réimprimée par les soins de M. Bonafous, en 1860 (Aix).

time de cette guerre, dont il se venge en la parodiant. Il a vu s'abattre sur la Provence cette sombre nuée d'aventuriers espagnols, brabançons, italiens, etc.; il a vu les villages en flammes, les églises converties en étables; il a perdu sa maison et ses meubles dans l'incendie de Soliers; il s'est enfui lui-même avec les paysans parmi les bois et les rochers. Malgré tout, sa bonne humeur a triomphé de tant de misères. La Provence est ruinée peut-être pour dix ans, mais la France est sauvée, l'honneur du roi vengé. En faut-il davantage pour se réjouir? « Sus! Buvons frais et chassons la mélancolie! » C'est de ce ton gaillard et patriotique qu'il entame l'histoire du Grand *Emperados* des lansquenets.

Janot d'Espagne, c'est-à-dire Charles-Quint, s'est mis en tête de conquérir le monde et d'avaler d'une bouchée la France et son roi. Cette folle vision lui a été inspirée par son lieutenant le — *forfante* Antoine de Leyva, songe-creux maladif, à la longue figure pâle et blême, qui se fait porter en litière comme une relique, par les paysans. Derrière lui vient le duc de Savoie, les bras ballants comme un vrai Gilles, qui laisse porter les chausses à sa femme *encarognée* de fureur contre la France. Puis le marquis de Saluces, infâme traître réservé aux griffes de Satan; puis le duc de Bavière, puis le marquis de Guast, aussi mal notés dans l'estime du poëte. Le nouveau Pyrrhus s'est dirigé vers Antibes, avec l'espoir d'envelopper d'un premier coup de filet Arles, Marseille et Avignon. Mais il a compté sans le courage des habitants, sans la présence de Montmorency, et surtout sans les raisins de Provence, qui forcent bientôt ses soldats à s'arrêter, et à mettre bas, sinon leurs armes, du moins leurs chausses en expiation des ravages qu'ils ont commis. Ce premier épisode de la campagne est décrit avec une verve bouffonne et une crudité d'expression dignes de M. de Pourceaugnac. C'est la farce jetée au milieu du sombre drame de la guerre, parmi les horreurs du massacre et de l'incendie :

. . . .

A chaval, a chival monto, ribalde caval!
Toupatata patatou fort tamborina tocabant.

A ces vers drôlatiques se mêlent çà et là des vers de Virgile, comme celui-ci :

O passi graviora! dabit Deus his quoque finem.

Le récit continue de la sorte, tour à tour burlesque, plaintif, haineux, gouailleur, entremêlé d'apostrophes, de menaces et de malédictions. « Un jour la Provence vous traitera comme vous l'avez traitée. Vous lui crierez merci, mais elle vous dira : Taisez-vous! » A ces cris de colère s'ajoutent les révélations intimes d'un témoin oculaire. Ici la mauvaise humeur du paysan dépité contre les lenteurs de Montmorency qu'il ne comprend pas, et répondant à ceux qui lui crient patience : « Belle chienne de patience! Nous allons devenir errants sur la terre comme des bohémiens sans feu ni lieu. » Ailleurs, les pilleries des gens d'armes français battant et dépouillant les bourgeois d'Aix, qu'ils sont venus protéger. Car telle est la loi de la guerre : elle se fait toujours aux dépens du *bonhomme*. Mais ce pauvre Jacques a le cœur si bien placé qu'il se console à la vue du beau travail de la peste. Il bat des mains en songeant que vingt mille de ces Impériaux ont servi de pâture aux chiens et aux loups. « Ils y restèrent les ribauds, sans que les cloches aient sonné leur glas, sans que prêtre ait chanté pour eux le *De profundis.* » Bien mieux, la plupart sont morts sans confession : douce pensée pour un cœur français! Les petits moinillons de frère Jean n'éprouvent pas un plus vif plaisir à égorgeter les blessés, qui hurlent de douleur sous leurs gentils couteaux. Le paysan de Provence achève aussi sur les malades et les mourants la victoire de la dyssenterie. Cependant Antoine de Leyva lui-même, atteint du fléau, s'inquiète, éprouve des remords et conseille à son maître d'abandonner la partie. Bientôt il expire, et va porter son âme à Pluton, dont il se reconnaît le féal : « Je suis à vous, je vous appartiens pour avoir conseillé d'attaquer la France, pour avoir empoisonné le Dauphin à Madrid. Il est vrai que je n'étais *pas seul* à verser le poison, et que *quelqu'un* m'a bien aidé, comme le confessa Montécu-

culli sous la main du bourreau.» Ce *quelqu'un*, qui avait aidé au crime, n'était autre que l'empereur Charles-Quint. Atroce calomnie, dont François Ier, le roi chevalier, ne rougissait pas de charger son rival!

Au moment où Janot, absorbé dans sa douleur, rêve aux dernières paroles de son défunt lieutenant, une grande clameur le réveille en sursaut. Les trompettes sonnent dans le camp français, les cloches carillonnent, les banderoles flottent au vent; de toutes parts s'élèvent les cris mille fois répétés de : *Vive le Roi!* C'est François Ier en personne, qui vient prendre le commandement de l'armée. A ce dernier coup, Charles lève les mains au ciel, s'emporte contre la Fortune, cette ribaude qui le trahit, et donne le signal de la retraite. Le haut et puissant empereur, le maître de l'Allemagne, de la Flandre, de l'Italie, de l'Espagne et de l'Amérique, le vainqueur de Barberousse et le conquérant de Tunis, venant échouer piteusement sur les côtes de Provence, et réduit après quelques mois de brigandage sans gloire à une fuite plus honteuse encore, n'y avait-il pas là de quoi réjouir le cœur ulcéré de la France et la consoler de ses défaites passées? Aussi le facétieux Arena ne se contient plus : il saute, il gambade, il bat des mains. C'est la joie intempérante, la gaieté bouffonne du bourgeois provençal, qui s'épanche en un torrent de gestes et de paroles. Pour prix de ses vers, l'auteur demande au roi un petit emploi, qui lui permette de banqueter (car tout zèle mérite salaire); et de plus une épouse qui soit riche, belle et sage. Les vœux d'Arena furent comblés, en partie du moins : il obtint une place de juge à Saint-Remy, où il mourut en 1544. Quant à l'épouse, belle et sage, l'histoire ne dit pas s'il parvint à la trouver.

Malgré la vogue passagère qu'elle obtint, surtout en Provence, la *Maigre Entreprise* est une œuvre littéraire médiocre et d'un genre bâtard, que nous avons déjà condamné. Cependant elle nous a paru digne d'être signalée comme un curieux échantillon du patriotisme méridional et du sentiment monarchique, exprimés dans ce vers de la fin :

Rex bone de Fransa, nostre patrone, vale.

En lisant ce petit poëme burlesque, on serait tenté de croire, comme nous l'avions fait d'abord, que Rabelais a pu en tirer une des scènes les plus amusantes de son *Gargantua*, l'épisode de *Picrochole*. Il y a là en effet des analogies frappantes. Les forfanteries de Janot l'Espagnol, qui prétend aller droit à Paris ; le partage du butin avant la bataille, qu'on doit perdre ou ne pas livrer ; les types comiques du songe-creux Antoine de Leyva, du grand benêt duc de Savoie, du traître marquis de Saluces, glorieux émules des capitaines Merdaille et Toucquedillon, les doléances philosophiques de Jacques Bonhomme, sont autant de traits que nous avons rencontrés déjà, plus colorés et plus puissants sous le pinceau de Rabelais. Or il se trouve ici que le roman a précédé l'histoire : le premier livre du *Gargantua* parut en 1533, et le poëme d'Arena en 1537.

Tandis que le Midi poursuivait de ses rires et de ses sifflets les lansquenets de Charles-Quint, le Nord répondait par un cri de délivrance. L'armée impériale venait d'échouer devant Péronne. La *Pucelle de Picardie* avait gardé cette fois encore son titre d'imprenable, et résisté aux galants qui s'étaient flattés de l'épouser :

Bourguignons avaient dit,
Par leur fine cautelle,
Qu'ils iraient épouser
La belle Péronnelle.

Et toute la France répéta en chœur :

Retirez-vous arrière,
Flamands et Bourguignons [1].

Après ce grand effort, les deux partis épuisés sentirent le besoin de reprendre haleine. La trêve de Nice (1538) rendit quelque repos aux combattants et aux libellistes. La guerre des brochures se calma. Par un de ces revirements si com-

1. Chanson de la *Folle entreprise des Flamands et Bourguignons*. — Leroux de Lincy, t. II.

muns dans les régions de la politique, les panégyriques succédèrent aux pamphlets. Les écrivains les plus ardents à poursuivre l'Empereur de leurs malédictions, furent les plus empressés à célébrer sa magnificence, sa réception au Louvre, son voyage à Gand, sans en excepter les têtes coupées des pauvres bourgeois victimes de ce quart d'heure de réconciliation, et la *citadelle d'honneur* construite pour maintenir le pays en bon accord. L'Espagne et la France avaient salué par des vivats et des cris de joie le retour de la paix. Qui pouvait concevoir des doutes, en voyant les deux princes s'embrasser si cordialement ?

> Croyez qu'elle est finée la guerre,
> Puisque les rois ont fait l'édit[1].

Les peuples purent reconnaître bientôt que parole de roi, comme de femme, est sujette à varier. Quand Charles-Quint n'eut plus rien à craindre du côté des Pays-Bas, il oublia les promesses faites à son passage, et rentré dans son cabinet il organisa, d'accord avec ses libellistes, ses imprimeurs et ses faussaires, une nouvelle campagne contre l'honneur de François Ier. L'assassinat de Frégose et de Rinçon ayant fait tomber entre ses mains les papiers de l'ambassade française à Venise, il eut l'ingénieuse idée d'en tirer le texte d'un prétendu traité conclu entre François Ier et le Sultan. Le roi chevalier s'engageait par les plus horribles serments à livrer l'Italie et l'Allemagne aux infidèles. « Que si je néglige ces choses, je serai un apostat, je dirai que l'Évangile est faux, je nierai que Jésus-Christ vive, que sa mère ait été vierge ; je tuerai un pourceau sur les fonts de baptême; je paillarderai sur l'autel. » Ce pacte diabolique, dont l'absurdité sautait aux yeux, fut colporté dans toutes les églises et les universités de l'Empire : prédicateurs et professeurs le dénonçaient et le commentaient avec indignation du haut de la chaire. Les dévots Espagnols, les honnêtes Flamands, les

1. Leroux de Lincy, *Chants hist.*, t. II : *sur l'accord entre le roi et l'empereur.*

bons Allemands, toujours naïfs et défiants contre la France, se signaient d'horreur à cette lecture : les bourgeois de Vienne surtout croyaient voir chaque matin, du haut de leurs murailles, les cavaliers de Soliman. Pour compléter l'effet de ce document ou plutôt de ce pamphlet mensonger, Charles-Quint, grand amateur de mise en scène, mêlant à la fois l'astuce du politique et les fanfaronnades du capitan, lança un nouveau défi.

Par un travers d'esprit assez étroit, il voulait à tout prix dépouiller son rival de cette réputation de bravoure chevaleresque qui s'attachait à lui depuis Marignan. C'était pour l'éclipser qu'il était allé à Tunis, qu'il venait d'échouer devant Alger, qu'il avait proclamé en plein consistoire de Rome ce foudroyant cartel, demeuré sans réponse. Un nouveau libelle parut à Nuremberg, portant en devise une épée flamboyante avec sommation faite au roi et à toute la nation française, d'avoir à quitter avant quinze jours l'alliance du Turc, sous peine d'extermination. François Ier fit démentir publiquement par son ambassadeur toutes ces calomnies : en même temps, il chargeait un de ses écrivains attitrés, Pierre Collet ou Jean Lhomme, de rédiger une longue épître apologétique adressée aux électeurs de l'Empire[1]. En dépit de tous ses efforts, Charles-Quint ne put ramener de son côté ni l'opinion, ni la fortune. L'une et l'autre semblaient lui tenir rigueur de son orgueil, de son ambition sans bornes et de ses longues prospérités. Sa fuite devant Landrecies, la défaite de ses troupes à Cérisoles, devinrent un nouveau sujet de moquerie et de triomphe pour les rimeurs de François Ier. L'infatigable Claude Chappuys publia la complainte de l'*Aigle qui fait la poule devant le coq à Landrecies*. Sagon lui-même, le lourd et inepte Sagon, accourut pesamment à la rescousse pour venger l'honneur du roi[2]. Ce furent les derniers vivats qu'entendit François Ier. Marot s'éteignait tristement en exil, Ronsard ne chantait pas encore.

A quelque temps de là, Charles-Quint restait seul, dernier

1. Épître du roi de France envoyée aux Électeurs de l'Empire assemblés à Nuremberg, translatée du latin en français par Pierre Collet, 1545.

2. Apologie ou défense pour le roi, faite sur un texte d'Évangile contre ses ennemis et calomniateurs par François Sagon, 1544.

survivant de ces grandes luttes, qui avaient agité le monde depuis trente ans. Il avait vu mourir à la fois les rois de France et d'Angleterre : le vieux monarque harassé, malade, trahi des hommes et de la fortune, résolut d'aller s'ensevelir dans un cloître. La Pléiade naissante célébra comme un triomphe pour la maison de France la disparition de l'astre impérial. Un nouveau soleil, salué par les hymnes de la jeune école, se levait au Louvre avec Henri II, et suivant une loi de la nature, que les rimeurs n'avaient garde d'oublier :

Le ciel ne peut endurer deux soleils.

Du Bellay, le clairon de la Pléiade, sonna résolûment les *Tragiques regrets de l'Empereur Charles-Quint.* A coup sûr, le sujet avait de quoi tenter et inspirer un vrai poëte. Le spectacle de cette mort anticipée, tant de ruines accumulées, tant de sang versé, tant d'intrigues ourdies aux quatre coins de l'Europe, tous ces gigantesques labeurs de la politique et de l'ambition, aboutissant à un acte d'humilité sur le seuil du couvent de Saint-Just[1], offraient une ample matière de réflexion et de beaux vers, une leçon à l'adresse des princes et des peuples. Malheureusement du Bellay a manqué de souffle. On songe malgré soi au monologue d'Auguste dans *Cinna*, en lisant cette faible complainte du haut et puissant empereur Charles-Quint :

Mourons plutôt, faisant place au malheur,
Et par la mort finissant la douleur.
Si la fureur, si l'orgueil, si l'envie,
Ont jusqu'ici tant tourmenté ma vie,
Soyons au moins à cette heure plus doux,
Et d'une mort faisons plaisir à tous[2]

1. Mignet présente, il est vrai, sous un autre aspect cette retraite de Charles-Quint ; mais les contemporains et surtout les Français étaient portés à y voir l'éclipse totale du puissant empereur.

2. Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute ;
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ;
Meurs, tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort ;
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse,
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse ;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir,
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
Cinna, act. IV, sc. III.

Le mouvement est le même, mais quelle différence dans l'expression !

L'abdication fut le dernier acte de cette longue rivalité aussi féconde en coups de plume qu'en coups d'épée. L'imprimerie et l'artillerie, ces deux puissances nées de la veille, avaient agi de concert au service des deux monarques, et laissaient après tant de luttes, un amas confus de ruines et de libelles destinées à l'oubli. L'histoire littéraire a peu de choses sans doute à recueillir parmi ces œuvres éphémères comme les passions qui les ont inspirées. Cependant cette guerre de plume, qui accompagne et envenime la lutte armée, contient aussi son enseignement. Elle prouve que les canons et les soldats ne suffisent pas toujours pour assurer le triomphe d'une cause ; que les victoires ou les défaites morales ont aussi leur importance, et que, fût-on François Ier ou Charles-Quint, on est obligé de compter avec l'opinion.

CHAPITRE II

HENRI II.

Premières agitations politiques. — Raoul Spifame : *les Arrêts royaux.* — La Boëtie : *Discours de la Servitude volontaire.* — Anne Dubourg.

I

La Satire politique sous François Ier, malgré le nombre infini de libelles et de pamphlets dont elle inonda l'Europe, n'avait remué les esprits qu'à la surface. Enfermée dans le cercle étroit des personnalités, elle demeure aux ordres du maître qui la paye, et n'ose s'aventurer sur le terrain des principes, où elle eût trouvé devant elle l'omnipotence royale. François Ier, tant qu'il resta sur le trône, maintint dans toute sa pureté le règne du bon plaisir. Les résistances du Parlement au sujet de la Pragmatique tombèrent devant une menace de dissolution. D'ailleurs, cet illustre corps avait assez à faire de poursuivre les livres, d'emprisonner les auteurs et les libraires, et de brûler les hérétiques. Les États, convoqués au lendemain du traité de Madrid pour aider le roi à ne pas tenir sa parole, furent discrètement congédiés, quand ils eurent rendu le service qu'on attendait de leur patriotique docilité. Les libellistes gagés, poëtes, chroniqueurs et valets de chambre crurent s'être suffisamment acquittés envers le roi et la France en injuriant de leur mieux Charles-Quint,

et en exaltant les vertus de son rival. Rabelais seul avait essayé de faire entendre quelques conseils indirects, que l'on se garda bien de comprendre ou d'écouter.

Cependant un travail latent s'opérait dans les esprits. Le spectacle des ruines et des calamités qu'avaient entassées sur le monde l'ambition des souverains, le progrès naturel du libre examen éveillé par la Réforme, les embarras du pouvoir aux prises avec des questions nouvelles, l'épuisement des finances, les prodigalités inouïes de la cour, les souffrances et le mécontentement des peuples, les premiers frémissements de la guerre civile, toutes ces causes réunies provoquèrent et enhardirent la controverse. Henri II, despote au dedans, s'était fait au dehors, en haine de Charles-Quint, le complice de la liberté : il avait adopté lui-même pour devise, dans son appel aux princes allemands, le chaperon bourgeois et le poignard républicain, qui devait percer le flanc du nouveau César. Cette comédie politique, dont il prit soin de tempérer les effets par les rigueurs de son gouvernement, n'en laissa pas moins derrière elle une vague agitation. On s'avisa de remonter, ceux-ci par l'histoire, ceux-là par la théorie philosophique, aux origines des pouvoirs, d'en discuter le principe et la nature, bientôt d'en limiter les droits. Ces réflexions n'éclatèrent pas tout d'abord au grand jour. Les sages méditaient, se taisaient et attendaient. Comme il arrive souvent, ce fut un illuminé, un fou qui donna le signal.

Raoul Spifame, avocat au Parlement de Paris, frère du fameux évêque de Nevers qui devint le disciple de Calvin, publiait dès 1556 le recueil de ses *Arrêts royaux* (*Dicæarchiæ regales*). Ce livre est un curieux symptôme du temps : il offre l'image de cette ébullition confuse et désordonnée, d'où naîtront bientôt tant de projets de réforme et de constitution. Spifame est un cerveau malade, qui se propose de refondre la société et d'y faire entrer l'ordre, qu'il n'a pu mettre dans sa tête, ni dans son livre. L'abbé de Saint-Pierre eût reconnu en lui son aïeul. C'est le même fatras d'aspirations généreuses, de vues sensées et droites, d'hallucinations et d'idées

impossibles à réaliser. Pour assurer le succès de sa réforme, Spifame rassemble aux mains de Henri II (car c'est en son nom qu'il décrète) la double autorité d'Empereur et de grand Pontife. Son premier coup de maître est la saisie des biens ecclésiastiques, déclarés patrimoine des pauvres et réunis au domaine de l'État. Ce fou, qui passerait de nos jours pour un homme raisonnable sur bien des points, réclame, entre autres mesures d'ordre public, la création d'un impôt sur le revenu, la destruction des chiens errants, la résidence des évêques, le dépôt à la bibliothèque royale d'un exemplaire de chaque ouvrage, la fixation du commencement de l'année au 1er janvier (elle commençait alors à Pâques), la conversion des cloches superflues en monnaies et en canons, une retraite pour les soldats invalides, la suppression de tous les signes de douleur et tristesse concernant le trépas des chrétiens, la composition d'un martyrologe contenant les noms des princes, capitaines et autres gens de guerre morts au service de la France, depuis le temps de Charlemagne ; la création des monts-de-piété, l'établissement de concerts publics dans la grande salle du Palais, pour la réjouissance du peuple ; des ordonnances sévères contre les établissements et les logements insalubres, une tutelle active de l'administration auprès des propriétaires en faveur des petites gens. On croit rêver soi-même en lisant aujourd'hui cet étrange programme à la date de 1556.

Les contemporains de Spifame ne virent sans doute en lui qu'un mauvais plaisant, un bouffon satirique ou un songecreux : à trois siècles de distance nous sommes bien obligés d'y voir autre chose. Cet halluciné, qui ne comprend rien à l'histoire de son temps, semble avoir une nette intuition de l'avenir. Étrange secret de la Providence, qui se plaît ainsi à faire germer dans la tête d'un rêveur désœuvré la sagesse anticipée de plusieurs siècles ! Ce livre bizarre doit rendre les politiques plus indulgents pour ces pauvres fous occupés à poursuivre innocemment dans le vide le bonheur de l'humanité. Combien d'idées considérées alors comme des chimères ont passé depuis dans la pratique.

Combien dont l'application date à peine de quelques années, et qui dormaient paisiblement depuis trois cents ans dans ce livre oublié. La monarchie, la république, l'empire ont été successivement les exécuteurs testamentaires de Raoul Spifame Aujourd'hui même les chercheurs de nouveautés y trouveraient peut-être plus d'une réforme, à laquelle on n'a pas encore songé. Mais il en coûte toujours d'arriver trop tôt. Spifame fut déclaré incapable de remplir ses fonctions d'avocat au Parlement, pour s'être permis de semblables extravagances. Cependant on ne l'enferma pas. Henri II, si ombrageux qu'il fût, ne devait point s'offenser d'une utopie pacifique, qui le constituait maître souverain de l'Église et de l'État.

II

Tous les esprits, il est vrai, ne partageaient pas la confiance de Spifame dans l'efficacité du pouvoir absolu. Le règne des favoris et des maîtresses, le droit de remontrance enlevé au Parlement, le contrôle des États supprimé, le sort d'un peuple abandonné au caprice de ses maîtres, pillé, ruiné par les impôts, excitaient plus d'une amère réflexion. Un matin, la cour, tout occupée de fêtes et de galas, apprit que Bordeaux venait de se révolter contre l'établissement d'une nouvelle taxe (1548). Ces bourgeois, ces manants s'avisaient de vouloir compter avec le roi. Montmorency promit de les mettre à la raison, et partit traînant à sa suite une bande de gentilshommes, de soldats et de bourreaux. Il fit dresser les potences, livra la ville au pillage, noya la révolte dans le sang, et, quelques jours après, il put écrire au roi que l'ordre était rétabli. La cour revint à ses fêtes : le silence régna dans la cité désolée. Mais ces atroces vengeances avaient laissé une plaie vive au cœur d'un jeune avocat de dix-neuf ans [1]. Dans

1. Nous avons adopté ici l'opinion d'un grave historien, de Thou, qui, après avoir rappelé l'émeute et le sac horrible de Bordeaux, puis le silence et la consternation qui suivirent, ajoute : « Nusquam post immanem rebellionem major ad obediendum omnium consensio, ut vel eo exemplo illud verissimum esse compro-

le secret du cabinet, La Boëtie écrivit son discours de la *Servitude volontaire*, qu'il intitula fièrement le *Contr'Un*.

batum sit, *longas principibus manus esse*, et potestatum seriem quasi catenis invicem aliis aliam connectentibus universos *occulto necessitatis vinculo constringere*. Quod Stephanus Boetianus Sarlacensis, qui postea Burdigalensis senatûs magnum ornamentum fuit, vix tum XIX annos natus, sed judicio supra ætatem excellens juvenis, *sumpta hinc occasione*, elegantissimo persecutus est in eo libello qui *Anthenotici* titulo sive *de Spontanea Servitute* inscribitur. » (*Hist.* lib. IV, p. 133). — Cette opinion a été contredite, nous le savons, par d'Aubigné, qui assigne à l'œuvre un moins noble motif (*Hist. Univ.*, t. II, liv. II, ch. II), par Montaigne lui-même (*Essais*, liv. I, ch. XXVII), et par M. le docteur Payen dans une étude sur La Boëtie. Est-ce une raison pour croire que de Thou s'est trompé? Nous ne le pensons pas. Montaigne effrayé du bruit que faisait ce terrible discours et du parti qu'en tiraient les protestants, après la Saint-Barthélemy, semble prendre à tâche d'en amortir l'effet, en le présentant comme une simple amplification d'écolier, sans autre but qu'un exercice oratoire. La place d'honneur accordée à ce morceau par tous les éditeurs de Montaigne depuis Coste, prouve que le public y voyait autre chose. Les 29 sonnets de son ami, que l'auteur *des Essais* nous offre en échange comme ouvrage *plus gaillard et plus enjoué*, sont loin d'avoir le même intérêt. La page de Montaigne est un désaveu et une reculade d'homme prudent : elle nous rappelle un peu l'embarras de certains ci-devant libéraux de nos jours, traitant comme folies de jeunesse des hardiesses généreuses que leur conduite a démenties depuis. Le passage est curieux à noter :

« Parce que j'ai trouvé que cet ouvrage a été depuis mis en lumière, et à mauvaise fin par ceux qui cherchent à troubler et changer l'état de notre police, sans se soucier s'ils l'amenderont; qu'ils l'ont mêlé à d'autres écrits de leur farine, je me suis dédit de le loger ici. Et afin que la mémoire de l'auteur n'en soit intéressée en l'endroit de ceux qui n'ont pu connaître de près ses opinions et ses actions, je les avise que ce sujet fut traité par lui *dans son enfance*, par manière *d'exercitation* seulement, comme sujet vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne fais nul doute qu'il ne crût ce qu'il écrivait : car il était assez consciencieux pour ne mentir pas même en se jouant, et sais davantage que, s'il eût eu à choisir, *il eût mieux aimé être né à Venise* qu'à Sarlat; et il avait raison. Mais il avait une autre maxime souverainement empreinte en son âme, d'obéir et de se soumettre très-religieusement aux lois, sous lesquelles il était né. Il (ne) fut jamais un meilleur citoyen, ni plus affectionné au repos de son pays, ni plus ennemi des revirements et nouvelletés de son temps : il eût bien plutôt employé sa suffisance à les éteindre, qu'à leur fournir de quoi les émouvoir davantage : il avait son esprit moulé au patron d'autres siècles que ceux-ci. » (*Essais*, liv. I, ch. XXVII.)

Pour atténuer la portée de ce discours, Montaigne qui avait d'abord fixé l'âge de l'auteur à dix-huit ans, le réduit à seize. Il veut à toute force ne voir là qu'un enfantillage, un jeu d'esprit et de style. Nous aimons à croire que la jeune âme de La Boëtie éprouva d'autres émotions. Après avoir relu la page de Montaigne, nous maintenons plus que jamais l'importance et la valeur du *Contr'Un* dans l'histoire des idées au seizième siècle.

Quant à la date de 1546 pour la composition de l'ouvrage, date antérieure de deux ans à la révolte de la Guyenne et aux sanglantes représailles de Montmorency (1548), M. Payen n'en apporte d'autre preuve que le témoignage de Mon

Ce hardi factum (on ne saurait lui contester ce titre), quoique étouffé dès sa naissance, n'en est pas moins une œuvre vivante, sortie des entrailles de la société, sous le coup des émotions contemporaines. N'y voir qu'une amplification oratoire, une œuvre de rhétorique républicaine, c'est en méconnaître le caractère. Pour le comprendre, il faut lui restituer sa véritable date, au lendemain du sac de Bordeaux, en face du sanglant Montmorency, du tout-puissant Henri II et de la triomphante Diane de Poitiers. Il faut se représenter La Boëtie tel qu'il dut être alors, jeune homme rêveur et enthousiaste, avec son âme fière et généreuse, son imagination ardente, ayant vécu jusque-là de cette vie chaste et pleine d'illusions, que donne l'étude, en société des plus honnêtes gens de tous les siècles ; et se réveillant tout à coup au milieu des horreurs d'une ville française, saccagée au nom et pour le service d'un roi de France.

Il a entendu les cris des femmes et des enfants fuyant la soldatesque ; il a vu les confiscations, les emprisonnements, les pendaisons sans jugement, tout un peuple hébété de terreur, baisant la main de son bourreau : et le cœur navré, blessé dans sa dignité d'homme, de chrétien, de Français, il se demande quel pacte a livré ainsi à un seul tout ce troupeau de bétail humain : « Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare, contre lequel il faudrait dépendre (dépenser) son sang et sa vie devant, mais d'un seul ; non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul *hommeau*[1], et le plus souvent du plus lâche et fémelin de la nation ; non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand'peine *au sable des tournois* ; non pas

taigne reculant le plus possible, en se contredisant lui-même, l'époque de la composition : nous avons dit pourquoi. D'ailleurs, si le discours de La Boëtie n'était qu'une amplification de collége, comprendrait-on le succès qu'il obtint tout d'abord circulant de main en main sous forme manuscrite. Concevrait-on davantage que la lecture du *Contr'Un* eût poussé les habitants de Sarlat à se révolter contre leur évêque et seigneur, comme l'avoue M. Payen d'après les mémoires inédits de Vivant ? Tout nous prouve qu'on essaya d'effacer l'impression d'un ouvrage devenu dangereux par l'usage qu'en faisaient les passions du temps.

1. Homunculus.

qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empêché de servir vilement à la *moindre femmelette*[1]. » A qui s'adressent ces paroles, si ce n'est à ce roi de parade, faible et superbe despote, que mène en laisse la main parfumée de Diane de Poitiers ; à ce héros de tournois, qui bientôt ira tomber sans gloire sous la lance maladroite d'un courtisan ?

D'où vient donc la servitude ? Ce terrible problème assiége et tourmente l'imagination du jeune publiciste. Ira-t-il en chercher la source dans une sorte d'investiture divine, injurieuse pour la Providence ? Dans le droit d'usurpation ou de conquête ? Est-ce la force, la ruse ou le génie même qu'il faut maudire ? Non ; mais la sottise et l'apathie du populaire. C'est ce gros *populas* toujours soupçonneux à l'égard de ceux qui l'aiment, toujours crédule envers ceux qui le trompent, c'est lui qui s'est créé cette idole dont le poids l'écrase, ce Moloch auquel il faut des victimes humaines : « Celui qui vous maîtrise tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de vos villes ; sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si vous ne les lui baillez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont des vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ?..... Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez, ou l'ébranliez : mais seulement ne le soutenez plus ; et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé la base, de son poids même fondre en bas, et se rompre. » Cette page, souvent citée et toujours

1. M. Payen ne voit dans ce discours aucune allusion aux faits du temps : nous en rencontrons d'évidentes à chaque pas. Ajoutons que nous avons profité du nouveau texte authentique publié par le savant éditeur et biographe, dont nous combattons ici l'opinion.

jeune, même après trois siècles, est encore un des plus brillants modèles de l'éloquence tribunitienne. Il lui a manqué le soleil, l'espace, l'agitation de la place publique ; mais l'âme de l'orateur y respire. D'instinct et de souvenir, La Boëtie a retrouvé la période sonore, l'ironie foudroyante, la logique vigoureuse des *Philippiques* et des *Catilinaires.* Il faut presque aller jusqu'à Vergniaud, ou du moins jusqu'à la rhétorique enflammée et moins innocente de Rousseau, pour retrouver de pareils accents.

Les sources de l'éloquence antique, fermées depuis si longtemps, semblent se rouvrir tout à coup pour cet avocat adolescent à peine sorti des bancs de l'école, au moment où une *troupe* d'autres écoliers, sous la conduite de Ronsard, allait s'abreuver hardiment au grand fleuve de Pindare et d'Homère. Plein des souvenirs d'Athènes et de Rome, La Boëtie, pour se dérober aux tristesses du présent, remonte un instant le cours des âges : il entonne le Pæan sacré comme un soldat de Thémistocle et de Miltiade ; il rappelle avec ivresse ces belles victoires de la franchise sur la servitude, ces journées demeurées aussi fraîches « en la mémoire des livres et des hommes comme si c'eût été *l'autre hier.* » Cependant une apparition sinistre vient offusquer, à ses yeux, ces grandes images : il a vu se dresser le spectre de Denys, de Sylla, de Marius, de César. Il a vu la populace hurlante et affamée s'asseoir à la grande orgie du Bas-Empire : « Le plus avisé et entendu d'entre eux n'eût pas quitté son écuellée de soupe pour recouvrer la liberté de la république de Platon. Les tyrans faisaient largesse d'un quart de blé, d'un sextier de vin, et d'un sesterce, et lors c'était pitié d'ouïr crier : *Vive le Roi !* » A ce cri de la servitude repue, béate et satisfaite, il oppose le cri de la nature entière répétant avec les bêtes des forêts et les oiseaux du ciel : *Vive la Liberté !*

Mais hélas ! il s'aperçoit que cette foule stupide et engourdie n'a point d'oreilles pour l'écouter, point de cœur pour battre avec le sien ; et il se retourne vers ces belles études, dont le Grand Turc se défie avec raison, vers ces nobles institutrices, qui entretiennent dans le cœur de l'homme le sentiment de

son indépendance et de sa dignité[1]. Dernière consolation d'une âme blessée, qui se réfugie comme l'Hippolyte d'Euripide dans le culte solitaire de sa déesse invisible à tous les yeux. Comme lui, mystique adorateur, il put dire à la Liberté, en lui offrant les prémices de son éloquence : « O souveraine chérie, reçois d'une main pure cette couronne pour ta chevelure dorée. Seul, en effet, parmi les mortels, je converse avec toi, entendant ta voix, mais sans voir ton visage[2]. » N'osant plus compter sur la sagesse des hommes, c'est à la justice divine qu'il renvoie, sinon en ce monde, du moins dans l'autre, le châtiment de la tyrannie. « Levons les yeux vers le ciel, ou pour notre honneur, ou pour l'amour même de la vertu, ou certes, à parler à bon escient, pour l'amour et honneur de Dieu tout-puissant, qui est assuré témoin de nos faits, et juste juge de nos fautes. De ma part, je pense bien, et ne suis pas trompé, puisqu'il n'est rien si contraire à Dieu tout libéral et débonnaire, que la tyrannie : qu'il réserve là-bas à part, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière. »

Nous savons tout ce qu'on peut reprocher au Traité de La Boëtie, tout ce qu'il trahit d'inexpérience, de candeur juvénile : son défaut capital,c'est l'absence de conclusion. L'appel à la Justice divine est une consolation et un espoir plutôt qu'un remède. Les politiques peuvent en sourire : pour nous qui sommes dupe volontiers des nobles sentiments et du beau style, ce cri d'une âme jeune, honnête, protestant contre les servitudes et les injustices, même inévitables, de ce monde, nous émeut presque autant que la voix du vieil Œdipe écrasé sous le poids de la Fatalité. Parmi tant de libelles infimes, souillés de boue et de sang, le discours de La Boëtie nous apparaît comme un bas-relief antique découvert sous les ruines du Forum ou de l'Agora. Là se révèlent ces *grandes parties oisives* de son génie, que Montaigne s'af-

1. « Ce sont ceux qui ayant la tête, d'eux-mêmes, bien faite, l'ont encore polie par l'étude et le savoir : ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et toute hors du monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit, et encore la savourent; et la servitude ne leur est de goût, pour tant bien qu'on l'accoutre. »

2. Euripide, *Hippolyte*.

fligeait de voir, faute d'aliments, languir dans l'inaction, et qui, sans la piété d'un ami, seraient mortes dans l'oubli. En d'autres temps, sur un autre théâtre, que fût devenu La Boëtie? Il est difficile de le deviner. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il portait en lui les germes d'un talent vigoureux, trop tôt éteint. La vertu, la science, la liberté, ces belles passions de la jeunesse, dont l'expérience nous désenchante trop souvent, il les a ressenties et exprimées dans un langage que nul parmi les modernes n'avait parlé avant lui. C'est là son premier titre à nos yeux.

Au point de vue historique, son œuvre a encore un autre mérite. Elle exprime ce que les annales les plus fidèles ne racontent pas toujours, les froissements cachés d'une société, ce qui s'agite au fond des âmes, et ce qui ne s'écrit ni ne se dit pas tout haut. Au milieu de tant d'hymnes louangeurs, d'apothéoses anticipées, que les rimeurs et les artistes officiels prodiguent au roi et à sa maîtresse, la plainte secrète de La Boëtie forme la contre-partie de ce concert, monotone dans sa longue unanimité. Œuvre d'écolier, je le veux bien; mais d'écolier ému, convaincu, éloquent à force de sincérité dans les naïfs emportements de sa passion républicaine[1]. Cette passion resta pure comme un amour de vingt ans. C'est là son charme et son excuse : La Boëtie l'étouffa contre son cœur, sans en livrer le secret au monde, sans se douter du bruit qu'elle devait soulever un jour autour de son nom. La prudente amitié de Montaigne l'avertit du danger et de l'inutilité de ses efforts : on convint de laisser dormir dans le silence cette généreuse témérité de jeunesse; et plus tard, il fallut l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, le soulèvement de toutes les consciences loyales, pour faire sortir de la tombe cet anathème posthume contre les tyrans[2]. L'émotion fut grande, et

1. Il est probable que La Boëtie retoucha depuis l'œuvre de sa jeunesse et lui donna cette dernière forme qui n'est pas seulement celle d'un écolier, mais d'un esprit déjà mûri par la réflexion.

2. La Boëtie, né le 1er novembre 1530, était mort, le 18 août 1563, à l'âge de trente-deux ans dix mois, et l'ouvrage ne parut qu'en 1574 (peut-être 1573). De Thou dit positivement qu'il fut mis en lumière « post Parisiensem lanienan » (après la boucherie de Paris ou la Saint-Barthélemy, 1572). D'Aubigné, parlant des ouvrages faits pour enflammer, les esprits à cette époque, s'exprime ainsi :

« Cependant croissait la maladie du royaume échauffée par les vents de plu-

cependant l'œuvre avait alors perdu cette primeur de hardiesse et de candide indignation qu'elle dut avoir, le jour où La Boëtie vint en frapper l'oreille surprise et effrayée de son ami

Ce cri que la prudence et l'amitié avaient retenu sur les lèvres de La Boëtie, un martyr de la Réforme, un homme qui avait fait le sacrifice de sa vie, osa le prononcer tout haut. Les voûtes du Parlement durent tressaillir, quand un conseiller, un de ces légistes autrefois dociles instruments de la royauté, Anne Dubourg, fit entendre en face du roi Henri II et de toute la cour ces hardies paroles : « Eh quoi ! le blasphème, l'adultère, la débauche et le parjure s'étalent impunément à la face du ciel ; et les amateurs de l'Écriture Sainte sont châtiés, et chaque matin on invente de nouveaux supplices contre des hommes dont le seul crime est de vouloir la réforme des mœurs et le règne du Christ. » Le roi, Diane de Poitiers, le duc et le cardinal de Lorraine se regardèrent pâles, interdits, et frémissants de colère. L'hérésie venait de jeter un défi solennel à la royauté : la perte de Dubourg fut résolue, les bûchers se rallumèrent : en même temps les fêtes et les tournois reprirent avec fureur. Le coup de lance de Montgommery vint subitement les interrompre. Les protestants n'hésitèrent pas à reconnaître le doigt de Dieu dans cet accident, qui faisait tomber le roi sous *les murs mêmes de la Bastille, où il détenait les innocents*. Les pamphlets et les complaintes injurieuses se mêlèrent aux regrets funèbres : on se menaça et l'on se compta autour du cercueil de Henri II. Le meurtre du président Minard acheva d'exaspérer les catholiques. Les Guises et Diane de Poitiers hâtèrent le supplice de Dubourg : ce fut le premier acte du nouveau règne. La lueur sinistre du bûcher se refléta dans toutes les âmes. De sombres pensées de destruction, de vengeance, de guerre à mort les embrasèrent. Pour les uns Dubourg était

sieurs esprits irrités, qu'une merveilleuse hardiesse faisait imprimer livres portant ce qu'en une autre saison on n'eût pas voulu dire à l'oreille... Vous aviez le livre de la *Servitude volontaire* fait par La Boëtie, conseiller au Parlement de Bordeaux. » (*Hist. univ.*, t. II, liv. II, ch. II. — Année 1574.) Simon Goulart insérait ce discours dans les *Mémoires de l'État sous Charles IX* (1576-1578).

un rebelle, pour les autres un martyr. Sa légende fut colportée par toute l'Europe, son nom tour à tour exécré ou béni. Les ardeurs de la religion et les jalousies de la politique, la cause de Dieu et celle des princes tristement confondues, une noblessè frémissante et prête à s'égorger, un peuple ahuri, furieux, partagé en deux factions, une reine veuve, sans prestige, sans principes, restée seule avec six enfants en bas âge, tel est le lamentable spectacle qu'éclaire le bûcher d'Anne Dubourg [1].

1. V. dans les *Grandes Scènes historiques du XVIe siècle* (édit. Fischbachert) a gravure de Tortorel et Perrissin, d'un effet vraiment tragique, et l'intéressante notice de M. Alfred Franklin sur le supplice d'Anne Dubourg.

CHAPITRE III

LA GUERRE CIVILE.

Les Guises. — *Le Tigre.* — *Le Pasquil de Pierre de Cugnières.* — Manifestes de Condé. — *La Chanson de Vassy.* — *La Chanson de Poltrot.* — *Le Livre des Marchands.* — *La Harenga.* — *La Légende de Charles de Lorraine.* — *La Légende de dom Claude.*

I

« Ne combattez jamais contre votre maître, fût-il tyran, et sachez que ceux qui osent l'attaquer trouveront leur juge.... C'est au Pape que j'arrache l'épée, non à l'Empereur. » Ces paroles de Luther sont formelles et séparent nettement, du moins dans sa pensée, la réforme religieuse de la révolution politique. Calvin garda la même modération et ne cessa de prêcher, comme un devoir, l'obéissance aux lois du pays et à l'autorité des magistrats. Uniquement occupé du soin de constituer son Église, plus confiant dans la puissance des martyrs et des prédicateurs que dans celle des soldats, il voulut laisser à la Réforme son caractère purement religieux, sans l'associer aux ambitions des princes et aux querelles des partis. La belle profession de foi qu'il adressait à l'Empereur et aux princes réunis dans la diète de Spire (1543), renouvelait cette promesse d'héroïque résignation : « Nous mourrons, disait-il, mais dans la mort même nous serons

victorieux, *moriemur, sed in morte quoque victores erimus*[1]. »

Tant que les théologiens dirigèrent et continrent le mouvement, l'esprit pacifique l'emporta. La conquête des âmes leur suffisait; ils laissaient à d'autres les richesses, les bénéfices, l'influence dans les conseils du roi et de la nation. Mais quand le protestantisme eut à sa tête un roi de Navarre, un prince de Condé, de nouvelles idées et de nouveaux intérêts prévalurent. Des artisans, des bourgeois, des clercs et des savants avaient pu se laisser traîner au supplice sans résistance; mais ces nobles barons qui se sentaient une épée au côté, la laisseraient-ils oisive, quand ils pouvaient la mettre au service de Dieu? D'ailleurs les gens de négoce, de science ou de métier emportaient avec eux dans l'exil un gagne-pain. Le gentilhomme pouvait-il emporter sur son dos le château de ses pères? Fatalement attaché au sol, il lui fallait donc disputer et conquérir une place pour lui et son Église au soleil de la patrie. La guerre naquit non-seulement du conflit des passions et des ambitions humaines, mais d'une nécessité sociale. La réforme en porta la responsabilité : elle n'avait été jusque-là qu'une *secte*, elle devint une *faction*.

Calvin ne s'y était pas trompé. Du jour où l'épée fut tirée, la propagande religieuse s'arrêta. Les conversions qui s'étaient succédé depuis quelques années avec une effrayante rapidité, cessèrent. Tel qui n'eût pas reculé devant l'hérésie, hésita devant la rébellion. Le peuple, la bourgeoisie, tous ces gens simples et pacifiques qui prêtaient avidement l'oreille aux prédicateurs, se défièrent des gentilshommes, de ces nouveaux apôtres du christianisme noircis de poudre et bardés de fer. La France, obéissant à ce besoin d'unité qui s'empare d'elle dans toutes les heures de crise, s'agita convulsivement pour échapper au divorce dont elle se sentait menacée. Toute l'histoire de nos guerres civiles est là, durant un demi-siècle. La tolérance eût été le seul remède; mais elle n'était alors sincèrement comprise ni acceptée d'aucun parti.

1. *Calvini Opera*, t. VI : *De necessitate restituendæ Ecclesiæ.*

Cependant jusqu'à la dernière heure, il faut l'avouer, les théologiens et les ministres firent tous leurs efforts pour prévenir une lutte armée. Le synode général, réuni à Paris en 1560, se déclara solennellement décidé à « porter le joug de *subjection* de bonne et franche volonté, condamnant et répudiant tous ceux qui voudraient rejeter les supériorités, mettre communautés et confusions de biens, et renverser l'ordre de justice. » Ces protestations réitérées d'obéissance trahissaient elles-mêmes un malaise secret. On se sentait fatalement entraîné vers la guerre, et l'on s'empressait de la désavouer. Dès l'origine, de vagues aspirations politiques s'étaient mêlées au mouvement religieux. Le soulèvement des anabaptistes avait été une première et sanglante explosion, étouffée par les chefs mêmes de la Réforme. Mais l'esprit d'examen et d'opposition, qui couvait au sein de la nouvelle Église, n'était pas mort. La déclaration des protestants de Magdebourg (1552) consacrait dans certains cas le droit de résistance et d'insurrection. En France même, plus d'un gentilhomme datait ses actes du règne de Christ (Regnante Christo). Les paysans du Languedoc et des Cévennes s'étaient avisés de demander quel texte de la Bible les obligeait à payer l'impôt. La faiblesse d'une minorité, l'espoir de s'emparer du pouvoir, de s'imposer à la cour et bientôt peut-être à la France, précipitèrent la Réforme dans les voies tortueuses de la politique. La conjuration d'Amboise fut sa première faute et son premier échec ; la guerre civile en sortit.

Au milieu de ces luttes atroces qui allaient couvrir de sang et de ruines le sol de la France, la Satire s'associe à toutes les fureurs des partis. Némésis sans pudeur et sans pitié, elle secoue la torche de la discorde, provoque ou justifie les crimes, calomnie les vivants et les morts, jusqu'à ce qu'enfin elle rachète par un chef-d'œuvre de bon sens, de patriotisme, d'esprit et de style vraiment français, cette longue suite de violences et de folies. Trois noms surtout attirent ses traits, ceux des Guises, de Catherine de Médicis et de Henri III. Elle n'épargne pas non plus les chefs du parti contraire : Condé, Coligny, Henri de Navarre, le grave et sage L'Hôpital

lui-même. Mais aucune famille n'accumula sur sa tête autant de haines et d'idolâtries, autant de calomnies et d'éloges insensés que la puissante maison de Lorraine. Prédestinée par le génie de ses chefs au premier rang, condamnée par la fortune à rester éternellement sur les marches d'un trône où s'asseyaient l'impuissance et la médiocrité, elle expie sous la plume des pamphlétaires et sous les coups des assassins sa dangereuse supériorité. Déjà, dans les États de 1484, on avait vu ses princes ambitieux rôder autour de la royauté. Coquillart avait chansonné les *verts manteaux* de Lorraine :

S'il advient que les manteaux verts,
Ayent cours, comme chacun pense,
. . . . , ...
Mal contents, ayez espérance ;
Connaissez que le temps s'applique
De ramener sans différence
Un autre nouveau *Bien publique* [1].

Le rimeur champenois, s'il fût revenu au monde, eût été le premier tout étonné d'avoir si bien prédit la Ligue cent ans avant sa naissance. Éloignés quelque temps de la cour, les Lorrains y reparaissent sous François Ier. Claude, le chef de la famille, espéra se glisser plus près du trône en épousant Antoinette de Bourbon, sœur du roi de Navarre. Mais ses prétentions au titre de prince, ses impatiences d'avancement et de grandeur avaient déplu. Il resta toute sa vie exclu des conseils du roi : plus heureux, ses deux fils aînés en forcèrent les portes et s'y assirent triomphants. Quand Claude mourut, la puissante famille avait établi son aire au cœur du royaume. Ils étaient là six frères, six aiglons à l'œil fauve et perçant : trois à la tête des armées, François, le preneur de villes ; le duc d'Aumale, le pillard ; et le marquis d'Elbeuf : trois dans l'Église, Charles, le grand accapareur de bénéfices ; le cardinal de Guise, un bonhomme épicurien ; et le grand prieur, un batailleur égaré sous la robe. Depuis qu'ils avaient manqué de saisir au vol la couronne de Naples, ces

1. Leroux de Lincy : *Chants historiques*, t. I, troisième ballade, 1484.

Lorrains étaient sans cesse en quête de proie. Ils faisaient rajeunir par leurs libellistes et leurs chroniqueurs une fastueuse généalogie, qui les rattachait à Charlemagne. Ils entretenaient des intelligences en Allemagne, en Flandre, en Italie, en Espagne, caressant tour à tour les luthériens, le pape et Philippe II. A ces fureurs dévorantes de l'ambition, se joignaient toutes les séductions de la gloire et de la popularité. La prise de Calais avait fait de l'aîné, François, l'idole de la nation. Le cadet, Charles, héritier de son oncle le cardinal de Lorraine, tenait sous sa main l'Église de France. En même temps, ils s'imposaient à Henri II par sa maîtresse Diane de Poitiers, dont ils flattaient l'orgueil et la cupidité, quitte à la dépouiller plus tard. Le mariage de leur nièce Marie Stuart avec François II leur livrait la royauté. Cependant, avant de mourir, Henri avait renouvelé à sa femme les conseils de prudence qu'il avait reçus de son père François Ier :

Le feu roi devina ce point,
Que ceux de la maison de Guise
Mettraient ses enfants en pourpoint,
Et son pauvre peuple en chemise [1] !

Étrange destinée que la leur ! François Ier les aime peu ; Henri II s'en défie ; François II les redoute comme un enfant docile et peureux; Charles IX les déteste d'une franche aversion; Henri III, d'une haine hypocrite et implacable ; les princes du sang, les Bourbons, les Châtillons, les Montmorencys, toute la noblesse, se révoltent contre leurs prétentions ; on les jalouse, on les maudit ; et partout ils sont les maîtres. Ils montent et montent toujours, emportés par le tourbillon de la fortune : les complots, les assassinats, ne font que les élever encore. La religion elle-même sanctifie leur ambition : ils ont l'air d'être les champions de l'Église, quand ils sont les artisans égoïstes de leur propre grandeur. La conjuration d'Amboise, qui semblait devoir les perdre, acheva de les affermir.

1. Ce quatrain *anti-Guisard* se trouve plusieurs fois cité avec des versions différentes chez Regnier de la Planche, dans la satire Ménippée, etc.

Les têtes des révoltés, attachées aux créneaux du château, apprirent à tous la victoire des Lorrains et du parti catholique.

La guerre des pamphlets commença : toutes les plumes protestantes se mirent à l'œuvre. Une nuée de libelles s'abattit sur le cardinal de Lorraine : un surtout, atroce, enragé, rugissant comme son titre même, le *Tigre* [1]. C'était une malédiction en règle contre les Guises, un réquisitoire et une exécration à la mode antique, grosse d'injures, d'apostrophes et de menaces, comme une couleuvrine chargée de mitraille jusqu'à la gueule. Le *Quoûsque tandem* des *Catilinaires* éclatait du premier coup : « Tigre enragé, vipère venimeuse, sépulcre d'abomination, spectacle de malheur, jusques à quand sera-ce que tu abuseras de la jeunesse de notre roi ? Ne mettras-tu jamais fin à ton ambition démesurée, à tes impostures, à tes larcins ? » L'imitation se poursuit de la sorte jusqu'à la fin du discours. Curieux spectacle que cette passion toute vive, née de la veille, courant et bouillonnant comme une lave dans le vieux moule de la période cicéronienne. « Quand je te dirai que, pour avoir diminué la France de ses forces, tu as fait perdre au feu roi une bataille, et la ville de Saint-Quentin.... Quand je te dirai qu'un mari est plus continent avec sa femme que tu n'es avec tes propres parentes. Si je te dis encore que tu t'es emparé du gouvernement de la France et as dérobé cet honneur aux princes du sang pour mettre la couronne de France en ta maison, que pourras-tu répondre ? Si tu le confesses, il te faut pendre et étrangler ; si tu le nies, je te convaincrai [2]. » Puis éclate cette suprême malédiction contre un pouvoir détesté : « Donc va-t'en Décharge-nous de ta tyrannie ! Évite la main du bourreau ! Qu'attends-tu encore ? Ne vois-tu pas la patience des princes du sang royal, qui te le permet ? Attends-tu le commandement de leur parole, puisque leur silence t'a déclaré leur vo-

1. Le véritable titre est : « *Épître envoyée au Tigre de la France.* » (1560.) V. la belle édition du *Tigre* donnée par M. Read, avec la curieuse notice bibliographique qui l'accompagne.

2. « Núm negare audes ? Quid taces ? Convincam, si negas. » (1re *Catilinaire.*)

lonté? En le souffrant, ils te le commandent. En se taisant, ils te condamnent. Va donc, malheureux, et tu éviteras la punition digne de tes mérites [1]. » C'est presque la phrase sonore de La Boëtie, avec ses interrogations haletantes, ses accumulations précipitées, qui ne laissent pas à l'adversaire le temps de se reconnaître, ni de respirer. Mais il n'y a plus là cette candeur d'indignation désintéressée, cette chaste passion de la liberté qui nous séduisait dans l'ami de Montaigne. Dès le premier jour, la violence du langage annonçait à quelles extrémités allaient se porter les deux factions. C'est désormais une guerre sans pitié, où l'on ne ménage pas plus le sang que l'honneur de ses adversaires.

L'horrible fracas de ce libelle exaspéra le cardinal. Il mit sur pied toute la police de l'Église et de l'État pour découvrir le coupable caché sous l'anonyme. On fouilla aux quatre coins de la France. « Si le galant auteur eut été appréhendé, dit Brantôme, quand il eût eu cent mille vies, il les eût toutes perdues [2]. » Après de longues recherches, on finit par découvrir un malheureux libraire, Martin Lhommet, recéleur de quelques exemplaires. Il fut pris et mené tout droit à la potence. Cependant, que devenait l'auteur? Réfugié à Genève, il pouvait jouir à distance et en sûreté de la colère de ses ennemis. C'était un Français, un protestant, et de plus un des premiers jurisconsultes d'alors, l'élève d'Alciat, le rival de Cujas et de Doneau, le maître d'Étienne Pasquier, François Hotman. Exilé volontaire, Hotman était venu sur les pas d'Estienne, de Bèze et de tant d'autres, apporter au camp général de la Réforme sa science turbulente et sa fiévreuse activité. Sa vie est une longue odyssée entremêlée d'aventures, de luttes et de voyages sans fin. Successivement professeur à Orléans, à Strasbourg, à Lausanne, à Valence, à Bourges, il trouve partout des ennemis acharnés et d'ar-

1. « Quid exspectas auctoritatem loquentium, quorum voluntatem tacitorum perspicio?..... De te autem, Catilina, quum quiescunt, probant : quum patiuntur, decernunt : quum tacent, clamant. » (*Ibid.*)

2. L'auteur du *Tigre* resta longtemps inconnu ou tout au moins douteux. « *Libellus incerto nomine,* » dit de Thou dans son histoire. Bayle l'attribue à Hotman. MM. Haag, dans la *France protestante*, ont confirmé cette opinion.

dents admirateurs. La fuite, la misère, les embarras d'une famille nombreuse qu'il traîne à sa suite de France en Suisse, de Suisse en Allemagne, sans argent, sans asile et presque sans pain, toutes les épreuves qui semblent devoir entraver ou paralyser le génie, ne font qu'exalter son âpre nature. Comme le taureau de Virgile tout meurtri du combat, il a couché sur la dure, il s'est nourri de l'herbe amère de l'exil et de la solitude,

Frondibus hirsutis et carice pastus acuta[1] :

et dans son cœur s'est amassé un flot de colères, qu'il répand en libelles retentissants. Homme d'étude, de labeur et de passion, il est un des chefs de cette érudition militante, auxiliaire et complice des partis. Nous le trouverons sur la route opposant aux amis exclusifs du droit romain l'*Anti-Trébonien* et le discours sur la *Loi salique*, improvisant au lendemain de la Saint-Barthélemy le sanglant réquisitoire du *De Furoribus Gallicis*, terrifiant la dynastie des Valois par l'audacieuse utopie de la *France-Gaule* ; puis, par un retour soudain, au terme de sa carrière, écrivant sur les ruines mêmes qu'il avait faites son *De jure successionis*, et soutenant contre les violences démagogiques de la Ligue le dogme conservateur de l'hérédité. Le *Tigre* fut son premier coup de plume. Malgré tout le bruit qu'il excita, l'auteur ne fut pas tenté de se faire connaître ; mais Baudouin, son rival et son ennemi, se chargea de le démasquer.

II

Les Guises n'en restaient pas moins vainqueurs et maîtres absolus de la situation. La parole insinuante du cardinal et surtout le regard fascinateur de Marie Stuart tenaient captif le jeune roi François II, pauvre enfant ahuri, hébété, qui mourut sans avoir le temps de se reconnaître, au milieu des

[1] *Géorgiques*, liv. III.

délices enivrantes d'un premier amour. Dans cette mort, comme dans celle de Henri II, les protestants virent encore paraître le doigt de Dieu, qui vengeait les victimes d'Amboise comme il avait vengé Dubourg. L'abcès avait fait son œuvre aussi vite que la lance de Montgommery. La chute des Guises parut certaine : les ambitions et les plumes se remirent en campagne. Une estampe satirique, dont les Mémoires de Condé nous ont conservé les détails, exprimait parfaitement l'attitude et les espérances de chaque parti [1]. Au milieu s'élève un grand arbre qui représente le royaume de France : contre le tronc, dort appuyé *Guillot le Songeur*, c'est-à-dire Antoine de Navarre, l'éternel dormeur qui, par son apathie et sa sottise, désespère ses partisans et surtout sa femme, l'active et ambitieuse Jeanne d'Albret. Autour de lui se pressent vainement pour le réveiller, et l'amiral de Coligny, qui le tire par son chapeau, et le cardinal de Châtillon, qui lui souffle à l'oreille des paroles de devoir et d'encouragement ; et le connétable de Montmorency, qui fait grand bruit d'armes ; et le prince de Condé, qui lui apporte une chandelle allumée, afin de lui montrer clairement qu'il est dupe des Guises et de la Reine Mère. Mais il dort, et dormira jusqu'au jour où Dieu lassé de sa nonchalance, le frappant à l'épaule, l'appellera comme Henri et François à son tribunal :

Par l'œil, par l'épaule et l'oreille,
Dieu a fait en France merveille,
Par l'oreille, l'épaule et l'œil,
Dieu a mis trois rois au cercueil [2].

Près de là, à quelque distance, se tient un personnage masqué, à l'air ambigu et indécis : c'est le cardinal de Bourbon, bonhomme trembleur, victime et plastron de Charles de Lorraine, qui prétend toujours être avec lui le premier comme au collége. De l'autre côté, est le groupe des Guises : le duc François, grand maître et grand veneur de France, errant sans chef comme un pèlerin qui songe à gagner au-

1. *Mém. de Condé*, t. II.
2. *Journal de Lestoile*, 1562.

tre chose que des pardons, et cherchant son passe-temps par la volerie (chasse du vol à l'oiseau). Le cardinal, son frère, la couronne sur la tête comme un vrai roi de France et une échelle au cou (pronostic du gibet qui l'attend), tenant enfermé dans sa bourse le petit François II, auquel il laisse parfois mettre la tête et les mains dehors pour prendre l'air. Entre les deux groupes principaux, la Reine Mère avec double visage, l'un royal et souriant qu'elle présente au roi de Navarre pour lui complaire, l'autre humble et obéissant comme celui d'une vieille chambrière, tourné vers Son Éminence le cardinal de Lorraine.

L'estampe avait pour complément un pasquil qui courut sous le pseudonyme de maître Pierre de Cugnières, jadis avocat au Parlement, mort depuis deux siècles et nouvellement ressuscité. Nous avons parlé ailleurs [1] de ce légiste au service de Philippe de Valois, excommunié et condamné par le clergé de Notre-Dame à une éternelle caricature. Passé à l'état de personnage légendaire, comme Fripelipes et Pierre Faifeu, Pierre de Cugnières, dont la grimace devait être particulièrement désagréable aux chefs du parti ultramontain, sortit de la tombe pour signifier au duc de Guise l'ordre de déguerpir et de restituer à Antoine de Bourbon la tutelle du roi son neveu :

> *Tolle grabatum tuum et ambula.*
> Vu qu'étranger tu es de ce royaume,
> Que tardes-tu de serrer ton bagage [2]

Le ton général de cette pièce, les versets placés en tête de chaque quatrain révèlent une plume protestante, peut-être celle d'un ministre ou d'un secrétaire de Jeanne d'Albret. On le croirait volontiers en lisant cet horoscope sur le jeune prince de Navarre (depuis Henri IV) alors enfant :

> *Puer crescit sapientia et ætate.*
> Heureux le temps qui te verra roi être !
> Heureux celui duquel tu seras maître !

1. *La Satire en France au moyen âge*, page 392.
2. *Mémoires de Condé*, t. II, *Le Pasquil de la Cour.*

L'auteur exalte Condé et traite avec assez d'égards Catherine de Médicis ; mais il maudit le pape qu'il menace de *l'infernale fosse*, et le cardinal auquel il adresse cette injurieuse apostrophe : *Quomodo de cœlo cecidisti, Lucifer*[1] ?

A cette coalition de haines et d'ambitions rivales, les Guises opposèrent l'habile alliance du triumvirat, qui ramenait à eux le roi de Navarre, le connétable de Montmorency, puis le maréchal de Saint-André. La cause protestante semblait perdue. A cette heure désespérée, Condé s'en déclara le champion et le *chevalier fidèle jusqu'à la mort.* Une fois engagé par dépit ou par point d'honneur, avec la fougue héréditaire de sa race, il se rue tête baissée dans la mêlée. Bossu et malin comme Thersite, hardi et bouillant comme Achille, il lance à la face de ses adversaires une grêle d'ironies, de défis et de manifestes. A la déclaration solennelle des triumvirs, qui s'enveloppent majestueusement de leur gloire et de leur fidélité passée, il répond « qu'ils sont trop bons pères de famille pour ne pas s'être largement payés à l'avance de leurs services. » Il les déclare oppresseurs et tyrans de la royauté, et leur renvoie ce titre de rebelle dont ils essayent de le flétrir :

> Qu'ils prennent donc pour eux ce titre de rebelles,
> Et nous laissent à nous notre nom de fidèles[2].

Les applaudissements intéressés de son parti, les prédications enthousiastes des ministres, les encouragements clandestins de la Reine Mère excitent le prince à la riposte. Certes, Condé n'est pas l'auteur de tous les écrits qui portent son nom. Il a derrière lui de Bèze, Chandieu, Florent Chrestien, toute une escorte d'infatigables disputeurs. Les deux épîtres en vers adressées l'une à la Reine Mère, l'autre au Peuple de France ne sont évidemment pas de sa main. Et pourtant, à travers les arguties de la controverse, la roideur et la gravité du sermon, on sent passer ce souffle héroïque qu'il inspirait à ses secrétaires comme à ses soldats :

1. *Mémoires de Condé*, t. II. *Le Pasquil de la Cour.*
2. *Ibid.*, t. IV. — Épître de M. le prince de Condé à la Reine (1562).

Je trouve assez en Dieu d'effort et d'assurance,
Ayant mis en sa main mon épée et ma lance.
. . . .
Et toi, ma douce mère et ma chère patrie,
Puisque pour toi ainsi je m'offre et sacrifie,
Prends en gré de ton fils la sainte affection,
Et espère secours en ton affliction.
Si je puis par mon sang te donner délivrance,
Honorable sera, de vrai, ma récompense :
Mais si je dois mourir en si haute entreprise,
Fais que sur mon tombeau cette lettre soit mise :
« Pour l'Église de Dieu, le Roi et son pays
Remettre en liberté, mourut ici Louis [1]. »

L'homme qui dictait de telles paroles, malgré ses fautes et ses légèretés déplorables, méritait mieux que le champ de bataille de Jarnac et la balle assassine de Montesquiou.

Cependant on hésitait encore : le fantôme de la guerre civile arrêtait les plus ambitieux et les plus hardis. Catherine elle-même, malgré sa politique astucieuse, s'effrayait à l'idée de voir se heurter les deux puissantes maisons de Guise et de Bourbon, comme deux montagnes entre lesquelles la faible monarchie des Valois pouvait se trouver écrasée. Le colloque de Poissy fut un dernier simulacre d'appel à la concorde. Le lendemain, la guerre commença. Le massacre de Vassy en donna le signal. En vain François de Guise, honteux de ce sanglant exploit des siens, se hâta de le désavouer. Les ardents, les enthousiastes s'obstinèrent à célébrer le sac d'une grange et le meurtre d'une centaine de huguenots comme un triomphe digne du vainqueur de Calais :

Vaillant par excellence,
Et très-humain,
Doux et bénin,
C'est le bon duc de Guise,
Qui a Vassy,
Par sa merci,
A défendu l'Église [2].

1. *Épître au peuple français.*
2. Leroux de Lincy, *Chants hist.*, t. II.

Les protestants, de leur côté, exhalèrent leurs plaintes aux quatre coins de l'Europe : les libelles et estampes exposèrent à tous les yeux les *cruautés de Vassy* [1]. Les ministres les racontaient du haut de la chaire. Du nord et du Midi, une sombre nuée d'aventuriers, lansquenets, reîtres, Espagnols, Italiens, s'abattit sur la France comme sur une proie à dévorer. Ronsard lui-même, dégoûté du rôle d'Orphée pacifique, redevint un belliqueux Tyrtée, et se mit à sonner de la trompe contre les huguenots. Chaque parti, suivant les conseils du poète, eut bientôt *bonne poudre, bon plomb* et *bons pistolets*. Ils en firent l'essai dans les plaines de Dreux (1562). Là, comme à Poissy, chacun se proclama vainqueur. Comme à Poissy, le champ de bataille vaillamment disputé resta aux catholiques. Les protestants s'en vengèrent par des chansons. Ils exaltèrent la gloire du *Petit homme* (le prince de Condé), qui suivant son habitude avait plongé au plus épais de la mêlée, et y était demeuré prisonnier : en revanche, ils reprochèrent au duc de Guise de s'être réfugié dans une grange pendant l'action :

Guise de près on pourchassa
Si vivement, qu'il se mussa [2]
En une grange loin de Rome.
Dieu gard' de mal le Petit Homme [3] !

Accusation ridicule, que ni Guise, ni les siens, ne prirent la peine de relever. Jusque-là tout réussissait aux Lorrains : conspirations, duels théologiques, batailles rangées. Ils étaient vainqueurs sur toute la ligne.

Dès la première campagne, la cause protestante semblait perdue. Orléans, où s'était jeté Coligny, allait succomber. La balle de Poltrot changea tout à coup la face des événements. La fureur des libelles un moment étouffée par le bruit du canon se ralluma devant le double cadavre de la victime et de l'assassin. Jamais, depuis la fin tragique de Charles le

1. V. encore sur ce point les gravures de Tortorel et Perrissin dans les *Grandes scènes historiques du XVI[e] siècle.*
2. Cacha.
3. Leroux de Lincy, *ibid. ; Chanson du prince de Condé. — Chansonnier huguenot,* liv. III.

Téméraire, un tel concert de lamentations et d'injures ne s'éleva autour d'un cercueil. Le corps du héros resta exposé pendant trois jours dans le camp au milieu des pleurs et des gémissements des soldats : puis on le transporta en grande pompe à Paris. Son cœur fut déposé au pied du maître-autel de Notre-Dame, et Georges Corrozet célébra dans une éloquente épitaphe :

Le cœur du fort des forts, le magnanime cœur,
Qui ne fut onc vaincu, mais toujours fut vainqueur.

Ces funérailles solennelles et plus que royales, qui arrachèrent tant de larmes à la France et à l'Europe catholique, inspirèrent aux huguenots une complainte satirique, qui semble avoir été le prototype de la chanson de Malborough :

Qui veut ouïr chanson ?
C'est du grand duc de Guise
Et bon, bon, bon, bon,
Di, dan, di, dan, bon,
C'est du grand duc de Guise
Qu'est mort et enterré.

Qu'est mort et enterré (*bis*).
Aux quatre coins du poële,
Et bon, bon, bon, bon,
Di, dan, di, dan, bon,
Aux quatre coins du poële
Quatre gentilshom's y avoit

Quatre gentilshom's y avoit (*bis*).
Dont l'un portoit son casque
Et bon, bon. . . . . .
. . . .
L'autre ses pistolets [1].

Quelques jours auparavant Poltrot avait été livré en spectacle aux Parisiens, tenaillé, tiré à quatre chevaux ; sa tête coupée et attachée à l'horloge de l'hôtel de ville, son corps brûlé à petit feu. Le peuple, fou de douleur et de colère, avait savouré cette vengeance trop courte à son gré, et ré-

1. *Le Chansonnier huguenot*, 2e part., liv. III.

clamait pour le gibet les complices de Méré, Soubise, Larochefoucauld, d'Andelot, Coligny. Les prédicateurs mêlaient à l'éloge du nouveau Machabée des anathèmes contre les huguenots. Ronsard et L'Hôpital unissaient leurs voix respectées pour déplorer le trépas du grand homme ravi à la France et à l'admiration du monde entier. L'Espagne et l'Italie prenaient le deuil; toute la catholicité frappée au cœur réclamait l'extermination des hérétiques. Les protestants de leur côté, du haut des murs d'Orléans délivrée, répondaient par un immense cri de joie et par l'annonce de nouvelles vengeances :

> Autant que sont de Guisards demeurés,
> Autant est-il en France de Mérés.

Poltrot est un Brutus, un Scévola, un David vainqueur de Goliath :

> Ce fut cet Angoumois,
> Cet unique Poltrot
> (Notre parler françois
> N'a point un plus beau mot),
> Sur qui tomba le lot
> De retirer d'oppresse
> Le peuple huguenot,
> En sa plus grand' détresse [1].

De Bèze lui-même, cédant à l'entraînement général, n'hésite pas à lui ouvrir le paradis. En revanche, Guise est précipité dans les enfers, maudit, flétri des noms de traître et de tyran, sans respect pour la gloire de sa vie et pour la sublime douceur de sa mort. Rénée de France, sa belle-mère, écrivit à Calvin, qu'elle avait jadis reçu et protégé, pour lui demander d'arrêter ces profanations, de calmer les violences des siens, et de laisser dormir en paix dans le tombeau cette grande ombre, que Dieu seul avait le droit de juger.

1. Leroux de Lincy, t. II, *Chanson de Poltrot* (1566).

III

Un crime peut tuer un homme, il ne tue jamais une cause ni un parti. Le duc était mort, mais le génie le plus remuant, le plus ambitieux et le plus redouté de la famille, le cardinal, vivait encore. Sur lui allait retomber, pour quelques années du moins, jusqu'à ce que ses neveux eussent grandi, la responsabilité de cette prodigieuse fortune, le poids des affaires, et aussi des rancunes et des pamphlets. François de Guise avait de grands côtés qui imposaient le respect, quoi qu'on fît. Sa gloire et son dédain le plaçaient au-dessus des atteintes de la Satire. Charles de Lorraine, bien moins grand et plus irascible, avec ses allures félines et tortueuses, son activité brouillonne, ses éruptions de colère et de vanité intempestives, offrait plus de prise aux attaques de ses ennemis. On était toujours sûr de l'atteindre et de l'exaspérer. Protestants et politiques se donnèrent ce facile plaisir. Ses mésaventures d'ambitieux, ses fredaines amoureuses devinrent un texte inépuisable de couplets et de bons mots. « Sortant un grand matin de la maison de la belle Romaine, courtisane renommée du temps de Henry II, logée en la coulture de Sainte-Catherine, il avait failli, disait-on, être maltraité par certains ruffians, qui cherchent volontiers les chappes *chutes* à l'entour de telles proies [1] ». Un accident plus grave le rendit un moment la fable et presque la risée des Parisiens.

Tout couvert des lauriers théologiques de Poissy, le cardinal était allé représenter la France au concile de Trente. Les douces flatteries du légat résonnaient encore à son oreille; il revenait enchanté de tout le monde et de lui-même, l'air radieux, le pied leste, rêvant pour sa bienvenue une réception triomphale dans ce Paris encore en deuil du grand duc François. Un sauf-conduit lui permettait d'entrer avec une escorte, malgré la rigueur des édits : il avait fait venir son neveu, le jeune duc Henri, pour l'associer à cette

1. Henri Estienne : *Dialogue du Français italianisé.* — Passage cité par Bayle *Dict. hist.* — Art. Charles de Lorraine.

ovation. Le cortège descendait la rue Saint-Denis, quand le maréchal de Montmorency, gouverneur de la ville en l'absence du roi, vint subitement lui barrer le passage. Montmorency exigeait le sauf-conduit, le prélat refusait de le produire. Les gens d'armes du maréchal se ruèrent l'épée au poing sur l'escorte des Lorrains, qui lâcha pied et se débanda à travers la plaine Saint-Denis. Le cardinal, renversé dans la boue, criant, protestant, écumant de rage, fut réduit à se réfugier dans une boutique. Le soir, il regagna furtivement son hôtel, attendant une émeute pour le lendemain. L'émeute ne vint pas. Le peuple, la bourgeoisie, le clergé même, ne bougèrent point devant l'attitude de Montmorency, qui avait juré de faire pendre tous les mutins. Chose plus douloureuse encore, la fameuse *Chanson de Fifi*, composée par les Huguenots à cette occasion, venait le défier sous les fenêtres de son riche hôtel de Cluny. Cette chanson, d'ailleurs assez plate et assez grossière, débute ainsi :

Le Cardinal s'en venoit
A Paris en grand puissance,
Et avec lui amenoit
Des Guisards pleins d'arrogance,
Espérant par son pouvoir
Faire le peuple émouvoir,
Comme il avait fait autrefois
En abusant de deux Rois.
Mais Monsieur le Maréchal
Lui fit hier sa sauce :
Fi, fi, fi, du Cardinal
Qui ch.. en ses chausses [1].

Le refrain seul :

Fi, fi, fi, du Cardinal.

. . . .

1. Pièce inédite publiée pour la première fois par Ed. Tricotet dans le *Supplément au Catholicon*. — *Sat. Ménippée*. — Édit Lemerre, t. II, page 205.

La légende du cardinal de Lorraine insérée dans les *Mémoires de Condé* rappelle également ce fait et ses conséquences :

« Le Cardinal et son neveu le duc de Guise eurent plus de peur que de mal, et mettant vivement pied à terre, se sauvèrent en une maison prochaine, où l'on dit que le Cardinal était si résolu que *ses chausses lui servirent de bassin et son pourpoint de selle percée.* » — *Mém. de Condé*, t. VI.

était un véritable cauchemar pour l'orgueilleux prélat. Furieux de se voir si mal soutenu par les Parisiens, Charles de Lorraine quitta la capitale et emporta sa mauvaise humeur dans son évêché de Metz, où l'attendaient de nouveaux mécomptes.

L'équipée de Paris, comme on l'appela, acquit les proportions d'un événement politique. Cette grande manifestation du parti lorrain, cette entrée triomphale annoncée et préparée d'avance, avait échoué et fini en tragi-comédie. Après les coups d'estoc des gens d'armes, vinrent les quolibets, les épigrammes et les pamphlets de toutes sortes. Le cardinal lui-même, qui ne s'endormait guère, fut le premier à croiser la plume. Sous le nom d'un gentilhomme de Haynaut, il décocha à ses ennemis une lettre apologétique pleine de récriminations contre la brutale conduite de Montmorency, d'éloges hyperboliques à la gloire des Guises et de doléances sur la mollesse et la timidité des Parisiens dans cette néfaste journée. Bientôt parut une réponse à l'épître de *Charles de Vaudemont*, cardinal de Lorraine, *jadis prince imaginaire des royaumes de Jérusalem et de Naples, duc et comte par fantaisie d'Anjou et de Provence, et maintenant simple gentilhomme de Haynaut.* » Cette verte réplique, qui tranchait dans le vif des ambitions lorraines et en remuait l'histoire de fond en comble, révélait une maîtresse plume aussi acérée que l'épée de Montmorency. C'était celle d'un gentilhomme de sa maison. Huguenot et Parisien, ennemi juré des Guises, et un moment impliqué par eux dans l'affaire d'Amboise, Régnier de la Planche n'avait pas hésité à les dénoncer dans le cabinet de la Reine-Mère comme seuls auteurs des maux publics. Il avait fallu tout le crédit du connétable pour le sauver. A part erd e icjour, une guerre sourde, mais de tous les instants, se poursuit entre l'obscur gentilhomme et la puissante maison de Lorraine. Le *Mémoire de l'État de France sous François II*, la *Réponse à l'Épître du gentilhomme de Hainaut*, le *Livre des Marchands*, la *Légende de Charles de Lorraine*, publiés sous des noms différents, sortent de la même main.

Dans ce siècle si fécond en vigoureuses personnalités,

Régnier de la Planche n'occupe qu'un rang secondaire. Lui-même, en se condamnant à l'anonymat, s'est effacé volontairement. Serviteur d'une cause et d'une famille, moins jaloux de sa gloire que du triomphe de ses idées, il a compris que son double titre de huguenot et de confident des Montmorencys pourrait le compromettre aux yeux de certaines gens. Membre du tiers parti, il se cache le plus souvent sous le manteau d'un catholique modéré. C'est le gentilhomme bourgeois, raisonneur et lettré, qui s'arrête volontiers sur le pas de sa porte à causer avec le marchand son voisin, pour savoir ce qui se passe dans la cité. Type nouveau, issu de la Réforme, des discussions de la place publique et du frottement des classes, que rapprochent la lecture de la Bible et la communauté de persécutions. Combien de nobles exilés sont allés s'asseoir à la table des marchands de Genève et de Strasbourg! Régnier de la Planche joue, parmi les publicistes de la Réforme, un rôle analogue à celui de Viret parmi les théologiens : c'est le même accent de bonhomie mêlée de finesse, de causticité, d'érudition parfois prolixe, avec quelque chose de plus clair, de plus net et de plus français.

Les Guises renouvelaient, à l'égard de la bourgeoisie parisienne, les séductions dont avaient usé jadis Charles le Mauvais et Jean sans Peur. La grande commune ornée de son prévôt, de ses échevins, de son organisation municipale, de ses familles qui comptaient deux ou trois siècles de résidence dans la cité, était une puissance avec laquelle il fallait compter. On riait bien, il est vrai, de sa milice, des *corporeaux*, comme on a ri depuis du garde national; mais on savait aussi de quels secours elle pouvait être dans un hardi coup de main, un jour de barricade ou de massacre. C'est cet appoint de la bourgeoisie, que Régnier de la Planche s'efforce d'enlever aux Guises, en écrivant le *Livre des Marchands*[1]. Prétendre l'attirer dans le champ de la Réforme, la

1. Ce titre avait été donné déjà à l'un des premiers pamphlets religieux de la Réforme, dont nous avons parlé plus haut. L'ouvrage de Régnier de la Planche, imprimé d'abord sans nom d'auteur ni d'éditeur (1565) avait pour titre primitif :

détacher du vieux giron catholique, eût été alors surtout chose impossible. L'auteur n'y songe pas, il se contente de faire vibrer deux cordes sensibles au cœur du bourgeois, le sentiment national et la fidélité monarchique. En homme qui connaît son Paris, qui sait le nom et l'adresse des meilleures maisons, tout seigneur de la Planche qu'il est, il n'en use pas moins avec les bons marchands de la cité comme avec ses pairs; il a pour eux des paroles dorées : « Quels trésors d'esprit et bon vouloir sont mêlés parmi les draps, les laines, les cuirs, le fer, les drogues et merceries! Quelles richesses d'âmes sont enfouies et cachées ès corps méprisés de tant de louables bourgeois! » Quelque part même, il les qualifie de seigneurs. Le grand-père de M. Jourdain, marchand de draps aux piliers des halles, dut en tressaillir d'aise.

La scène s'ouvre dans une boutique, au milieu de cette atmosphère de bon sens et de prud'homie qui s'exhale des comptoirs et des rayons. Nous sommes au lendemain du tumulte de Paris, date particulièrement désagréable aux Guises. L'auteur vient d'un faux air bénin et contristé se plaindre auprès des bourgeois de leur indifférence envers ce pauvre cardinal, qu'il a vu sortir le soir de sa cachette, la « *téte pendante en bas comme un pavot battu de pluie*, ou comme dit le poète :

Pâle en couleur, de ses membres tremblant,
Mieux un corps mort qu'homme vif ressemblant.

Accusés d'ingratitude, les bourgeois se récrient qu'ils ne doivent rien aux Guises, que leur obéissance est d'abord au roi et aux édits. « Vous vouliez qu'à la chaude et à l'étourdie nous prissions les armes pour Monsieur le Cardinal? Contre qui? En quelle manière? Ne à quelle fin? » Croit-on que les bourgeois soient à sa dévotion.... « Ne cherchez pas

Du grand et loyal devoir, fidélité et obéissance de Messieurs de Paris envers le Roy et Couronne de France, etc... La Croix du Maine nous apprend qu'on l'appela communément *Livre des Marchands,* parce que l'auteur y met en scène plusieurs marchands, qui discourent entre eux sur les affaires du temps, sur les services de Montmorency et les entreprises des Guises.

en leur cœur des armoiries de Lorraine, ne les écussons de Jérusalem ou de Sicile, ne autre que des fleurs de lys toutes pures et nettes, si vivement empreintes qu'ils ne souffriront à nul, quel qu'il soit, braver l'honneur du Roi ne du nom français. » — Et qui parle ainsi? Un grave personnage à l'air vénérable, le marchand drapier, sorte de Nestor bourgeois, qui, dans sa longue carrière, a tâté un peu de tout, des études et des affaires, des livres et des voyages. Comme Solon, qui fut sage et marchand, il a couru le monde, visité l'Allemagne, et surtout la Lorraine, où il n'a pas manqué d'apprendre bien des choses sur les ducs de ce pays. Aussi n'est-ce point à lui qu'il faut essayer d'en faire accroire avec toutes les fables généalogiques. Il sait parfaitement que les Guises sont des étrangers récemment implantés en France, et sentant encore la *sauvagine* des mœurs paternelles. Leur noblesse, dont on fait tant de bruit, lui semble bien jeune à côté de celle d'un Condé ou d'un Montmorency, voire même de certaines bourgeoisies de vieille souche et de bon aloi, comme celle des Clers, des Boursier, des Marcel, qui remontent à trois cents ans et au delà!

Une fois en veine de souvenirs et de médisances, le bon homme ne tarit plus : il reprend *ab ovo* la légende de Lorraine, en insistant avec une malignité toute bourgeoise sur les points scandaleux, qui ne manquaient pas dans la famille : les spoliations, les querelles intestines, les mauvais bruits d'empoisonnement, sans oublier les coupes de bois que le cardinal s'est réservées dans tous les bénéfices ecclésiastiques. Il en résulte que les Guises ont jusqu'ici élevé leur fortune aux dépens de tous, des clercs, des nobles et du peuple; recueillant le fruit des confiscations de Bordeaux dont ils ont laissé l'odieux au connétable; accaparant pour un des leurs l'héritage des chevaliers de Saint-Jean, et faisant de l'Église leur patrimoine [1]. C'est là surtout ce qui exaspère l'honnête marchand et enflamme son éloquence : « Il n'y a

1. Charles de Lorraine était à la fois archevêque de Reims et de Narbonne, évêque de Metz, de Toul, de Verdun, de Térouanne, de Luçon et de Valence, abbé de Saint-Denis, de Fécamp, de Cluny, de Marmoutier, etc.

celui de nous, que si monsieur le Cardinal avait attenté l'honneur de nos femmes ou de nos filles, qui, sans respect ne de sa grandeur de maison ne de sa cardinalité, ne lui ôtât sur l'heure la vie : et nous souffrons et endurons qu'il viole la vierge de Dieu, l'épouse de Jésus-Christ, et notre mère universelle l'Église. » Sur le fait de la religion, il se déclare bon catholique, mais ennemi des violences et des égorgements si chers aux Guises. Tout en plaignant l'erreur de ses frères tombés dans l'hérésie, il ne les tient pas moins pour bons amis, sujets fidèles et loyaux marchands.

Au drapier succède le marchand de soie, optimiste pacifique et grand ami de l'ordre, qu'effrayent les ébullitions belliqueuses et l'humeur brouillonne du prélat ; puis vient le pelletier, un raisonneur qui a des amis en Sorbonne et qui doute fort de la science, même de l'orthodoxie de monsieur le Cardinal ; puis l'apothicaire ou épicier, qui pose en axiome le principe de l'obéissance au roi; puis le mercier, un hardi compère tout disposé à prendre l'arquebuse pour la défense de la loi salique et des trois états, ces colonnes de la monarchie, contre lesquelles viendra échouer l'ambition des Guises et de l'Espagne. Peu à peu les têtes se montent, les langues s'aiguisent dans le parloir marchand de la rue Saint-Denis. L'orfèvre, un prédécesseur de M. Josse, trouve qu'il n'y a rien de tel au monde que d'être né Chrétien, Français et Parisien, et se demande qui voudrait échanger ces titres contre ceux de Guisard et de Lorrain. Un autre compare le cardinal à un mulet, et discute gravement ce parallèle. A toutes les raisons d'honneur, de fidélité, de patriotisme, qui doivent maintenir en paix les bourgeois, s'ajoute un dernier argument à peine indiqué et pourtant sensible, le souvenir de Bordeaux, le mirage lointain de ces potences, qui rappellent la justice du roi et l'inflexible sévérité de Montmorency.

Tel est le *Livre des Marchands*, le meilleur de tous les pamphlets composés contre les Guises : œuvre trop peu appréciée pour sa valeur historique et littéraire. Cette éloquence insinuante, ces idées de modération et de tolérance, ce respect de la loi et de l'autorité royale font de Régnier de la

Planche l'auxiliaire de L'Hôpital et l'un des fondateurs du *Parti politique*. On reconnaît déjà en lui le monstre à voix enchanteresse, la Sirène, qui ouvre la curieuse série des placards de la Ligue. Par l'esprit comme par le style, le *Livre des Marchands* est le digne précurseur de la Menippée. Il y a là des mots charmants, que n'auraient désavoués ni Beaumarchais, ni Courier. « Laisserez-vous aller ce cardinal à pieds, par lequel vous allez à cheval ? Souffrirez-vous qu'en votre face soit désarmé celui qui vous a mis les armes au poing ? Et que l'on chasse de votre ville celui qui vous a mis dedans ? » Chaque mot ici cache une malice, et coupe comme un fer à deux tranchants.

IV

Les ennemis du cardinal riaient encore de la déconvenue de Paris, quand on reçut la nouvelle de ses démêlés avec Salcède. Soit dépit contre le roi, soit désir de mettre son diocèse à l'abri des ravages des reîtres, Charles de Lorraine avait réclamé la protection de l'empereur et s'était déclaré son vassal pour l'évêché de Metz. Salcède, lieutenant du roi, protesta, tint bon, et remporta sur le cardinal une courte victoire, qu'il expia dans la nuit de la Saint-Barthélemy. Le récit de la *Guerre Cardinale* fournit un nouvel aliment aux médisances. En même temps une histoire plus comique et d'une authenticité moins avérée courait le pays Messin, et arrivait jusqu'à Genève, d'où elle se répandait dans toute l'Europe. Une certaine couronne d'or massif enrichie de pierreries, appartenait, disait-on, aux cordeliers de Metz. Le cardinal, ami et protecteur des arts, se l'était fait apporter pour l'admirer, et l'avait trouvée si belle qu'il n'avait pu s'en séparer. Les mauvaises langues transformèrent en spoliation ce qui n'était peut-être qu'un déplacement ou l'effet d'un caprice passager. De Bèze, animé d'une vieille rancune depuis Poissy, saisit l'histoire au vol. Il retrouva les joyeuses inspira-

tions des *Juvenilia* et le latin burlesque de Passavant pour écrire la *Harenga* [1].

La pièce est en vers rimés de huit syllabes, d'une allure vive et dégagée, comme celle d'un fabliau. L'auteur suppose que les cordeliers ont tenu hors du royaume un chapitre général pour savoir si l'on exigerait la restitution de la fameuse couronne. Une ambassade est envoyée au cardinal, et l'orateur avec une fidélité compromettante lui raconte tout ce qui s'est dit dans l'assemblée. La brutalité naïve du moine allemand, qui appelle crûment un chat un chat, et le cardinal un hérétique et un fripon ; la maladresse préméditée du provincial de Champagne, qui le justifie à contre-sens par des éloges cent fois pires que les plus sanglantes critiques ; les confidences d'un certain frère du Haynaut sur le tête-à-tête mystérieux du prélat avec le gentilhomme auquel il a dicté sa lettre apologétique ; la peinture comique de ses trépignements et de ses fureurs au souvenir de l'injure qu'il a reçue de Montmorency,

Nunc pugno mensam quatiens,
Nunc pede terram feriens ;

ses doléances du peu de confiance qu'on lui témoigne, du baiser si libéralement donné à Coligny dans l'assemblée de Moulins, du titre de prince qu'on lui refuse en France, tandis qu'il le porte en Lorraine, tout cet imbroglio de quolibets, d'allusions, d'indiscrétions préméditées forme une des pasquinades les plus divertissantes et les moins exactes du genre macaronique.

En dépit de toutes les jalousies et de tous les pamphlets, le cardinal n'en garda pas moins jusqu'à la dernière heure son influence, son ambition et ses revenus. Le jour de sa mort fut aussi turbulent que l'avait été sa vie : un orage épouvantable se déchaîna sur toute la France. Les catholiques y virent le signe de grandes calamités ; les protestants soutinrent que c'était le sabbat des diables venus pour cher-

1. Harenga habita in monasterio Cluniacensi.... (1566) ad Reverendissimum et Illustrissimum Cardinalem de Lotharingia.

cher l'âme du damné cardinal. Infatigable dans sa haine, Régnier de la Planche se chargea de canoniser le nouveau saint. Il rédigea, sous le pseudonyme du sieur de l'Isle, la *Légende de Charles de Lorraine*. La postérité commençait déjà pour les Guises: l'histoire, impatiente de les juger, s'attaquait à eux en mêlant trop souvent la vérité et la calomnie. Elle n'a pas cessé depuis, parce qu'à leur nom se rattachent des intérêts et des passions toujours vivaces[1]. Hommes supérieurs, bienfaisants et funestes, dont le sort fut d'égarer le jugement des contemporains et de la postérité.

Sur cette pente, l'histoire tournait non plus seulement au pamphlet, mais au roman. C'est en effet ce qu'elle est devenue dans la *Légende de Claude de Guise*, furieuse diatribe, où respirent toute l'injustice et l'atrocité d'une vengeance privée. Le héros, ou plutôt la victime de la légende, était un fils naturel de Claude de Lorraine[2], chef de cette illustre maison. Il obtint successivement l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims et celle de Cluny à la mort du cardinal. Le personnage était peu connu, assez irrégulier dans ses mœurs, et par cela même plus facile à calomnier: aussi le pamphlétaire s'en est-il donné à cœur joie. Les crimes ne coûtent rien à dom Claude, pas plus qu'à son biographe: le vol, le parjure, la sodomie, la fausse monnaie, les empoisonnements, sont les passe-temps ordinaires de cet heureux bandit. On croirait lire l'histoire fantastique de Cartouche ou de Mandrin. La colère fit éclore, dit-on, cet épouvantable factum romanesque dans la tête de Gilbert Regnault, sieur de Vaux, privé de son siège de juge à Cluny, et deux fois jeté en prison par l'influence combinée de dom Claude et du cardinal. L'auteur a compromis sa vengeance en voulant la rendre trop complète Dom Claude ne s'en porta pas plus mal, et vécut jusqu'en 1612,

1. Lestoile, enregistrant la mort du cardinal de Lorraine, écrit dans son journal : « Le bon arbre, dit Notre Seigneur, se reconnaît par le fruit. Ce fruit était (par les témoignages même de ses gens) que, pour n'être jamais trompé, il fallai croire toujours le contraire de ce qu'il vous disait. » (Année 1574.)

2. L'auteur du pamphlet lui dispute même cette noble bâtardise, et lui donne pour père un palefrenier.

tranquille possesseur de son abbaye. De tous les Guises, ce bâtard fut le seul à qui l'étoile de la famille resta jusqu'au bout fidèle.

La légende de dom Claude termine cette première série de pamphlets dirigés contre l'influence des princes lorrains. Avec la ligue, une nouvelle période va commencer. Dans cette guerre de plume et de parole, qui accompagne et envenime les débats des armes et de la politique, les Guises enrôlent à leur service une clientèle d'écrivains et d'orateurs, comme ils ont leur bande de coupe-jarrets et de spadassins. La plume de Dorléans, la parole de Boucher visent et frappent aussi sûrement que l'arquebuse de Maurevert ou que l'épée de d'Antragues. En usant eux-mêmes de cette arme déloyale de la calomnie contre Coligny, contre Henri III, contre Henri IV, ils autorisent les représailles de leurs ennemis.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU IER VOLUME

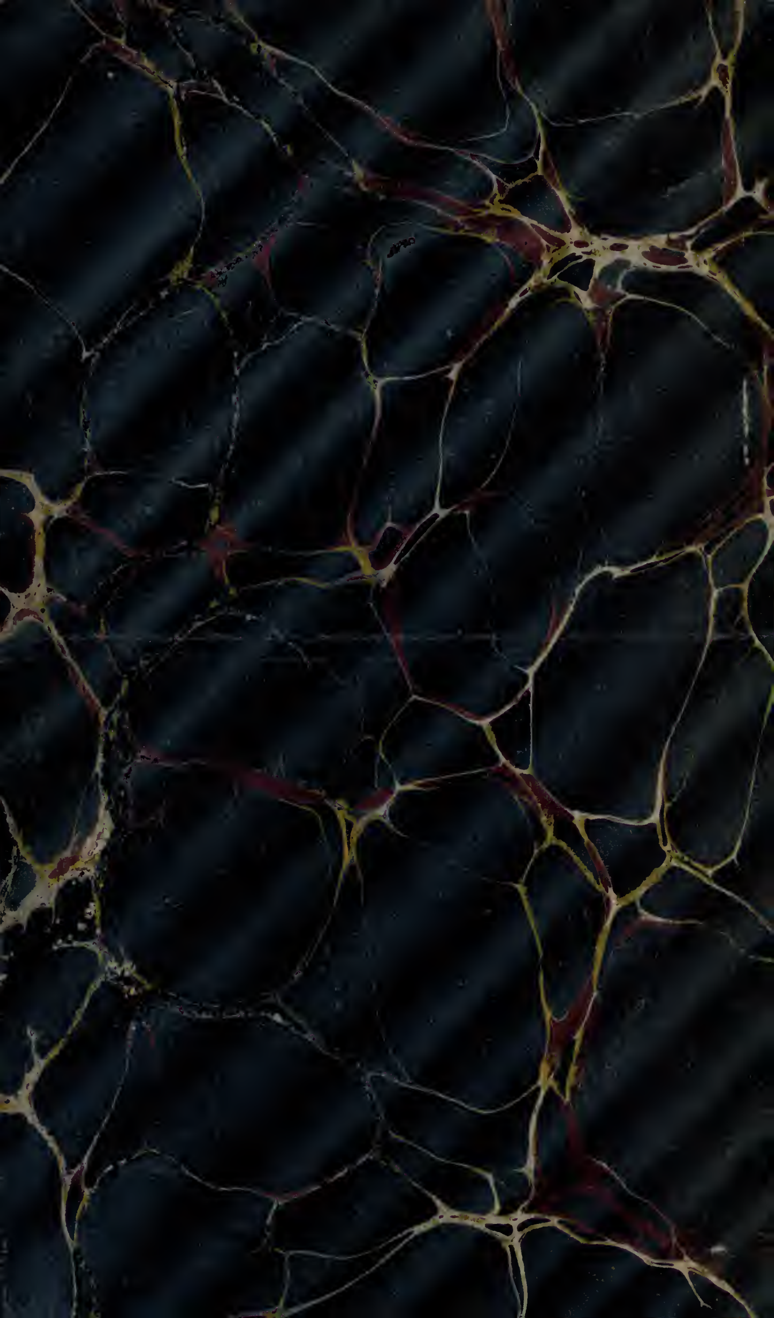
LIVRE DEUXIÈME.

SATIRE RELIGIEUSE.

LIVRE TROISIÈME.

SATIRE POLITIQUE.

FIN DE LA TABLE DU Ier VOLUME.



PQ Lenient, Charles Félix
751 La satire en France
L45 3. éd., rev. et corr.
1886
t.1
cop.2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

